BnF Gallica

Promenades dans Londres, par Mme Flora Tristan

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Tristan / Flora / 1803-1844 / 0070. Promenades dans Londres, par Mme Flora Tristan. 1840.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

A

Ms
179

N 845.
A. v.

PROMENADES

DANS

LONDRES.

Pour paraître au mois de novembre.

PARIS ET SES MYSTÈRES, 2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

LA FILLE DE LIMA, tableau de mœurs péruviennes, 2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

IMPRIMERIE
DE L. BOUCHARD-HUZARD,
7, rue de l'Eperon.

PROMENADES

DANS

LONDRES

PAR

Mme Flora Tristan.

Gardez-vous de juger sur les dehors.
LAMENNAIS.

PARIS,
H.-L. Delloye, éditeur,
13, PLACE DE LA BOURSE.

LONDRES,
W. Jeffs, libraire,
15, BURLINGTON, ARCADE PICCADILLY.

1840

LONDRES

PAR

Mme Elora Triesta.

PARIS,
H.-L. Delloye, éditeur,
13, PLACE DE LA BOURSE.

LONDRES,
W. Jeffs, libraire,
15, BURLINGTON, ARCADE PICCADILLY.

1840.

PRÉFACE.

Quatre fois j'ai visité l'Angleterre, toujours dans le but d'étudier ses mœurs et son esprit. — En 1826, je la trouvai très-riche. — En 1831, elle l'était beaucoup moins, et de plus je la vis très-inquiète. — En 1835, la gêne commençait à se faire sentir dans la classe moyenne aussi bien que parmi les ouvriers. — En 1839, je rencontrai à Londres une misère profondé dans le peuple ; l'irritation était extrême, le mécontentement général.

Dans l'ouvrage que j'offre au public, je n'ai pas la prétention de peindre toutes les misères du peuple anglais. — Il faudrait pour cela écrire de gros livres et la collaboration de plusieurs individus, ou la vie entière d'un seul. — Je veux seulement esquisser le peu de choses que j'ai vues dans ce pays, et faire connaître les impressions que j'ai éprouvées. — Parlant avec franchise, sans crainte comme sans ménagement, j'ai espéré ouvrir la voie dans laquelle devront entrer ceux qui veulent réellement servir la cause du peuple anglais. Pour tarir la source des maux, discréditer les préjugés, faire cesser les abus, il faut, avec patience,

remonter aux causes, ne reculer ni devant la fatigue, ni devant les sacrifices de tous genres, et donner à ses investigations la plus grande publicité, avec cette intrépidité qui est le caractère de l'apostolat. — Je ne me suis pas laissé éblouir par l'apparence; je n'ai pas été séduite par les brillantes et riches décorations de la scène anglaise; j'ai pénétré dans les coulisses, j'ai vu le fard des acteurs, le cuivre de leurs galons, et entendu leur propre langage. — En face de la réalité, j'ai apprécié les choses à leur juste valeur. — Mon livre est un livre de faits, d'observations recueillies avec toute l'exactitude dont je suis capable; je me suis garantie, autant qu'il a dépendu de moi, de l'entraînement de l'enthousiasme ou de l'indignation. — J'ai signalé les vices du système anglais, afin que sur le continent on s'applique à les éviter, et je me trouverais largement récompensée si je parvenais à détromper mes lecteurs des opinions erronées ou des idées fausses qu'ils pourraient avoir adoptées légèrement sur un pays qu'on ne saurait connaître sans s'être imposé le pénible travail de l'étudier.

Un de mes amis, qui, pendant trente ans, a eu des rapports avec le gouvernement anglais, a écrit quelques aperçus sur la politique intérieure et extérieure

de l'Angleterre, sur ses relations commerciales avec les nations étrangères et les peuples sous sa domination. — Je place l'article de mon ami comme *introduction* en tête de mon livre, parce que les idées qu'il contient sont en harmonie avec celles que j'ai émises dans le cours de mon ouvrage.

Dans un siècle où l'*anglomanie* envahit nos mœurs et nos habitudes, il n'est pas sans importance de rappeler à l'attention les auteurs qui, en écrivant sur l'Angleterre, se sont fait distinguer par l'indépendance de leurs opinions. Je crois donc être utile aux personnes qui désirent s'instruire sur les mœurs, les usages et la politique de l'Angleterre, en leur donnant ici le titre de quelques-uns de ces ouvrages.

OUVRAGES FRANÇAIS.

L'Angleterre vue a Londres et dans ses provinces; par le maréchal de camp Pillet, 1815.

L'Irlande sociale, politique et religieuse; par M. Gustave de Beaumont, 1839.

De la décadence de l'Angleterre, etc.; par B. Sarrans jeune, 1839.

La Grande-Bretagne en mil huit cent trente-trois;
par M. le baron d'Haussez.

Lazare, poëme sur Londres;
par Auguste Barbier.

OUVRAGES ANGLAIS.

Prostitution in London, 1839;
by M. Ryan.

A vindication of the rights of woman (Défense des droits de la femme);
by Mary Wollstonecraft, 1792.

COUP D'OEIL

SUR

L'ANGLETERRE.

SOMMAIRE. — Puissance de l'aristocratie. — Son système, — qui réduit à la misère et à la servitude les vingt millions de prolétaires des îles Britanniques et tous les peuples sous sa domination. — Ruine des nations qui font des traités de commerce avec l'Angleterre. — Traité de Mettuen, — *idem* avec le Brésil, — *idem* avec l'Amérique du Sud. — Domination de l'oligarchie dans l'Inde, — dans le Canada. — Traité avec l'Autriche, — *idem* avec Naples, — *idem* avec la Turquie. — Tentatives faites par M. Villiers auprès du gouvernement espagnol, pour en obtenir un traité, — *idem* auprès des douanes allemandes. — Intrigues dans le Caucase. — Expédition du Caboul. — Expédition contre la Chine. — Expédition de Khiva. — Intérêt qu'ont toutes les nations à fonder la *réciprocité commerciale* sur l'*unité de droits* pour les produits de toute nature. —

C'est l'aristocratie qui gouverne l'Angleterre; elle la gouverne uniquement dans son intérêt; le commerce se fait à son profit; pour elle toutes les sinécures et emplois lucratifs dans l'armée, l'Église et l'administration.

Nous pouvons suivre, dans l'histoire, la marche progressive de l'aristocratie anglaise et voir comment, en dernière analyse, les révolutions et les événements de tous genres tournent à son avantage. Il n'est pas besoin de remonter à la grande charte, arrachée par les barons au roi Jean, pour reconnaître l'habileté avec laquelle cette aristocratie s'est toujours servie du peuple pour lutter contre le pouvoir royal; à l'époque de la réforme religieuse, elle s'empare des biens des

couvents, et c'est pour devenir sa proie d'une autre manière, que les biens et dîmes de l'Église romaine sont respectés. En effet, les nouveaux évêques sont pris parmi les familles puissantes, et ils partagent avec les propriétaires des *terres nobles* et la nomination aux cures et le revenu des dîmes. — Le peuple, en Angleterre, n'ayant jamais été représenté, ses intérêts n'ont jamais été défendus. La chambre des communes, élue sous l'influence des propriétaires de terres, s'est constamment montrée dévouée à l'aristocratie, à laquelle presque tous ces propriétaires appartiennent. — Ainsi on la voit, sous le ministère de Pitt, n'appeler que les propriétaires au partage des communaux et en dépouiller les prolétaires, c'est-à-dire ceux pour qui les communaux avaient été établis. Cette assemblée a toujours prêté son appui aux ministres qui assuraient, par la guerre, des dépouilles et des pensions à la noblesse, des emprunts et des marchés aux capitalistes, et pour le peuple la dette croissante qu'il est invariablement condamné à payer sur le pain qu'il mange, la bière qu'il boit, le charbon qu'il brûle, le savon dont il use, l'air qu'il respire, enfin sur tout ce qui est nécessaire à son existence.

Les lois d'Angleterre ont concentré la propriété territoriale et le pouvoir politique dans un très-petit nombre de mains, et le progrès des richesses, en commerce et en industrie, a eu lieu dans le sens du principe sur lequel le gouvernement est fondé. Il s'est créé une aristocratie commerciale dont la puissance repose sur d'immenses capitaux, et qui fait cause commune avec l'aristocratie féodale. Il faut, dans le commerce, avoir une fortune si considérable pour dominer la concurrence, et les manufactures s'établissent sur de si grandes échelles, que la classe moyenne, hors d'état de lutter contre les capitalistes, émigre ou finit par se confondre dans la masse populaire.

Tout se réunit pour rendre tout-puissant le corps aristocratique; les hautes classes jouissent seules de l'éducation

universitaire; elles administrent la justice, commandent l'armée et la flotte, composent les deux chambres, imposent leur volonté au monarque et font supporter au peuple tout le poids des charges publiques. Enfin tel est le degré de puissance de l'aristocratie territoriale, qu'elle entre en partage de tous les salaires et de tous les bénéfices par le monopole qu'elle exerce sur les subsistances.

Ainsi placée et attirant à elle toutes les richesses commerciales, l'aristocratie a dû constamment prendre pour but de sa politique l'accroissement du commerce, afin de mettre les prolétaires et la classe moyenne à même de pouvoir payer les taxes qu'elle leur impose. Le motif qu'elle indique est presque toujours destiné à masquer son véritable objet, qui n'est jamais autre que l'agrandissement de sa fortune. Au début de la révolution, le ministère anglais prodiguait l'or pour former des coalitions contre la France dont l'industrie, l'esprit d'entreprise formaient obstacle à la prépondérance commerciale de l'Angleterre; et ce n'est pas l'oppresseur de la liberté que les ministres anglais poursuivent dans Napoléon, mais bien l'homme qui, ayant compris l'intérêt du continent, l'interdit aux marchandises anglaises. Ce gouvernement, tout en étant l'allié des cortès libérales et de Ferdinand l'absolu, excite l'insurrection des colonies espagnoles, et à la paix il l'alimente de secours, poursuivant toujours le dessein de s'assurer du commerce de l'Amérique du Sud. Dans toutes ces circonstances, la politique anglaise est la même, que l'administration soit tory ou whig, et son but de détruire tout ce qui s'oppose au développement de l'industrie mercantile de l'Angleterre, à l'empire universel de ses manufactures, ne se dément jamais; au surplus, complétement indifférent à la cause de l'humanité, ce gouvernement a combattu pour le despotisme ou servi la liberté selon que l'avantage du commerce anglais le prescrivait.

L'Angleterre ne voulant recevoir sans droit que les pro-

duits du sol continental qui alimentent ses fabriques, et frappant les autres, importés chez elle, de droits exorbitants, il est bien évident que si les gouvernements du continent n'usent point de représailles et n'imposent pas, sur les marchandises anglaises, des droits égaux à ceux que l'Angleterre impose sur les grains, les vins, les huiles et les fruits du continent; il est bien évident, disons-nous, qu'avec l'application complète de son système l'aristocratie anglaise aurait constamment à sa disposition l'argent de toute l'Europe, voire même du monde entier; tandis que réglant chez elle le prix des salaires, au moyen des taxes sur les subsistances, elle s'est placée dans la meilleure situation pour combattre au dehors toute concurrence étrangère.

Ce système, sur lequel l'aristocratie anglaise persiste à vouloir que l'Angleterre fonde ses relations commerciales, est tellement oppressif qu'il est la cause de la ruine des nations auxquelles l'Angleterre s'est alliée par des traités de commerce, ainsi que de celles qu'elle a subjuguées; et qu'actuellement il plonge dans une misère affreuse, il réduit même en servitude les 20 millions de prolétaires des trois royaumes; car non-seulement l'aristocratie exige que par leur travail ces prolétaires payent 700 à 800 millions de taxe, mais, en outre, elle veut louer ses terres au prix le plus élevé auquel cette location puisse être portée; et, pour atteindre son but, elle doit frapper de droits exorbitants les provisions de toute nature, les vins et eaux-de-vie, les fruits et les grains, etc., en un mot toutes les substances venant du dehors qui servent ou peuvent servir à l'alimentation.

L'aristocratie a obtenu tout l'avantage possible de son système : les terres, dans les trois royaumes, se louent, terme moyen, 5 à 7 fois autant que n'importe dans quel pays du continent. — 80 à 100 mille individus, membres de cette aristocratie, leurs domestiques ou leurs dépendants, vivent en permanence sur le continent; leur dépense peut être évaluée

par personne à 30 francs par jour, terme moyen, et l'on demeure frappé d'étonnement devant l'immensité des richesses de cette aristocratie anglaise, et la prodigieuse habileté qu'elle a dû déployer pour faire tourner toute l'activité de la nation *uniquement* à l'augmentation de sa fortune; en sorte que c'est *uniquement pour elle* que fonctionnent tous ces milliers de machines, et que travaillent les 20 millions de prolétaires, ainsi que tous les peuples conquis.

Il est bien clair que si les oisifs de l'Angleterre, au nombre de 80 à 100 mille, dépensent annuellement sur le continent de 800 millions à un milliard, c'est que l'Angleterre fait face à cette dépense, au moyen d'une importation, sur le continent, d'une valeur en marchandises excédant de toute la somme de 800 millions à un milliard les achats de marchandises qu'elle y fait ; et que, si les Anglais sont détenteurs d'une masse énorme de fonds publics de l'Europe et de l'Amérique, ainsi que d'actions industrielles, c'est aussi parce que leurs exportations dépassent toujours considérablement leurs importations.

L'Angleterre, la première, a institué des prohibitions et des droits prohibitifs : à partir du fameux acte de navigation de Cromwell, on voit le gouvernement anglais s'engager toujours plus avant dans cette voie hostile, et l'on pourrait démontrer que l'Angleterre n'est parvenue à cette prépondérance commerciale, qui écrase toutes les nations, que parce que les gouvernements de l'Europe continentale n'ont pas été assez attentifs à défendre les intérêts de leurs sujets respectifs.

Il semble même que l'effet du système continental établi par Napoléon ait été une révélation pour l'Europe. On vit les marchandises de l'Inde, les denrées du nouveau monde, les objets des fabriques anglaises s'entasser dans les magasins de l'Angleterre, et en même temps l'Angleterre éprouver la plus affreuse détresse, parce qu'elle ne pouvait avoir accès

aux marchés du continent pour vendre ses marchandises de toute nature. Les marchandises anglaises et les produits des deux mondes font de la boue à Londres, disait Barrère, et il disait vrai. Pendant les années 1811, 1812 et 1813, le change sur Londres cota la valeur de la livre sterling à 14, 15 et 16 fr. L'Angleterre, loin d'avoir alors de l'argent à prêter au monde entier, n'en avait pas pour elle-même ; on y vendait une guinée en or, valant 21 shillings, 30 shillings en billets de la banque d'Angleterre ; et cependant, dans l'espace qui s'écoula du commencement de 1814 à la fin de 1815, le change sur Londres atteignit le pair de 25 francs, parce que les ports du continent étaient ouverts aux marchandises anglaises. Puis, au bout de quelques années de paix, cette même Angleterre qui, en 1813, ne pouvant fournir des subsides en argent aux alliés, leur donnait des lettres de change à longues échéances, dont les provisions furent faites en marchandises sur le continent, cette même Angleterre, disons-nous, non-seulement fournissait un milliard pour la dépense annuelle des Anglais sur le continent, mais encore prêtait des sommes énormes aux États de l'Amérique méridionale, et entreprenait l'exploitation de toutes ses mines. Dès lors il fut bien démontré que c'était dans le commerce avec le continent que l'Angleterre trouvait d'inépuisables richesses, et que, si les conditions de ce commerce étaient aussi avantageuses au continent qu'à l'Angleterre, le gouvernement anglais n'aurait pas, pendant cinquante ans, exercé dans les conseils de l'Europe un irrésistible ascendant, et ne se croirait pas assez fort actuellement pour vouloir que sur toute chose des explications lui soient données, et prétendre en toutes questions faire prédominer sa volonté sur celle des grandes puissances européennes.

L'Angleterre abondant en fer, en charbon de terre ; possédant les mines d'étain et de cuivre les plus riches qui existent ; ayant à vendre toutes les marchandises que lui donne

le monopole de l'Inde, et primant toutes les nations de l'Europe par ses établissements manufacturiers, il est bien évident que si, par l'élévation des droits qu'elle impose sur les produits agricoles que ces nations ont à lui donner en échange, elle en restreint à son gré la consommation chez elle, il est bien évident que par la vente de ses marchandises elle absorbera alors le numéraire de ces nations, selon qu'il conviendra à ses intérêts de le faire, et cela aurait lieu actuellement, sans le séjour des rentiers anglais sur le continent.

La France et les nations du nord de l'Europe ont, pour leur défense respective, suivi plus ou moins heureusement l'exemple de l'Angleterre, et l'exagération des droits de douane a renversé l'équilibre établi par la Providence entre le Nord et le Midi.

Dans toutes ces contrées, qui forment le littoral de la Méditerranée, de Ceuta à Constantinople, du Bosphore à Gibraltar, l'expérience a appris à l'agriculteur qu'il doit planter des arbres dans ses champs pour éviter que l'ardeur du soleil n'en dessèche le sol. La culture des arbres fruitiers, entremêlée avec celle des céréales, du lin, du chanvre ou du coton, offre le plus riche système d'exploitation rurale des pays méridionaux ; toutefois ce système n'est que partiellement adopté, et il ne saurait être généralement suivi que tout autant que la consommation des fruits ne serait pas limitée dans le Nord par des droits hors de toute proportion avec la valeur de ces fruits.

Lorsque dans les plaines d'Andalousie ou de Mauritanie on voit la quantité considérable de fruits dont les oliviers, les amandiers et les figuiers sont chargés, la grosseur des raisins, la beauté des mûriers et l'abondance des oranges, citrons, cédrats et autres fruits de cette espèce, et dans les villes d'Algérie ces nombreux chameaux qui apportent les dattes du désert; quand on songe que tous ces fruits pourraient

facilement se transporter dans le Nord, qui en est privé, soit dans leur état naturel ou transformés en boissons, ou rendus susceptibles de conservation, et que l'on considère que la plupart de ces fruits ne fournissent pas seulement à la sensualité de la table du riche, mais qu'ils sont encore substances alimentaires ; que les vins et les huiles sont incontestablement dans cette catégorie, et que si les fruits secs ne sont pas, dans le Nord, vus sous cet aspect, c'est que leur cherté les met hors de la portée du prolétaire ; quand, disons-nous, on voit ces populations de la Méditerranée couvertes de haillons et leurs plaines dépouillées d'arbres et sans culture ; et que l'on entend les cris de famine des bords du Rhin, de l'Angleterre et de l'Irlande, dont les peuples meurent de faim sur des tas de tissus, de faïences et d'objets de toutes sortes de fabrique humaine ; le cœur déborde de malédictions contre l'égoïsme monstrueux de ces propriétaires qui, pour louer leurs terres plus cher, affament les peuples, et, de la Baltique à la Méditerranée, paralysent le travail et arrêtent le progrès.

On n'a pas l'idée de l'abondance avec laquelle ces fruits viendraient à se produire, du bas prix auquel ils tomberaient, si les droits qui, dans le Nord, en restreignent l'importation, étaient ôtés ; la culture alors en deviendrait générale, car on y serait encouragé par la fraîcheur que les arbres procurent au sol, et par la vente de leurs fruits : une livre de fruits secs exige moins de labeur qu'une livre de blé ; une fois l'arbre venu, c'est la nature qui fait tout le travail. — Si la culture de la vigne se développait dans le Midi, les vins y seraient à des prix si bas, qu'il n'est guère de boisson fermentée qui pût être établie à si bon marché. Quelle augmentation de ressources pour le peuple des îles Britanniques, si les terres cultivées en orge l'étaient en blé ou en pommes de terre, ou si l'orge était transformée en pain au lieu de l'être en bière ! — Qu'elle serait considérable la navigation que nécessiterait le transport des fruits et boissons du Midi dans le Nord ! Quel

immense accroissement de travail, manufacturier et agricole, naîtrait de la consommation, par les populations ouvrières du Nord, des boissons et fruits du Midi, et, par les populations ouvrières du Midi, des objets fabriqués dans le Nord, et quel bien-être général il en résulterait!

L'Angleterre, par ses tarifs, s'est constituée en hostilité permanente contre toutes les nations, et la quotité de ses droits est encore augmentée, dans la perception, par les évaluations exagérées des marchandises (1); cependant elle prétend faire recevoir à l'étranger les articles de ses manufactures, sous des droits de 3, 5, 10 ou 25 pour 100 au plus. Quand les droits imposés sur ses marchandises dépassent ce dernier terme, le ministère anglais se récrie, fait des menaces, use d'arbitraire envers la nation qui a montré si peu de ménagement pour le commerce de l'Angleterre; tandis que les

(1) Les lois de douanes anglaises sont si nombreuses, forment un tel labyrinthe, plusieurs renferment des clauses si captieuses, que les navires étrangers sont dans les ports anglais constamment exposés à l'arbitraire. — Il existe toujours quelque loi qui légitime leur saisie, si le gouvernement juge convenable de l'appliquer : ainsi des dispositions légales règlent le tonnage des bâtiments qui peuvent porter telle espèce de marchandises, le volume, le poids que doivent avoir les colis; déclarent contrebande telle marchandise venant de tel pays, etc.; la clause pénale est toujours la confiscation du navire : une loi, entre autres, rend responsable tout bâtiment au-dessous de 150 tonneaux à bord duquel est trouvée la plus faible parcelle de contrebande. Si la loi était appliquée rigoureusement, il n'est pas un des bâtiments passagers, de nos ports de la Manche, qui voulût s'exposer à aborder l'Angleterre en courant constamment le risque d'être confisqué pour la contrebande d'un matelot. Selon les ordres qu'elles reçoivent, les douanes anglaises se montrent plus ou moins sévères : il a été un temps, depuis la paix, où les bâtiments français préféraient s'échouer sur la côte de France que d'aborder dans les ports anglais, à cause de l'énormité des taxes diverses qu'on eût exigées d'eux; c'est aussi d'après des ordres ministériels que l'acte de navigation est mis en vigueur. On peut donc affirmer que les douanes anglaises sont entièrement dirigées par l'arbitraire.

droits anglais sur les marchandises de fabrique étrangère sont de 35 à 60 pour 100, et sur les produits agricoles du dehors qui ne sont pas nécessaires aux manufactures, les droits portés sur les tarifs anglais vont de 100 jusqu'à 600 pour 100 (1).

Le traité de commerce de Mettuen a plus profondément ruiné le Portugal que ne l'eussent pu faire plusieurs invasions; le Portugal admettait les marchandises anglaises sous les droits de 10 pour 100, en sorte que l'Angleterre lui fournissait tout ce qui se consommait en objets manufacturés, habillait depuis le nègre du Brésil jusqu'au grand seigneur de Lisbonne. Cependant, avec le droit de 7 à 13 shillings par gallon (de 8,75 à 16,25 par demi-velte), la consommation du vin de Portugal était, par le fait, interdite à la masse de la population anglaise; — et l'Angleterre repoussait aussi de ses marchés les sucres et cafés des colonies portugaises, pour ne pas nuire aux productions semblables de ses propres colonies. — Il est résulté de ce système que ni les vins et les fruits du Portugal, ni l'or et les diamants de Brésil n'ont pu suffire à solder le commerce anglais, et que le tiers des terres du Portugal sont laissées en friche!

Depuis la paix, le gouvernement anglais n'a pas lui-même tenu la seule condition du traité de Mettuen en faveur du Portugal; condition par laquelle le droit sur la consommation des vins portugais en Angleterre ne devait jamais excéder le montant des deux tiers du droit le plus élevé établi sur les vins des autres provenances; les marchandises anglaises n'en ont pas moins continué à être reçues en Portugal sous des droits extrêmement faibles; et le Brésil, bien que séparé de la métropole, n'a pas cru non plus pouvoir cesser de favoriser les importations anglaises, tandis que le gouvernement anglais, qui a toujours usé, avec une extrême

(1) Les droits sur l'eau-de-vie de France sont de 24 shillings par gallon ou 48 *shillings par velte* (60 *francs*) !!!

habileté, de la puissance pour acquérir des richesses, et des richesses pour obtenir de la puissance, n'a accordé ni au Portugal, ni au Brésil la plus légère réciprocité. Des relations commerciales aussi onéreuses ont épuisé les deux pays, toutes les ressources financières du Portugal sont absorbées par le déficit; quant au Brésil, que la nature a si richement doté, et dont les mines d'or rapportent annuellement un million sterling aux actionnaires de la compagnie anglaise qui les exploite, le Brésil est réduit à n'avoir pour toute monnaie qu'un papier discrédité; le manque de capitaux arrête le développement des cultures, et la gêne extrême résultant de cet état de choses provoque journellement des soulèvements dans les provinces.

Les cortès portugaises ont osé tenter un autre système; elles auraient voulu agir envers les nations étrangères, selon que ces nations en agiraient envers le Portugal; et, en exécution de ce dessein, les droits sur les marchandises anglaises avaient eu à subir quelques augmentations; mais le ministère anglais a sévèrement puni cette audace; il a pris le prétexte de la traite des nègres, et s'ingérant de faire la police chez les autres, il a établi une croisière devant les colonies portugaises de la côte d'Afrique. Les croiseurs anglais ont arrêté des navires portugais venant d'Angola chargés pour le compte français ou portugais, et les ont envoyés à Sierra-Leone ou même en Angleterre, bien qu'ils n'eussent pas un *seul esclave* à bord.—Comment s'étonner que les nations de l'Europe tolèrent cette piraterie, quand, pendant plusieurs siècles, elles se sont humiliées jusqu'à *payer tribut aux corsaires barbaresques?*—Il ne faudrait néanmoins livrer aucun combat pour mettre un terme aux tyrannies britanniques, il suffirait de s'entendre, et l'indépendance commerciale de chaque nation serait garantie par l'intérêt de toutes à la faire respecter. — Le continent interdirait ses marchés aux marchandises anglaises, que, loin de perdre, il gagnerait pendant

l'interruption ; car il est bien évident que, tant que le commerce anglais ne se fera pas à des conditions égales, il sera une calamité pour l'Europe.

Les contrées méridionales ont plus souffert qu'aucune autre de l'organisation actuelle du commerce; on s'en convaincra si l'on parcourt les pays que baigne la Méditerranée ; si l'on compare ce qu'ils sont avec ce qu'ils étaient pendant le XVIIe et la première moitié du XVIIIe siècle, non-seulement les fabriques qui ont initié le nord de l'Europe dans les arts industriels n'existent plus, mais encore les produits territoriaux ont considérablement diminué. — L'Italie a moins déchu, parce qu'elle est continuellement visitée par la foule qui vient marcher sur le sol antique et s'inspirer, sous son beau ciel, du génie de ses grands hommes ; mais qu'elle est loin de l'époque où Gênes résistait à Louis XIV et Venise arrêtait les progrès des Turcs ! L'Espagne de la succession est un colosse de puissance et de richesse, si on l'oppose à l'Espagne de Ferdinand et de Christine ; et, si nous suivons le littoral musulman de la Méditerranée, nous constaterons pareil déclin. — Le nord de l'Afrique produit beaucoup moins de grains et de fruits qu'autrefois ; et l'Égypte était ruinée lorsqu'un Français l'a appelée à une nouvelle vie, en y introduisant la culture du coton : quant à la Syrie, à l'Asie Mineure, à la Turquie d'Europe, aux îles de l'Archipel, ces pays fournissent aussi beaucoup moins de denrées qu'au XVIIIe siècle ; ils n'ont plus de numéraire, et les populations des provinces turques doivent avoir subi une forte diminution, si l'on en juge d'après la faiblesse comparative de l'empire.

C'est aux guerres et à l'oppression du gouvernement, dira-t-on, que ce déclin doit être attribué ; mais les chrétiens ont eu plus de guerres que les musulmans, et ceux-ci ne sont pas les seuls qui aient été régis despotiquement : aussi loin que remontent les documents historiques, nous voyons l'O-

rient gouverné toujours par le despotisme, sans qu'il offre, à aucune époque, une situation aussi déplorable qu'actuellement ; il faut donc qu'il existe une cause générale qui ruine le Midi. La Servie, la Bosnie, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie, dont les territoires sont si fertiles, d'où l'on exportait tant de grains, n'en produisent plus assez pour la nourriture de l'empire, et ce sont les provinces russes qui l'alimentent ; car la production du grain, comme toute autre, tombe toujours au-dessous des besoins, lorsqu'on n'est pas assuré de vendre le superflu.

Les traités de commerce auxquels le gouvernement anglais fit souscrire les républiques de l'Amérique espagnole, au début de leur indépendance, n'ont pas moins complétement épuisé ces nouveaux États, que l'ont été le Portugal et le Brésil. — Dans toute l'Amérique du Sud, les marchandises anglaises sont reçues sous des droits excessivement bas, tandis qu'en Angleterre les cacaos, les sucres et cafés payent des droits exorbitants : le moyen que l'Amérique ne soit pas ruinée !

Maintenant jetons un rapide coup d'œil sur les pays soumis à la domination anglaise.

Si on lit avec attention les rapports des voyageurs et les documents publiés sur l'immense empire que les Anglais ont conquis en Asie, on verra que cette splendide conquête montre partout les traces profondes de l'oppression. — Dans l'Inde, qui est en butte à tous les abus de la force et de l'autorité, le déficit du budget s'accroît annuellement. — Dans la magistrature, l'administration et l'armée, règne une cupidité effrénée, et les cultivateurs, poussés au désespoir par les exacteurs, s'organisent en bandes de voleurs et d'assassins sur tous les points du vaste territoire régi par la compagnie.

L'impôt de l'Inde, qui ne s'élève, compris les tributs des princes asservis, qu'à 600,000,000 fr., ne semble pas énorme si on le compare aux chiffres de nos budgets européens ; mais

en Europe l'impôt n'est qu'une fraction du revenu disponible; dans l'Inde il fait plus que l'absorber, puisqu'il arrive fréquemment que la subsistance n'est pas laissée au cultivateur. — Le sol avait été confisqué par les conquérants musulmans, les conquérants anglais ont maintenu la confiscation, et la compagnie perçoit sur les terres un fermage en argent équivalent à la moitié du revenu, fermage que les exactions des percepteurs augmentent considérablement. — Dans les pays conquis sur les princes indigènes, le sol a été laissé aux cultivateurs et propriétaires qui le possédaient; mais ils ne gagnent rien à cette propriété nominale : la capitation et les taxes sur les villages se montent aussi haut que les fermages des provinces musulmanes, et ces taxes ne sont pas perçues d'une manière moins oppressive; c'est aussi à la moitié du revenu que les princes indiens sont contraints de taxer leurs sujets, pour satisfaire aux tributs que leur impose la compagnie.

Aucune partie de cet impôt, arraché par la violence, n'est employée dans l'intérêt du pays, et si l'on excepte une somme de 66,553 livres sterl. (1,664,695 fr.) destinée moins à l'instruction primaire de la population de 130,000,000 que contiennent les trois présidences, qu'à couvrir l'oppression d'un vernis philanthropique, sorte de charlatanisme dans lequel excellent les Anglais; excepté, disons-nous, cette somme, d'une insuffisance accusatrice, la totalité des 600,000,000 est absorbée par l'armée et l'administration.

Ce pays est l'*Eldorado* de l'aristocratie anglaise; c'est là que les cadets de famille sont pourvus, que les influences parlementaires font placer leurs protégés. — La liste que publiaient il y a quelque temps les revues anglaises, des monstrueux traitements que reçoivent ces honorables gentlemen, est curieuse (1).

Les Anglais en place dans l'Inde sont seulement titulaires

(1) Traitements annuels, non compris le *casuel*, c'est-à-dire les *pro-*

des fonctions qu'on leur confie; comment pourraient-ils remplir ces fonctions? ils ne connaissent ni le langage, ni les

fits illicites, bien que tolérés, qui font faire fréquemment aux très-honorables employés de la compagnie des fortunes colossales.

Gouverneur général,	600,000 fr.
Chaque membre du conseil,	250,000 fr.
Gouverneurs des présidences de Bombay et de Madras,	300,000 fr.
Chaque membre des conseils de présidence,	150,000 fr.
Évêque métropolitain.	125,000 fr.
Les deux évêques suffragants de Bombay et Madras, chaque,	60,000 fr.

Les officiers de l'armée reçoivent, indépendamment du solde de leur grade, savoir :

Le général commandant en chef....	180,000 fr.
Les officiers généraux, de.....	90 à 100,000 fr.
Les brigadiers.....	60,000 fr.
Les colonels, de.....	36 à 45,000 fr.
Les majors, de.....	17 à 27,000 fr.
Les capitaines, de.....	10 à 16,000 fr.
Les sous-lieutenants et enseignes, de	4,500 à 9,000 fr.

L'armée est de 270,000 hommes : les officiers appartiennent à l'aristocratie nobiliaire et à la classe riche de l'Angleterre; les soldats sont Indiens, à l'exception de 30 ou 35,000 hommes de troupes anglaises.

L'ensemble des traitements civils, judiciaires, ecclésiastiques, s'élève à plus de 50 millions et forme une liste de 1,300 fonctionnaires; ensuite, auprès des princes tributaires séjournent des résidents qui ont aussi de gros appointements dont nous ignorons le chiffre. Ces messieurs, qui donnent des couronnes et expulsent des rois de leur trône, ne doivent pas manquer d'occasions, *to make money*, de réunir les diamants aux monceaux d'or.

L'ouvrage de M. Rickard sur l'Inde est une longue accusation portée contre l'administration anglaise de ces contrées; l'auteur lui-même a été membre de cette administration et il a séjourné vingt-deux ans dans l'Inde, son témoignage est donc d'un grand poids; au surplus, toutes ses assertions s'appuient sur des faits de notoriété publique ou sur des actes revêtus d'un caractère officiel.

Le gouvernement de la compagnie, sous le prétexte de céder à des nécessités politiques, a favorisé beaucoup plus le culte du bouddhisme et de l'islamisme que la propagation de la foi chrétienne. Les missionnaires

mœurs du pays, et vivent entièrement séparés des populations qu'ils traitent avec le plus outrageant mépris. Ces fonction-

catholiques romains faisaient un grand nombre de prosélytes, on les a sacrifiés aux missionnaires de l'église anglicane, qui, par leurs manières autant que par la sécheresse de leurs enseignements, repoussaient plutôt qu'ils n'attiraient à eux les indigènes. Il y a plus, les négociants anglais ont, à différentes époques, expédié dans l'Inde des cargaisons d'idoles fabriquées en Angleterre : étrange manière de civiliser ces peuples ! L'indifférence systématique de la compagnie, dit encore Rickard, pour l'éducation des Indiens, est sans excuse : mais ce n'est pas le seul grief des amis de l'humanité contre ce gouvernement. — Immobilisées dans leur ignorance profonde, les populations hindoues sont assimilées, sous le rapport matériel, aux serfs du moyen âge. Une administration insatiable les rançonne incessamment, sans pitié pour leurs souffrances non méritées; et bien que l'agriculture, l'industrie et le commerce soient également paralysés, on tire de ces masses laborieuses des trésors énormes sous la dénomination d'impôts. Dans les campagnes, la misère la plus lamentable s'étale aux regards du voyageur; partout où le percepteur a passé, il reste à peine aux malheureux qu'il a dépouillés de quoi soutenir leur existence.

Nous trouvons la preuve des concussions des percepteurs, ou zémindars, dans plusieurs documents officiels, et principalement dans une circulaire adressée par M. Verelzt à ses subordonnés. Ce gouvernement parle d'aliénations frauduleuses de terrains, faites par les percepteurs sous l'apparence de donations religieuses, d'abusations, de spoliations audacieuses et de concussions dans l'emploi du revenu, d'exigences fiscales dont les employés rejettent la responsabilité sur le gouvernement quoiqu'il ne les ait pas autorisés, de droits illégaux perçus dans les marchés publics par les officiers de la police, qui, au lieu de protéger les habitants, se font leurs persécuteurs; des recensements provinciaux remplis d'erreurs volontaires et de fausses indications dictées par la cupidité des zémindars. A propos de ces derniers, les mêmes documents avouent qu'ils règlent mal et arbitrairement l'emploi des terres, voulant que tel champ rapporte du riz, tel autre du fourrage, etc.; les mêmes documents disent que partout où passent les zémindars, ils arrachent aux habitants des présents en provisions et en argent, qu'ils frappent des amendes selon leurs caprices, qu'ils prélèvent des sommes considérables sur le produit des droits perçus dans les marchés, qu'ils obligent les ryots (paysans) à travailler pour eux gratuitement, qu'ils exigent une redevance particulière pour l'escompte des roupies, dont ils fixent le taux au delà de ce que l'usage autorise, enfin qu'ils prêtent aux cultivateurs à un intérêt usuraire et estiment les objets

naires sont tous dans la nécessité d'employer sous eux des agents pris parmi les Indiens ; ainsi, en réalité, ce sont des In-

qu'on leur donne en gage bien au-dessous de leur valeur réelle. On ne peut se le dissimuler, s'écrie encore, dans sa vertueuse indignation, le gouverneur Verelzt, le pauvre et laborieux fermier est mis à contribution pour chaque extravagance que l'ambition, l'avarice, l'orgueil, la vanité ou le vice inspirent aux zémindars. Leur naît-il un enfant, il faut que le laboureur paye sa bienvenue dans le monde ; sont-ils possédés de l'amour des femmes, il faut que leurs goûts luxurieux soient satisfaits : à tout propos ce sont présents, indemnités et amendes qui épuisent la bourse du contribuable.

Ces griefs remontent, il est vrai, à la fin du siècle dernier : il est incontestable que, dans certaines localités, un très-petit nombre d'améliorations ont eu lieu ; ces améliorations ayant augmenté les recettes du trésor prouvent qu'il se commet moins de malversations au détriment du trésor, mais ne prouvent nullement que les cultivateurs soient moins impitoyablement rançonnés qu'autrefois.

On lit, par exemple, dans un rapport rédigé par le juge du district de Mourchedabad et daté du 1 août 1810 : Le zémindar, ses fermiers, ses agents, ses délégués de toutes dénominations, abusent des pouvoirs dont ils sont revêtus pour pressurer, par tous les moyens qu'ils peuvent imaginer, le malheureux cultivateur; celui-ci se plaint vainement, et il est peu à peu réduit à la plus extrême misère ; *souvent il est poussé au crime non par une dépravation naturelle, mais par l'inexorable nécessité.*

Rickard cite des documents officiels de 1818 qui constatent une foule de concussions et de taxes arbitraires que se permettent les *zémindars*, et, après les avoir décrites, l'auteur ajoute : Ces spoliations ont lieu aux portes de la capitale des Indes anglaises, c'est-à-dire dans les districts les plus voisins de Calcutta ; elles se consomment sous les yeux du gouvernement et ont acquis la force de règle établie. Le nombre d'hommes armés, mis en campagne pour combattre les *décoïts* (paysans devenus bandits), donnera une idée de la grandeur du danger et des forces des bandits. Il a été établi que 22,000 soldats ou agents spéciaux étaient préposés à la garde d'un seul district, celui de Burdwan, dont la capitale n'est qu'à soixante milles de Calcutta, et ce district n'a que 73 milles de longueur sur 45 de largeur !

Le décoïty, nom par lequel on désigne ce brigandage organisé, n'est pas particulier à tel district; il est commun à toute l'Inde et il exerce ses ravages jusqu'aux portes des grandes villes ; tandis que les agents employés pour les poursuivre rançonnent les habitants, et souvent ces agents désertent et vont eux-mêmes se joindre aux bandits. — (Rickard's India.)

diens qui exercent le pouvoir et qui gouvernent sous ces maîtres superbes : ces agents, sans crainte d'être l'objet d'aucune poursuite, se permettent toutes les concussions et, de même que leurs maîtres, accumulent des richesses.

Mais, quelque oppresseur que soit ce monstrueux gouvernement, les lois commerciales de l'Angleterre le sont plus encore, et ruinent l'Inde comme si c'était *le seul but* qu'elles voulussent atteindre. Ainsi l'Angleterre, pour favoriser ses colonies occidentales, repousse presque totalement de sa consommation, par l'énormité des droits, les sucres et cafés dont l'Inde pourrait, pour peu que les cultures en fussent encouragées, fournir le monde entier. — L'indigo et la soie sont à peu près les seuls produits du sol indien dont le placement avantageux soit assuré sur les marchés de l'Europe ; les cotons de l'Inde sont courts, peu propres à être filés à la mécanique ; la plupart s'exportent en Chine, parce que là encore on les file à la main ; sur les marchés d'Europe ils ne se vendent qu'à vil prix, en sorte que, tandis que l'agriculture indienne ne reçoit presque aucun encouragement du commerce extérieur, les importations anglaises anéantissent cette antique industrie de l'Inde qui, pendant des milliers d'années, a fait aboutir aux rives de l'Indus et du Gange les richesses du monde. — L'habileté de l'Indien ne peut lutter contre les mécaniques anglaises, et, bien que son salaire soit très-faible (1), les tissus de l'Inde reviennent beaucoup plus cher et ne soutiennent pas la concurrence de ceux de l'Angleterre.

Il est cependant une culture dans l'Inde à laquelle le gouvernement anglais prodigue les encouragements, c'est celle du poison ! — L'opium, dont les Anglais empoisonnent les Chinois,

(1) La dépense annuelle d'un Indien est évaluée à 75 francs, dans laquelle somme est comprise celle de 4 fr. 50 c., qui suffit pour son habillement. Mais, si l'Indien ne vit que de riz, c'est que ces moyens ne lui permettent ni viande ni aucun luxe ; car l'évêque Héber, dans son journal, dit que les Indiens sont aussi enclins aux excès que les Européens.

forme l'objet d'une immense exploitation rurale : il est pour eux la source de trop abondantes richesses pour qu'ils consentent à y renoncer ; sauf plus tard, quand, par la concurrence, la vente cessera d'en être avantageuse, à flétrir ce commerce par de belles déclamations! Ce sera : *The most nefarious, the most obnoxious trade!!!* Alors le gouvernement anglais assimilera ce commerce à la *piraterie,* et dans son zèle pour le salut des autres nations il établira des croisières pour les empêcher d'acheter et de vendre de l'opium.

Si les produits agricoles de l'Inde n'étaient assujettis en Angleterre qu'aux droits que payent les produits des manufactures anglaises dans l'Inde; si, au lieu d'abandonner en proie à des *gentlemen oisifs,* à des lords ruinés dans les tripots de Londres, les 600 millions arrachés aux sueurs des Indiens, on ne payait dans l'Inde que les fonctionnaires qui *fonctionnent,* et que ces fonctionnaires ne fussent payés que proportionnément aux prix des subsistances et aux talents qu'exigent leurs fonctions; si enfin le gouvernement anglais voulait agir avec justice, défendre les peuples indiens contre les exactions, propager l'instruction parmi eux et les protéger comme des créatures humaines que Dieu lui a confiées (1), l'Inde alors prospérerait, et les trois quarts des 600 millions de taxe pourraient soulager les classes laborieuses des trois royaumes des charges accablantes sous lesquelles elles succombent.

Il ne suffirait pas, pour que dans l'Inde l'agriculture prît de l'accroissement, que la consommation des produits agricoles indiens fût encouragée en Angleterre, il faudrait que le gouvernement anglais admît dans l'Inde les marchandises fabriquées par les autres nations de l'Europe, sous les mêmes droits que les marchandises anglaises; car il est bien évident

(1) M. Westmanott dit, dans son ouvrage, que le système suivi par les Anglais, en Orient, a rendu nécessaire l'établissement d'un grand nombre de prisons qui regorgent de débiteurs malheureux et de voleurs, tandis que dans les États indigènes les maisons de détention sont très-rares.

que, si les marchandises des manufactures continentales continuent à être taxées, dans l'Inde, de droits prohibitifs, les gouvernements du continent, s'ils entendent leurs intérêts, encourageront la consommation des sucres et cafés, des pays où leurs marchandises seront admises sous le moindre droit, et frapperont, par représailles, les produits indiens qui ne seront pas nécessaires à leurs fabriques, de droits prohibitifs.

Ce n'est pas seulement dans l'Inde que le gouvernement anglais méconnaît les principes de morale universellement admis parmi les hommes, il en agit de même envers les colonies issues de l'Angleterre, envers ses propres sujets nés sur le sol britannique, envers tous les peuples du monde. Jamais il n'a existé de gouvernement plus effrontément matérialiste dans sa conduite, sous des formes plus hypocrites.—Qu'on lise cette longue série de spoliations commises en Irlande, depuis Élisabeth jusqu'à nos jours; ces lois qui interdisent aux Irlandais *de fabriquer des étoffes de laine, de commercer avec les colonies anglaises*, de vendre *leurs grains sur les marchés anglais*, et cette oppression exercée par l'aristocratie irlandaise et l'Église anglicane sur une population catholique! oppression d'autant plus dure que cette aristocratie et cette Église, ayant toujours à leur disposition les forces de l'Angleterre, n'avaient, non plus que les fonctionnaires de l'Inde, rien à redouter des excès de leur tyrannie. — Quelles furent les causes de l'insurrection des États-Unis d'Amérique, si ce ne sont ces atroces iniquités fiscales, mercantiles et législatives du gouvernement et du parlement britanniques? N'est-ce pas à l'odieuse institution d'un corps de privilégiés qui remplissent toutes les places, échappent à tout contrôle, et qui annulent ou approuvent, selon la volonté du gouvernement anglais, les actes des assemblées coloniales; n'est-ce pas, disons-nous, à cette machiavélique institution, d'une chambre composée d'agents du gouvernement et nommée par le gouverneur, que doivent être attribués les derniers troubles du Canada?

Dans cette lutte impie de la force contre les droits sacrés de l'humanité, avec quelle barbarie monstrueuse, au XIXe siècle, le ministère anglais, ces whigs, ces prétendus libéraux n'ont-ils pas versé le sang ! Les échafauds élevés par le fanatisme politique ou religieux sont les déplorables effets de fièvres intellectuelles, et ceux qui se sont abandonnés à ces excès excitent plutôt notre pitié que notre haine ; mais tout ce qu'il y a de noble dans notre nature se soulève à l'aspect de ces condamnations à mort, pour soutenir des monopoles, des sinécures, des concussions et souvent pour donner lieu à des confiscations.

Des confiscations ! ce gouvernement, qui se dit libéral et s'offre à l'imitation du monde, laisse encore subsister dans ses lois cette arme du despotisme ; et, pour punir un homme, il met sa famille sans pain ! Le gouvernement anglais est incontestablement celui de tous les gouvernements européens qui, depuis cinquante ans, a fait le moins de progrès dans la carrière de la vraie liberté ; il confisque encore en 1840 !!! Il vient de faire sa proie des propriétés des insurgés canadiens. — Dans le siècle dernier, il fit un fréquent usage de la confiscation ; lors de la conquête du Canada, un nombre considérable de Canadiens furent dépouillés de leurs propriétés et expulsés du pays ; une partie d'entre eux occupaient un quartier de Saint-Domingue, et plusieurs de leurs descendants figuraient encore sur les états de secours à l'époque du directoire. — A la prise de plusieurs de nos Antilles les Anglais ont agi de même ; les conquérants s'emparaient non-seulement des sucres et cafés en magasin, mais encore confisquaient, sous divers prétextes, un grand nombre de sucreries et caféiers. — Au surplus, l'aristocratie anglaise ne conçoit pas plus aujourd'hui qu'elle ne le faisait au XVIIIe siècle et au moyen âge une guerre sans butin : qu'on interroge, si l'on en doute, ces familles si opulentes des lords, Clèves, Hastings et Wallesley, de cette foule de généraux et militaires de tous

grades, qui ont pris leur part dans les grandes spoliations de l'Inde.

Le gouvernement anglais étant organisé dans l'intérêt exclusif de l'aristocratie, son système commercial sera maintenu tant que cette organisation subsistera. Cependant, pour maintenir ce système, le gouvernement est tenu d'ouvrir incessamment de nouveaux débouchés, parce que ceux dont le commerce anglais est en possession diminuent par l'effet de la concurrence des manufactures du continent, parce que l'accroissement de la population et de la misère porterait la taxe des pauvres à un taux où elle cesserait de pouvoir être payée, enfin parce que la révolte est imminente et menace de tout bouleverser. — L'esprit d'entreprise ne manque point au commerce anglais, et il exploite tous les débouchés où il peut avoir accès; ainsi donc pour arriver à de nouveaux marchés, il faut triompher des obstacles que les gouvernements opposent à l'admission des marchandises anglaises; il faut en triompher par l'intrigue, la corruption ou la force.

Depuis quelques années, le gouvernement de la Grande-Bretagne poursuit son but par tous les moyens avec une prodigieuse ardeur, et donne une extension démesurée à ses efforts; on l'a vu assaillir d'importunités incessamment renouvelées tous les gouvernements de l'Europe, et pour séduire l'opinion, répandre ses agents partout, acheter des prôneurs et soudoyer la presse. — Il a réussi avec l'Autriche; cette puissance a souscrit avec l'Angleterre un traité de commerce. — Que l'habile Metternich nous dise donc s'il a obtenu des agents anglais, de ces rusés apôtres de libertés commerciales, que les vins et les grains de Hongrie, que les huiles et les fruits d'Italie fussent reçus en Angleterre sous les mêmes droits *ad valorem* que ceux sous lesquels les tissus anglais sont admis dans les possessions autrichiennes! — Il est bien évident que le défaut de cette réciprocité fera absorber le numéraire de l'Autriche. — A la vérité l'Angleterre le lui

rendra en subsides le jour où elle la louera pour se battre dans la défense *des intérêts anglais*. — L'Autriche a donc gagné de très-utiles alliés par ses concessions ; en effet, le ministère anglais a fait espérer qu'à la première occasion il lui prêterait son appui et l'aiderait à s'emparer des bouches du Danube, de la Valachie et de la Moldavie, afin de placer la puissance autrichienne entre la Turquie et la Russie ; et les grands diplomates de la cour de Vienne se sont déjà crus maîtres de la route de Byzance.

A Madrid, M. Villiers, depuis lord Clarendon, pendant tout le temps qu'a duré son ambassade, a harcelé en vain de ses sollicitations le ministère espagnol pour en obtenir un traité de commerce. Les députés de la Catalogne, de Séville et de toutes les villes d'Espagne où subsiste encore l'industrie manufacturière, ont opposé d'insurmontables obstacles au *commis-négociant* de l'aristocratie anglaise.

M. Henderson, consul anglais à Carthagène, dans son ouvrage intitulé : *l'Espagne, sa situation actuelle et future*, publié en 1839, évalue que, sous un droit de 20 pour 100, les importations des marchandises anglaises en Espagne se monteraient annuellement à 20 millions sterling (500 millions de francs). M. Henderson fait bien ressortir la grande différence de prix qui existe entre les marchandises catalanes et anglaises, mais il oublie de nous faire connaître avec quoi les Espagnols payeraient les 20 millions sterling de marchandises anglaises. — Certes, un traité de commerce par lequel les marchandises anglaises de toute nature entreraient en Espagne sous un droit de 20 pour 100, et tous les produits, tant du sol que de l'industrie espagnols, entreraient en Angleterre sous le même droit de 20 pour 100, serait d'un immense avantage aux deux pays ; mais ce n'est pas ainsi que l'entendent ni M. Villiers, ni M. Henderson ; le traité proposé à l'Espagne était toujours rédigé d'après cette vieille *jonglerie britannique*, d'établir la réciprocité par *espèce* de

marchandise, c'est-à-dire l'Angleterre recevrait de l'Espagne les cotonnades, les draps, la coutellerie, la faïence, les ouvrages en cuir, etc., sous le droit de 20 pour 100, et l'Espagne recevrait les mêmes articles de l'Angleterre sous les mêmes droits. — A l'égard des soieries, comme l'Espagne, pour certains articles, n'est inférieure à aucune nation, l'Angleterre proposait de porter le droit, pour les soieries des deux pays, à 40 pour 100 ; quant aux vins, aux eaux-de-vie, aux figues, aux raisins secs, etc., c'était toujours sous des *droits fixes*, excédant la valeur de ces produits, et non sous des droits *ad valorem*, qu'ils eussent été admis en Angleterre, en sorte qu'ils s'y seraient trouvés hors de la portée de l'ouvrier anglais ; tandis que la marchandise anglaise se serait introduite et chez le plus pauvre paysan espagnol et dans les palais de la grandesse. — Un pareil traité de commerce épuisait le numéraire de l'Espagne, ruinait ses manufactures sans pour cela développer son agriculture. — Au surplus, l'Espagne sait à quoi s'en tenir sur l'amitié de l'oligarchie anglaise ; elle connaît son amour désintéressé pour la liberté de l'Europe et de l'Amérique, et à défaut de leur propre expérience les cortès espagnoles n'ont-elles pas sous les yeux la brillante position où un traité de commerce avec l'Angleterre a fait arriver le Portugal, et ne sont-elles pas témoins des pirateries exercées par la marine anglaise sur le commerce portugais ?

Les manœuvres anglaises (1), à Naples comme à Vienne,

(1) L'article 5 du traité de commerce de 1816, entre l'Angleterre et le royaume des Deux-Siciles, accorde aux Anglais le droit d'acquérir des propriétés dans les États de S. M. Sicilienne. Les journaux anglais arguent de cet article et prétendent que le roi de Naples ne pouvait consentir au monopole du soufre en faveur du Français nommé Taix, parce que, disent-ils, par l'effet de ce monopole, des propriétés anglaises, en Sicile, ont diminué de valeur ; mais exiger que des Anglais qui deviennent propriétaires dans un pays soient exempts des taxes et monopoles que le souverain établit, c'est évidemment mettre en question la souve-

ont prévalu sur les intérêts du pays, qui n'ont pas été appelés à se faire entendre. — A peine le ministère anglais était-il en possession d'un traité de commerce, qu'il s'est élevé contre le monopole du soufre comme il l'avait fait auprès du Grand Seigneur contre les monopoles exercés par le pacha d'Égypte ; c'est, il faut en convenir, une rare impudence de ce gouvernement, qui assujettit 160 millions d'Indiens au monopole de son commerce, d'intervenir dans l'administration intérieure des autres pays pour faire supprimer les monopoles qui lui nuisent. — Il y a quelques années, le pacha d'Égypte ayant expédié, de la mer Rouge pour l'Inde, une cargaison de coton filé, les douanes anglaises firent payer à cette cargaison un droit de 60 pour 100. — Le pacha eût été dès lors dans son droit d'imposer les marchandises anglaises importées en Syrie et en Égypte à 60 pour 100 ; mais il n'est pas assez fort pour *user de représailles*, et ainsi que les autres États faibles, il faut qu'il se soumette à être pressuré par le commerce anglais.

raineté elle-même ; tant vaudrait que les Américains nous contestassent le droit de mettre le tabac en monopole, sous prétexte que ce monopole leur porte tort.

Les traités de commerce établissent les conditions respectives auxquelles deux nations commercent entre elles ; mais, comme aucune des deux n'a rien reçu de l'autre, ces traités ne sont obligatoires pour les parties que tant qu'existent les motifs qui les ont fait souscrire. Nous sommes loin de vouloir dire que dans aucune circonstance les gouvernements puissent jamais être affranchis des obligations que leur impose le droit des gens ; mais ce serait une odieuse tyrannie, dans tout gouvernement, de vouloir rendre une autre nation victime à jamais de l'incapacité ou de la corruption d'un ministre. Jusqu'ici on a bien reconnu à la force le droit d'imposer des traités obligatoires ; mais, quelque utiles que soient les ruses diplomatiques, elles ne confèrent pas plus de droit aux choses que celles du filou. A la manière dont le ministère anglais l'entend, il considère comme vassal de l'Angleterre tout peuple dont le gouvernement a signé avec elle un traité de commerce, et il a recours aux armes pour en faire exécuter les stipulations. C'est absolument retomber dans la barbarie, c'est ne reconnaître d'autre droit que la force.

De toutes parts maintenant on le reconnaît, les richesses de l'Angleterre résultent beaucoup moins de son industrie productive que de l'oppression des peuples conquis, et des conditions toutes à son avantage sous lesquelles s'est toujours fait son commerce avec les nations indépendantes, et de l'ascendant tyrannique qu'elle exerce sur celles hors d'état de lutter contre elle. — Les propositions du gouvernement anglais ne sont plus écoutées en Europe qu'avec la plus extrême défiance ; la confédération des douanes allemandes, avant de rien entendre, a exigé que les blés de la Baltique ne payassent pas plus de droits en Angleterre que les calicots anglais en Allemagne.

Ce n'est plus qu'en Orient que le ministère anglais rencontre cette bonne foi sans défiance, cette candeur, cette ignorance complète avec lesquelles il aime tant à avoir affaire. — Son traité de commerce avec la Porte n'impose que des droits de 3 ou 5 pour 100, à l'entrée des marchandises anglaises sur le territoire ottoman, et ne stipule rien sur l'admission des produits turcs en Angleterre, qui continueront à être taxés au gré du gouvernement anglais.

L'Asie centrale offre au commerce anglais les mêmes avantages ; Trébisonde en est l'entrepôt ; les Anglais y expédient annuellement pour deux à trois millions sterling de marchandises. — C'est en 1831 que le gouvernement russe songea à défendre ses peuples contre l'invasion des marchandises anglaises ; il les frappa d'un droit de transit lorsqu'elles traversèrent la Géorgie : par suite de cette mesure, le commerce anglais fut obligé de prendre une voie plus longue, et il diminua d'importance, tandis que le commerce russe avec Khiva, Bakkhara, Candahar et Caboul, s'accrut considérablement. Dès lors, le gouvernement anglais conçut la pensée d'anéantir le commerce russe dans l'Asie centrale et de le remplacer par le sien.

Depuis cette époque, ses agents, à Constantinople, ont con-

stamment expédié des armes aux populations du Caucase, et ses émissaires, dans la Circassie, dans le Turkestan, excité les tribus à la révolte, aux incursions sur le territoire russe et aux courses du brigandage. Le gouvernement anglais ne s'en est pas tenu là; la guerre des Persans dans l'Afghanistan, le refus du shah d'accorder un traité de commerce à l'Angleterre, bien qu'il admît les marchandises russes en Perse, ajoutèrent de nouveaux motifs au projet du gouvernement britannique de détruire l'influence russe dans l'Asie centrale (1), et déterminèrent l'expédition anglaise dans le Caboul.

Le gouvernement anglais avait envoyé de l'Inde des agents dans l'Asie centrale, afin de reconnaître les difficultés que l'expédition aurait à rencontrer, et se ménager des alliances. Nous voyons dans le rapport de *Burnes*, un de ses agents, publié pour l'instruction du commerce anglais, « que les « premiers négociants et le vizir de Bakkhara lui ont assuré « que des importations plus considérables de marchandises « anglaises, et surtout de toiles blanches, de mousseline de « coton et de laine, auraient pour résultat de détruire cette « spécialité du commerce russe. »

Jusqu'ici tout a réussi au gouvernement anglais; on concevra l'effet qu'a dû produire sur les imaginations la marche d'une armée qui en sept mois a parcouru plus de cinq cents lieues et renversé tous les obstacles opposés à son

(1) Depuis les campagnes de 1828 et 1829, les Russes dominent la Perse par la haute idée que ce gouvernement habile a su imprimer de sa puissance. L'or des Anglais avait eu jusqu'alors un pouvoir suprême sur le gouvernement persan. C'est aux prix de sacrifices énormes que l'Angleterre avait déjoué les projets du général Gardanne; à partir de cette époque jusqu'en 1828, elle avait constamment fourni à la Perse des instructeurs pour ses troupes, des munitions et de l'argent. Son influence n'existait plus en Perse quand elle entreprit son expédition sur Caboul et Candahar, où elle paraît croire que la Russie laissera en paix trôner les préfets anglais.

triomphe. Mais si 20,000 Anglais ont pu marcher de Bombay à Candahar et à Caboul, il est hors de doute que 40,000 Russes peuvent marcher d'Astrakhan à Calcutta (1).

L'empereur de Russie, dans sa déclaration de guerre contre le kan de Khiva (2), annonce qu'elle a pour objet de fortifier la légitime influence de la Russie sur cette partie de l'Asie; on la dirait calquée sur celle de lord Auckland, car l'Angleterre se présente toujours comme protectrice des peuples qu'elle dépouille.

Par le traité du 26 juin 1838, le shah Soodja, que les Anglais ont installé dans l'Afghanistan, s'oblige lui, ses héritiers et successeurs, à n'entrer en négociation avec *aucune puissance étrangère* sans le consentement du gouvernement anglais, à défendre le territoire anglais, à recevoir les marchandises anglaises, et le shah s'engage encore à n'adopter, relativement au commerce qui pourrait s'ouvrir avec la Russie, que des mesures conformes aux *intérêts anglais*.

Les troupes de la compagnie des Indes se sont emparées de tout le cours de l'Indus; les obstacles qui entravaient les relations commerciales entre l'Inde anglaise et Caboul, par les droits exagérés que les chefs indigènes prélevaient sur la navigation du fleuve, viennent ainsi de disparaître; et le gouvernement anglais conçoit les plus belles espérances de sa nouvelle conquête (3).

(1) La puissance des Anglais dans l'Inde tient à l'opinion qu'en ont les peuples : au premier revers qu'ils éprouveraient, les haines s'élèveraient contre eux de toutes parts et les envelopperaient. Westmanott rapporte que dans un régiment d'indigènes les soldats ont refusé de fusiller un de leurs camarades condamné par un conseil de guerre; ce fait est d'une extrême gravité et ne doit pas être le seul de ce genre.

(2) Cette première expédition est revenue sans avoir pu atteindre Khiva à cause des rigueurs de la saison; mais il est peu probable que l'empereur en reste là.

(3) Les journaux de Bombay ont appris que, dans le commencement d'octobre 1839, plusieurs marchands afghans, arrivés de Caboul, avaient acheté des articles pour une valeur de 4 lacks de roupies.

A peine le gouvernement anglais a-t-il mis, par la force ou les traités, un nouveau pays à la disposition du commerce d'Angleterre, que les fabrications et les exportations anglaises se mettent de niveau avec le débouché ouvert, et que, peu d'années après, il faut entreprendre d'autres guerres et conquérir de nouveaux acheteurs.

Toutefois l'aristocratie anglaise déclame d'un ton d'autorité contre les idées d'agrandissement de la France et contre l'ambition de la Russie, et l'Europe abusée voit avec impassibilité se développer le monstrueux système de l'Angleterre. — Cependant la France et la Russie n'ont jamais conquis de peuples que pour les adjoindre à leur unité, sans établir de différence entre les vainqueurs et les vaincus; au lieu que l'oligarchique Angleterre envahit les peuples afin de s'enrichir, et les soumet à recevoir ses marchandises exclusivement, tant qu'il leur reste un sou pour les payer. — L'Italie a prospéré sous la domination française, et d'immenses travaux d'art ont été exécutés sur son sol; la Crimée a fait de prodigieux progrès depuis qu'elle est annexée à la Russie; tandis que les peuples de l'Inde appellent de leurs vœux de nouveaux conquérants, afin d'être délivrés de l'horrible joug mercantile qui les opprime.

L'Inde anglaise, par les conquêtes faites sur les Birmans, touche au céleste empire, et maintenant l'Angleterre entreprend une expédition contre la Chine. C'est pour venger *son honneur offensé!* proclament ses ministres : l'honneur de l'Angleterre intéressé à l'empoisonnement des Chinois!!! — Ainsi ce gouvernement moral.... avoue sa connivence à la *contrebande de l'opium* que faisait le commerce anglais en Chine, et il a recours à la force pour obliger l'empereur de la Chine à tolérer ce commerce d'*assassinats!*... Jamais gouvernement entreprit-il une guerre dans une plus infâme intention? — L'aristocratie anglaise réussira, sans doute, à faire triompher ce qu'elle appelle *son honneur;* elle pourra

continuer à s'enrichir par *la vente du poison* (1) ; elle soumettra la Chine à recevoir l'opium et toutes les marchandises qu'il conviendra au commerce anglais d'y porter. — Le gouvernement anglais fixera lui-même les droits d'importation de ses marchandises et ceux d'exportation des marchandises chinoises ; et il n'est pas probable non plus qu'il s'abstienne de régler les droits de douane du commerce de la Chine avec les autres nations. Après avoir dépouillé de cette manière l'empereur du céleste empire de sa souveraineté, le ministère anglais, pour assurer l'exécution du traité, fera occuper les villes chinoises par une armée ; puis les difficultés qui s'élèveront de l'exécution de ce traité entraîneront une nouvelle lutte par suite de laquelle la conquête complète de la Chine se réalisera. — On dit, que comme l'Inde, la Chine formera trois présidences anglaises : que de places à donner aux membres des deux chambres !

L'Europe doit aux merveilleux progrès de sa fabrication le développement immense qu'ont pris ses exportations pour l'Asie orientale. L'Angleterre se réserve pour elle seule de fournir les objets manufacturés que consomment dans l'Inde 160 millions d'habitants : le continent, privé du commerce avec l'Inde, se laissera-t-il aussi enlever celui de la Chine ? — La Chine consomme dix fois plus de marchandises d'Europe que la Turquie, et la question nous paraît beaucoup plus importante que celle de Constantinople ; la Turquie est impuissante pour se régénérer elle-même, et très-certainement il conviendrait mieux aux intérêts du continent que le passage des Dardanelles fût dans les mains de la Russie que de l'Angleterre.

Ainsi donc nous trouvons en tous lieux la preuve de notre

(1) Le surintendant Elliot, dans sa correspondance, accuse les Chinois d'avoir empoisonné les puits. Supposé le fait prouvé, dit le ministre anglais, c'est un attentat au droit des gens. Et le même ministre ne manifeste nullement l'intention de faire cesser le commerce de l'opium !

assertion, que le système anglais est le fléau du monde : il réduit au désespoir 160 millions d'Indiens, ruine les nations liées par des traités de commerce avec l'Angleterre, et impose le plus dur des esclavages aux 20 millions de prolétaires qui habitent les îles Britanniques.

Droit unique. — Les relations commerciales des nations ne seront également avantageuses pour toutes que lorsque les productions territoriales et les objets de fabrique passeront d'une nation à l'autre, soumis à un *droit unique*, le même chez toutes les nations.

Toutes les nations possédant des choses semblables et différentes en quantités diverses, il est bien évident que le système qui fixe des droits distincts pour chaque espèce de chose forme obstacle à ce que les choses se mettent de niveau entre les divers pays relativement à leurs besoins respectifs; en effet, les échanges ne peuvent se faire alors dans toute l'étendue de ces besoins, parce que la marchandise la moins taxée est prise en plus grande quantité et pour de plus fortes sommes que la marchandise surchargée de droits; d'où il résulte que la différence entre les échanges ne pouvant se solder qu'avec de l'argent, les nations sont exposées aux perturbations perpétuelles produites par la fluctuation du numéraire en circulation.

Il arrive donc, par les combinaisons de ce système, qu'une nation vend aux autres énormément plus qu'elle ne leur achète; qu'ainsi elle attire constamment le numéraire; que l'augmentation du numéraire chez elle, faisant augmenter les prix des choses, oblige une partie des citoyens à vivre dans les pays voisins; et, en Angleterre, le pouvoir social se trouvant placé dans les mains des propriétaires, ils réduisent, par ce système, les prolétaires à fuir, à mourir de faim ou à devenir leurs esclaves, et comme cette nation est parvenue, par ses progrès dans la mécanique et la puissance de ses établissements, à fabriquer à meilleur marché qu'aucune autre

et à pouvoir fournir au monde entier des objets de sa fabrication, son gouvernement, par ce système, tient toutes les nations en échec, parce qu'aucune d'elles n'a recours complétement aux représailles.

Les produits du sol et de la fabrication forment les richesses mobilières d'un pays, et c'est avec ces richesses que se payent les droits, les taxes et impôts de toute nature. Le rapport de la totalité des impôts (1) à la totalité des produits forme l'*impôt moyen*, dont la production est frappée. Le prix des salaires, des matières premières, des locations de terres et de bâtiments, et même le prix de l'intérêt des capitaux mobiliers, sont augmentés dans une proportion plus ou moins forte par les divers impôts, et conséquemment le prix de revient des produits se trouve ainsi augmenté de toute l'augmentation que les impôts font éprouver à tous ces éléments de production. Si donc le rapport du total des impôts au total des produits est comme 15 ou 20 à 100, l'*impôt moyen*, qui pèse sur toute production, est de 15 ou 20 pour 100.

Les économistes du siècle dernier ne voulaient d'autre impôt que l'impôt sur le sol, et dans ce système les douanes se trouvaient supprimées; mais il est bien évident que, tant que le genre humain sera partagé en nations, ayant chacune des charges légales plus ou moins lourdes à supporter, ce système ne pourra exister; en effet, le prix de production étant augmenté par les impôts, c'est à l'impôt de douane à égaliser entre les pays les charges légales qui pèsent sur la production. — Si les produits de l'étranger étaient admis sous un droit trop inférieur à l'*impôt moyen* du pays, le travail ne serait pas suffisamment protégé, comme aussi ce travail serait tout à fait sans protection, si les produits du pays n'étaient

(1) Le mot *impôt* est pris ici dans son acception générale, qui comprend toute somme imposée par la loi, et dont le payement est exigible par l'État.

pas reçus par l'étranger sous le même droit sous lequel on reçoit les siens.

Il n'existe pas un pays en Europe dont le total des impôts excède guère la valeur du cinquième de tous les produits du territoire et de l'industrie; ainsi donc deux nations qui recevraient mutuellement tous les produits, l'une de l'autre, sous le droit de 20 pour 100 ou plutôt de 15 pour 100, déplaceraient bien chez les deux le travail de quelques cultures et de quelques fabrications; mais ce droit n'étant pas élevé pour restreindre la consommation, la production de toute chose serait proportionnée à la population réunie des deux pays.

Dieu a équilibré les avantages respectifs des pays par la diversité des produits, et les avantages résultant des facultés corporelles et intellectuelles des nations par la diversité des aptitudes. Le commerce n'a lieu qu'en recevant tel article comme l'équivalent de tel autre; la loi ne saurait donc établir la réciprocité commerciale entre deux pays que par l'*adoption d'un droit unique* pour les produits de toute nature, soit qu'ils proviennent directement du sol ou de l'industrie manufacturière, et aussi par cette égalité *des droits* de navigation. La réciprocité commerciale est alors *vraie*, parce qu'elle est fondée sur la loi providentielle! Il est impossible de l'établir entre deux pays par distinction de choses; car, pour arriver par cette voie à l'égalité, de part et d'autre, des ventes et des achats, d'où résulte l'égalité d'avantages, il faudrait d'abord apprécier d'une manière exacte les quantités et valeurs des articles de toute nature que les deux pays produisent, et ensuite la quantité et la valeur des articles que les deux pays consommeraient, avec le droit spécial qui serait fixé à chacun de ces articles; mais ces quantités et valeurs échappent à toute appréciation : ainsi donc, hors de l'*égalité des droits* pour tous les articles, ce n'est entre deux pays qu'erreurs ou surprises intentionnelles, qui provoquent d'incessantes réclamations, font naître des rivalités, des haines,

et portent les nations à s'isoler par des prohibitions ou par des droits plus ou moins restrictifs.

Il est mathématiquement démontré que, par la réciprocité fondée sur *l'unité du droit*, les relations commerciales entre deux peuples prendraient tout le développement possible ; et il est indubitable que l'immense avantage qui en résulterait pour chacun d'eux ferait universellement adopter cette réciprocité par les peuples civilisés ; alors s'anéantiraient les préjugés hostiles qui existent entre nations ; alors la propagation des découvertes de la science se ferait avec une extrême rapidité, et l'harmonie commencerait à régner parmi les hommes.

Si les gouvernements de l'Europe réfléchissent à la prodigieuse extension que prendrait, dans leur État respectif, la consommation du sucre, café, thé, cacao, vin, huile, fruits, etc. ; si les droits étaient réduits à 15 pour 100, qui est à peu près le terme moyen de l'impôt prélevé sur la production européenne ; s'ils réfléchissent à l'accroissement de culture qui aurait lieu si les céréales, ainsi que tous les produits agricoles, étaient admis en tous pays sous 15 pour 100, à l'impulsion que recevraient l'exploitation des mines et l'industrie manufacturière, ils reconnaîtront que cette mesure passe actuellement en importance toutes celles qui préoccupent la pensée. — En effet, avec cette modicité du droit, la consommation serait portée partout au maximum ; les marchandises de toute nature atteindraient la plus grande circulation, les plus hauts prix et la plus prompte vente, d'où résulteraient la production la plus abondante et les prix de location les plus bas pour les deux principaux instruments du travail, les capitaux et la terre ; car la prompte réalisation des marchandises fait baisser l'intérêt, et l'accès des marchés aux produits de l'agriculture étrangère diminue aussi infailliblement les fermages.

Les nations deviennent trop instruites sur leurs intérêts

pour que bientôt elles ne reconnaissent pas que la réciprocité dans leurs relations commerciales est impossible autrement que par l'égalité du droit imposé sur les produits de toute nature ; et comme la réciprocité est le droit inné de tous, et qu'une nation qui n'est pas assujettie peut toujours, dans ses relations commerciales, en amener une autre à la réciprocité, en usant de représailles envers elle, il est hors de doute qu'en définitive cette réciprocité, la seule qui ne soit pas illusoire, la seule qui laisse aux peuples la pleine et entière jouissance tant des avantages dont Dieu a doué les contrées qu'ils habitent que de ceux qu'ils ont conquis par le talent et le travail ; il est impossible, disons-nous, que le progrès des peuples ne leur fasse successivement adopter pour leurs rapports commerciaux la seule réciprocité qui soit vraie.

L'aristocratie, en Angleterre, s'efforce d'alarmer les fabricants, les marchands, les commerçants, enfin tous les individus de la classe moyenne sur les intentions des ouvriers ; mais les ouvriers ne réclament le suffrage universel qu'afin d'arriver à la liberté commerciale et à une juste répartition des charges et des avantages de la société. La classe moyenne est aussi intéressée que les ouvriers à ce que la vente des marchandises anglaises ne soit pas restreinte à l'étranger par l'obstacle qu'oppose l'exagération des droits à la vente en Angleterre des produits agricoles de l'étranger ; car de même que, par l'adoption réciproque d'une unité pour le droit de douane imposé sur toutes choses, l'ouvrier obtiendrait les subsistances au plus bas prix possible et les salaires les plus élevés, de même, par l'effet de cette réciprocité, les affaires commerciales recevraient le plus grand développement possible ; et certes la classe moyenne n'est pas moins intéressée que les ouvriers à faire triompher le principe de la répartition des impôts dans la proportion du revenu et de la distribution des emplois relativement aux talents, car c'est sur elle et les ouvriers que portent toutes les charges sociales, tandis que les

emplois lucratifs, les sinécures, sont tous pour l'aristocratie.

La classe moyenne, en Angleterre, est trop éclairée pour que raisonnablement on puisse espérer de l'abuser ; aussi l'aristocratie ne compte, pour persister dans son système, que sur les traités de commerce qu'elle obtient par intrigue ou intimidation, et sur les succès de ses armes. Mais les peuples s'éclairent tous les jours davantage, et comme on ne saurait supposer qu'ils consentent volontairement à être dupes, tous, aussitôt qu'ils le pourront sans danger, rompront les conventions commerciales dont le gouvernement anglais a cru les lier. — Pense-t-on que le Brésil et les républiques de l'Amérique du Sud ne viennent pas à exiger la réciprocité de l'Angleterre, et supportent longtemps encore que les sucres, cacao, café, vanille et autres produits de leur sol soient imposés en Angleterre à des droits exorbitants, à des droits qui souvent excèdent de beaucoup la valeur de la denrée? La situation de ces peuples, qui devient incessamment plus critique, doit nécessairement les amener à exiger que tous leurs produits soient reçus en Angleterre, sous le même droit sous lequel ils reçoivent les articles des manufactures anglaises et des autres nations. Tous les États du continent européen agiront successivement de même envers l'Angleterre, et si elle ne cède pas on usera envers elle de représailles. Quant aux débouchés commerciaux conquis par les armes anglaises, est-il probable que les peuples slaves, si glorieux et si braves, laissent paisiblement la domination anglaise se consolider au centre de l'Asie?— Le czar, leur chef suprême, ne saurait le souffrir sans affaiblir l'affection qu'ils lui portent. Nous ne pouvons penser que l'empereur de Russie tolère la formation d'un empire britannique dans l'Afghanistan, laisse les Anglais dominer à Herat, à Caboul, à Candahar, à Bakkhara, et perde ainsi toute l'influence acquise sur la Perse, par les brillantes campagnes de 1828 et 1829. Nous ne pouvons croire non plus que l'Europe souffre que les An-

glais s'établissent dans la Chine ou la dominent ; le gouvernement anglais est loin d'être dans une situation qui justifie une ambition aussi gigantesque : en effet, si on veut les examiner, on verra que ses moyens d'action sont plus faibles et plus précaires qu'on ne l'imagine généralement. Son armée est une des plus faibles de l'Europe ; les habitants des villes sont animés contre le gouvernement d'un esprit de résistance tellement hostile, que le gouvernement n'ose recruter des soldats parmi eux, et qu'il est réduit à ne prendre de soldats que dans les campagnes éloignées des villes. Ainsi, bien que les îles Britanniques renferment 24 millions d'habitants, la population urbaine s'élevant aux deux tiers de la population générale, ce n'est environ qu'une population de 5 millions qui fournit au recrutement de l'armée. Dans cet état de choses, il arrive que, tandis qu'il est dépensé des sommes énormes pour faire émigrer annuellement 90 à 100,000 individus de l'Angleterre, le gouvernement fait garder l'Inde avec des troupes indiennes, et la plus grande partie des régiments de l'expédition contre la Chine sont également composés de soldats indiens. Quant à la puissance financière de l'Angleterre, on en connaît le secret ; on sait que, si tous les États du continent imposaient sur ses marchandises des droits de 50 pour 100, elle serait en faillite. — Cependant, à l'arrogance du langage qui se tient dans la chambre des lords, on croirait que ces orgueilleux seigneurs sont les maîtres du monde.

Le négociant n'a jamais autant besoin que l'on croie à sa prospérité croissante que lorsque cette prospérité décline. — Si l'on cessait d'avoir foi à la fortune de l'Angleterre, elle perdrait son influence dans les conseils de l'Europe, et ne pourrait plus intimider les rois, pour se faire livrer les richesses des peuples, au moyen de traités de commerce.

Le gouvernement anglais a toujours obtenu d'immenses avantages des idées grandioses qu'il avait eu l'adresse de pro-

pager sur l'immensité de ses ressources financières, et plus que jamais il sent maintenant la nécessité d'en imposer; c'est pourquoi ses nombreux agents se répandent partout : ce sont de fashionables gentlemen dont le bon ton, les manières polies et le grand usage du monde contrastent avec le stupide orgueil, l'extérieur maussade de la masse anglaise en permanence sur le continent. — Ses agents se rencontrent dans tous les grands salons de l'Europe; ils sont au courant de tout, ne parlent qu'à propos et avec justesse; ils ont pour mission d'entretenir une haute opinion de l'Angleterre, de discréditer tout ce qui pourrait l'affaiblir, de voir tout, d'acheter la connaissance de ce qu'on cache, et de transmettre à leur gouvernement les choses qu'ils apprennent.

On a voulu présenter comme un fait sans gravité la diminution de 90,000 livres sterling (2,250,000 fr.) qu'ont subie, l'année dernière, les recettes de l'Angleterre. Dans les grands États du continent, où presque toutes les recettes sont fournies par les impôts assis sur les propriétés, un pareil déficit n'aurait qu'une faible importance ; mais en Angleterre, où la majeure partie du revenu public provient des taxes sur les consommations, une diminution dans les recettes annonce toujours, d'une manière certaine, la détresse publique.

Les personnes qui connaissent l'intérieur de l'Angleterre ne sont pas dupes de ces tableaux pompeux où les importations et les exportations, ainsi que la marine, sont vues dans une progression ascendante; elles savent très-bien que, par le fait de la concurrence et de l'immense développement qu'ont pris ses moyens de production industrielle, on est arrivé à ce point en Angleterre, que les fabricants ne sauraient chômer sans perdre le capital énorme que représentent leurs vastes usines et leurs nombreuses machines, et qu'ils n'obtiennent que rarement l'intérêt de ce capital par le travail exorbitant de seize heures par jour, travail payé à si bas prix

que l'ouvrier ne peut vivre de ses salaires (1). Les personnes au courant des affaires commerciales savent que, dans ces trois dernières années, les manufacturiers anglais ont tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour écraser au dehors les manufactures étrangères ; qu'ils ont fait vendre à tous prix (2), au Brésil et dans toute l'Amérique du Sud, leurs marchandises, lesquelles perdent toute faveur par la diminution de qualité qu'a subie la fabrication anglaise.

Une disette extrême d'argent s'est fait sentir en Angleterre pendant les deux dernières années, et la pénurie a été telle, que la banque d'Angleterre a été réduite à emprunter de la banque de France : cependant on voit sur les tableaux du mouvement commercial, communiqué au parlement par le ministère, que l'exportation, en 1838, dépasse l'importation de 27,044,368 liv. sterling (676,109,200 fr.), et, en 1839, de 40,902,028 liv. sterling (1,022,550,500 fr.) (3).

On en doit conclure que les dépenses des Anglais, qui séjournent hors de chez eux, et les pertes éprouvées sur la vente des marchandises ont absorbé une plus forte somme que celle de 67,946,388 liv. sterling (1,698,659,600 fr.), qui représente l'excédant de l'exportation sur l'importation pendant ces deux années, 1838 et 1839, puisque la gêne

(1) Voir au chapitre des *Chartistes* leur pétition au parlement.

(2) Les journaux nous ont annoncé, l'année dernière, qu'une députation des négociants de Liverpool avait demandé au ministère l'abaissement des droits dont sont frappés, en Angleterre, les sucres et cafés du Brésil, parce que la vente, au Brésil, des marchandises anglaises, donnant des pertes considérables par l'effet de la concurrence des marchandises d'Allemagne et de France, le commerce anglais ne pouvant lutter que tout autant qu'il aurait le moyen de se récupérer par la vente, en Angleterre, des produits du Brésil.

		Importation.	Exportation.	Excédant.
(3)	1838,	54,737,301 l. st.	81,781,669 l. st.	27,044,368
	1839,	64,268,520	105,170,540	40,902,020
				67,946,388

qu'éprouvait alors l'Angleterre démontre qu'une masse énorme de numéraire en avait été exportée.

Ainsi donc, quel que soit le chiffre auquel les nouveaux traités de commerce et les nouvelles conquêtes puissent faire monter les exportations anglaises, la détresse publique, en Angleterre, n'en sera pas moins grande, parce que cette détresse provient de tout le système d'organisation de la société anglaise.

Les personnes dont le revenu est modéré ne peuvent rester dans un pays où l'existence est aussi chère, et celles qui n'ont que de faibles capitaux n'y peuvent rien entreprendre : les salaires des prolétaires ne sauraient augmenter. Les facultés productives des machines de l'Angleterre et la puissance de ses moteurs pourraient fournir des objets fabriqués à toute la population du globe ; en sorte que, quelle que soit la demande du dehors, la production la dépasse toujours, et le fabricant ne peut alors continuer à faire fonctionner ses machines et ses capitaux qu'en diminuant les salaires et en augmentant les heures du travail. La culture des terres occupe le moins de bras possible, et tous les perfectionnements tendent encore à en diminuer le nombre, parce que l'objet de l'agriculture anglaise n'est pas de produire la quantité d'aliments nécessaires à la nourriture des habitants, mais d'obtenir le plus de revenu possible : ainsi les chevaux de luxe se vendant à des prix élevés, soit pour l'étranger ou pour la consommation intérieure, le quart du sol leur est consacré.— Il résulte de cet état de choses que, pour une population de 12,000,000 que renferme l'Angleterre, elle est imposée à 250,000,000 de fr. pour ses pauvres, que l'Écosse en est également surchargée, et qu'en Irlande le tiers de la population meurt de faim la moitié de l'année.

La consommation de toute chose diminue dans les trois royaumes, affirme M. Labouchère (le ministre du commerce), et la lèpre de la misère atteint des masses de peu-

ples, malgré les nouveaux débouchés que la diplomatie et les armes anglaises ont ouverts, et l'accroissement énorme dans l'exportation qui en résulte ; mais si les importations sont aussi restreintes, c'est parce que l'aristocratie anglaise interdit à 20 ou 22 millions d'habitants, sur 24, l'usage des vins, eaux-de-vie, des fruits du continent, etc., parce que les céréales et toutes les substances alimentaires sont frappées de droits prohibitifs.

Si l'Angleterre adoptait avec les nations la réciprocité fondée sur un droit de 15 pour 100 pour toutes les marchandises, la consommation des objets de fabrique anglaise s'accroîtrait au dehors, dans une proportion dont ne sauraient se faire une idée les personnes qui n'ont pas porté leur attention sur les divers peuples d'Europe, du littoral africain de la Méditerranée, et de toute l'Asie, qui n'ont pas examiné le grand nombre de choses manquant à leur comfort, et qu'ils ne peuvent acheter par l'effet des tarifs exagérés qui les privent de marchandises d'échange. Avec le droit unique de 15 pour 100, l'importation, en Angleterre, des produits agricoles serait en rapport avec les accroissements d'exportation, parce que 20 millions de prolétaires, dans les trois royaumes, participeraient à leur consommation. Alors le commerce, au lieu d'être pour les gouvernenements le motif de manœuvres avilissantes, d'odieuses spoliations, d'oppression tyrannique, deviendrait une cause d'égale prospérité pour tous les peuples, et remplirait dans toute son étendue le but que la Providence lui a assigné d'unir les hommes répandus sur la terre par un lien fraternel. Mais, par cette réciprocité, la location des terres, en Angleterre, tomberait au même prix que sur le continent, et l'aristocratie, possédant tout le sol des trois royaumes, repousserait de toute sa puissance une réciprocité qui réduirait considérablement ses revenus, qui démocratiserait la terre en la mettant à la portée du prolétaire, romprait les grandes fermes, ou les ferait cultiver par des associations

qui ne permettraient plus à la noblesse féodale de conserver ses perdrix et ses faisans, d'entretenir ses chevaux de luxe; qui enfin, lui enlevant sa prépondérance politique avec une partie de sa fortune, la ferait descendre au niveau de ses fermiers; et l'aristocratie audacieusement met le peuple au défi, et lui jette le gant.

Ce peuple est rempli de courage et d'énergie, et, si Dieu lui suscite un homme pour le guider, ses oppresseurs tomberont, — et alors on les verra si petits, que chacun se sentira humilié d'en avoir subi la domination. La lutte est inévitable; quelques soulagements apportés à la misère pourront retarder l'explosion, mais la question ne nous semble pas de nature à se résoudre pacifiquement; — la haute aristocratie sera égorgée ou elle détruira la moitié du peuple.

En résumé, les maux du pays proviennent de son organisation aristocratique; des lois qui concentrent la propriété dans un petit nombre de mains, de celles qui font peser la plus grande partie des taxes sur les objets de première nécessité et surtout du système sur lequel le commerce de l'Angleterre est établi; système qui, par l'élévation des droits sur presque toutes les choses importées (les matières premières seules exceptées), restreint la consommation à la classe riche et met les prolétaires à le merci des propriétaires en repoussant toutes les substances alimentaires provenant du dehors; système qui établit l'avantage général du commerce sur l'excédant des exportations sur les importations, le limite aux besoins des riches, et arrête au dehors le développement de l'agriculture, et au dedans la production des manufactures. — Il nous est démontré que la détresse publique est arrivée à un tel point par l'effet désastreux de ce système, qu'on ne saurait y remédier autrement qu'en revenant au vrai, que par l'adoption d'un droit unique pour toutes choses importées des pays qui consentiraient à user de réciprocité; droit qui ne serait pas

assez élevé pour mettre la chose hors de la portée de l'ouvrier.

Nous affirmons que l'Angleterre ruine par son commerce les peuples dans sa dépendance, et ceux qui se lient avec elle par des traités de commerce ; que ses tarifs sont hostiles, et qu'il serait temps enfin que les nations usassent de représailles.

A. Z.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface v
Coup d'œil sur l'Angleterre ix
Chap. I. La ville monstre 1
II. Du climat 8
III. Du caractère des Londonniens 12
IV. Les étrangers à Londres 19
V. Les chartistes 57
VI. Une visite aux chambres du parlement 80
VII. Ouvriers des manufactures 92
VIII. Filles publiques 109
IX. Prisons 149
X. Paroisse Saint-Gilles (*quartier des Irlandais*) .. 212
XI. Quartier des Juifs 224
XII. Foulards volés 231
XIII. Courses d'Ascot-Heath 236
XIV. Bethlehem 251
XV. Théâtre anglais 264
XVI. Tribulations de Londres 291
XVII. Les femmes anglaises 301
XVIII. Salles d'asile 324
XIX. Owen 355

CRAYONNAGES.

I. Clubs 387
II. Les poches 391
III. Un mot sur l'art en Angleterre 395
IV. Voyage à Brighton 402
V. La cuiller de fer 409

ERRATA.

L'ouvrage ayant été imprimé très-vite, il s'y trouve beau coup de fautes, particulièrement dans la ponctuation.

Pages.	Lignes.	*Au lieu de*	*lisez*
xxiv,	22,	gouvernement,	gouvernants.
Idem,	24,	d'abusation,	abus.
xlj,	9,	pas élevé,	assez élevé.
30,	27,	ces,	ses.
32,	6,	l'exercer,	les exercer.
37,	15,	fut,	avait été.
73,	12,	se,	le.
77,	13,	le,	ce.
99,	10,	pus,	dus.
111,	16,	et,	ou.
156,	9,	au-dessus,	au-dessous.
354,	3,	owénienne,	partout oweniste.

I.

LA VILLE MONSTRE.

Londres, quatre fois grand comme Paris; Londres, qui tient en population le huitième de l'Angleterre, deux millions d'hommes, tandis que Paris ne tient que le trente-deuxième de la France; Londres, extravagante immensité dont quelqu'un à pied ne ferait pas le tour dans sa journée; Londres, désolante et magnifique accumulation de puissances....

(Aug. Luchet, *Frère et Sœur*.)

..... c'est de la foule sans confusion, de l'agitation sans bruit, de l'immensité sans grandeur!

(Le baron d'Haussez, *La Grande-Bretagne*.)

Quelle immense ville que Londres! comme cette grandeur, hors de toute proportion avec la superficie et la population des îles Britanniques, rappelle immédiatement à l'esprit et l'oppression de l'Inde et la supériorité commerciale de l'Angleterre! — Mais les richesses, provenant des succès de la force et de la ruse, sont de nature éphémère; — elles ne sauraient durer sans renverser les lois universelles qui veulent que, le jour venu, l'esclave rompe ses fers, les peuples asservis secouent le joug, et que les lumières utiles à l'homme se répandent afin que l'ignorance aussi soit affranchie.

Que sera alors la sombre étendue de cette orgueilleuse cité? Ses proportions gigantesques survivront-elles à la puissance extérieure de l'Angleterre, et à la suprématie du commerce anglais? Ces chemins de fer, qui rayonnent de la ville monstre dans toutes les directions, lui assurent-ils un accroissement sans limites? Telles sont les préoccupations de la pensée, à l'aspect de ces flots de peuple qui s'écoulent silencieux dans l'obscurité de ces longues rues, à l'aspect de ce prodigieux amas de maisons, de navires et de choses ; et l'on éprouve le besoin de se livrer à l'examen des hommes de toute classe et de leurs œuvres de toute espèce, afin de trouver une solution aux doutes dont l'esprit est agité.

A la première vue, l'étranger est frappé d'admiration pour la puissance de l'homme; puis il est comme accablé sous le poids de cette grandeur et se sent humilié de sa petitesse. — Ces innombrables vaisseaux, navires, bâtiments de toute grandeur, de toute dénomination qui, pendant de longues lieues, couvrent la surface du fleuve qu'ils réduisent à l'étroite largeur d'un canal ; — le grandiose de ces arches, de ces ponts qu'on croirait jetés par des géants pour unir les deux rives du monde; — les docks, immenses entrepôts ou magasins qui occupent vingt-huit acres de terrain ; — ces dômes, ces clochers, ces édifices auxquels les vapeurs donnent des formes bizarres; ces cheminées mo-

numentales qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines ; — l'apparence indécise des objets qui vous entourent : toute cette confusion d'images et de sensations trouble l'âme, — elle en est comme anéantie. — Mais c'est le soir surtout qu'il faut voir Londres! Londres, aux magiques clartés de millions de lampes qu'alimente le gaz, est resplendissant! — Ses rues larges, qui se prolongent à l'infini; ses boutiques, où des flots de lumière font briller de mille couleurs la multitude des chefs-d'œuvre que l'industrie humaine enfante; ce monde d'hommes et de femmes qui passent et repassent autour de vous : tout cela produit, la première fois, un effet enivrant! — Tandis que, le jour, la beauté des trottoirs, le nombre et l'élégance des *squares*, les grilles d'un style sévère, qui semblent isoler de la foule le foyer domestique, l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres; la multitude d'équipages superbes, attelés de magnifiques chevaux, qui en parcourent les routes, toutes ces splendides réalisations ont quelque chose de féerie dont le jugement est ébloui : aussi il n'est point d'étranger qui ne soit fasciné en entrant dans la métropole britannique ; mais, je me hâte de le dire, cette fascination s'évanouit comme la vision fantastique, comme le songe de la nuit ; l'étranger revient bientôt de son enchantement : du monde idéal il tombe dans

tout ce que l'égoïsme a de plus aride et l'existence de plus matériel.

Londres, centre des capitaux et des affaires de l'empire britannique, attire incessamment de nouveaux habitants; mais les avantages que, sous ce rapport, il offre à l'industrie sont balancés par les inconvénients qui résultent de l'énormité des distances : cette ville est la réunion de plusieurs villes, son étendue est devenue trop grande pour qu'on puisse se fréquenter ou se connaître. Comment entretenir des relations suivies avec son père, sa fille, sa sœur, ses amis, quand, pour aller leur faire une visite d'une heure, il faut en employer trois pour le trajet et dépenser huit ou dix francs de voiture? — Les fatigues extrêmes qu'on éprouve dans cette ville ne sauraient se concevoir que par ceux qui l'ont habitée, ayant des affaires ou tourmentés du désir de voir.

Les courses ordinaires sont d'une lieue et demie à deux lieues; — ainsi, pour peu d'affaires qu'ait une personne, elle est exposée à faire cinq à six lieues par jour; le temps qu'elle perd peut facilement s'imaginer : en terme moyen, la moitié de la journée se passe à arpenter les rues de Londres. — Si un exercice modéré est salutaire, rien ne tue l'imagination, ne paralyse l'esprit et le cœur comme une fatigue extrême et permanente. Le Londonnien, rentré chez lui le soir, épuisé de lassitude par les courses de la journée, ne

saurait être gai, spirituel, ni disposé à se livrer aux plaisirs de la conversation, de la musique ou de la danse. — Les facultés intellectuelles, dont nous sommes doués, s'anéantissent par les fatigues corporelles portées à l'excès, de même que la surexcitation de ces facultés frappe d'atonie les forces physiques : c'est ainsi que nous voyons l'homme des champs, rendu chez lui, après douze heures d'un pénible labeur, n'éprouver que le besoin de manger et dormir pour réparer ses forces, et son intelligence demeurer inerte, quelque puissants qu'en soient les ressorts : tel est le destin des habitants de la ville monstre! toujours accablés de fatigue, leur physionomie en a pris l'empreinte, leur caractère s'en est aigri.

Londres a trois divisions bien distinctes : la *cité*, le *west end* et les *faubourgs*. — La cité est l'ancienne ville, qui, malgré l'incendie arrivé sous le règne de Charles II, a conservé grand nombre de petites rues étroites, mal alignées, mal bâties, et les abords de la Tamise obstrués par des maisons dont la rivière baigne les fondements. On retrouve donc, indépendamment de ses splendeurs nouvelles, quantité de vestiges des temps antérieurs à la restauration, et le règne de Guillaume III s'y lit en entier. On y voit une multitude d'églises et de chapelles appartenant à toutes les religions, à toutes les sectes.

Les habitants de cette division sont considérés, par

ceux du *west end*, comme des *John Bull* (1) *pur sang*; ce sont, pour la plupart, de braves marchands qui se méprennent rarement sur les intérêts de leur commerce et que rien n'affecte, excepté ces mêmes intérêts. — Les boutiques, où beaucoup d'entre eux ont fait de grandes fortunes, sont si sombres, si froides, si humides, que l'aristocratie du *west end* dédaignerait de semblables salles pour loger ses chevaux. — Le costume, les mœurs, le langage de la cité se font remarquer par des formes, des nuances, des usages, des locutions que les fashionables du *west end* taxent de *vulgarity*.

Le *west end* est habité par la cour, la haute aristocratie, le commerce élégant, les artistes, la noblesse de province et les étrangers de tous pays; — cette partie de la ville est superbe; — les maisons sont bien construites, les rues bien alignées, mais extrêmement monotones; c'est là que l'on rencontre les brillants équipages, les dames magnifiquement parées, les dandys caracolant sur des chevaux de la plus grande beauté, et une foule de valets couverts de riches livrées et armés de longues cannes à pommes d'or ou d'argent.

(1) *John Bull* était le sobriquet qui désignait, il y a vingt ans, la généralité du peuple anglais; on ne le donne plus, actuellement, qu'à ceux qui restent encroûtés dans les vieilles habitudes, coutumes et préjugés de l'Angleterre.

Les faubourgs, en raison du bon marché des loyers, renferment les ouvriers, les filles publiques et cette tourbe d'hommes sans aveu que le manque d'ouvrage et les vices de toutes sortes livrent au vagabondage, ou que la misère et la faim forcent à devenir mendiants, voleurs, assassins.—Le contraste que présentent les trois divisions de cette ville est celui que la civilisation offre dans toutes les grandes capitales; mais il est plus heurté à Londres que nulle autre part.— On passe, de cette active population de la cité qui a pour unique mobile le désir du gain, à cette aristocratie hautaine, méprisante, qui vient à Londres, chaque année, pour échapper à son ennui et faire étalage d'un luxe effréné, ou pour y jouir du sentiment de sa grandeur par le spectacle de la misère du peuple !.... — Enfin, dans les faubourgs, c'est cette masse d'ouvriers si maigres, si pâles et dont les enfants ont des mines si piteuses; — puis des essaims des prostituées à la démarche éhontée, aux regards lubriques,—et ces brigades d'hommes voleurs de profession; — ces troupes d'enfants qui, comme des oiseaux de proie, sortent, chaque soir, de leurs tanières pour s'élancer sur la ville, où ils pillent sans crainte, se livrent au crime, assurés de se dérober aux poursuites de la police, qui est insuffisante pour les atteindre dans cette immense étendue.

II.

DU CLIMAT.

« A Londres, il y a *huit mois d'hiver* et *quatre mois de mauvais temps.* »

Un Touriste.

Jamais un fruit mûr, cueilli dans un jardin anglais, n'a paru sur la table de son propriétaire.....

.....

L'herbe des prairies se coupe verte, les blés se récoltent verts : point de moissons dorées, tout se dessèche après la coupe. Aucune plante, aucune graine n'arrive à son point de perfection, malgré les apparences de la plus belle végétation. Il faut renouveler, chaque année, les espèces, et tirer les graines du continent, si l'on veut éviter la dégénération. Le blé lui-même ne l'éviterait pas, si les fermiers ne prenaient leurs semences dans les blés de la Baltique. La Suède fournit la graine de navet; la Russie, celle du chanvre ; la France, celle du sainfoin, de la luzerne, du trèfle, du haricot, du pois, de la fève, etc. ; la Hollande et les Pays-Bas fournissent toutes les autres plantes potagères.

L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces,
par le maréchal de camp Pillet.

Les vibrations sont proportionnées à la tension des cordes, à l'élasticité des corps sonores, et la vie, le mouvement à la chaleur, la sécheresse ou l'humidité; le froid ou le chaud transforme tous les êtres : que de différences morales s'expliquent par la diversité des climats ! — Dans le Midi, la vivacité d'aperçus, le brillant éclat de l'imagination ; c'est une vie rapide, interrompue par de longs moments de rêverie ou de vague.

—Dans le Nord, les perceptions des sens n'arrivent qu'une à une à l'intelligence, l'investigation est calme, ne néglige rien, et l'action lente, monotone, a plus de constance; —mais, du nègre au Lapon, l'échelle est graduée : en allant vers le nord l'empire des besoins s'accroît, les peines et les récompenses corporelles deviennent presque les seuls mobiles de l'homme, tandis qu'au midi la nature prodigue laisse à l'âme la jouissance d'elle-même; aussi le sentiment des biens et des maux de ce monde est-il moins vif, et les peuples sont-ils plus accessibles que dans le nord à l'influence de la pensée religieuse.

Aux vapeurs de l'Océan, qui voilent constamment les îles Britanniques, se joint, dans les villes anglaises, l'atmosphère lourde, méphitique, de l'antre des cyclopes. — Les forêts n'alimentent plus le foyer domestique, c'est le combustible de l'enfer, arraché des entrailles de la terre, qui en tient lieu;—il brûle partout, nourrit d'innombrables fournaises, se substitue sur les chemins aux chevaux, et aux vents sur les rivières et les mers qui baignent cet empire.

A cette énorme masse de fumée surchargée de suie, qu'exhalent les milliers de cheminées de la ville monstre, se réunit un brouillard épais, et le nuage noir dont Londres est enveloppé ne laisse pénétrer qu'un jour terne et répand sur tous les objets comme un voile funèbre.

A Londres, on respire la tristesse; elle est dans l'air, elle entre par tous les pores. — Ah! rien de plus lugubre, de plus spasmodique, que l'aspect de cette ville par un jour de brouillard, de pluie ou de froid noir! — Quand on est atteint par cette influence, la tête est douloureuse et pesante, l'estomac a peine à fonctionner, la respiration devient difficile par défaut d'air pur, l'on éprouve une lassitude accablante; — alors on est saisi par ce que les Anglais appellent le *spleen!* — On ressent un désespoir profond! une douleur immense! sans pouvoir en dire la cause; — une haine acariâtre pour ceux qu'on aimait le mieux, enfin un dégoût pour tout et un désir irrésistible de se suicider. — Ces jours-là, Londres a une physionomie effrayante! — On s'imagine errer dans la nécropole du monde, on en respire l'air sépulcral, le jour est blafard, le froid humide; et ces longues files de maisons uniformes, aux petites croisées en guillotine, à la teinte sombre, entourées de grilles noires, paraissent deux rangées de tombeaux se prolongeant à l'infini, et au milieu desquelles se promènent des cadavres attendant l'heure de leur sépulture.

Dans ces jours néfastes, l'Anglais, sous l'influence de son climat, est brutal avec tous ceux qui l'approchent; — il est heurté et heurte sans recevoir ni donner d'excuse; — un pauvre vieillard tombe d'inanition dans la rue, il ne s'arrête pas pour le secourir; — il va

à ses affaires, peu lui importe le reste ; — il se hâte d'en finir avec sa tâche du jour, non pour se rendre dans son intérieur, où il n'aurait rien à dire à sa femme ou à ses enfants, mais afin d'aller à son *club*, où il dînera très-bien et tout seul, car parler est pour lui une fatigue ; — puis il s'enivrera et oubliera, dans le sommeil de l'ivresse, le pesant ennui et les peines de la journée. — Beaucoup de femmes ont recours au même moyen. — Ce qui importe avant tout, c'est d'oublier *qu'on existe* ; l'Anglais n'est pas plus ivrogne par nature que l'Espagnol, qui ne boit que de l'eau ; mais le climat de Londres ferait de l'Espagnol le plus sobre un ivrogne.

L'été, à Londres, n'est guère plus agréable que l'hiver : la fréquence des pluies froides, la nature lourde d'une atmosphère surchargée d'électricité, cette continuelle variation de température provoque des rhumes, des coliques, des maux de tête, en sorte qu'il y a au moins autant de malades en été qu'en hiver.

Le climat de Londres a quelque chose de si irritant, qu'il est beaucoup d'Anglais qui ne peuvent s'y habituer ; aussi est-ce le sujet permanent des plaintes et des malédictions.

III.

DU CARACTÈRE DES LONDONNIENS.

> Il faut qu'il y ait un vice quelconque dans le caractère, dans l'organisation domestique, dans les habitudes des Anglais; car ils ne se trouvent bien nulle part : ils paraissent tourmentés par un besoin de *locomotion* qui les pousse de la ville à la campagne, de leur pays dans celui des autres, de l'intérieur des terres sur les bords de la mer. Peu leur importe comment ils y seront, pourvu que demain ils ne soient plus où ils sont aujourd'hui. Cette variété, cette distraction que les autres peuples demandent à leur imagination, c'est dans un déplacement physique qu'ils les cherchent. Quand ils ne savent plus où aller sur la terre, ils s'enferment dans les étroites parois d'un *yacht*, et les voilà s'exposant aux inconvénients, aux dangers de la mer, voguant sans but, sans terme fixe, sans perspective de jouissances présentes, sans rien qui promette des souvenirs, sans autre plaisir que la fin de celui qu'ils prétendent goûter. Cette manie n'est pas particulière à des individus ; elle appartient à un grand nombre de familles de toutes classes, de toutes positions, de toutes fortunes.
>
> *La Grande-Bretagne en mil huit cent trente-trois*,
> par le baron D'HAUSSEZ.

Il existe une si grande différence entre le climat d'Angleterre, de Londres particulièrement, et celui des pays du continent situés sous les mêmes parallèles, que, désirant parler du caractère des Londonniens, j'ai dû remarquer les effets qui appartiennent en propre à leur climat. — Je n'ai point l'intention d'analyser les nombreuses et les diverses influences qui

modifient l'individualité humaine, d'examiner le degré d'action que peuvent avoir le climat, l'éducation, la nourriture, les mœurs, la religion, le gouvernement, les professions, la richesse, la misère, les événements de la vie, qui font que tel peuple est grave, enflé d'héroïsme et d'orgueil, et tel autre bouffon, passionné pour les arts et les jouissances de la vie; qui rend les Parisiens gais, communicatifs, francs et braves, et les Londonniens sérieux, insociables, défiants et craintifs, fuyant comme des lièvres devant des *policemen* armés d'un petit bâton; — pourquoi tel opulent membre parlementaire est vénal, et tel poëte ou artiste non éligible est incorruptible; — pourquoi les riches sont si insolents et les pauvres si humbles, les uns si durs et les autres si compatissants. — Ce serait là une longue étude à laquelle la vie de plusieurs philosophes allemands ne suffirait pas. — Je me bornerai donc à esquisser à grands traits le caractère général des habitants de Londres, sans prétendre toutefois à l'universalité du type. — Nécessairement beaucoup doivent s'en écarter. — L'homme de génie est partout un être à part, qui tient plus de la nature de son organisation que des influences extérieures. — Je laisse donc un champ vaste aux exceptions, et je ne trace que cette physionomie banale que la ville monstre imprime comme son cachet sur ceux qui vivent dans son sein.

Le Londonnien est très-peu hospitalier. — La cherté

de la vie, le ton cérémonieux qui règle toutes les relations, s'opposent à ce qu'il le soit. — D'ailleurs il est trop occupé de ses affaires, il ne lui reste pas assez de temps pour fêter ses amis ; il ne fait donc d'invitation, ne montre de politesse que par des motifs d'intérêt ; — il est ponctuel dans ses relations d'affaires : l'extrême longueur des distances en impose la rigoureuse nécessité ; le Londonnien se croirait perdu dans l'esprit public s'il arrivait *deux minutes* après l'heure fixée pour rendez-vous. — Il est lent à prendre une résolution, parce qu'il calcule les chances diverses qu'elle peut offrir, c'est chez lui prudence et non hésitation ; car, plus qu'aux Anglais des autres ports de mer, les grandes affaires lui plaisent ; on peut même dire qu'il est un joueur en affaires. — Quand il s'est décidé, il se montre franc et ses procédés sont larges ; on rencontre presque toujours plus de facilités et d'aide chez lui qu'il ne s'y était engagé. — Il pousse la constance dans ses entreprises jusqu'à l'entêtement ; — il tient à cœur d'achever ce qu'il a commencé, et ni les pertes d'argent, de temps, ni aucun obstacle ne sauraient le rebuter (1). — Dans ses relations de famille, il est froid, cérémonieux, exige beaucoup d'égards, de respect et de

(1) Dans la construction du pont de Waterloo, les actionnaires ont répondu à trois appels de fonds, et ne reçoivent pas au delà de 2 pour 100 des derniers versements pour tout dividende. — Les accidents survenus au tunnel n'ont pas non plus lassé les actionnaires.

considérations, et se fait un devoir de rendre ces mêmes égards, respects et considérations. — Avec ses amis il est très-circonspect, défiant même; toutefois il se gêne beaucoup pour leur être agréable; mais il porte rarement l'amitié jusqu'à les obliger de sa bourse. — Avec les étrangers il affiche une modestie qu'il n'a pas ou prend des airs superbes, ce qui est passablement ridicule. — Envers ses supérieurs il est souple, flatteur, et pousse l'adulation jusqu'à la bassesse envers ceux dont il espère. — Pour ses inférieurs il est brutal, insolent, dur, inhumain.

Le Londonnien n'a pas d'opinion à lui, pas de goût qui lui soit propre : ses opinions sont celles de la majorité fashionable; ses goûts, ceux établis par la mode.

Cette servile observation de la mode est générale parmi la nation; il n'est point de peuple en Europe où la mode, l'étiquette et les préjugés de toute nature, se fassent obéir avec autant de tyrannie. La vie, en Angleterre, s'encadre dans mille règles puériles, absurdes, comme celles des monastères, et gênantes à l'excès; s'il vous arrive de les enfreindre, tous en masse se tiennent pour offensés! — le téméraire est banni de la société, excommunié à jamais! — Cette violente animosité, contre quiconque veut conserver les traits de son individualité, doit faire supposer que l'envie, cette mauvaise passion du cœur humain, est portée plus loin en Angleterre que nulle autre part. — La très-

grande majorité est partout bien au-dessous du médiocre : — elle hait ceux qui la priment, qui lui donnent conscience de sa nullité ; — aussi irrite-t-on la susceptibilité anglaise pour peu qu'on s'écarte de la ligne tracée. — L'empreinte prise par le daguerréotype d'un public de Regent-street, de Hyde-Park, serait remarquable par ces expressions factices, cet esclavage de maintien que représentent grossièrement les peintures chinoises.

Le Londonnien professe le plus grand respect pour la chose établie, et se montre religieux observateur des règles que l'usage a consacrées ; il obéit aussi à toutes les exigences des préjugés de société et de secte, et, quoiqu'il arrive souvent que sa raison se révolte, il se soumet en silence et se laisse garrotter par des liens qu'il n'a pas assez de force morale pour rompre.

Ses sentiments de haine contre les étrangers, particulièrement contre les Français, fomentés avec tant de soin dans les masses par l'aristocratie, s'effacent, chaque jour, en dépit des efforts du torysme pour les y maintenir. — Il est aussi du bon ton, parmi les Londoniens, d'en paraître exempt, sous peine d'être pris pour un *John Bull* de la cité ; cependant, soit rivalité commerciale ou envie, ils sont jaloux des Français. — Leur haine se décèle à chaque parole avec une intensité qu'augmentent encore les soins qu'ils prennent de la dissimuler.

La passion dominante du Londonnien, c'est le luxe : — être bien vêtu, bien logé, avoir un train de maison, qui le mette sur un pied *respectable*, est le rêve de toute sa vie, le but de son ambition. — A côté de cette passion, il s'en rencontre une autre dont les proportions sont gigantesques : c'est l'orgueil ! — à laquelle il sacrifie tout, affection, fortune, avenir.

Le Londonnien ne vit guère de la vie du cœur ; — chez lui l'orgueil, la vanité, l'ostentation tiennent trop de place. — Habituellement, il est triste, silencieux et s'ennuie beaucoup ; — les affaires n'excitent son intérêt que par la grandeur des risques et des résultats ; — il cherche continuellement à se distraire, ne ménage rien, et rarement y réussit. — Lorsque sa profession et sa position de fortune n'y opposent point un insurmontable obstacle, il voyage sans cesse, traînant toujours à sa suite cet ennui profond qui laisse si rarement pénétrer un rayon de soleil dans son âme. — Cependant il arrive quelquefois que cet être, qu'on suppose uniquement destiné à constater les ennuis de la race humaine, « *to be the recorder of human distresses*, » sort de sa taciturnité ; alors il passe à l'extrême opposé : ce sont de bruyants éclats de rire, des cris sauvages, des chants burlesques, et c'est par des bonds et des sauts que se manifeste cette gaieté accidentelle. — Ce contraste produit une impression pénible.

A voir le comfort élégant dont le Londonnien riche

jouit, on pourrait croire qu'il est heureux; mais, si l'on veut se donner la peine d'étudier l'expression de sa physionomie, on reconnaît à ses traits, qui portent l'empreinte de l'ennui et de la lassitude, à ses yeux, où la vie de l'âme est éteinte et la souffrance du corps manifeste, que non-seulement il n'est point heureux, mais qu'il est placé dans des conditions qui lui interdisent d'aspirer au bonheur.

IV.

LES ÉTRANGERS A LONDRES.

LE BARON DE WORMSPIRE.

Vous hésitez ?.... il suffira de nous faire connaître.... je suis le baron de.....

ROBERT-MACAIRE.

Descendant du fameux.....

LE BARON DE WORMSPIRE.

Précisément.

ROBERT-MACAIRE.

L'histoire en parle beaucoup.

LE BARON DE WORMSPIRE.

Je suis, en outre, général de brigade.... nommé dans le temps.... par le grand homme!.... C'est un titre, monsieur.

ROBERT-MACAIRE.

Cela me décide tout à fait.....

LE BARON DE WORMSPIRE.

Allons, cher gendre, trêve à ces compliments : nous autres de la grande armée, nous n'y mettons pas tant de façons; nous sommes ronds en manières.

ROBERT-MACAIRE.

Oh! je suis fou de ce caractère : la franchise, la bonne foi, ça me va!

Londres, par son commerce et ses grandes richesses, attire un grand nombre d'étrangers presque tous industriels : les uns appartiennent au commerce et les autres à l'intrigue.

On m'a assuré que plus de quinze mille Français habitent Londres; les Allemands et les Italiens y sont

aussi en grand nombre ; — depuis les derniers événements, les Espagnols et les Polonais y affluent : il me serait impossible de préciser le chiffre de chacune de ces émigrations. Je ne parle pas des autres nations qui ont toutes leurs représentants dans la ville monstre, n'ayant aucune donnée à cet égard ; mais il est à remarquer que jamais, en Angleterre, le peuple n'a désigné l'étranger, de quelque partie du continent qu'il fût, que par l'épithète de *Français* (*Frenchman*). — En Orient, également, tous les Européens sont appelés *Francs*, comme si le nom de *Français*, ou d'homme libre, dût être un jour adopté par toute l'Europe.

A l'exception des réfugiés, tous ces étrangers sont venus *pour affaire* : parmi eux se trouvent un grand nombre d'ouvriers de divers métiers, honnêtes gens qui travaillent laborieusement pour nourrir leur famille ; — puis, ce sont des négociants, faisant le commerce en gros ou en détail, des artistes attachés aux théâtres, des professeurs voués à l'enseignement, des médecins, le corps diplomatique, et, enfin, une masse flottante de voyageurs qui ne séjournent dans le pays qu'un mois ou deux. Quant à ceux qui sont *établis* ou *house keepers* (maîtres de maisons), l'Anglais le plus ombrageux ne saurait élever aucun doute sur leur *respectabilité*, et ils jouissent donc de l'estime qui leur est due. — Il en est de même des voyageurs dont

le séjour, en Angleterre, est motivé aux yeux de tous.

Les étrangers sans capitaux ou crédit pour faire du commerce, et qui n'exercent ni profession, ni métier, ont, comme les autres, besoin de vivre, et, sans contredit, ce sont ceux qui, pour atteindre ce but, déploient la plus grande fécondité d'imagination. — Rien de plus ridicule, de plus comique, que les moyens qu'ils emploient pour s'introduire dans les sociétés anglaises; ayant bientôt découvert la haute importance que non-seulement l'aristocratie et la haute finance, mais encore la bourgeoisie et jusqu'aux plus petits boutiquiers attachent aux *titres*, vite ils se parent, sans cérémonie, des titres de *baron, marquis, comte, duc, colonel, générul, etc., etc.;* ils ornent leur boutonnière de la *croix d'honneur* ou de *Saint-Louis;* — et, bien que les décorations, en très-petit nombre en Angleterre, ne se portent qu'à la cour, les Anglais sont charmés de recevoir chez eux le *chevalier de la légion d'honneur*. — La croix d'honneur manifeste encore à leurs yeux la respectabilité. Hélas! ils ignorent qu'elle a trouvé son Golgotha sur la poitrine des mouchards!

Il est plaisant de voir un commis voyageur, un garçon coiffeur, ou tout autre individu, sans la moindre éducation, signer les plus beaux noms de France avec un aplomb et une aisance qui peuvent faire croire qu'il

s'est toujours appelé le *chevalier de Choiseul* ou le *vicomte de Montmorency*. — Tous ceux qui sont vieux ont été au moins *maréchaux de camp dans la grande armée, et décorés par le grand homme!* — Les jeunes sont invariablement *carlistes ;* — ils étaient au moins *colonels* sous Charles X, et ils ne veulent pas habiter la France, parce que leur roi en a été chassé.

Enfin, à Londres, la manie des titres est poussée si loin, que les *femmes entretenues*, et même les *filles publiques*, s'en servent comme *moyens de succès* : ces dames se font appeler madame la marquise de***, madame la baronne de***, madame la comtesse de***; elles font usage, sans façon, des armes de la famille dont elles ont pris le nom et le titre ; — scellent leurs billets doux avec un de ces magnifiques cachets à la forme antique, au riche blason ; leur linge et leur argenterie sont marqués au chiffre de leur maison ; enfin leurs laquais, quand elles en ont (ce qui est fort rare), portent une livrée féodale. — On conçoit que, dans un pays où l'*apparence est tout*, une prostituée, ainsi affublée de l'enveloppe aristocratique, doit jouer un certain rôle...., et parfois faire fortune. — Les Françaises sont fines, et, vivant dans le pays classique de l'*annonce* et de la *réclame*, — elles en apprennent bien vite les formes. — Vous entendrez des Anglais dire, en vous parlant d'une femme galante : —

Oh! c'est une dame d'une très-bonne famille : elle est nièce du comte de la Rochefoucauld, — ou, — elle est alliée à la famille de M. de Broglie, etc. — Il n'y a qu'un Anglais au monde pour croire à de pareilles *blagues!*

J'ai vu là une *collection* de barons, comtes et marquis vraiment curieuse! — Beaucoup d'entre eux sont soupçonnés d'être aux gages du gouvernement français; — la police faisant, dit-on, surveiller les démarches des réfugiés républicains à Londres; — les autres sont de *fashionable gentlemen,* qui tout bonnement cherchent à vivre...

Ces nobles seigneurs parlent de leurs hauts faits d'armes, font la cour à la fille de la maison, chantent la romance, et en même temps cherchent à engrener le père dans une *affaire.* — Presque tous ces messieurs possèdent des *secrets* de la plus haute importance pour l'industrie!... — Celui-ci métamorphose en tabac *n'importe quelle espèce de feuilles;* — celui-là fabrique du papier superbe avec une pâte *inconnue,* qui ne coûte *presque rien;* — enfin un plus audacieux se présente hardiment et dit : — Messieurs les Anglais, jusqu'ici vous avez employé, pour obtenir le gaz, les moyens les plus dispendieux; — moi, j'ai été assez heureux pour découvrir de nouveaux procédés qui donneraient à des actionnaires 500 *pour cent de bénéfice!* — Je fais du gaz avec *rien!!!* — un peu de *terre* et de *l'air,* voilà

tout (1). — Puis c'est le *filtre monstre* pour donner de l'eau clarifiée à toute la ville de Londres. — Voici de la bière excellente où il n'entre ni *houblon* ni *orge*. — Ceux-ci veulent affranchir les Anglais du droit énorme que leur gouvernement, dans son amour pour la liberté commerciale, a mis sur les vins. — Ils fabriquent des *vins de Bordeaux* et *de Champagne* à des prix si modérés, que le peuple même en pourra boire. — Ils font, sans vin, du vinaigre aussi bon que celui de Bordeaux, et de l'eau-de-vie qui le dispute au cognac. — Je n'en finirais pas, si je voulais énumérer les merveilles sans nombre des secrets de ces messieurs.

Les Anglais sont forcés de reconnaître qu'en France il se fait beaucoup plus de découvertes que chez eux. — L'imagination française a fréquemment fourni à l'Angleterre des moyens de fortune; — sans remonter bien haut, on peut remarquer que la machine à draguer a été inventée, en l'an VII, par un ingénieur français résidant à Saint-Germain; le procédé pour la fabrication du papier continu est de Didot, et le système de filature pour le lin est de Girard. — Toutes ces inventions ont été perfectionnées et appliquées en

(1) C'est, à la lettre, tel que je le raconte. — Un Français s'est fait donner, pendant *deux ans*, *une guinée par jour*, promettant toujours aux actionnaires qu'il ferait du gaz avec *rien*.— C'est le tour de charlatan le plus original que j'aie vu jouer en Angleterre ; mais il perd beaucoup à être écrit : il faut, pour en jouir complétement, entendre le narré mimique de l'auteur même du *gaz terre-air*.

Angleterre, d'où nous les avons reprises. — Les Anglais ont une telle ténacité, qu'ils font réussir, par des améliorations successives, telle invention dont le principe fécond resterait inerte en France. — Les machines de Girard y languissaient depuis plusieurs années, lorsque les Anglais les adoptèrent, et bientôt, après quelques améliorations, la filature du lin, en Angleterre, a pris un tel développement, qu'elle est à la veille de ruiner notre industrie *linière*, par l'absurde concession de notre gouvernement envers un gouvernement qui ne concède rien et cherche toujours à faire des dupes.

Ensuite, les Anglais sont assez généralement disposés à prêter attention aux découvertes que des Français prétendent avoir faites, parce que tous les jours il leur vient de France de nouveaux procédés chimiques et mécaniques, et des artistes qui aident leurs manufactures à soutenir la redoutable concurrence continentale. — Cette disposition, aussi honorable que bienveillante en notre faveur, est malheureusement exploitée par des charlatans, dont les manœuvres font accuser les Français de mauvaise foi et de frauduleuses intrigues, nuisent aux véritables inventeurs, sont cause que les esprits entreprenants n'osent se livrer à de nouvelles tentatives, et, par là, ralentissent le progrès.

D'ingénieuses découvertes font souvent espérer des résultats que ne réalisent point les premières expériences, sans que la bonne foi du véritable inventeur

puisse en rien être suspectée ; — de cet inventeur, de ce missionnaire de la Providence au charlatan, il existe autant de distance que de Rossini à un tambour, du style de Walter Scott au *puff* de la réclame du libraire. — Si donc *John Bull* se laisse attraper, c'est qu'il lui arrive maintes fois d'avoir par trop de confiance en lui-même ; — le charlatan ne saurait abuser l'homme instruit dans la science à laquelle la prétendue découverte se rattache. — *John Bull* se décide sans consulter personne, parce qu'on a eu l'adresse de lui persuader qu'il en sait assez pour juger par lui-même ; il a trois mobiles tellement en saillie, qu'ils ne peuvent échapper à l'observation, l'orgueil, la cupidité, la gourmandise. — Les intrigants, dont je viens de parler, n'ayant pas d'artistes culinaires à leurs ordres, ne peuvent se servir du dernier moteur ; — mais ils manient très-habilement les deux premiers ; et, lorsque *John Bull* est exploité, il jette feu et flamme contre ces *coquins de Français !* — Dans sa stupide colère, il englobe toute la nation, la traite de *canaille, etc., etc.* ; car l'argent de *John Bull* est toujours si honorablement gagné, que c'est véritablement un crime qui crie vengeance devant Dieu de lui en faire perdre la moindre partie ! — Les plaintes des victimes ressemblent assez à celles du

. . . . . Corbeau sur un arbre perché ;

— Si *John Bull* n'attachait aucune valeur aux *titres*

et décorations, il ne donnerait jamais sa fille, avec une riche dot, à un intrigant revêtu de titres vrais ou faux, et portant à la boutonnière des rubans de diverses couleurs. — Les gentlemen qui ont fréquenté la France ne s'y laissent point prendre ; ils savent très-bien que la noblesse française ne ressemble en rien *aux soi-disant nobles* qui battent le pavé de Londres.

Ces considérations m'ont déterminée à écrire ce chapitre *des étrangers à Londres*. — J'ai désiré apprendre aux Anglais à nous connaître ; à ne pas être *dupes* de grossières apparences ; à distinguer le savant du charlatan, l'homme véritablement noble de l'intrigant, le duc de son valet, la duchesse de sa soubrette. — Je voudrais que *John Bull* n'exhalât jamais de ces plaintes absurdes, et que, dans son irritation, il n'injuriât pas toute la nation, lorsqu'il ne doit s'en prendre qu'à *lui-même*.

En mai 1839, le nombre des Français s'accrut à Londres tout à coup ; depuis 1830, il en a été de même à la suite de chaque émeute parisienne, dont les flots sont toujours venus expirer dans la ville monstre ; — de plus, quelques Français, que l'on pourrait facilement compter, sont venus là avec le prince Napoléon-Louis Bonaparte. — Si j'en parle, c'est pour prouver combien sont peu fondées ces assertions par lesquelles le *Capitole* voudrait faire supposer que *son prince* joue un rôle à Londres.

Les Londonniens, habitués, depuis la révolution française, à la présence d'augustes émigrés et d'illustres personnages, paraissent complétement indifférents, et ne pas attacher la moindre importance politique aux *deux prétendants*, qui résident actuellement dans leur ville. — Le soi-disant *duc de Normandie*, qui prend modestement le titre de *Louis XVII*, se promène pédestrement (et pour cause) dans Regent-street, sans que personne le salue; l'infortuné *roi* se console du mépris des peuples, en ordonnant à ses *gens* (qui se composent de deux servantes) d'appeler son fils *monseigneur le Dauphin*, et sa fille *Mademoiselle*. — Le second *prétendant* parcourt fréquemment le Regent-Park en tilbury ou à cheval; — peu de personnes semblent le connaître. — Si vous êtes avec quelque Français ou Anglais fashionable, il vous le désignera; mais l'un vous dira : — Tenez, voilà le *prince Napoléon*; — l'autre : — Ce monsieur-là est le *cousin de Napoléon*. — J'ai entendu un jeune Anglais me dire, avec une parfaite indifférence : — C'est le *fils de Napoléon*. — Qu'importe, en effet, le degré de parenté? c'est le *nom seul de Napoléon* qui vit dans la mémoire des hommes; chacun sent qu'il fut l'homme de l'*époque*, et qu'il ne peut avoir de successeur, ni de son génie, ni de sa puissance.

Dans un temps où la multiplicité des opinions laisse l'observateur indécis sur celle qui réunit la majorité,

où l'apathie politique et religieuse fait naître les espérances des hommes de parti et chefs de sectes, — il s'est trouvé des personnes qui ont jugé l'occasion favorable pour faire *parader* Napoléon devant le public, et qui ont obtenu quelques effets en faisant résonner les armes brisées de la grande armée. — Les Français, passionnés pour la gloire, se récréent, au sein de la paix, par des récits guerriers, par des représentations de batailles, sans que pour cela le gouvernement du sabre sourie beaucoup à leur imagination, que vingt-cinq ans de paix ont rendue très-positive. — Mais, dès l'instant où certaines gens semblent songer sérieusement à fonder un parti politique sur des souvenirs de gloire militaire, j'ai voulu, à mon tour, émettre une opinion sur le *grand homme*. — Je commence par dire que je n'ai pour sa mémoire ni haine, ni enthousiasme; je ne pense point, comme madame de Stael, que Napoléon est *Robespierre à cheval*. — Ces deux despotes étaient nécessaires à titres divers. — Simples agents du grand fait révolutionnaire, ni l'un ni l'autre n'ont eu conscience de leur mission, et les événements avaient parlé, que, sur le roc de Sainte-Hélène, l'ex-empereur croyait encore à la *raison humaine*.

Les événements de la révolution française sont tellement grands qu'ils écrasent les hommes. — Les chefs disparaissent, quel que soit leur talent, aussitôt qu'ils font obstacle à la marche révolutionnaire; c'est l'esprit

de Dieu qui la conduit ; les hommes sont impuissants pour la guider, la combattre ou la trahir ; — tous la servent à leur insu, lors même qu'ils paraissent poursuivre un but opposé.

L'intérêt individuel et l'intérêt unitaire sont, depuis la réunion des hommes en société, les deux mobiles de la lutte : il n'y a pas une querelle civile ou religieuse, pas une guerre qui ne puissent être ramenées à ces deux principes ; mais la lutte les rapproche, et leur tendance est de se confondre. — Ce progrès, l'histoire humaine le révèle à qui sait la lire.

La France, en proie à l'anarchie, accepta, au 18 brumaire, l'épée de Napoléon sous la condition implicite de consolider la liberté et de conquérir la paix ; — si le pays avait voulu revenir au despotisme, il était inutile de verser tant de sang.

Les hommes sont éminents dans les fastes humains par l'influence que leurs travaux ont eue sur l'avenir des sociétés, et par la domination qu'ils ont exercée. — Napoléon est le souverain qui a porté le plus loin la puissance de la *force* sur les peuples qu'il dominait.— Son pouvoir saisissait le pauvre dans sa chaumière, le riche dans son palais, sans qu'aucun pût s'y soustraire ; — mais que nous a-t-il laissé de durable ? — quelle est celle de ses institutions qui a amélioré le sort de l'humanité? qu'a-t-il fait d'une utilité permanente ? Ces codes, dont on a voulu lui faire un titre de gloire

personnelle, sont, au jugement de tous les légistes, bien inférieurs à la législation dite *intermédiaire* qui existait à son avénement au pouvoir. — Il a substitué ses préjugés, ses instincts de tyrannie aux principes libéraux de la législation républicaine; il a transformé le mariage en servitude, le négociant en homme suspect; attenté à l'égalité; établi les majorats, la confiscation; assimilé la non-révélation au crime; soustrait les actes des agents de l'autorité aux jugements des tribunaux; presque annulé le jury; institué les évocations au conseil d'État, les cours prévôtales, et enlevé au peuple la nomination des magistrats.

Il nommait à tous les emplois, maire, adjoint et garde champêtre, notaires et greffiers, juges et conseillers, évêques et archevêques, préfets et rois; enfin toute autorité émanait de la sienne, et nulle profession ou industrie, dans son vaste empire, ne pouvait s'exercer sans être autorisée; son armée et les dépositaires de son autorité étaient surveillés par une police occulte, composée d'un nombre immense d'agents. — Il en existait dans tous les régiments, dans les palais des ministres et jusqu'aux tables royales. — La presse était censurée, et l'espionnage organisé sur une si grande échelle, que pas une pensée prononcée ne pouvait se dérober à la connaissance impériale.

Sous son règne, la censure était partout! — Il traitait les Français comme des enfants auxquels on fait ap-

prendre ce qu'ils doivent *dire* et *penser*, et, pour cet objet, il créa *un directeur de l'opinion publique.* — Les cautionnements, les permissions, les licences, les diplômes pour l'exercice de toutes les professions, de toutes les industries, datent de cette époque; il limita même, dans plusieurs professions, le nombre des gens qui pourraient l'exercer; — certes, le régime des maîtrises était un régime de liberté, comparé aux inventions impériales : les entraves que les citoyens éprouvent, par ce qui subsiste encore de ces déplorables institutions, peuvent leur faire juger de ce que cela devait être avant qu'aucun chaînon n'eût été rompu.

Dans ce système, il n'y a de l'indépendance pour personne. — Napoléon supprima, par un décret, une partie des avoués de Paris. — Sous la restauration nous avons vu destituer des imprimeurs, en les privant de leur brevet, comme s'il se fût agi d'un préfet. L'arbitraire plane encore sur toutes les professions qui ne s'exercent qu'en vertu du permis de l'autorité; car s'il ne suffit point, pour être courtier, agent de change, boulanger, boucher, etc., etc., de remplir les conditions fiscales du cautionnement, ou autres imposées à ces professions par la loi, il est bien évident que le gouvernement, qui ne peut rien donner gratuitement sans commettre une injustice envers la masse, conserve la faculté de retirer le privilége qu'il a accordé, et peut toujours affranchir la profession, la rendre accessible

à tout le monde et rentrer dans le droit commun, qui est violé par la création de tout privilége.

La révolution avait introduit la liberté partout; Napoléon ne laissa libre presque aucune action de la vie. — Les nombreux décrets rendus sous son règne, en matière administrative, tendent presque toujours à entraver ou restreindre la liberté. — Les institutions de la constituante ne furent pas plus respectées que celles de la convention; — la commune, le canton, l'arrondissement, le département, furent dépouillés de leurs droits politiques, cessèrent de pouvoir s'administrer eux-mêmes, ne purent surveiller les administrateurs du gouvernement, par des assemblées librement élues, et enfin la nation fut entièrement privée de tout contrôle efficace sur les actes du gouvernement, par la suppression de toute franchise électorale; — la restauration elle-même, bien qu'appuyée par les troupes alliées, eut honte de se servir des colléges électoraux et du mode d'élection établi par Napoléon; elle ne voulut pas, en appelant une partie de la nation à intervenir dans les actes de son gouvernement, elle ne voulut pas du moins rendre dérisoire et injurieuse ce qu'elle considérait comme une concession du pouvoir royal.

Napoléon planta le drapeau tricolore sur les pyramides et le Kremlin; — son épée fut heureuse; — il eut de vastes conceptions; — cependant, rien de lui ne reste, si ce n'est les traces profondes de l'oppression!

—Il a agité le sol européen jusque dans ses fondements et n'y a pas déposé une semence de liberté, le germe d'une institution utile.

Les armées de la liberté firent la guerre aux rois! — Napoléon la fit aux peuples! — Elles fondèrent des gouvernements populaires en Hollande, en Suisse et dans toute l'Italie; Napoléon établit partout des rois avec un pouvoir entièrement semblable à celui qu'il exerçait. — La souveraineté sans contrôle, atteignant tout, à laquelle rien, ni personne, ni chose, ne peuvent échapper, telle que Napoléon l'avait organisée, ne pouvait tolérer nulle part un vestige de liberté; aussi ce fut un dessein bien arrêté et constamment suivi par l'empereur d'anéantir la liberté partout où il pourrait l'atteindre, sous quelque forme qu'elle se présentât à ses yeux. — C'était pour lui une nécessité, une condition d'existence, car la puissance qu'il exerçait aurait bientôt perdu toute autorité morale si on avait pu, en quelque lieu que ce fût, en discuter le droit, et l'esprit de révolte se serait propagé de proche en proche. La domination de Napoléon sur le peuple fut signalée par la destruction des franchises les plus anciennes : les électeurs d'Allemagne reçurent de lui, avec le titre *de roi,* une autorité en tout irrésistible. — Les villes perdirent leurs administrations municipales, qui furent remplacées par les délégués des nouveaux monarques, et enfin Napoléon se déclara le grand pro-

tecteur du pouvoir royal en Europe! — Il organisa la confédération du Rhin, fonda son protectorat sur la Suisse, beaucoup moins dans l'intérêt de sa puissance militaire que pour opposer une digue à l'esprit de liberté.

La machine gouvernementale et l'organisation politique que Napoléon avait données à l'Europe, bien qu'elles se présentassent à sa raison avec cette infaillibilité de résultat d'une démonstration mathématique, étaient loin de rassurer son esprit sur les entreprises de la liberté. — Fontanes disait : « Qu'une presse invisible aurait fait mourir l'empereur dans des convulsions. » — Et il n'en voulait tant à l'Angleterre qu'à cause de la licence extrême de ses journaux. — Il redoutait la liberté sur quelque point de la terre et dans quelque rang qu'elle pût exister, et certes il fallait bien que cela fût pour penser un instant que les libertés aristocratiques de l'Angleterre pussent être contagieuses pour les peuples et pour interdire en France la lecture des journaux anglais. — « Les rois me regretteront! » a dit Napoléon à Sainte-Hélène; — cette phrase est tout l'homme! elle renferme toute sa vie politique. — Qu'on consulte Las Cases, O'Meara, Bertrand, Antomarchi, etc., et l'on verra cette même pensée se reproduire constamment; — il n'apprend pas plutôt la formation de la sainte alliance qu'il s'écrie : — « Ah! la sainte alliance est une idée qu'ils

m'ont volée. » — Voilà des mots qui n'ont pas besoin de commentaires. — Mais les citations sont superflues, les actes de sa vie sont à la portée de tous, ces actes s'enchaînent, il n'en est pas un qui ne tende à comprimer toute résistance, à établir l'obéissance passive; — si l'on fouille les annales de la police, on verra que ce vaste réseau, qui atteignait tous les points, qui renfermait tout le monde, ne suffisait pas à l'inventeur, il voulait encore connaître la pensée dont il captivait l'expression, épier l'idée libre pour l'*étouffer* avant qu'elle ne grandît; l'espionnage était partout : dans l'administration, l'armée, le sanctuaire, l'enseignement, et il existait aussi à l'étranger. Rien ne prouve mieux que cet immense espionnage l'agitation que renfermait l'âme de l'empereur et la conscience qu'il avait de son impuissance à terrasser le principe révolutionnaire.

L'antagoniste de la liberté, celui qui en doit retarder la marche en Europe, se manifeste, et aux journées de vendémiaire, et dans le général de l'armée d'Italie, et le conquérant de l'Égypte. Dans tout le cours de sa carrière, ses actions sont conséquentes au but qu'il se propose, et cet être extraordinaire, cette grande personnification du despotisme, se dévoile en entier à Sainte-Hélène. — Du rocher où ils l'ont enchaîné s'échappent ses paroles prophétiques : — « *Les rois me regretteront!...* »

Les peuples émancipés par la France, auxquels Napoléon imposa des maîtres, et ceux dont il avait rivé les fers, irrités par une aussi cruelle déception et le cœur plein de vengeance, répondirent à l'appel des rois qu'humiliait la supériorité d'un parvenu.—Oh ! ce n'est pas la déroute de Russie qui renversa Napoléon, mais bien l'esprit de liberté qui saisit la première occasion pour secouer le joug ! —Si Napoléon eût été l'agent du principe révolutionnaire, acculé aux Pyrénées, il aurait refoulé les armées royales jusque par delà le Borysthène.

La bataille de Waterloo, jusqu'à ce jour si mal comprise, et par ceux qui l'ont perdue et par ceux qui l'ont gagnée, fut, selon moi, le second triomphe de la liberté !

Le despotisme fut vaincu, mais son armée n'avait pas abdiqué à Fontainebleau, et la liberté ne pouvait se développer en présence des prétoriens; si Napoléon était mort à l'île d'Elbe, son armée eût été un instrument aveugle à l'usage du pouvoir, et le gouvernement du bon plaisir, auquel préludait la restauration, se serait établi.—Après la bataille de Waterloo, Louis XVIII, qui avait du bon sens, comprit parfaitement qu'il n'avait d'autre force à sa disposition que les troupes alliées, et qu'il ne pouvait fonder son gouvernement qu'avec l'appui d'une fraction considérable de la nation ; dès lors les luttes de la pensée purent s'engager et le règne de l'opinion fut assuré. — La victoire de

Waterloo est essentiellement le triomphe de la liberté; c'est ainsi que les nations du Nord la comprirent; les petits rois d'Allemagne furent tellement effrayés des espérances qu'elle fit naître, qu'ils se hâtèrent de concéder des chartes à leurs peuples; et le congrès de Vienne, dans sa prudence, investit la diète d'une haute juridiction sur ces gouvernements; plus tard, l'Autriche, la Russie et la Prusse formèrent une ligue impie afin d'étouffer toute tentative d'émancipation.

Napoléon, au 20 mars 1815, évoqua des souvenirs de gloire nationale; —les paroles de liberté expiraient sur ses lèvres; — il sentait que l'opinion ne pouvait croire en lui. — Après la paix d'Amiens, il avait rétabli l'esclavage à la Guadeloupe, à Cayenne, et tenté, par une expédition considérable, de remettre les nègres de Saint-Domingue dans la servitude. — Dans les cent jours, il abolit la traite pour faire sa cour à l'Angleterre, et rétablit la censure et la confiscation, tout en convoquant les représentants de la nation! — S'il eût été vainqueur....; mais il ne pouvait l'être, car Dieu ne peut se tromper. — Évidemment c'était le dernier acte de son rôle : le despotisme ne pouvait triompher sans démentir les événements qui en avaient amené la chute.

La trahison de Bourmont, l'erreur de Grouchy sont de ces circonstances qui montrent le néant de la science humaine! — Napoléon ne semble, à Waterloo, dé-

ployer tout son génie guerrier que pour rendre manifeste, aux yeux de tous, l'arrêt de la Providence qui condamne sa cause. — Il tombe, — et ce n'est ni Blucher, ni Wellington qui le terrassent; — non, c'est l'ange conservateur de nos libertés !

L'armée prussienne, composée de volontaires, se battit avec l'élan de gens intéressés au succès; l'eau-de-vie et la crainte du martinet tinrent lieu, dans les troupes anglaises, de l'enthousiasme de la liberté. — Le soldat de Frédéric, d'un fougueux courage, ne croit qu'au destin; l'*untoward* héros (1) (le héros à rebours) ne croit qu'à sa raison, et grand homme en dépit de lui, arrive toujours au but opposé à celui vers lequel il a cru aller : — l'un s'imagine avoir reconquis l'ascendant du sabre prussien ; l'autre voit la toute-puissance de l'aristocratie anglaise assurée à jamais, et l'argent du continent mis à la disposition des marchandises anglaises. — Aveugles instruments ! ! ! — Ils sont loin de se douter qu'ils viennent de renverser l'antagoniste de la liberté et les obstacles qui s'opposent au progrès de la révolution ! — En Angleterre, l'aristocratie vit, dans cette victoire, la garantie de sa domination; l'indus-

(1) On sait que le duc de Wellington qualifia, dans le parlement, la victoire de Navarin, *d'untoward event* (d'événement à rebours). — Le noble lord est l'homme *quiproquo* par excellence. Ce qui se passa à l'occasion du bill de la réforme et de l'émancipation irlandaises le démontrerait de reste, lors même que toute sa carrière n'en fournirait pas mille preuves.

trie, la certitude de débouchés sur le continent, et l'ouvrier l'assurance de hauts salaires. — Ces résultats ne furent pas de durée : — la paix et la tranquillité intérieure firent établir en Allemagne de nombreuses manufactures; l'union des douanes allemandes se forma; en France et en Russie l'industrie prit un immense développement; tandis que l'Angleterre a été réduite à mendier en tous lieux des *priviléges commerciaux*, sous le nom de *traités de commerce*, et voit maintenant la puissance de son aristocratie menacée par une masse de prolétaires qui manquent d'ouvrage et de pain.

Ainsi la victoire de Waterloo est un fait providentiel, une ère de liberté pour les peuples; ses conséquences affranchissent le paysan irlandais et l'ilote des manufactures anglaises; et en France, où les prolétaires sont intellectuellement plus avancés que partout ailleurs, elle a rendu à jamais impossible le retour du despotisme.

La folle entreprise de Charles X démontra à toute l'Europe que le triomphe de la pensée sur la force était définitif en France. Les trois journées de juillet excitèrent encore plus d'enthousiasme que la prise de la Bastille : les rois furent aussi plus effrayés qu'à aucune autre phase de la révolution et ils n'osèrent ramasser le gant.

Cependant, après Waterloo, la liberté ayant été

déniée à l'Italie et à l'Allemagne, les sociétés secrètes ne virent d'autre moyen d'y parvenir que par l'*unité nationale* de leurs pays respectifs. — Elles prirent les noms de *jeune Italie* et de *jeune Allemagne*. — Alors les souvenirs de l'Empire les éloignaient de la France, mais ces souvenirs s'effacèrent devant juillet 1830. — Les tentatives faites en Italie pour obtenir des droits politiques, les efforts également infructueux de l'Allemagne, la désastreuse lutte de Pologne, tout vint démontrer que la liberté ne peut exister que par l'*union des peuples* et qu'à cet égard elle doit imiter le despotisme et procéder par l'*alliance* vraiment *sainte*. — Cette vérité fut universellement sentie au nord comme au midi et les sociétés secrètes prirent l'appellation unitaire de la *jeune Europe*. — Leurs espérances se réaliseront : j'ai pour témoignage de ma foi trois grands faits, nés du même principe, marchant au même but : la prise de la Bastille, — Waterloo, — les trois journées de juillet.

L'opinion que j'avance ici sur Waterloo paraîtra peut-être étrange, cependant je ne suis pas la seule à la professer; mais, faute d'espace, je ne puis lui donner tout le développement qu'elle demande.

Retournons maintenant à nos barons et comtes.

J'allais habituellement chez un Allemand, le docteur Warburg, homme plein de mérite et auteur d'une grande découverte médicale ; — cet excellent homme

arrivait de Demerary ; — il avait passé quinze ans dans cette partie de la Guyane, où son amour pour l'histoire naturelle le faisait séjourner presque constamment au milieu des magnifiques forêts vierges qui couvrent le sol, à observer et à étudier les animaux, les plantes, etc., c'est ainsi qu'il est parvenu à enrichir la science de nouveaux faits, et découvrir dans l'inépuisable nature de nouveaux moyens curatifs ; mais, si cette vie isolée l'a rendu familier avec les mœurs des plantes, des animaux et des Indiens, elle lui a laissé ignorer les ruses des hommes civilisés. Le docteur est tel que les dieux l'ont créé : sa modestie égale son mérite ; ses découvertes, il les doit à d'heureuses inspirations, à des rencontres fortuites ; c'est ainsi qu'il en parlait ; sa crédulité naïve, son admiration exagérée étaient celles de l'homme primitif, qui n'est pas encore initié au grand art de se faire valoir et ne connaît pas les immenses ressources de l'annonce. — Un tel homme était pour les comtes et barons français une mine à exploiter!... Aussi la maison du docteur ne désemplissait-elle pas. — A dire vrai, la table était toujours mise et on y buvait des vins de toute espèce et d'excellent café.

Je vis là une foule de Français venant faire les aimables auprès de madame Warburg : — c'étaient le marquis de Montauban, — le baron de Chamoisi, — le comte de Crouy, — le comte Birague de l'Isledon,

— le chevalier de Chateaubleu, — le comte Taffe, — le docteur Conneau, — le docteur Schulte, etc. — Tous ces messieurs allaient chez le *prince* Napoléon, et plusieurs étaient *attachés à sa personne*. — Je ne sais comment il avait pu réunir autour de lui une douzaine d'individus, dont les noms, quand ils ne sont pas baroques, semblent être empruntés aux romans d'autrefois. — A la vérité, la petite phalange se composait de gens de diverses nations, — Français, — Italiens, — Allemands, — Espagnols, — Belges, — Portugais, — Suédois, — Polonais; — aucun Anglais n'en faisait partie; — c'est à remarquer, car l'animal chéri des gastronomes ne découvre pas la truffe avec un tact plus sûr que l'Anglais l'homme qui s'élève en richesse ou puissance; — si donc les Anglais ont dédaigné les avances du prince, c'est qu'ils ne s'accrochent qu'aux gens qui peuvent les faire marcher, et qu'ils n'ont pas pressenti en Napoléon-Louis l'homme destiné aux grandes choses, ni vu en lui aucune des conditions nécessaires pour donner à son nom une valeur politique. — Ces messieurs, attachés à *son altesse* (1), ne s'entendent pas toujours parfaitement : chacun d'eux, doué à degré divers d'intelligence, est mû par son in-

(1) Ces messieurs de la petite cour de Napoléon-Louis lui donnent le titre d'*Altesse*. J'ignore si cette adulation est exigée, mais elle figure aussi sur les cartes du coiffeur de son *Altesse le prince Napoléon-Louis*.

térêt personnel et joue son rôle dans ce sens; — en sorte que la pièce n'a ni ensemble, ni unité : — le lecteur en jugera par l'esquisse, d'après nature, que je vais mettre sous ses yeux.

Le colonel, marquis de Montauban, est ce que, généralement, on appelle un bel homme : taille, cinq pieds six pouces, poitrine effacée, tournure militaire; — une figure où il est difficile de lire le nombre des années; — de petits yeux gris, vifs et effrontés, un sourire *scélérat*..... — et l'expression d'un homme qui est parfaitement content de lui. — Le colonel est charmant surtout après dîner. — Toutes les femmes en raffolent, c'est lui-même qui le dit, avec la grâce et la crédulité du sous-lieutenant. — Bon Français, il boit avec amour du vin de France; comme il possède des châteaux en Bohême (1), il montre son attachement pour l'Autriche par ses libations en vin de Hongrie ou du Rhin, et, par goût, il hume le *Shery* (le Xérès) avec une sensualité qui fait plaisir à voir; c'est tout en buvant ce vin à la couleur d'or, dans de jolis petits verres de cristal taillés, que le marquis de Montauban me racontait son histoire. — Le colonel me dit avoir quarante-deux ans *et demi*. — Ce mot *et demi* me parut impayable. — A ce compte, pensai-je, il ne devait

(1) Presque tous ces messieurs attachés au prince Napoléon-Louis possèdent d'immenses propriétés en Bohême, en Hongrie, en Transylvanie, en Illyrie, etc., etc., etc.

avoir que dix-sept ans en 1814, et, cependant, alors il était déjà colonel dans la grande armée!!!

En 1815, après la rentrée de Louis XVIII, il fut banni, on le redoutait trop pour le souffrir en France; — il eut même beaucoup de peine à obtenir Francfort pour résidence; — il vécut là en grand seigneur, — se maria avec une riche et belle héritière anglaise. — 1830 arrive, le colonel se trouve à point nommé à Paris; — il ne m'a pas conté par quel pressentiment de gloire il y fut amené à propos pour figurer avec honneur dans les trois journées; — n'importe : le colonel fait des prodiges de valeur, il est blessé, ce qui ne l'empêche pas de conduire les bandes victorieuses. — Nommé général des troupes parisiennes, il a 1,500 fr. par mois, dix rations de fourrage, monte sa maison sur un pied en rapport avec sa nouvelle position, est lié avec les ministres, va chez le roi, etc.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis les trois glorieuses, le colonel se croyait en droit, d'après ses services, d'aspirer à tout, lorsque survint sa discussion avec le ministère de la guerre : — son grade de général lui fut contesté; — le marquis de Montauban n'était pas homme à céder; — l'affaire fut portée au conseil d'État, où elle est encore pendante. — Le colonel quitta alors un gouvernement ingrat, retourna en Allemagne, et, plus tard, vint en Angleterre joindre le prince Napoléon. — Le colonel Montauban est doué

d'une philosophie pratique qui le met au-dessus des revers de l'ambition; il se console gaiement de ses espérances déçues, mène joyeuse vie, partage son temps entre l'amour, les chevaux, le jeu et la politique.

Je ne commets aucune indiscrétion en racontant l'histoire du marquis de Montauban, puisqu'il la débite lui-même, en plein salon, à qui veut l'entendre; — mais il ne s'arrête pas là, et, quoiqu'il aime beaucoup le prince, lui soit sincèrement dévoué, il ne saurait contraindre sa nature, et parle des affaires de son maître avec autant de laisser-aller que des siennes. A Londres, les auditeurs du marquis de Montauban disaient qu'il mettait son *prince à toute sauce;* — il le mêle ainsi à tous ses propos, parce qu'il en a la tête incessamment préoccupée, et qu'il n'est pas en lui d'agir autrement que dans sa franchise.

Maintes fois, je l'ai entendu raconter, toujours devant beaucoup de monde, et de la manière la plus bouffonne, les hauts faits des *preux qui se faufilent chez le prince*, dans l'espoir *de lui tirer des carottes* (le marquis de Montauban est militaire, et, bien qu'homme de bonne société, son langage porte le cachet de sa profession). — Entre cent, je choisis une de ses histoires. — Écoutez, c'est le colonel qui parle :

« . . . . . .

. . . . Ces farceurs de Français ont le diable au corps! — A tel point que moi-même ne puis toujours

me garantir de leurs ruses. — Vous a-t-on parlé de la fameuse conspiration contre le prince? — Non. — Oh! c'est du curieux. — Un jour je reçois une lettre ainsi conçue :

« Si un brave Polonais, qui a eu l'honneur de ser-
« vir dans la *grande armée*, peut compter sur la pa-
« role d'un officier français, il prie le colonel de Mon-
« tauban de se trouver demain à midi, au pied de la
« colonne du duc d'York, *quelque temps qu'il fasse.*
« On aurait à lui faire une révélation de la plus haute
« importance. . . . . Il s'agit de la vie de
« *son altesse impériale le prince Napoléon* (1).

« *Signé* un Polonais. »

« Un Polonais! bon, dis-je, voilà encore un *farceur* qui vient me tirer une *carotte*. — Rien ne m'assomme comme ces Polonais; — ces gens-là finissent par devenir fatigants; — pour vous accrocher deux ou trois shillings, ils bâtissent des histoires à dormir debout, vous écrivent des masses de lettres, et... — Cependant, comme il s'agissait de la *vie du prince*, je ne voulus rien négliger, et, à midi, je me trouvai au rendez-vous; — malgré la pluie battante, le vent d'un froid

(1) Voulant répéter ici l'histoire qui m'a été racontée, sans y changer un mot, je sens aussi le besoin de protester de ma haute estime et de mon affectueuse sympathie pour les réfugiés polonais : j'en ai connu plusieurs à Londres dont la vie laborieuse atteste que leur âme est énergiquement trempée; mais il peut se faire qu'à côté de ceux-là d'autres se soient laissé abattre par l'infortune.

glacial, mon homme, accoté au piédestal de la colonne, m'attendait en grelottant.

Le brave de la grande armée était, pour le quart d'heure, avec des bottes percées, un petit habit noir bien râpé et pas même de riflard pour garantir les bords de son chapeau qui me parut un peu disjoint de la forme. — Après la reconnaissance et les salutations, mon homme me dit : — « Mon colonel, j'ai un terrible secret.... à vous révéler.... »—Parlez, monsieur, seulement soyez bref, car la place n'est pas tenable pour écouter un long discours. — Mon gaillard ne se déconcerta pas, — et il reprit avec un aplomb admirable : — Colonel, je suis Polonais ! ! !

Connu ! pensai-je, très-connu....

— Je suis exilé ! — je suis une victime de l'autocrate ! — et enfin, colonel, — je suis marié, j'ai une femme malade, un vieux père infirme et cinq enfants !

Je suis tellement accoutumé à ce langage des braves exilés, qu'en l'entendant je compris tout de suite à qui j'avais affaire. — Bien ! pensai-je, voilà un drôle qui va me demander 10 shillings ; — comme c'est amusant ! — Monsieur, lui dis-je, ce n'est pas, je présume, pour me parler de *vous* que vous me faites venir ici, et, par un pareil temps ; ce serait une véritable mystification et je ne serais pas d'humeur à la tolérer... — Mon colonel, répliqua le brave sans perdre son aplomb, je vais vous parler de l'affaire du prince....; — mais avant je

voulais vous dire que j'ai besoin du nom du prince, du vôtre, afin d'obtenir une *souscription* qui m'aide à sortir de la misère moi et les miens. — En achevant ces mots, mon homme tira de sa poche une longue liste et me pria d'y mettre mon nom, de souscrire pour 3 liv. sterl., et de la prendre pour la faire signer par le prince avec une souscription de 6 liv. sterl.

Je vous avoue que, parmi les tours que ces farceurs de la grande armée m'ont joués, celui-là me parut un peu *ficelé*.—Si, d'abord, j'avais été vexé d'être dérangé, la tournure que prenait le rendez-vous me remit en bonne humeur, et je me promettais bien de rire à cœur-joie de l'aventure.—Je pensais que le gaillard, qui avait l'audace de faire sortir un galant homme par un temps pareil, pour lui faire signer, en pleine rue et sous le parapluie, une souscription de 3 livres sterling, devait avoir inventé une très-jolie histoire sur l'assassinat projeté du prince, et je voulus jouir du produit de cette féconde imagination.

— Eh bien ! soit, lui dis-je, je vais prendre votre liste, je la ferai signer par le prince et ses amis; — mais, au fait, la conspiration?

— La voici. — Figurez-vous que, par un hasard inouï, j'ai découvert qu'il y a ici un misérable envoyé par Louis-Philippe pour assassiner le prince!

— Vraiment! Et savez-vous comment il compte

s'y prendre pour exécuter cet horrible attentat?

— Cet homme possède un poison subtil; — il en porte toujours sous *son ongle;* — il doit s'approcher du prince quand il le rencontrera dans la rue, et il lui enfoncera son ongle dans la main; — à l'instant le prince tombera mort!

— Et vous connaissez cet homme?

— Très-bien.

— Comment se nomme-t-il?

— Fleury.

Ce projet d'assassinat était si absurde, qu'il me fallut beaucoup d'efforts pour ne pas partir d'un éclat de rire. — C'est bien, lui dis-je; je vais rendre compte au prince de vos *importantes révélations.* — Écrivez-moi le nom et l'adresse de l'assassin. — Oh! alors j'eus le bouquet de la charge. — Il m'écrit sur mon calepin M. *Guillot, Tottenham court Road, n° 42.*

— Mais, comment *Guillot,* vous venez de me dire *Fleury?*

— Oh! pardon, je suis étranger, et comme vos noms français se ressemblent tous.....

Oh! pour le coup, je n'en voulus pas entendre davantage; — confondre *Guillot* avec *Fleury* me parut par trop fabuleux!

Je viens, madame, de vous donner la première partie, je passe à la seconde; la voici:

Je quittai mon farceur de Polonais, et comme j'é-

tais tout près de l'hôtel du prince, je m'y rendis; — j'avais, je vous l'avoue, besoin de rire avec lui. — En me voyant entrer mouillé et crotté jusqu'à l'échine, le prince, qui est la bonté même, me dit : — Mon Dieu, cher colonel, comme vous voilà fait! quelle est donc l'affaire pressante qui vous force à sortir avec une pareille pluie et à pied? — Prince, c'est la sûreté de votre personne. — De ma personne! — et quel ennemi la menace?

Malheureusement je ne pus garder mon sérieux : vous le savez, j'aime à rire, — ce qui ne m'empêche point, dans le combat, d'affronter le canon; puis j'ai connu le prince dès son enfance et, très-libre avec lui, je suis chez lui comme chez moi.

— L'ennemi qui vous menace, monseigneur, est un monstre nommé Guillot, — un empoisonneur redoutable qui en veut à votre vie! — En achevant ces mots, je me laissai aller sur le sopha et donnai libre cours à mon hilarité.

Comme je le remarquais tout à l'heure, le prince est très-bon, je pourrais même dire *trop* bon; — de crainte de blesser, il souffre autour de lui un tas de gens....; mais, qui n'a point ses faiblesses?

Je trouvais là, ainsi qu'à l'ordinaire, de bons napoléonistes qui viennent, tous les matins, faire leur cour au prince, — fumer son tabac, — boire son thé et son eau-de-vie de Cognac.

Mes rires excitèrent ceux du prince, mais scandalisèrent plusieurs de ces messieurs. — Ils trouvaient très-mauvais qu'en parlant d'un *projet d'attentat contre la vie de son altesse* je manifestasse autant de gaieté. — Je dois vous prévenir que chacun des individus qui entourent le prince est sans cesse occupé des moyens d'accaparer à lui tout seul la confiance de son altesse : cette prétention de tous fait naître mille jalousies, et pour atteindre ce but il n'y a pas de petites menées qui ne soient mises en œuvre.

Lorsque je fus en état de pouvoir parler, je racontai au prince mon singulier rendez-vous et l'*épouvantable* projet du prétendu Guillot ; — je terminai en tirant de ma poche la liste du brave de la grande armée ; — tout cela n'offrait qu'à rire, — il fallait envoyer deux guinées au malheureux Polonais et s'amuser de son histoire ; — je n'avais pas eu d'autre intention en la contant ; — mais voilà que M. le vicomte de Persigny, le secrétaire particulier de son altesse, le compagnon du prince, son ami, son confident, son conseiller intime, etc., voilà, dis-je, M. de Persigny, qui s'avise de prendre le conte du Polonais au sérieux. — Comme on sait que, chez le prince, M. de Persigny est réellement *le maître*, — dès l'instant qu'il eut émis son opinion en faveur du conte, les amateurs là présents, qui avaient commencé par rire, furent de l'avis du conseiller intime ; — la dis-

cussion s'engagea, moi je me fâchai, et, afin d'éviter que les choses n'allassent plus loin, je sortis très-mécontent.

Je vous l'ai dit, le prince m'aime beaucoup, et Persigny aura beau faire il ne gagnera rien de ce côté.

Le prince m'écrivit, me priant de revenir comme de coutume; mais j'étais contrarié et je le boudai; cinq ou six jours s'étaient écoulés lorsque le prince vint chez moi. — Je viens vous chercher, dit-il, j'ai trop peu d'amis pour que vous veuillez me priver de mon meilleur; — que la discussion de l'autre matin soit oubliée, — venez dîner avec nous, serrez la main à Persigny, qui m'aime et vous aime aussi.

Je suis d'un caractère facile à vivre, je n'ai jamais eu de rancune pour personne. — En arrivant chez le prince, j'embrassai Persigny et nous fîmes un dîner fort gai. — Tout était donc revenu en bonne harmonie, on n'avait pas dit un mot de l'histoire de Guillot; — nous étions réunis au salon, fumant d'excellents cigares et buvant du bon café à la française, lorsque entre M. de Chamoisi, criant et gesticulant comme un acteur en scène :

—Monseigneur, nous le tenons! —nous le tenons!! nous le tenons!!!

Je lus tout de suite, sur la figure de Persigny et même sur celle du prince, qu'il s'agissait de *Guillot*.

— Mais de qui voulez-vous donc parler? dit le prince avec embarras.

— De l'assassin, monseigneur.

— Ah! vous le tenez, lui dis-je; est-ce Guillot ou Fleury?

Mais le vieux Chamoisi connaît son affaire, — il ne se laissa pas déferrer.

— Monsieur, me répondit-il sèchement, l'assassin se nomme à la fois Guillot et Fleury, et votre perspicacité, à défaut de renseignements positifs, aurait dû vous le faire comprendre....

Je ne voulus pas renouveler la discussion; voyant que tout le monde était mal à l'aise, je pris mon chapeau, sortis du salon, et priai le prince de m'accompagner dans son cabinet. — Prince, lui dis-je, je suis sûr que cette affaire de l'assassinat n'est qu'un prétexte pour vous extorquer encore de l'argent, comme déjà cela est arrivé tant de fois; de plus, elle ne peut que jeter sur vous du ridicule, ce qui, dans votre position, est très-grave. — Maintenant que je vous ai averti, je ne m'en occuperai plus que pour en rire.

Je n'essayerai pas de vous raconter toutes les scènes bouffonnes qui eurent lieu à propos de l'*intéressant Guillot*: d'abord, M. de Chamoisi commença par demander au prince 25 liv. sterl. pour découvrir l'assassin; — puis, lorsqu'il fut découvert, 40 liv. sterl. pour le faire arrêter; — ensuite, 40 autres liv. sterl. pour faire courir après Guillot, qui, disait-on, s'était échappé, et enfin, après un mois de marches, contre-marches et 100 liv. sterl. de dépensées (2,500 fr.), je ne sais comment, on

prétendit avoir acquis la certitude que Guillot était retourné en France pour *rendre compte de sa mission.*

Voilà, madame, une des mille farces auxquelles le malheureux prince, par son extrême faiblesse, se trouve journellement en butte. »

Il manque à ce récit l'accent du colonel, ses gestes, et son rire si franc, si cordial, qui provoque celui de son auditoire.

En résumé, si le colonel Montauban n'a pas cette gravité qu'ont aujourd'hui les officiers sortis des écoles militaires, on peut dire de lui que c'est un bon vivant, un brave sabreur, qui ne reculerait pas s'il s'agissait de faire un coup de main.—De plus, il a bon cœur, aime à rendre service, donne volontiers de l'argent, quand il en a, aux pauvres Français qui meurent de faim à Londres. Le seul défaut qu'on lui reproche, c'est cette légèreté de langage qu'on se permettait autrefois, mais qui ne convient pas à notre époque, où l'on prend tout au sérieux. — Le marquis de Montauban, pour faire une plaisanterie, sacrifierait le meilleur de ses amis.

J'en ai plus appris dans mes conversations avec le colonel, sur le prince et son entourage, que je n'aurais pu le faire en fréquentant la maison de *son altesse* pendant six mois. Il me parut évident que les personnes qui l'entourent sont plus habiles à lui *soutirer* de l'argent qu'à lui indiquer la seule voie dans laquelle

il peut se distinguer.—Si j'avais eu l'occasion de parler à M. Napoléon-Louis Bonaparte, je ne lui aurais donné ni de l'*altesse*, ni du *monseigneur*, et ne l'aurais pas non plus appelé *grand neveu du grand homme*. — Ah! qu'il est pitoyable de vouloir jouer un rôle pour lequel on n'est pas propre, et qu'il est stupide de s'obstiner à être *prince* en dépit du destin!

V.

LES CHARTISTES.

« Mettez votre confiance en Dieu, et tenez votre poudre bien sèche. » O'Connel.

Devises des chartistes telles qu'elles sont inscrites sur les étendards de leurs meetings :

« Il vaut mieux mourir par l'épée que par la faim. »
« Patience et persévérance, nous aurons nos droits. »
« Qui veut être libre doit savoir donner le signal. »
« Suffrage universel. »
« Les producteurs dédaignés se feront justice. »
« Un jour de liberté vaut une éternité de servitude.... »
« Nous vivons pour mourir de faim!! »
« La liberté, — coûte que coûte! »
« Être libre ou ne pas être! »
« Tout homme est un homme; qui donc est plus? »
« De vos charrues faites des épées; de vos serpes des piques. »
« Que le faible dise : Je suis fort! »
« Peut-on du vrai soldat faire un instrument d'oppression? »

Quels que soient encore, dans les îles Britanniques, l'empire du fanatisme et de l'hypocrisie qu'il impose, les croyances religieuses n'ont cependant qu'une influence secondaire dans la formation des partis. Chacun tient à sa secte comme à la liberté de ses opinions, et ne veut pas être contraint à payer des prêtres auxquels il ne croit point; mais les haines religieuses

s'éteignent, en dépit de tout ce qui se fait pour les aviver, et c'est principalement dans les intérêts matériels qu'il faut rechercher les mobiles des partis.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait entendu parler des *whigs* et *torys*, des *réformistes* et des *conservateurs*, des *radicaux* et des *chartistes*. — Il y a guerre intestine entre toutes ces fractions; mais la grande lutte, celle qui est appelée à transformer l'organisation sociale, c'est la lutte engagée, d'une part, entre les propriétaires et capitalistes qui réunissent tout, richesse, pouvoir politique, et au profit desquels le pays est gouverné, et, d'autre part, les ouvriers des villes et des campagnes qui n'ont rien, ni terres, ni capitaux, ni pouvoirs politiques, qui payent, cependant, les deux tiers des taxes, fournissent les recrues de l'armée et de la flotte, et que les riches affament, selon leur convenance, afin de les faire travailler à meilleur marché.

Les terres des trois royaumes se trouvent réparties entre un très-petit nombre de familles, par l'effet de lois féodales qui en régissent la transmission. — Les grandes fermes ont prévalu, les prairies se sont substituées aux terres labourables, et les communaux ont été partagés exclusivement entre les propriétaires. — La conséquence nécessaire de tout ceci a été la misère la plus profonde pour le prolétaire des campagnes; et, comme l'administration, la police, la justice civile et

criminelle, y sont exercées par les propriétaires, il en résulte que le prolétaire n'est descendu rien moins qu'à être l'esclave du propriétaire, esclave plus malheureux que le nègre et le serf, que leurs maîtres ne laissent jamais mourir de faim, et ne font point périr dans les prisons pour avoir tué un lièvre ou une perdrix.

La division du travail portée à l'extrême limite, les mécaniques remplaçant tous les procédés des métiers, la force motrice de la plus haute puissance, qui se trouve toujours à la disposition du capitaliste, sont, en fabrication, trois grandes révolutions qui en amèneront de bien importantes dans l'organisation politique des peuples. — L'industrie isolée disparaît graduellement : il n'est presque plus d'objets à l'usage de l'homme qui ne soient exécutés par des machines dans de grandes manufactures, et le travail qu'elles laissent à faire à l'ouvrier exige si peu d'habileté que le premier venu y est propre.

D'abord, les ouvriers profitèrent de ces progrès industriels; la perfection de l'ouvrage et le bon marché accrurent le nombre des consommateurs et les salaires augmentèrent; mais, à la paix, la concurrence continentale commença à se développer, et le manufacturier anglais engagea la lutte contre elle avec les immenses capitaux qu'il avait gagnés : il entassa les marchandises dans ses magasins, dans les factoreries anglaises ré-

pandues sur la surface du globe, et, successivement, réduisit les salaires de l'ouvrier.

Dans cet état de choses, l'ouvrier anglais se trouve entièrement à la discrétion du capitaliste manufacturier; celui-ci peut longtemps fournir aux demandes sans subir la loi de l'ouvrier. — Le bénéfice de la fabrication est ainsi en entier pour le manufacturier, et l'ouvrier n'a que le pain pour ses quatorze heures de travail.

Les radicaux demandent l'abolition des lois céréales; mais les ouvriers réclament seulement le suffrage universel, parce qu'ils savent très-bien que, intervenant dans la confection des lois, ils obtiendraient bientôt l'abolition des droits qui frappent les céréales et toute espèce de provisions, ainsi que la faculté de s'associer pour lutter contre les capitalistes.

L'association la plus formidable qui se soit encore formée dans les trois royaumes est celle des *chartistes*. Je vois avec peine que, soit par fanatisme religieux, soit pour conserver sa dictature sans partage, O'Connell empêche les ouvriers irlandais de fraterniser avec leurs frères d'Angleterre; cependant la souffrance provient des mêmes causes, l'oppression pèse également sur tous, soit que les prolétaires supportent le joug de l'aristocratie anglaise ou irlandaise, soit qu'ils payent des dîmes aux protégés de l'une ou de l'autre, soit qu'ils tissent des toiles de coton ou de lin; en un mot, tout

homme qui n'est pas compris dans la loi électorale doit être *chartiste*, car il est jugé sans être entendu, sans avocat pour défendre sa cause. Cette ligue doit donc être un jour la ligue de vingt millions d'habitants contre tous les privilégiés des trois royaumes. —L'association porte partout ses immenses ramifications : — dans chaque manufacture, fabrique, atelier, il se trouve des ouvriers chartistes; dans les campagnes, les habitants des chaumières en font partie, et cette sainte alliance du peuple, qui a foi dans son avenir, se cimente et s'accroît tous les jours davantage. Les dépenses sont couvertes au moyen de cotisations mensuelles; tous les mouvements partent d'un centre, et jamais organisation humaine n'a été aussi forte.

Bien que cette ligue acquière une grande puissance d'action par la régularité de son organisation, sa force est dans l'unité du but. — Tous veulent, sans nulle exception, la suppression des priviléges aristocratiques, religieux ou mercantiles; tous veulent l'égalité des taxes, des droits civils et politiques; tous savent que pour atteindre ce but il faut renvoyer une aristocratie tyrannique qui use d'un pouvoir usurpé uniquement dans son intérêt particulier, qu'il faut lui enlever le pouvoir, afin de le remettre à ceux qu'elle opprime, et qui ont pour eux la force et l'intelligence.

Aucune demi-mesure ne saurait satisfaire les chartistes; ils n'auront jamais confiance en un parti

dont l'objet serait de transférer aux boutiquiers les priviléges de l'aristocratie ; car ils ne verraient qu'aggravation d'oppression dans une pareille extension de priviléges. — Les travailleurs, auxquels boutiquiers, banquiers et négociants aussi bien que propriétaires doivent leurs richesses ; les travailleurs, qui ont porté si haut la fortune de l'Angleterre, sont les parias de la société anglaise; il n'est jamais question d'eux dans le parlement, à moins que ce ne soit pour proposer des lois qui entravent leur liberté; c'est donc une conviction bien arrêtée chez eux, que toute mesure qui n'aurait pas l'égalité des droits politiques pour base ne saurait être qu'une nouvelle déception.

Sous l'empire du suffrage universel, avouerait-on l'intention de porter le prix du pain jusqu'à affamer les ouvriers? — existerait-il des prohibitions contre l'importation de presque toute espèce de subsistances? — les objets que consomme le pauvre seraient-ils trois fois plus imposés que ceux destinés aux riches? — si tous pouvaient élire leurs représentants, verrait-on une aussi odieuse administration de la justice? — verrait-on le fils du lord, condamné à des amendes insignifiantes pour outrage envers des femmes ou pour avoir battu des subalternes, au point de mettre leur vie en danger, tandis que le plébéien indigent est puni sans merci pour des fautes légères, et que, hors

d'état de fournir caution, il languit en prison pendant que sa famille meurt de faim? — Les amendes seraient-elles fixées de telle sorte que le minimum fût égal aux salaires que peut gagner un ouvrier dans plusieurs semaines, et le maximum à la moitié de la dépense quotidienne d'un homme riche? — Existerait-il plus de détenus pour contravention aux lois sur la chasse que pour tous les délits et crimes réunis?—Mettrait-on des escouades en campagne pour livrer combat à des braconniers et venger la mort de quelques faisans? — La cour du banc du roi aurait-elle décidé que, dans le cas de clôture ou d'aliénation des communaux, les propriétaires seuls ont droit à une indemnité, et que les pauvres qui ont bâti des chaumières sur ces terrains peuvent, sans compensation, en être chassés, avec la vache et le cochon qu'ils ont élevés?— Si le peuple, qui alimente le recrutement de la flotte et de l'armée, était représenté dans le parlement, continuerait-on à mener les soldats et matelots à coups de fouet, à vendre les grades de l'armée, à user de violence pour faire entrer le matelot au service de l'État, afin de ne lui payer qu'un salaire inférieur à celui qu'il pourrait gagner, et, pendant les longues années qui s'écoulent entre la *presse* et l'hôpital de Greenwich, le matelot ne devrait-il jamais espérer de s'élever même au grade de *midshipman* (aspirant)?

A l'aspect des mouvements des classes ouvrières,

l'aristocratie a sonné l'alarme et prêté aux masses populaires des intentions spoliatrices. — Les ouvriers veulent arriver au règne de la justice, et doivent, conséquemment, être des spoliateurs pour ceux qu'enrichissent les priviléges : — c'est à ces malveillantes clameurs qu'il faut attribuer les répugnances et les terreurs vraies ou fausses qu'ils inspirent. Les ouvriers qui prennent une part active dans la marche de l'association sont tous l'élite de leur classe; les chefs sont des hommes instruits, pleins de zèle et d'amour pour leurs semblables. — Les ouvriers ne rêvent ni loi agraire, ni taxes sur les machines, ni minimum des salaires; — ils pensent qu'ils sont opprimés, et par les droits sur les substances, et par les capitalistes; — ils ne veulent plus être réduits à subir la loi de ceux qui les emploient; — ils veulent travailler pour leur propre compte, et que la loi ne s'oppose plus à ce que des ouvriers s'organisent en société; — ils voudraient, en fabrication, agir comme ces marins italiens et grecs qui naviguent à *la part* et supplantent ainsi, dans la Méditerranée, la marine marchande des autres nations. — Leurs prétentions, qu'on a bassement cherché à incriminer, sont évidemment fondées sur cette équité dont la divine empreinte est dans nos âmes. — Une association d'ouvriers bien administrée, qui exploiterait une industrie quelconque, devrait obtenir plus de crédit qu'une manufacture in-

dividuelle d'égale importance; car, dans le premier cas, les chances de la fabrication sont courues par tous les membres de l'association, tandis que, dans l'exploitation individuelle, une ou deux personnes assument sur elles tous les risques.

Les lords de l'industrie ont bien jugé la portée de telles idées, — et ils ont calomnié des ouvriers qui affichent l'intention de se réunir pour leur faire concurrence ; il est cependant d'honorables exceptions. — Plusieurs manufacturiers sont assez éclairés pour sentir que la cause des ouvriers est la leur, et qu'il y aurait même avantage, pour les propriétaires d'usines aussi bien que pour les ouvriers, de former des sociétés en participation.

La pétition nationale, que je vais mettre sous les yeux du lecteur, est adressée au parlement dans l'intérêt des manufactures, comme dans celui des ouvriers ; — elle réclame le suffrage universel, comme le seul moyen de préserver la nation de l'*égoïsme* inséparable de toute aristocratie, si étendue qu'elle soit.

Pétition nationale des soussignés pour le suffrage universel, etc., du 14 juin 1839.

« Aux honorables communes des royaumes unis de Grande-Bretagne et d'Irlande, assemblées en parlement, la pétition des soussignés, leurs compatriotes souffrants.

« Humblement soit exposé :

« Que nous, vos pétitionnaires, habitons un pays renommé pour l'esprit d'entreprise de ses commerçants, l'habileté de ses manufacturiers, l'industrie de ses ouvriers, dont la réputation est proverbiale.

« Ce pays, par lui-même, est bon, le sol riche et la température saine; il est abondamment pourvu des principaux matériaux du commerce; il a des ports nombreux et excellents, et surpasse tous les pays pour la facilité de ses communications intérieures. — Depuis vingt-trois ans, nous avons joui d'une profonde paix.

« Néanmoins, avec tous ces éléments de prospérité nationale, et toute la disposition et capacité nécessaires pour nous en servir avantageusement, nous nous trouvons accablés par les souffrances publiques et privées.

« Nous plions jusqu'à terre sous le fardeau des taxes, lesquelles cependant sont loin de satisfaire aux besoins de nos gouvernants : nos négociants tremblants touchent l'abîme de la banqueroute, nos ouvriers sont affamés, le capital ne procure aucun profit et le travail aucune récompense, la maison de l'artisan est dénuée de tout et le magasin du prêteur sur gage est encombré, il y a foule dans la maison de correction et la manufacture est déserte.

« Nous avons porté nos regards de tous côtés, pour-

suivi nos recherches avec soin, afin de découvrir les causes d'une détresse si cuisante et si prolongée.

« Nous ne pouvons en apercevoir aucune dans la nature ou dans la providence.

« Le ciel a été bienveillant envers le peuple; mais la sottise de nos gouvernants a rendu de nul effet la bonté de Dieu.

« Les forces vitales d'un puissant royaume ont été dilapidées pour bâtir le pouvoir d'hommes dont l'ignorance égalait l'égoïsme, et ses ressources dissipées pour leur agrandissement.

« La prospérité d'un parti a été avancée jusqu'à lui sacrifier la prospérité de la nation; le petit nombre a gouverné dans l'intérêt du petit nombre, tandis que les intérêts de la masse ont été négligés ou foulés aux pieds avec autant d'insolence que de tyrannie.

« Le peuple espérait avec confiance que le remède à la plus grande partie de ses maux, sinon à tous, ressortirait de l'acte de la réforme électorale de 1832.

« On lui avait appris à considérer cet acte comme un moyen sage de parvenir à une noble fin, comme l'ingénieuse machine d'une législation perfectionnée, par laquelle, enfin, la volonté des masses serait puissante.

« Le peuple a reconnu avec amertume qu'il avait été bassement trompé.

« Ce fruit, qui paraissait si beau à l'œil, est tombé en poussière et cendre quand il a été cueilli.

« L'acte de la réforme a effectué le transfert du pouvoir d'une faction dominante à une autre, et a laissé le peuple aussi dénué de secours qu'avant.

« Notre esclavage a été échangé pour un apprentissage de liberté, et le sentiment pénible de notre dégradation sociale a été aggravé par la prolongation d'un espoir toujours diféré.

« Nous venons devant votre chambre honorable vous dire, en toute humilité, que la continuation de cet état de choses ne doit plus être soufferte ; — qu'il ne pourrait longtemps continuer sans faire courir des dangers sérieux à la stabilité du trône et à la paix du royaume, et que si, par le secours de Dieu et tous les moyens légaux et constitutionnels, la fin en peut être obtenue, nous sommes entièrement résolus qu'il cesse promptement.

« Nous disons à votre honorable chambre que le capital du maître ne doit pas plus longtemps être privé du profit auquel il a droit ; que le travail de l'ouvrier ne doit pas plus longtemps être privé de la récompense qui lui est due ; que les lois, qui rendent la nourriture chère, et celles qui, en rendant l'argent rare, rendent le travail bon marché, doivent être abolies ; que la propriété, et non le labeur, doit être atteinte par les taxes ; que le bien du plus grand nombre, comme il est la

seule fin légitime, doit être aussi la seule étude du gouvernement.

« Comme un préliminaire essentiel à ces changements et aux autres qui seraient nécessaires, comme le seul moyen par lequel les intérêts du peuple peuvent être efficacement défendus et garantis, nous demandons que ces intérêts soient confiés à la garde du peuple.

« Quand l'État fait un appel de défenseurs, quand il fait un appel d'argent, aucune considération de pauvreté ou d'ignorance ne peut être arguée pour se refuser ou seulement différer de se soumettre à la demande.

« Comme nous sommes requis universellement pour défendre les lois et leur obéir, la nature et la raison nous donnent le droit de demander que, dans la confection des lois, la voix universelle soit implicitement suivie.

« Nous remplissons les devoirs d'hommes libres, nous devons avoir les priviléges de la liberté.

« Nous demandons le suffrage universel.

« Le suffrage, pour être exempt de la corruption du riche et de la violence du puissant, doit être secret.

« L'assertion de notre droit nécessairement implique le pouvoir de l'exercer sans contrôle.

« Nous demandons la réalité d'un bien, non son apparence; nous demandons le *ballot* (scrutin secret).

« Les rapports entre les représentants et le peuple, pour être avantageux, doivent être intimes.

« Les pouvoirs législatifs et constituants doivent fréquemment être mis en contact pour se corriger et s'instruire.

« Des erreurs, qui sont légères comparativement, quand elles sont susceptibles d'un prompt remède populaire, peuvent produire les effets les plus désastreux lorsqu'on les a laissées s'invétérer pendant de longues années.

« De fréquentes élections sont essentielles au salut public aussi bien qu'à la confiance publique.

« Nous demandons des parlements annuels.

« Avec le pouvoir d'élire et la liberté dans l'élection, nos choix ne doivent point être limités.

« Nous sommes forcés, par les lois existantes, de prendre pour nos représentants des hommes qui sont incapables d'apprécier nos embarras, ou qui n'ont pour eux que peu de sympathies : des négociants qui se sont retirés du commerce et n'en sentent plus la fatigue et les perplexités; des propriétaires du sol qui en ignorent les maux et les remèdes; des avocats qui ne recherchent les honneurs du sénat que comme moyens de se faire remarquer au barreau.

« Les travaux d'un représentant, qui est zélé dans l'accomplissement de son devoir, sont considérables et onéreux.

« Il n'est ni juste, ni raisonnable, ni sûr qu'ils continuent d'être accomplis gratuitement.

« Nous demandons que, dans l'élection future des membres de votre honorable chambre, l'approbation du pouvoir constituant soit la seule qualification, et qu'à chaque représentant, ainsi choisi, soit assignée, sur le revenu public, une belle et équivalente rémunération pour le temps qu'il est appelé à consacrer au service public.

« Finalement, nous désirons, en toute sincérité, convaincre votre honorable chambre que cette pétition n'a pas été dictée par un vain amour de changement, qu'elle ne provient point d'attachement inconsidéré à des théories imaginaires, mais qu'elle est le résultat de nombreuses et longues délibérations, et de convictions que les événements de chaque année successive tendent de plus en plus à raffermir.

« Le gouvernement de ce puissant royaume a été jusqu'ici le sujet des expériences égoïstes des factions rivales.

« Nous en avons senti les conséquences dans notre vie d'angoisses, — de courtes lueurs d'une jouissance incertaine, presque aussitôt perdues dans les longues et sombres saisons de souffrance.

« Si le gouvernement du peuple ne fait pas cesser les détresses du peuple, il en fera cesser les murmures.

« Le suffrage universel peut seul établir une paix

vraie et durable dans la nation, et nous croyons fermement qu'il y fera naître aussi la prospérité.

« Puisse-t-il donc plaire à votre honorable chambre de prendre notre pétition dans la plus sérieuse considération, et d'user des plus grands efforts, par tous les moyens constitutionnels, afin qu'une loi soit rendue, qui accorde à chaque mâle, d'âge légal, sain d'esprit et non convaincu de crime, le droit d'élire les membres du parlement, qui ordonne qu'à l'avenir les élections des membres du parlement seront faites au scrutin secret, qui fixe la durée des parlements à une année sans exception, qui abolisse pour les membres toutes les qualifications résultantes de la propriété, et enfin, qui pourvoie à ce qu'une rémunération convenable soit affectée à l'accomplissement des devoirs parlementaires. »

Les principes sur lesquels cette pétition base sa demande sont tellement conformes aux sentiments de justice universelle qu'on ne saurait les combattre : aussi ceux au profit desquels le pays est gouverné, qui doivent leurs rentes aux monopoles, qui touchent de gros traitements ou jouissent de sinécures, ceux-là crient que les prolétaires veulent anéantir la propriété, comme si la propriété pouvait se justifier par l'usurpation et reconnaître d'autres titres légitimes que le travail ; — mais ces accusations passionnées font à peu

près autant d'impression que les cris de papisme dont quelques fanatiques, parmi les torys, cherchent à ameuter les masses. — L'Angleterre présente actuellement une bizarre anomalie : les préjugés s'affaiblissent dans les classes populaires, les haines religieuses et nationales s'évanouissent, tandis que, dans les hautes régions, l'aristocratie, effrayée du progrès des lumières, s'enveloppe d'épaisses ténèbres, se replonge dans l'obscurité du moyen âge, évoque les souvenirs de Crécy et d'Azincourt, les ombres de Henri VIII et de la reine Marie, et quand le peuple meurt de faim, cherche à se passionner pour des controverses religieuses, — elle voudrait faire renaître ces époques d'aberrations, où les hommes s'égorgeaient pour de vaines arguties théologiques. — Et ce sont ces gens-là qui prétendent guider la nation!

Quant aux whigs, ils en sont au siècle de Louis XIV : voyez quelle importance ils attachent à ce que telle famille royale plutôt que telle autre gouverne un pays. — Ils semblent supposer que l'opinion régnante de l'Europe lui est imprimée par ses rois, et que ceux-ci peuvent quelque chose sans l'assentiment de leurs peuples. — Pauvres gens! qui ne voient point s'effacer les préjugés nationaux, les peuples s'unir tous les jours d'une manière plus intime, l'intérêt des masses dominer toutes les questions sur le continent aussi bien qu'en Angleterre! et qui ne voient

point qu'une guerre qui ne serait point populaire ne saurait réussir dans aucun pays de l'Europe et perdrait à jamais l'aristocratie qui l'aurait provoquée !

Il était si souvent question des chartistes dans les journaux, j'en avais entendu parler de tant de manières diverses, que j'avais envie de les connaître. Les torys me les dépeignaient comme d'atroces scélérats, les whigs, avec leur fatuité ordinaire, traitaient les chartistes d'impudents insignes, et enfin les radicaux, dont ils sont l'espoir, m'en parlaient comme étant les sauveurs de la patrie. — Tous ces jugements contradictoires me faisaient éprouver le plus vif désir de voir les chefs de ce grand mouvement populaire et d'assister à une séance du comité directeur. Je n'avais nulle confiance dans les témoignages passionnés des partis et je voulais former mon opinion sur les chartistes d'après ma raison, voir si réellement ils étaient des monstres altérés de sang, des fous perdant la cause du peuple, ou des génies envoyés par Dieu pour délivrer l'Angleterre de l'esclavage. — Un de mes amis, intimement lié avec deux des meneurs, vint me prendre et nous nous rendîmes dans Fleet-street, à la salle où la convention nationale tenait ses réunions.—L'entrée a, sans nul doute, été fréquemment l'objet des plaisanteries des torys de la noble chambre ; — ils ont tant d'esprit ! — Elle n'est pas effectivement très-pompeuse ; — dans un des pe-

tits passages sales et étroits de Fleet-street, est un cabaret de mesquine apparence; dans le cabaret, un garçon vient vous demander si vous désirez un pot de bière, — au ton dont vous lui répondez il reconnaît le motif qui vous amène, et si vous lui donnez le mot de passe, il vous conduit, par une arrière-boutique, une petite cour et un long corridor, à la salle de réunion; — mais qu'importe le lieu ? c'était aussi dans des cryptes, — dans les caves et les cavernes que les premiers apôtres réunissaient les chrétiens! — et leurs paroles étaient plus puissantes que la force des Césars : car la foi les animait et sur la croix de bois qu'ils tenaient dans leurs mains était inscrit le mot *Rédemption!*

Mon ami fait demander messieurs O'Brien et O'Connor; — ces messieurs viennent ; — je leur suis présentée, et ils m'introduisent dans la salle, — où personne n'est admis que sur la présentation de deux membres. — Toutes ces sages précautions n'empêchent pas que des espions ne se glissent au sein de l'assemblée.

D'abord, je fus frappée de l'expression des physionomies; je n'avais encore vu, dans les réunions anglaises, que des figures d'une fatigante uniformité sans caractère qui les fît retenir et comme jetées dans le même moule. — Là, au contraire, chaque tête représentait une individualité tranchée; — il s'y trouvait environ trente ou quarante membres de la con-

vention nationale, et à peu près autant de spectateurs sympathiques ; — ces derniers étaient de la classe ouvrière, presque tous jeunes. — Je remarquai quatre ou cinq ouvriers français et deux femmes du peuple. — Point d'interruption, de chuchotements, ni de causeries particulières comme dans la chambre de *leurs seigneuries*. — Chacun prêtait une attention soutenue, suivait le débat avec intérêt. — L'orateur introduisait parfois, selon l'habitude anglaise, des plaisanteries bouffonnes qui provoquaient le rire. — O'Connor parle avec feu, énergie : il est brillant, il anime, il entraîne. — O'Brien se fait remarquer par la justesse de ses raisonnements, sa lucidité, son sang-froid et sa connaissance approfondie des événements passés. — Le docteur Taylor est enthousiaste, fougueux, — c'est le Mirabeau des chartistes. Ces trois hommes peuvent, avec Lovett, être considérés comme les chefs actuels du peuple ; mais, immédiatement après eux, existent de belles places occupées par des hommes de beaucoup de mérite. — Je distinguai dans cette réunion trois jeunes gens dont le plus âgé avait à peine vingt-six ans : l'un d'eux, le docteur Stephens, a une tête charmante, tout en lui annonce l'être voué à l'étude par goût, et s'épuisant à force de travail ; ferme dans ses opinions, il les prêche et les défend avec l'énergie de l'homme convaincu de l'importance de les faire triompher ; — il s'exprime avec une extrême facilité ; — sa réplique est

prompte, il saisit la moindre nuance avec une rare intelligence : ce jeune homme a devant lui une destinée brillante, car Dieu l'a doué de tous les talents nécessaires à l'apostolat populaire. — Palmer, que je remarquai ensuite, est né dans les rangs du peuple : — sa haute stature annonce la force, il est bien proportionné, sa tournure a quelque chose de fier et même de menaçant ; — sa tête est remarquablement belle ! c'est le beau type irlandais (1). — Des traits fins, réguliers, une masse de cheveux noirs, la peau un peu brune, — les yeux bleu foncé, lançant des flammes, — une bouche et un menton où se peint l'énergie des passions, tel est le jeune homme ; — son expression est si martiale, si déterminée, je dirai même si terrible, — qu'on ne peut le regarder sans songer au carnage.

On voit que cet enfant de la malheureuse Irlande sent sa dignité d'homme, — que son âme se révolte contre le joug. — Oh ! ce garçon-là, j'en réponds, jouera un grand rôle dans la révolution populaire, — si la Providence permet qu'elle ait lieu d'ici à dix ans ; — son bras est ferme, — et sa haine implacable poursuivra les lords, comme Marius poursuivait les sénateurs romains. — L'éducation n'a pas poli les formes de son langage ; néanmoins j'eus l'occasion de constater, dans cette même séance, l'impression que

(1) Il est Irlandais.

faisaient les paroles qui débordaient de son cœur, et jusqu'à quel point on portait la déférence pour son opinion. — Il s'était engagé entre M. O'Connor et un vieil avocat ergoteur une discussion assez puérile; — plusieurs membres avaient tenté de ramener le vieil aboyeur de la chicane au sens commun, — mais en vain, — car celui-ci, dressé par un long usage à soutenir le *pour* et le *contre*, à prouver longuement l'incontestable, à glisser légèrement sur ce qui est indécis, à aborder alternativement tous les côtés de la question, ne tarissait pas, et lapidait tout le monde sous la grêle de ses paroles.

Le jeune Irlandais se lève, et d'une voix pleine et sonore qui semble engloutir les paroles du vieil avocat : — Monsieur, lui dit-il, nous ne sommes point réunis pour discuter des mots, mais bien pour examiner des choses importantes : notre temps est précieux, nous devons le mesurer par nos actes et non par des phrases oiseuses. — Ces quelques mots, dans la bouche de ce jeune homme, produisirent un effet que je ne saurais décrire; — tous lui firent un signe d'adhésion. — Cette fois le vieil avocat demeura court, — il n'était plus sur son terrain ; le jeune Irlandais marchait droit au but, et le vétéran du palais avait oublié cette allure ou dédaignait d'en faire usage.

Le troisième chartiste que je remarquai était aussi Irlandais. — Qu'on se figure un jeune homme pâle,

maigre, d'une complexion très-chétive, un de ces êtres débiles pour qui l'existence est une souffrance perpétuelle, qui, ne vivant que par l'imagination, oublient la vie réelle pour la vie fantastique, et se laissent mourir de faim en rêvant aux palais enchantés; une de ces âmes poétiques ne pensant qu'aux progrès, n'étant heureux que par le bonheur des autres. — On voit que le pauvre enfant croit au dévouement, aux femmes et à Dieu; — il a vingt ans; — l'immensité de son amour embrasse l'humanité tout entière; son front rayonne d'espérances; — sa confiance est sans bornes; il ne connaît point encore les masques divers dont l'égoïsme se couvre; le malheureux jeune homme s'élance sans hésitation dans cet abîme qu'on nomme la société! — sans soupçonner ni les luttes cruelles des rivalités, ni les haines de l'envie; que de déceptions l'attendent! de quelles douleurs il va être torturé. — Chaque fois que mes yeux se portaient sur cette frêle créature je me rappelais Camille Desmoulins, — madame Roland, Saint-Just, et tous ces êtres pleins de foi et de dévouement, qui périrent victimes des mauvaises passions dans nos discordes civiles.

Je sortis de cette assemblée très-édifiée, très-satisfaite. — J'y avais vu prédominer le bon ordre dans les délibérations, et j'augurais favorablement des talents, de la sincérité et du dévouement des chefs que Dieu a suscités à ce peuple.

VI.

UNE VISITE AUX CHAMBRES DU PARLEMENT.

> Les députés se présentent dans le costume le plus négligé : en redingote, en bottes, le chapeau sur la tête, un parapluie sous le bras. Ils prêtent peu d'attention à la plupart des discours.
>
> (*La Grande-Bretagne*, par le baron D'HAUSSEZ.)

En France les libertés existent longtemps dans les mœurs avant de s'introduire dans les lois. — Napoléon et la restauration ont en vain abrogé les lois qui avaient commencé l'affranchissement de la femme. — Cette tyrannie a éveillé partout des résistances : la femme prouve que son intelligence marche de pair avec celle de l'homme et l'opinion s'éclaire. — En Angleterre le développement intellectuel est sans influence pour étendre la sphère de la liberté ; — la liberté n'y a jamais fait un pas qu'appuyée sur la révolte, et tandis que les femmes auteurs éclairent l'horizon britannique de vives lumières, non-seulement les lois et les préjugés font peser sur les femmes le plus atroce esclavage, mais encore la chambre des communes, elle qui pré-

tend représenter la nation *entière,* sinon réellement, du moins d'une manière fictive ; cette assemblée, qui reçoit à genoux les ordres d'une femme, pousse l'inconséquence jusqu'à interdire aux femmes d'assister à ses séances.

Ainsi, dans ce pays si libre, s'il faut ajouter quelque valeur aux bavardages parlementaires et aux phrases des journalistes, dans ce pays qui se dit libre, la moitié de la nation n'est pas seulement privée des droits civils et politiques, elle est de plus, en diverses circonstances, traitée en esclave : la femme peut être *vendue* sur le marché, et l'assemblée législative lui *refuse l'entrée* dans son sein. — O honte ! honte sur une société qui persiste dans ces usages barbares ! — N'est-elle pas vraiment d'un orgueil ridicule cette société anglaise, qui prétend imposer partout ses principes de liberté ! Eh ! quel est donc le pays plus asservi que l'Angleterre ? Le serf russe n'est-il pas plus heureux que le paysan irlandais, que l'ilote des manufactures ? — Dans quel lieu de la terre la femme n'a-t-elle pas plus de liberté que dans les îles Britanniques ?

La défense d'assister aux séances des honorables provoqua en moi l'envie d'y pénétrer ; je voyais fréquemment un membre du parlement, tory de parti, mais, du reste, raisonnable : il avait beaucoup voyagé, et se piquait d'être exempt de préjugés. — J'eus la simplicité de croire que sa conduite s'accordait à ses

paroles ; — je lui proposai, comme chose toute naturelle, de me prêter des habits d'homme et de m'emmener avec lui à la séance. — Ma proposition fit sur lui l'effet que faisait, au bon temps, l'eau bénite sur le démon ! — Prêter des habits d'homme à une femme pour l'introduire dans le sanctuaire de la puissance mâle !—Oh ! quel abominable scandale ! quel dévergondage ! quel horrible blasphème ! ! ! — Mon ami le tory devint pâle d'effroi, rouge d'indignation, prit sa canne et son chapeau, se leva sans me regarder, et me déclara qu'il ne pouvait plus continuer à me voir. — Ses derniers mots furent : — « Malheur à celui qui scandalise. » — Je lui répondis par le verset suivant : — « Malheur à celui qui se laisse scandaliser. »

Cet incident me révéla l'omnipotence des préjugés en Angleterre ; — cependant je reconnus que les coryphées n'en sont pas dupes, que c'est toujours de l'hypocrisie, et que les hautes classes ne s'en imposent le joug que parce que les préjugés sont, ainsi que les dogmes religieux, des instruments de domination : — la soumission aveugle à ce qu'ils exigent est le masque actuel de l'aristocratie ; — on jouit même, parmi elle, d'une haute estime lorsqu'on met en lumière quelque usage féodal du moyen âge, dont les chroniques poudreuses conservaient seules le souvenir.

Ce que femme veut, Dieu le veut ; — ce proverbe se

vérifie si fréquemment, qu'on doit y voir l'émancipation future de la femme. — Ma résolution ne fut en rien ébranlée; — les obstacles ne se montrent à moi que comme un défi, — et toujours augmentent ma persévérance. — Je vis bien que je ne devais plus avoir recours à un membre du parlement, quelle que fût sa couleur, ni même à un Anglais. — Je m'adressai successivement à plusieurs de messieurs les attachés aux ambassades française, espagnole et allemande; je rencontrai partout des refus, non par la raison que m'avait alléguée le tory, mais par la crainte de se compromettre en choquant l'opinion reçue. — Enfin, chose étrange, je trouvai un Turc, personnage éminent, venu à Londres en mission, qui non-seulement approuva mon projet, mais m'en facilita l'exécution : — il m'offrit un costume complet, sa carte d'entrée, sa voiture et son aimable compagnie. — Avec quelle reconnaissance j'acceptai ses offres!

— Nous prîmes jour; je me rendis à sa demeure avec un Français qui était dans la confidence, et je me revêtis d'un riche costume turc; — ces habits étaient beaucoup trop larges et trop longs pour moi, je m'y trouvais mal à l'aise; mais qui veut la fin doit accepter les moyens.

Londres et ses édifices sont si bien éclairés, qu'on y voit mieux la nuit que le jour. — Je descends de voiture à la porte de la chambre des communes. —

Notre costume attire l'attention sur nous : tous nous regardent, nous suivent, — et j'entends chuchoter autour de moi : *The young Turk appears to be a woman* (ce jeune Turc paraît être une femme). — Comme en Angleterre tout est formalités minutieuses, l'huissier demande au véritable Turc sa carte d'admission, la prend pour la montrer à je ne sais qui, et nous fait attendre plus de dix minutes. — Nous étions restés là au milieu d'un triple rang de curieux, hommes et femmes, qui venaient dans cette dernière antichambre jouir de l'intéressant spectacle de voir passer leurs représentants. — Deux ou trois dames fixèrent leurs regards sur moi et répétèrent assez haut : *There's a woman in turkish clothes* (voilà une femme en habits turcs)!

— Mon cœur battait fort ; — malgré moi je devenais toute rouge ; — j'étais au supplice pendant cette longue attente, parce que j'appréhendais que la rumeur publique ne m'empêchât d'entrer. — Cependant ma contenance imposait, je maîtrisai mon agitation et mon apparence était calme ; car telle est l'influence du costume, qu'en mettant sur ma tête le bonnet turc j'avais pris cette gravité sérieuse habituelle aux musulmans.

— Enfin l'huissier revint et nous dit que nous pouvions entrer.

— Vite, nous nous élançâmes dans le petit escalier de gauche et prîmes place sur le dernier banc, afin de

n'avoir personne derrière nous; — mais là notre costume devient l'objet de l'attention, et bientôt le bruit court par toute la salle que je suis une femme déguisée. — J'appris, dans cette soirée, à connaître les hommes de la haute société anglaise, plus que je ne l'aurais fait durant dix ans de séjour à Londres, dans une position ordinaire. — Je ne saurais exprimer jusqu'à quel point ils poussèrent envers moi l'impolitesse, la grossièreté, je dirai même la brutalité.

Quoique le Turc et moi eussions, en apparence, la contenance calme comme de vrais Ottomans, il était facile de deviner toute la gêne et l'inquiétude que notre position devait nous donner.—Eh bien! sans nul égard pour ma qualité de femme et d'étrangère et pour mon déguisement, tous ces *gentlemen* me lorgnaient, parlaient de moi entre eux et tout haut, venaient passer devant moi, me regardant effrontément sous le nez, puis s'arrêtaient derrière nous dans le petit escalier et s'exprimant à haute voix, afin que nous puissions les entendre, ils disaient en français : « — Pourquoi cette femme s'est-elle introduite dans la chambre? — Quel intérêt peut-elle avoir à assister à cette séance? — Ce doit être une Française. — Elles sont habituées à ne rien respecter. — Mais, en vérité, c'est indécent! — L'huissier devrait la faire sortir. » — Puis ils allaient parler aux huissiers, et ceux-ci me regardaient; — d'autres couraient le dire à des membres de

la chambre, qui se dérangeaient de leur place pour venir me regarder. — J'étais sur des épines! Quel manque de convenance et d'hospitalité! — Mais je laisse là des souvenirs pénibles pour parler de la chambre.

L'aspect de la salle est ce qu'il y a de plus mesquin, de plus bourgeois, de plus boutiquier : — elle forme un carré long, est petite et très-incommode ; le plafond est bas ; les galeries supérieures avancent et cachent, en partie, les bas côtés ; les bancs sont en bois peint couleur de noyer. — Cette salle n'a point de caractère qui annonce sa destination, elle ressemble à tout ce qu'on veut, pourrait, dans un village, servir de chapelle, et ne ferait pas disparate avec une réunion d'épiciers ; elle n'a de dignité, ni dans l'architecture, ni dans les décors. — L'éclairage au gaz est d'une grande richesse, et c'est la seule chose dont on puisse faire l'éloge.

Les honorables s'étendent sur les bancs, en hommes fatigués et ennuyés ; — plusieurs sont couchés entièrement et *dorment*. — Cette société anglaise, qui se martyrise toujours par la stricte observation des règles de l'étiquette, qui attache une si haute importance à la toilette, qu'elle ne s'exempte pas même à la campagne d'en faire trois par jour, — ces Anglais si guindés, qui se formalisent pour le plus petit oubli, pour la moindre négligence, affichent à la chambre un mépris complet pour tous les égards que les usages de la société

imposent. — C'est du bon ton parlementaire de se présenter à la séance, tout crotté, le parapluie sous le bras, en costume de matin ; d'arriver à cheval, d'entrer dans l'assemblée avec des éperons, la cravache à la main et en habit de chasse.

Les êtres insignifiants, si nombreux dans les chambres britanniques, espèrent ainsi faire croire à leurs grandes occupations ou fashionables amusements, et quoique, je le présume, aucun de ces messieurs ne se permît de visiter n'importe lequel de ses collègues en gardant le chapeau sur la tête, tous, dans l'assemblée, affectent de le garder; à la vérité, ils n'exigent pas plus de politesse des autres qu'ils n'en ont pour eux-mêmes! personne dans les tribunes n'ôte son chapeau. — En France on exige cette marque de déférence dans toutes les réunions publiques, il faut croire qu'en Angleterre la chambre des communes pense n'y avoir aucun droit.

Lorsqu'un député parle il ôte son chapeau, — s'appuie sur sa canne ou son parapluie, met ses pouces dans son gilet ou les goussets de son pantalon. — En général, les orateurs parlent très-longuement, ils sont habitués à ce qu'on ne leur prête aucune attention et paraissent eux-mêmes ne pas prendre un vif intérêt à ce qu'ils disent. — Certes il règne là un plus profond silence que dans notre chambre des députés : — la plupart des membres dorment ou lisent leurs journaux. — Nous

avions passé plus d'une heure dans la salle; — deux orateurs s'étaient succédé sans attirer aucune attention, et je commençais à être très-fatiguée.—Je n'entendais pas assez l'anglais pour suivre la discussion et je l'aurais mieux compris que la voix monotone de ces figures de cire ne m'eût pas moins porté sur les nerfs. — Nous nous disposions à aller à la chambre des lords lorsque O'Connell se leva : — à l'instant même tout le monde s'éveilla de sa torpeur parlementaire ; — les députés couchés se redressèrent en se frottant les yeux et se tinrent assis, la lecture des journaux fut interrompue et les chuchotements cessèrent. — Ces figures pâles et froides laissèrent voir l'expression d'une vive attention.

O'Connell est un petit homme gros, à l'encolure carrée, à la tournure commune ; — sa figure est laide, toute ridée, rouge et bourgeonnée; — ses gestes sont brusques et ont quelque chose de trivial; — son costume est en harmonie avec sa personne; — il porte perruque et chapeau à larges bords; son parapluie fait partie de lui-même, ne le quitte jamais et, par sa grandeur, ressemble à celui des rois du Congo. — A le voir dans la rue on le prendrait pour un cocher de fiacre endimanché; mais j'ai hâte de le dire, Dieu a renfermé sous cette enveloppe grossière un être plein de verve et de poésie et l'a envoyé à l'Irlande! — Entre cet homme, qui marche dans la rue,

et le tribun du peuple, il y a une immensité!....

L'orateur du peuple ne se distingue nullement du peuple par l'extérieur, et c'est peut-être une des causes de la puissance qu'il exerce; car, dans cette société corrompue, l'élégance des manières rend suspectes la pureté de l'âme, la vérité des paroles. — Lorsqu'il prend la défense du peuple ou qu'il parle au nom de sa foi religieuse, il est entraînant, sublime! — il fait frémir l'oppresseur!... Sa laideur disparaît, et sa physionomie impressionne comme ses paroles. — Ses petits yeux lancent des éclairs, sa voix est animée, claire, sonore; ses paroles sont bien accentuées, elles vont à l'âme et font naître les plus violentes comme les plus douces émotions; — au *meeting* il provoque à la fois les larmes, la colère, l'enthousiasme et la révolte!!! — Je ne connais rien de si miraculeux que cet homme. — Si la reine Victoria s'appuyait sur un aussi puissant auxiliaire!..... elle achèverait dans quelques années ce que Louis XI ne put accomplir dans tout son règne, et son peuple affranchi la bénirait!

Nous passâmes à la chambre des lords : là aussi on devina mon sexe; mais les manières de ces messieurs furent bien différentes de celles auxquelles j'avais été exposée dans la chambre des délégués de la boutique et de la finance : on me regarda de *loin*, on chuchota en souriant; — mais je n'entendis aucun propos in-

convenant ou impoli ; — je vis bien que je me trouvais en présence de *véritables gentlemen*, indulgents pour les caprices des dames, et se faisant même un point d'honneur de les respecter. — La noblesse anglaise, toute hautaine qu'elle est, a une urbanité de manières, une politesse qu'on chercherait vainement dans les seigneurs de la finance ou dans aucune autre classe.

Comme nous entrions, le duc de Wellington parlait ; son débit était froid, pâle, traînant : — on l'écoutait avec une sorte de déférence ; mais ses paroles ne produisaient aucun effet. — Lord Brougham débita deux ou trois plaisanteries bouffonnes qui provoquèrent les rires bruyants de leurs seigneuries.

La salle des lords ne vaut guère mieux que celle des communes, — elle est bâtie sur le même plan ; — architecture de maçon, — sans ornement.

Messieurs les lords n'ont pas plus de tenue que les membres de la chambre des communes, ils gardent aussi le chapeau sur la tête ; mais là, ce n'est pas vulgarité de manières, c'est orgueil de rang, — et ils exigent que les assistants, dans les tribunes publiques, ou les personnes citées à leur barre, fussent-elles des membres de l'autre chambre, soient découverts. — Après que lord Wellington eut fini de parler, il s'étendit sur son banc dans la position que vulgairement on nomme *les quatre fers en l'air*, — c'est-à-dire que ses jambes reposaient sur le dos du banc supérieur, ce

qui lui mettait la tête en bas; — cette posture était des plus grotesques.

Je sortis de ces deux chambres fort peu édifiée du spectacle qu'elles m'avaient présenté, et très-certainement plus scandalisée des habitudes de messieurs des communes qu'ils ne l'avaient été de mon costume.

VII.

OUVRIERS DES MANUFACTURES.

Alerte, alerte, alerte, enfants
De la grande patrie,
Soldats de l'industrie,
Garde à vous, à vos rangs!
Va, c'est en vain
Qu'en son dédain,
L'oisif raille
De qui travaille;
Toi seul est roi,
Réveille-toi,
Producteur, impose ta loi,
Montre par la pratique,
Au siècle écrivailleur,
L'avenir pacifique
Qui s'ouvre pour le travailleur.
Alerte, alerte, alerte, etc.

Appel,
Chanson par VINCARD,
ouvrier et saint-simonien.

« Les travailleurs sont aujourd'hui les *parias* de la société : il n'est jamais question d'eux dans le parlement, à moins que ce ne soit pour proposer des mesures qui gênent leur liberté et entravent leurs plaisirs. »

(*London and Westminster Review.*)

L'esclavage se montre au début de toutes les sociétés; — les maux qu'il produit le rendent essentiellement transitoire, et sa durée est en raison inverse de sa rigueur. — Si nos pères n'avaient pas eu plus d'humanité pour leurs serfs que les manufacturiers d'Angleterre n'en ont pour leurs ouvriers, la servitude n'eût pas duré tout le moyen âge. — Le prolétariat

anglais, dans quelque profession que ce soit, est une existence tellement atroce, que les nègres qui ont quitté les habitations-sucreries de la Guadeloupe et de la Martinique, pour aller jouir de la *liberté anglaise* à la Dominique et Sainte-Lucie, reviennent, quand ils le peuvent, auprès de leurs maîtres. — Loin de moi la pensée sacrilége de vouloir défendre aucune sorte d'esclavage! Je veux seulement prouver, par ce fait, que la loi anglaise est plus dure pour le prolétaire que le *bon plaisir* du maître français à l'égard de son nègre. L'esclave de la propriété anglaise a, pour gagner son pain et payer les taxes qu'on lui impose, une tâche infiniment plus lourde.

Le nègre est seulement exposé aux caprices de son maître, tandis que l'existence du prolétaire anglais, celle de sa femme, de ses enfants sont à la merci du producteur. — Le calicot, ou tel autre article, baisse-t-il de prix, aussitôt ceux atteints par la baisse, soit filateurs, couteliers, potiers, etc., d'accord entre eux, réduisent les salaires, sans s'inquiéter nullement si les nouveaux salaires qu'ils adoptent suffisent ou non à la nourriture de l'ouvrier; ils augmentent aussi le nombre des heures de travail. — Quand l'ouvrier est à la tâche, ils exigent plus de fini dans son ouvrage, tout en le payant moins, et l'ouvrage où toutes les conditions ne sont pas exactement remplies n'est pas payé. — Cruellement exploité par celui qui l'em-

ploie, l'ouvrier est encore pressuré par le fisc et affamé par les propriétaires de terres; — presque toujours il meurt jeune; sa vie est abrégée par l'excès du travail ou par la nature de ses travaux. — Sa femme et ses enfants ne lui survivent pas longtemps; — attelés à la manufacture, ils succombent par les mêmes causes; — s'ils n'y sont point occupés l'hiver, ils meurent de faim au coin des bornes!

La division du travail poussé à l'extrême limite, et qui a fait faire des progrès si immenses à la fabrication, a annihilé l'intelligence pour réduire l'homme à n'être qu'un engrenage de machines. Si encore l'ouvrier était dressé à exécuter les diverses parties d'une ou plusieurs fabrications, il jouirait de plus d'indépendance; la cupidité du maître aurait moins de moyens de le torturer; ses organes conserveraient assez d'énergie pour triompher de l'influence délétère d'une occupation qu'il n'exercerait que quelques heures. — Les émouleurs des manufactures anglaises ne passent pas trente-cinq ans; l'usage de la meule n'a aucun effet nuisible sur nos ouvriers de Châtellerault, parce que l'émoulage n'est qu'une partie de leur métier, et ne les occupe que peu de temps, tandis que, dans les ateliers anglais, les émouleurs ne font pas autre chose. — Si l'ouvrier pouvait travailler à diverses parties de la fabrication, il ne serait pas accablé par sa nullité, par la perpétuelle inactivité de son intelligence; répé-

tant toute la journée les mêmes choses, — les liqueurs fortes ne deviendraient pas pour lui un besoin pour le faire sortir de la torpeur dans laquelle la monotonie de son travail le plonge, et l'ivrognerie ne mettrait pas le comble à sa misère.

Il faut avoir visité les villes manufacturières, vu l'ouvrier à Birmingham, Manchester, Glascow, Sheffields, dans le Staffordshire, etc., pour se faire une juste idée des souffrances physiques et de l'abaissement moral de cette classe de la population. — Il est impossible de juger du sort de l'ouvrier anglais par celui de l'ouvrier français. — En Angleterre la vie est de moitié plus chère qu'en France, et depuis 1825 les salaires ont subi une telle baisse que presque toujours l'ouvrier est obligé de réclamer les secours de la paroisse pour faire vivre sa famille ; et, comme les paroisses sont accablées par le montant des secours qu'elles accordent, elles en règlent la quotité, relativement aux salaires et au nombre d'enfants de l'ouvrier ; non en raison du prix du pain, mais d'après le prix de la pomme de terre ; — pour le prolétaire anglais le pain est une nourriture de luxe ! — Les ouvriers d'élite, exclus, en raison de leurs salaires, des secours de la paroisse, ne jouissent guère d'un meilleur sort. — La moyenne des salaires qu'ils gagnent ne s'élève pas, m'a-t-on assuré, au delà de 3 ou 4 shillings (3 fr. 75 c. à 5 fr.) par jour, et la moyenne de leur famille est de quatre enfants. — En

comparant ces deux données aux prix des subsistances en Angleterre, on se fera aisément une idée de leur détresse.

La plupart des ouvriers manquent de vêtements, de lit, de meubles, de feu, d'aliments sains et souvent même de pommes de terre!... — Ils sont enfermés douze à quatorze heures par jour dans des salles basses, où l'on aspire, avec un air vicié, des filandres de coton, de laine, de lin; des parcelles de cuivre, de plomb, de fer, etc., et passent fréquemment d'une nourriture insuffisante aux excès de la boisson : — aussi tous ces malheureux sont étiolés, rachitiques, souffreteux; ils ont le corps maigre, affaissé, les membres faibles, le teint pâle, les yeux morts; on les croirait tous affectés de la poitrine. — Je ne sais s'il faut attribuer à l'irritation d'une fatigue permanente, ou au sombre désespoir auquel leur âme est en proie, l'expression de physionomie pénible à voir qui est presque générale chez tous les ouvriers. — Il est difficile de rencontrer leur point visuel, tous tiennent constamment les yeux baissés et ne vous regardent qu'à la dérobée, en jetant sournoisement un coup d'œil de côté (1), — ce qui

(1) Ce regard, que j'ai également remarqué en Amérique aux esclaves, n'est pas, dans les îles Britanniques, particulier aux ouvriers des fabriques. — On le retrouve partout chez tout ce qui est dépendant, subordonné; c'est un des traits caractéristiques des vingt millions de prolétaires. — Il y a néanmoins des exceptions, et c'est presque toujours *chez les femmes* qu'elles se rencontrent.

donne quelque chose d'hébété, de fauve et d'horriblement méchant à ces figures froides, impassibles et qu'une profonde tristesse enveloppe ; — on n'entend pas, dans les manufactures anglaises comme dans les nôtres, des chants, des causeries et des rires. — Le maître ne veut pas qu'un souvenir de l'existence vienne distraire une minute ses ouvriers de leur tâche ; il exige le silence, et il règne un silence de mort, tant la faim de l'ouvrier donne de puissance à la parole du maître ! — Il n'existe entre l'ouvrier et les chefs de l'établissement aucun de ces rapports de familiarité, de politesse, d'intérêt que l'on voit chez nous et qui assoupissent, dans le cœur du pauvre, les sentiments de haine, d'envie, que le dédain, la dureté, l'exigence et le luxe du riche font naître. — On n'entend jamais, dans les ateliers anglais, le maître dire à l'ouvrier : — « Bonjour, père Baptiste ; — eh bien, comment va votre pauvre femme ? — et l'enfant ? — Allons, tant mieux ! — Il faut espérer que la mère sera promptement rétablie ; — dites-lui qu'elle vienne me voir aussitôt qu'elle pourra sortir. » — Un maître croirait s'avilir de parler ainsi à ses ouvriers. — Dans tout chef de manufacture, l'ouvrier voit un homme qui peut le faire chasser de l'atelier où il travaille, aussi salue-t-il servilement les manufacturiers qu'il rencontre ; mais ceux-ci croiraient leur honneur compromis s'ils rendaient le salut.

L'esclavage n'est plus à mes yeux la plus grande des infortunes humaines depuis que je connais le prolétariat anglais : l'esclave est *sûr de son pain pour toute sa vie* et de soins quand il tombe malade; — tandis qu'il n'existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais. — Si celui-ci n'a pas d'ouvrage à donner, l'ouvrier meurt de faim; est-il malade, il succombe sur la paille de son grabat, à moins que, près de mourir, il ne soit reçu dans un hôpital : car c'est une faveur que d'y être admis.—S'il vieillit, si, par suite d'un accident, il est estropié, on le renvoie, et il mendie furtivement de crainte d'être arrêté. — Cette position est tellement horrible, que pour la supporter il faut supposer à l'ouvrier un courage surhumain ou une apathie complète.

L'exiguïté de l'emplacement est générale dans les manufactures anglaises; on mesure avec parcimonie l'espace où l'ouvrier doit se mouvoir. — Les cours sont petites, les escaliers étroits; il est obligé de passer de *côté* autour des machines et des métiers : — il est facile de voir, en visitant une manufacture, que le comfort, le bien-être, ou même la santé des hommes destinés à vivre dans l'usine, ne sont entrés pour rien dans la pensée du constructeur. — La propreté, le plus efficace des moyens de salubrité, est très-négligée; — autant les machines sont soigneusement peintes, vernies, nettoyées et polies, autant les cours sont sales et pleines

d'eaux stagnantes, les planchers poudreux, les carreaux de vitre malpropres. — A dire vrai, si les bâtiments, les ateliers, étaient propres, coquets, et entretenus comme les manufactures d'Alsace, les haillons de l'ouvrier anglais paraîtraient encore plus hideux. — Mais n'importe, que ce soit incurie ou calcul, cette malpropreté n'en est pas moins un surcroît de maux pour l'ouvrier.

L'Angleterre n'a plus de grandeur qu'en industrie; mais elle est gigantesque, vue dans les instruments ~~pus~~ à l'esprit mathématique des temps modernes, instruments magiques qui pétrifient tout autour d'eux! — Les docks, les chemins de fer, les immenses proportions des manufactures, donnent l'idée de l'importance du commerce et de l'industrie britanniques.

La puissance des machines, leur application à tout, étonnent et frappent l'imagination de stupeur! — La science humaine, incorporée dans des milliers de formes, remplace les fonctions de l'intelligence; — avec les machines et la division du travail, on n'a besoin que de moteurs : le raisonnement, la réflexion, sont inutiles.

J'ai vu une machine à vapeur de la force de 500 chevaux (1)! — Rien de plus terriblement impo-

(1) Je l'ai vue à Birmingham. — Les propriétaires de l'usine m'ont assuré que la force de cette machine à vapeur pouvait être portée à celle de 500 chevaux : elle fait tourner plus de deux cents poulies, et met en

sant que la vue du mouvement imprimé à ces masses de fer dont les proportions colossales effrayent l'imagination et semblent dépasser la puissance de l'homme! — Ce moteur à la force hyperbolique est placé dans un vaste local, où il fait fonctionner un nombre considérable de machines travaillant le fer et le bois. Ces énormes barres de fer poli, qui s'élèvent et s'abaissent quarante ou cinquante fois par minute et impriment un mouvement de va-et-vient à la langue du monstre qui semble aspirer tout pour tout engloutir, les terribles gémissements qu'il pousse, les révolutions rapides de l'immense roue qui sort de l'abîme pour y rentrer aussitôt, ne laissant jamais voir que la moitié de sa circonférence, jettent dans l'âme un sentiment d'effroi. — En présence du monstre on ne voit que lui, on n'entend que sa respiration.

Revenu de votre stupeur, de votre épouvante,—vous cherchez l'homme; — on le distingue à peine, réduit par les proportions de tout ce qui l'entoure, à la grosseur d'une fourmi : — il est occupé à mettre sous le tranchant de deux grandes courbes, qui présentent la forme d'une mâchoire de requin, d'énormes barres de

mouvement des scieries à planches, des ciseaux pour couper le fer, des laminoirs de toutes dimensions, un assortiment de machines pour faire des cuillers de zinc, etc. On a mis devant moi une pièce de *six pence* (douze sous) sous une presse, pour me donner l'idée de la force de sa pression; il en est sorti 42 yards (36 aunes) d'une petite bande d'*argent-papier* mince comme une pelure d'oignon.

fer, que cette machine coupe avec la netteté d'un damas qui trancherait un navet.

Si d'abord je ressentis de l'humiliation à voir l'homme annihilé, ne fonctionnant plus lui-même que comme une machine, je vis bientôt l'immense amélioration qui ressortirait un jour de ces découvertes de la science : — la force brutale anéantie, — le travail matériel exécuté dans moins de temps, et plus de loisir laissé à l'homme pour la culture de son intelligence; — mais pour que ces grands bienfaits se réalisent il faut une révolution sociale. — Elle arrivera! — car Dieu n'a pas révélé aux hommes ces admirables inventions pour les réduire à n'être que les ilotes de quelques manufacturiers et propriétaires de terres.

La bière et le gaz sont à Londres deux grandes branches de la consommation. — J'allai visiter la superbe brasserie de *Barclay-Perkins*, qui certes, vaut bien la peine d'être vue. — Cet établissement est très-spacieux; rien n'a été épargné pour le matériel de cette usine. — Il m'a été impossible d'apprendre le chiffre des litres de bière qu'elle fabrique chaque année; — mais, à en juger par la grandeur des cuves, il doit s'élever à une quantité extraordinaire. — C'est dans une de ces cuves, la plus grande il est vrai, que MM. Barclay-Perkins donnèrent, à une des altesses royales d'Angleterre, un dîner où plus de cinquante convives assistèrent. La hauteur de cette cuve est de

30 mètres (90 pieds). — Partout où la vapeur peut agir la force de l'homme est exclue, et ce qui frappe le plus dans cette brasserie, c'est le petit nombre d'ouvriers employés pour faire des travaux aussi immenses.

Une des grandes usines de gaz est celle située dans *Horse ferry road Westminster* (j'ai oublié le nom de la société). — On ne visite cette fabrique qu'avec un billet d'admission.

Dans ce palais manufacturier il y a une abondance de machines et de fer poussée jusqu'à la profusion; tout est en fer : — les trottoirs, les bornes, les escaliers, certains planchers, la toiture des hangars, etc.; — on reconnaît que rien n'a été épargné pour rendre solides les bâtiments et les ustensiles. — Je vis là des cuves en fonte et en zinc aussi hautes qu'une maison à quatre étages et larges en proportion. — J'aurais bien désiré savoir combien de milliers de tonnes elles peuvent contenir; mais le *foreman* (contre-maître) qui m'accompagnait fut, à cet égard, aussi réservé que celui de la brasserie de Barclay-Perkins l'avait été sur le chiffre des litres de bière, — d'un silence absolu.

Nous entrâmes dans le grand *chauffoir* : — les deux rangées de fourneaux placés de chaque côté étaient allumées; — cette fournaise ne rappelle pas mal les descriptions que l'imagination des poëtes de l'antiquité nous a laissées des forges de Vulcain, avec

cette différence qu'une activité et une intelligence divines animaient les cyclopes, tandis que les noirs serviteurs des fournaises anglaises sont mornes, silencieux et anéantis.—Il se trouvait là une vingtaine d'hommes remplissant leur tâche avec exactitude, mais lenteur. — Ceux qui n'étaient pas occupés restaient immobiles, les yeux fixés à terre, ils n'avaient pas même assez d'énergie pour essuyer la sueur qui leur coulait de toutes parts. — Trois ou quatre me regardèrent avec des yeux dont la vue s'était enfuie;—les autres ne détournèrent pas la tête. — Le *foreman* me dit qu'on choisissait les chauffeurs parmi les hommes les plus forts, que néanmoins tous devenaient poitrinaires au bout de sept ou huit ans d'exercice et mouraient de phthisie. — Cela m'expliqua la tristesse, l'apathie empreintes sur la figure et dans tous les mouvements de ces malheureux.

On exige d'eux un travail auquel les forces humaines ne peuvent résister. — Ils sont nus, sauf un petit caleçon de toile; — quand ils sortent ils jettent un paletot sur leurs épaules.

Quoique l'espace qui sépare les deux rangées de fourneaux me parût avoir de 50 à 60 pieds, le plancher était tellement chaud que la chaleur pénétra mes souliers immédiatement, au point de me faire lever les pieds comme si je les eusse posés sur des charbons ardents. — On me fit monter sur une grosse pierre,

et, bien qu'isolée du sol, elle était *chaude*. — Je ne pus rester dans cet enfer, ma poitrine s'emplissait, l'odeur du gaz me montait au cerveau, la chaleur me suffoquait.—Le *foreman* me conduisit au bout du chauffoir, sur un balcon, d'où je pouvais tout voir sans être aussi fortement incommodée.

Nous fîmes le tour de l'établissement. Je fus dans l'admiration de toutes ces machines, de la perfection, de l'ordre avec lesquels tous les travaux sont conduits; cependant les précautions prises ne préviennent pas tous les accidents, il en arrive de fréquents qui causent de grands désastres, blessent les hommes, et parfois les tuent.—Oh ! mon Dieu ! un progrès ne saurait-il donc s'opérer qu'aux dépens de la vie d'un certain nombre d'individus!

Le gaz de cette fabrique va, par des conduits, éclairer les quartiers d'Oxford-street jusqu'à Regent-street.

L'air qu'on respire dans cette usine est réellement empesté ! à chaque instant des miasmes méphitiques viennent vous saisir. — Je sortis de dessous un hangar, espérant respirer dans la cour un air plus pur; mais partout j'étais poursuivie par les exhalaisons infectes du gaz et les odeurs de houille, de goudron, etc.

Je dois dire aussi que le local est très-sale. — La cour, remplie d'eaux stagnantes, de monceaux d'ordures, témoigne de l'extrême négligence dans ce qui concerne la propreté ; — à la vérité la nature des ma-

tières desquelles on obtient le gaz exigerait un service très-actif pour entretenir la propreté, mais deux hommes suffiraient à cette tâche, et, avec cette légère augmentation de dépense, on assainirait l'établissement.

J'étais asphyxiée, j'avais hâte de fuir ce foyer de puanteur, lorsque le *foreman* me dit : — « Restez encore un instant, — vous verrez quelque chose de curieux : les chauffeurs vont retirer le coke des fours. »

J'allai me percher de nouveau sur le balcon : — de là je vis un des plus épouvantables spectacles qui eussent encore frappé mes regards.

Le chauffoir est au premier étage, au-dessous se trouve la cave destinée à recevoir le coke ; — les chauffeurs, armés de longs fourgons en fer, ouvrirent les fours et en tirèrent le coke, qui, tout enflammé, tomba par torrents dans cette cave. — Rien de plus terrible, de plus majestueux, que ces bouches vomissant des flammes ! Rien de plus magique que cette cave soudainement éclairée par les charbons ardents qui se précipitaient, comme du haut d'un rocher les flots de la cataracte, et comme eux s'engouffrent dans l'abîme ! — Rien de plus effrayant que la vue des chauffeurs, qui ruissellent de même que s'ils sortaient de l'eau, et sont éclairés devant et derrière par ces horribles brasiers, dont les langues de feu paraissent s'avancer sur eux comme pour les dévorer. — Oh ! non, il est impossible de voir un spectacle plus effrayant !

Quand les fours furent à moitié vides, des hommes montés sur des cuves placées aux quatre coins de la cave jetèrent de l'eau pour éteindre le coke; — alors l'aspect du chauffoir changea : — il s'éleva de la cave une trombe de fumée noire, épaisse et brûlante qui monta majestueusement et sortit par la toiture qu'on avait ouverte exprès pour lui livrer passage. — Je ne distinguai plus les bouches des fours qu'à travers ce nuage qui rendait les flammes plus rouges, les lames de feu plus effrayantes; — les corps des chauffeurs, de blancs qu'il étaient, devinrent noirs, et ces infortunés, qu'on aurait pris pour des diables, se confondirent dans ce chaos infernal. Surprise par la fumée du coke, je n'eus que le temps de descendre précipitamment.

J'attendis la fin de l'opération, voulant savoir ce que ces pauvres chauffeurs allaient devenir. — Je m'étonnais de ne voir arriver aucune femme. — Mon Dieu! pensai-je, ces ouvriers sont-ils donc sans mère, sans sœur, n'ont-ils ni femme, ni fille, attendant, à la porte, leur sortie de l'ardente fournaise, afin de les laver à l'eau tiède, de les envelopper dans des chemises de flanelle, de leur faire prendre un breuvage nourrissant, fortifiant, puis de leur dire quelques paroles d'amitié, d'amour qui consolent, encouragent et aident l'homme à supporter les plus cruelles misères. J'étais dans l'anxiété : — pas une femme ne parut. — Je de-

mandai au *foreman* où ces hommes, baignés de sueur, allaient prendre du repos.

— Ils vont se jeter sur un lit qui est sous ce hangar, me répondit-il froidement, et au bout d'une couple d'heures ils recommenceront à chauffer.

Ce hangar, ouvert à tous les vents, ne garantit que de la pluie, il y fait un froid glacial. — Une espèce de matelas, qu'on ne distingue point du charbon qui l'entoure, est placé dans un des coins;—je vis les chauffeurs s'étendre sur ce matelas dur comme la pierre. — Ils étaient couverts d'un paletot très-sale, pénétré de sueur et de poussière de charbon à un tel point qu'on n'en pouvait deviner la couleur. — Voilà, me dit le *foreman*, comment ces hommes deviennent poitrinaires, — c'est en passant sans nulle précaution du chaud au froid.

Cette dernière observation du *foreman* produisit sur moi un tel effet, que je sortis de l'usine dans un état d'exaspération.

Ainsi la vie des hommes est à prix d'argent; et, quand la tâche exigée doit les faire mourir, l'industriel en est quitte pour augmenter les salaires!!! Mais c'est encore pis que la *traite des nègres!*... — Au-dessus de cette énormité monstrueuse je ne vois que l'anthropophagie!!! — Les propriétaires d'usines, de manufactures peuvent, sans en être empêchés par la loi, disposer de la jeunesse, de la séve de centaines d'hommes, acheter leur existence, et la sacrifier, afin de gagner

de l'argent! le tout moyennant un salaire de 7 à 8 shillings par jour, 8 fr. 75 c. à 10 fr.!!!

Je ne sache point qu'aucun des chefs d'usines semblables à celles dont je viens de parler ait eu l'humanité de faire disposer une chambre qui serait chauffée modérément, contiendrait des baignoires d'eau tiède, des matelas, des couvertures de laine, où les chauffeurs viendraient, en sortant de leur fournaise, se laver, et se reposeraient, bien enveloppés, dans une atmosphère en rapport avec celle qu'ils quittent. — Réellement c'est une honte, une infamie pour un pays que les choses se passent comme je viens de les raconter.

En Angleterre, lorsque les chevaux arrivent à la poste, on s'empresse de leur jeter une housse sur les reins, d'essuyer leur sueur, de leur laver les pieds; puis on les fait entrer dans une écurie bien close, garnie de litière bien sèche.

Il y a quelques années qu'on rapprocha les relais après avoir reconnu que les distances auxquelles ils étaient placés abrégeaient la vie des chevaux par leur trop grande longueur; — oui, mais un cheval coûte 40 à 50 livres sterling à l'industriel, tandis que le pays lui fournit des hommes *pour rien!*.....

VIII.

FILLES PUBLIQUES.

« There is no country, or city or town where this evil is so sys-
« tematically, so openly or so extensively carried on, as in England
« and her chief city. »

Rapport of Mr Talbot, *secretary of the London society for the prevention of juvenile prostitution.*

Il n'existe point de pays, de cité ou de ville où ce mal (la prostitution) soit si systématiquement, si ouvertement ou si extensivement fait qu'en Angleterre et dans sa capitale.

Rapport de M. Talbot, *secrétaire de la société de Londres pour prévenir la* prostitution de l'enfance.

Maintenant, je demande à tout être tant soit peu intelligent si, dans l'intérêt des générations présentes et futures, il est utile ou non d'étudier et d'observer les prostituées, et si l'homme qui se dévoue à ces recherches, qui en affronte les dégoûts, qui y sacrifie son temps, sa fortune et ses peines, mérite bien ce mépris que les préjugés enfantés par l'ignorance ont entretenu jusqu'à ce jour. Quant à moi, qui crois voir les choses sous leur véritable esprit, et qui sais que la considération attachée aux travaux n'est pas toujours proportionnée aux services qu'ils rendent, ni aux difficultés qu'ils peuvent offrir, *je m'en remets au jugement des hommes sensés qui voient et apprécient les intentions, et, tout en respectant les préjugés des autres, je déplore leur aveuglement.*

De la prostitution dans la ville de Paris.
Parent-Duchatelet.

Jamais je n'ai pu voir une fille publique sans être émue d'un sentiment de compassion pour nos sociétés, sans éprouver du mépris pour leur organisation et de la haine pour leurs dominateurs qui, étrangers

à toute pudeur, à tout respect pour l'humanité, à tout amour pour leurs semblables, réduisent la créature de Dieu au dernier degré d'abjection ! — la ravalent au-dessous de la brute !

Je comprends le brigand qui détrousse les passants sur les grands chemins et livre sa tête à la guillotine ; — je comprends le soldat qui joue continuellement sa vie et ne reçoit en échange qu'un sou par jour ; — je comprends le matelot qui expose la sienne à la fureur des mers ; — tous trois trouvent dans leur *métier* une poésie sombre et terrible ! — mais je ne saurais comprendre la fille publique ! s'abdiquant elle-même ! annihilant, et sa volonté, et ses sensations ; — livrant son corps à la brutalité et à la souffrance, — et son âme au mépris ! — La fille publique est pour moi un impénétrable mystère..... — Je vois dans la prostitution une folie affreuse, ou elle est tellement sublime que mon *être humain* n'en peut avoir conscience. — Braver la mort n'est rien ; — mais quelle mort affronte la fille publique ! — elle s'est fiancée à la douleur, vouée à l'abjection ! — tortures physiques incessamment répétées, — mort morale de tous les instants ! — et *mépris de soi-même !!!*

Je le répète, il y a là du sublime ! ou de la folie !

La prostitution est la plus hideuse des plaies que produit l'inégale répartition des biens de ce monde ; cette infamie flétrit l'espèce humaine et dépose contre

l'organisation sociale bien plus haut que le crime; — les préjugés, la misère, l'ilotisme combinent leurs funestes effets pour amener cette révoltante dégradation. — Oui, si vous n'aviez imposé à la femme la chasteté pour vertu sans que l'homme y fût astreint, elle ne serait pas repoussée de la société pour avoir cédé aux sentiments de son cœur, et la fille séduite, trompée, abandonnée ne serait pas réduite à se prostituer; — oui, si vous l'admettiez à recevoir la même éducation, à exercer les mêmes emplois et professions que l'homme, elle ne serait point plus fréquemment que lui atteinte par la misère; — oui, si vous ne l'exposiez pas à tous les abus de la force, par le despotisme du pouvoir paternel et l'indissolubilité du mariage, elle ne serait jamais placée dans l'alternative de subir l'oppression et l'infamie !

La vertu ou le vice suppose la liberté de bien ou mal faire ; mais quelle peut être la morale de la femme qui ne s'appartient pas, qui n'a rien en propre, et qui, toute sa vie, a été dressée à se soustraire à l'arbitraire par la ruse, à la contrainte par la séduction? — et lorsqu'elle est torturée par la misère, qu'elle voit la jouissance de tous les biens affectée aux hommes, l'art de plaire, dans lequel elle a été élevée, ne la conduit-il pas inévitablement à la prostitution?

Ainsi donc que cette monstruosité soit imputée à votre état social, et que la femme en soit absoute!

— Tant qu'elle est soumise au joug de l'homme ou du préjugé, qu'elle ne reçoit point d'éducation professionnelle, qu'elle est privée de ses droits civils, il ne saurait exister de loi morale pour elle! — Tant qu'elle ne peut obtenir la jouissance des biens que par l'influence qu'elle exerce sur les passions, qu'il n'y a pas de titre pour elle, et qu'elle est dépouillée, par son mari, des propriétés qu'elle a acquises par son travail ou que son père lui a données, qu'elle ne peut s'assurer l'usage des biens et de la liberté qu'en vivant dans le célibat, il ne saurait exister de loi morale pour elle! —et on peut affirmer que, jusqu'à ce que l'émancipation de la femme ait eu lieu, la prostitution ira toujours croissant.

Les richesses sont plus inégalement réparties en Angleterre que nulle autre part, la prostitution y doit donc être plus considérable. — Le droit de tester n'est pas restreint par la loi anglaise, et les préjugés aristocratiques qui règnent chez ce peuple, depuis le manoir du lord jusque dans l'humble cabane du *cottager*, font instituer *un héritier* dans toutes les familles; en conséquence, les filles n'ont que de faibles dots, à moins qu'elles ne soient sans frère.

Cependant il n'existe que peu d'emplois pour les femmes qui ont reçu quelque éducation; ensuite les fanatiques préjugés de sectes font repousser de toute maison, souvent même du toit paternel, les filles qui

ont été séduites et trompées ; — et la plupart des riches propriétaires de la campagne, des manufacturiers et des chefs d'usines se font un jeu de les séduire et de les tromper. — Ah ! que ces capitalistes, que ces propriétaires du sol, que les prolétaires rendent si riches par l'échange de quatorze heures de travail contre un morceau de pain, sont loin de balancer, par l'usage qu'ils font de leur fortune, les maux et désordres de tous genres qui résultent de l'accumulation des richesses dans leurs mains ! — Ces richesses presque toujours alimentent l'orgueil, et fournissent aux excès d'intempérance et de débauche ; en sorte que le peuple perverti par son affreuse misère est encore corrompu par les vices des riches.

Les filles nées dans la classe pauvre sont poussées à la prostitution par la faim ; — les femmes sont exclues des travaux de la campagne, et, quand elles ne sont pas occupées dans les manufactures, elles n'ont pour toute ressource que la servitude ou la prostitution !

Allons, mes sœurs, marchons la nuit comme le jour ;
A toute heure, à tout prix, il faut faire l'amour,
Il le faut, ici-bas le destin nous a faites
Pour garder le ménage et les femmes honnêtes (1).

Les filles publiques à Londres sont si nombreuses qu'à toute heure on en voit partout ; elles affluent dans toutes les rues ; mais à certaines époques de la journée elles se rendent des quartiers éloignés, où

(1) *Lazare*, par Auguste Barbier.

la plupart demeurent, dans les rues où la foule se rencontre, et aux promenades et théâtres. — Il est rare qu'elles reçoivent les hommes chez elles, les propriétaires des maisons presque toujours s'y opposent, et puis les logements qu'elles occupent sont trop mesquinement meublés. — Les filles amènent leurs *captures* dans des maisons destinées à leur métier ; maisons qui existent de distance en distance dans tous les quartiers, sans exception, et sont, d'après ce que rapporte M. le docteur Ryan, aussi nombreuses que les boutiques de *gin* (1).

Je suis allée comme observatrice, accompagnée de deux amis armés de cannes, visiter, entre sept et huit heures du soir, le nouveau quartier auquel aboutit le pont de Waterloo et que traverse la large et longue rue de Waterloo-road. — Ce quartier est presque entièrement peuplé de prostituées et de suppôts de la prostitution. — Ce ne serait pas sans courir d'imminents dangers qu'on le parcourrait seul le soir. — Nous étions en été, et la soirée était très-chaude ; les filles se tenaient aux fenêtres ou assises devant leurs portes, riant et jouant avec leurs *souteneurs*. — Demi-vêtues, plusieurs *nues jusqu'à la ceinture*, elles révoltaient, provoquaient le dégoût, tandis que l'expression de cynisme et de crime qu'on lisait sur la figure des souteneurs faisait naître l'effroi.

(1) Prostitution in London.

En général ces souteneurs étaient de très-beaux hommes, jeunes, grands et forts; mais, à leur air commun et grossier, on croyait voir ces animaux qui n'ont que leurs appétits pour instinct.

Plusieurs nous accostèrent en nous demandant si nous voulions une chambre.... — Comme nous leur répondions négativement, un plus effronté que les autres nous dit d'un ton menaçant : — Que venez-vous donc faire dans ce quartier, si vous ne voulez pas de chambre pour y faire entrer *votre dame?* — J'avoue que je n'aurais pas voulu me trouver seule en face de cet homme.

Nous parcourûmes ainsi toutes les rues adjacentes de Waterloo-road, et nous vînmes nous asseoir sur le pont pour observer un autre spectacle. — Nous y vîmes passer les filles du quartier de Waterloo-road, qui le soir, entre huit et neuf heures, vont par *bandes* dans le *west end* de la ville,—où elles font leur métier pendant la nuit et reviennent chez elles vers huit ou neuf heures du matin.

Les filles parcourent toutes les promenades et les rues où la foule se porte; celles qui aboutissent à la bourse, aux heures où l'on s'y rend, les abords des théâtres et autres lieux publics; à l'heure du demi-prix elles envahissent tous les spectacles, et s'emparent des foyers dont elles font leur salon de réception. — (Voir le chapitre *Théâtre.*) Après le spectacle les filles

se rendent aux *finishes* : — ce sont d'ignobles cabarets ou de vastes et somptueuses tavernes où l'on va finir la nuit.

Les *finishes* (1) se lient aux mœurs anglaises comme l'estaminet aux habitudes allemandes et l'élégant café aux usages français. — Dans les uns, le clerc de procureur, le commis marchand boivent de *l'ale*, fument du mauvais tabac et ribotent avec des filles salement vêtues; — dans les autres, la fashion boit du punch au cognac, du vin de France et du Rhin, du *Sherry* et du *Porto* : elle fume d'excellents cigares de la Havane, rit et joue avec des filles jeunes, belles et richement vêtues. — Mais, dans ceux-ci comme dans ceux-là, l'orgie s'y montre dans toute sa brutalité, dans toute son horreur !

(1) Il existe, dans diverses parties de la ville monstre, de splendides salons où s'assemblent jusqu'à deux cents prostituées richement vêtues. Ces lieux sont visités par des fashionables et riches jeunes gens qui choisissent là des femmes. Ces salons sont annexés à des tavernes qui deviennent les sources d'immenses richesses. Ils ne sont pas exclusivement confinés au *west end* de la ville, ou dans Londres au delà de *Temple-bar*. Ils sont connus ailleurs sous le nom de *longues chambres;* on les trouve particulièrement sur les bords de la Tamise, là où les matelots abondent. Quelques-unes de ces *longues chambres* peuvent contenir cinq cents personnes.

Les prostituées sont placées en rang dans ces maisons comme le bétail dans *Smith-field-market*, jusqu'à ce que les visiteurs, matelots ou autres viennent choisir leur femme. Celui qui a fait son choix entre dans un autre spacieux appartement de l'établissement, où, après de copieuses libations et des danses, la fille l'emmène chez elle; là il achève de se stupéfier par des boissons empoisonnées, et alors il est rançonné, volé et battu par les *souteneurs*. (Page 189, *Prostitution in London*, par le docteur Ryan.)

On m'avait raconté, au sujet des *finishes*, des scènes de débauche que je me refusais à croire. — Je me trouvais à Londres pour la quatrième fois, et j'étais venue avec la ferme intention de tout connaître. Je me décidai donc à surmonter ma répugnance, et à aller moi-même dans un de ces *finishes*, afin de juger du degré de confiance que je devais accorder aux diverses peintures qui m'en avaient été faites.—Les mêmes amis qui étaient venus m'accompagner à Waterloo-road s'offrirent encore de me servir de cicerone.

C'est un spectacle à voir, et qui fait mieux connaître l'état moral de l'Angleterre que tout ce qu'on pourrait dire. — Ces tavernes splendides ont une physionomie toute particulière. — Il semble que les habitués de ces palais soient voués à la nuit; ils vont dormir lorsque le soleil commence à éclairer l'horizon, et se réveillent après son coucher. — A l'extérieur ces palais-tavernes (*gin-palaces*), soigneusement fermés, n'indiquent que le sommeil et le silence; mais à peine le portier vous a-t-il ouvert la petite porte par où entrent les initiés, que vous êtes ébloui par les vives et brillantes lumières s'échappant de mille becs de gaz. — Au premier est un immense salon divisé en deux dans sa longueur. Dans l'une des divisions est une rangée de tables séparées par des cloisons en bois, comme dans tous les restaurants anglais; aux deux côtés des tables sont des bancs en forme de

sofas; en face, dans l'autre division, est une estrade où des filles de joie, en grand costume, se tiennent en *montre*. — Elles agacent les hommes du regard et de la parole. — Lorsqu'on leur répond, elles mènent le galant gentleman à une des tables qui toutes sont chargées de viandes froides, de jambons, de volailles, de pâtisseries, et de toute espèce de vins et liqueurs.

Les *finishes* sont les temples que le matérialisme anglais élève à ses dieux! — Les domestiques qui desservent ceux-ci sont richement vêtus; les industriels propriétaires de l'établissement saluent humblement les convives *mâles* qui viennent y échanger leur or contre de la débauche.

— Vers minuit les habitués commencent à arriver. — Plusieurs de ces tavernes sont les rendez-vous de la haute société, où l'élite de l'aristocratie se rassemble. — D'abord les jeunes lords se couchent sur les bancs en forme de sofas, fument et plaisantent avec les filles; puis, après plusieurs libations, les vapeurs du champagne, l'alcool du madère exaltent leur cerveau, les illustres rejetons de la noblesse anglaise, les très-honorables du parlement quittent leur habit, dénouent la cravate, ôtent le gilet et les bretelles. — Ils établissent leur *boudoir particulier* dans *un cabaret public*. — Pourquoi se gêneraient-ils? ne payent-ils pas très-cher le droit d'imposer leur mépris? et quant à celui qu'ils inspirent, ils s'en moquent. — L'orgie va toujours *cres-*

cendo; entre quatre et cinq heures du matin, elle atteint son apogée.

Oh! alors, il faut une certaine dose de courage pour rester là, muet spectateur de tout ce qui se passe!....

Quel digne emploi ils font de leurs immenses fortunes ces nobles seigeurs anglais! comme ils sont beaux, comme ils sont généreux lorsqu'ils ont perdu l'usage de leur raison et qu'ils offrent cinquante, cent guinées à une prostituée, si elle veut se prêter à toutes les obscénités que l'ivresse enfante.....

Dans les *finishes* il y a toutes sortes d'amusements.... — Un des plus goûtés est de *soûler* une fille jusqu'à ce qu'elle tombe morte ivre : alors on lui fait avaler du *vinaigre* dans lequel de la *moutarde* et du *poivre* ont été délayés ; ce breuvage lui donne presque toujours d'horribles convulsions, et les soubresauts, les contorsions de cette malheureuse provoquent les rires et amusent infiniment l'*honorable société*. — Un divertissement fort apprécié aussi dans ces fashionables réunions, c'est de jeter sur les filles qui gisent mortes ivres sur le plancher un verre de *n'importe quoi*. — J'ai vu des robes de satin qui n'avaient plus aucune couleur; c'était un mélange confus de souillures ; le vin, l'eau-de-vie, la bière, le thé, le café, la crême, etc., y dessinaient mille formes fantasques, —

écriture diaprée de l'orgie : oh! la créature humaine ne saurait descendre plus bas (1)!

L'aspect de cette débauche méphistophélique révolte, épouvante, et ses exhalaisons viennent soulever le cœur; l'air est chargé de miasmes infects; l'odeur des viandes, des boissons, de la fumée de tabac et d'autres plus fétides encore...., toutes ces émanations vous saisissent à la gorge, vous serrent les tempes et vous donnent le vertige : oh! c'est horrible!!!....— Cependant cette vie, qu'elles recommencent *chaque nuit,* est pour les filles publiques leur seule espérance de fortune, car elles n'ont aucune prise sur l'Anglais *à jeun.* — *L'Anglais à jeun est chaste jusqu'à la pruderie.*

C'est ordinairement vers sept ou huit heures du matin qu'on se retire du *finish.* — Les domestiques vont

(1) Je vis dans ce *finish* quatre ou cinq femmes superbes ; la plus remarquable était une Irlandaise d'une beauté extraordinaire ; bien qu'une habituée, son entrée dans la salle fit sensation, et excita une légère rumeur. — Quant à moi, mes yeux se remplirent de larmes.— Quelle belle créature !!! Reine d'Angleterre, on serait venu de tous les points du monde pour l'admirer !

Elle entra vers deux heures du matin, vêtue avec une simplicité élégante qui rehaussait encore l'éclat de sa beauté. Elle avait une robe de satin blanc, ses gants demi-longs laissaient voir ses jolis bras ; — de charmants petits souliers roses dessinaient ses pieds mignons, et une espèce de diadème en perles couronnait sa tête. — Trois heures après, cette même femme gisait à terre *morte ivre!* — Sa robe était dégoûtante ! — Chacun jetait sur ses belles épaules, sur sa magnifique poitrine, des verres de vin, de liqueur, etc. — Les garçons de la taverne la foulaient aux pieds comme un paquet d'ordures.— Oh ! il faut avoir été témoin d'une aussi indigne profanation de l'être humain pour y croire....

chercher des fiacres; ceux qui se tiennent encore sur leurs jambes cherchent leurs vêtements, les ramassent, et se retirent chez eux; quant aux autres, les garçons de la taverne les rhabillent comme ils peuvent, avec les premiers habits qui leur tombent sous la main, les portent dans le fiacre, et indiquent au cocher l'adresse du *paquet* qu'ils lui donnent. — Très-souvent il arrive qu'on ignore la demeure de ces individus; alors ils sont déposés dans une salle au fond de la maison, où on les couche tout bonnement sur la paille. Cette salle s'appelle le *trou des ivrognes*. Ils restent là jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leurs sens assez pour pouvoir dire où ils veulent être conduits.

Il est inutile de dire que les objets consommés dans ces tavernes se payent à d'énormes prix; aussi les ivrognes en sortent-ils la bourse entièrement vide, heureux si la cupidité de leur sirène leur a fait grâce de la montre, du lorgnon aux branches d'or, ou de toute autre chose de prix.

Dans cette ville d'intempérance la vie des filles publiques de toutes les classes est de courte durée. Qu'elle en ait envie ou non, la prostituée est obligée de boire des boissons alcooliques. Quel tempérament pourrait tenir à de continuels excès! Aussi trois ou quatre ans sont la période d'existence de la moitié des prostituées de Londres; il en est qui résistent sept ou huit ans, mais c'est le terme extrême que peu attei-

gnent et que seulement de très-rares exceptions dépassent. — Beaucoup meurent de mauvaises maladies ou de fluxions de poitrine dans les hôpitaux, et quand elles n'y peuvent être admises elles succombent à leurs maux dans d'affreux réduits; éprouvant la privation d'aliments, de remèdes, de soins, enfin de toutes choses.

Le chien rencontre, en mourant, le regard de son maître, tandis que la prostituée finit au coin d'une borne, sans que personne jette sur elle un regard de pitié !

80 à 100,000 filles, la fleur de la population, vivent à Londres par la prostitution. — Chaque année, 15 ou 20,000 de ces malheureuses s'étiolent et meurent de la mort du lépreux, — dans un total abandon (1). Chaque année, un nombre plus considrable encore vient remplacer celles dont l'affreuse existence est achevée.

Pour s'expliquer une prostitution aussi colossale, il est nécessaire d'avoir présent à l'esprit l'immense accroissement qu'ont pris les richesses en Angleterre depuis cinquante ans, et se rappeler que, chez tous les peuples et à toutes les époques, les sensualités se sont développées avec les richesses. Le mobile du

(1) Le bill qui oblige à faire enregistrer les morts est très-récent, et les éléments manquent encore pour déterminer d'une manière rigoureuse le chiffre de la mortalité des filles publiques.

commerce est devenu si puissant parmi les Anglais, qu'il a renversé tous les autres; pas un d'eux dont la pensée dominante ne soit de gagner de l'argent (*to make money*) : les cadets des plus riches familles sont aussi dans la nécessité de faire fortune, et nul n'est satisfait de celle qu'il possède.

L'amour de l'argent, implanté dans le cœur des jeunes gens dès l'âge le plus tendre, détruit les affections de famille ainsi que toute compassion aux maux d'autrui, et n'y laisse croître aucun sentiment d'amour. — L'amour n'entre pour rien dans leur vie; c'est sans amour qu'ils séduisent une jeune fille, c'est sans amour qu'ils se marient : le jeune homme *épouse une dot*, délaisse sa femme et en va dissiper la fortune dans les maisons de jeu, les clubs et les *finishes* du *west end*. — Oh! que cette vie toute matérielle des appétits et des intérêts est repoussante! Jamais société présenta-t-elle un aspect aussi hideux? l'argent pour moteur; — et pour toute jouissance, le vin et les prostituées!

A Londres toutes les classes sont profondément corrompues : dans l'enfance le vice devance l'âge; dans la vieillesse il survit à des sens éteints, et les maladies de la débauche ont pénétré dans toutes les familles.— La plume se refuse à tracer les égarements, les turpitudes dans lesquels se laissent entraîner des hommes blasés, qui n'ont que des sens, et dont l'âme est inerte,

le cœur flétri, l'esprit sans culture. Devant une telle dépravation, saint Paul se serait écrié : — Anathème sur les fornicateurs! — et il aurait fui cette île en secouant la poussière de ses pieds.

A Londres on est sans commisération pour les victimes du vice; le sort de la fille publique n'inspire pas plus de pitié que celui de l'Irlandais, du juif, du prolétaire et du mendiant. Les Romains n'étaient pas plus insensibles au sort des gladiateurs qui périssaient dans le cirque. Les hommes, lorsqu'ils ne sont pas ivres, repoussent du pied les prostituées, ils les battraient même s'ils ne craignaient le scandale, les suites d'une bataille avec les souteneurs ou l'intervention de la police (1). — Les femmes honnêtes ont pour ces malheureuses un mépris dur, sec et cruel, et le prêtre anglican n'est pas le consolateur de tous les infortunés comme le prêtre catholique. Le prêtre anglican n'a pas de miséricorde pour la prostituée; il

(1) Pendant que j'étais à Londres, un négociant de la cité, malade d'une mauvaise maladie, crut pouvoir attribuer l'origine de son mal à une fille publique qu'il connaissait; il la fit venir dans une maison de rendez-vous : là, il lui releva ses jupes par-dessus la tête, lia le tout avec une corde, lui enfermant le haut du corps comme dans un sac; ensuite il la fouetta de verges, et, quand il fut las de la battre, la jeta dans cet état au milieu de la rue. — Cette malheureuse, privée d'air, étouffait; elle se débattait, criait, se roulait dans la boue. Personne ne venait à son secours. — A Londres, on ne se mêle jamais de ce qui se passe dans la rue; *that's not my business* (cela ne me regarde point) vous répond l'Anglais sans s'arrêter, et il est déjà à dix pas lorsque ces paroles viennent résonner à votre oreille. — La malheureuse, gisant sur le pavé,

prononcera bien en chaire un discours emphatique sur la charité et l'affection qu'eut Jésus pour Madeleine la prostituée, mais pour les milliers de Madeleines qui meurent chaque jour dans les horreurs de la misère et de l'abandon, il n'a pas une larme! Que lui importent ces créatures! Son devoir est de débiter dans le temple un discours fait avec talent, à jour et heure fixes, c'est tout. — A Londres la prostituée n'a droit qu'à l'hôpital, et encore quand il s'y trouve une place *non occupée*.

L'amour-propre national, qui nous porte à désirer que le pays où la Providence nous a fait naître prime toute la terre, cette disposition malveillante envers les autres nations, fruit amer des luttes passées et qui forme le plus grand obstacle au progrès, nous empêche souvent de reconnaître les causes des maux que l'étranger nous signale; l'esprit de haine se réveille alors, et nous le sommons de fournir des preuves pour

ne faisait plus de mouvement; elle allait périr, quand un *policeman* vint à passer, s'approcha d'elle, coupa la corde qui liait ses vêtements. Sa figure était violette, elle ne respirait plus, elle était asphyxiée. On la porta à l'hôpital, où de prompts secours la rappelèrent à la vie.

L'auteur de cet atroce attentat fut appelé devant le magistrat, et condamné, *pour outrage aux mœurs sur la voie publique, à 6 shillings d'amende.*

Chez un peuple d'une *pruderie ridicule*, on voit qu'il n'en coûte pas cher pour *outrager la pudeur du public*..... Et ce qui étonnera, c'est que le magistrat n'ait vu dans cette action qu'*un délit de police à punir.* — Oui, dans ce pays de prétendue liberté, la loi est pour le fort, et le faible ne peut en invoquer la protection.

des faits aussi manifestes que les brouillards de la Tamise; car l'unité de l'intérêt des nations n'étant encore conçue que par un petit nombre de personnes avancées, l'étranger qui ne nous approuve pas est pris pour un ennemi qui nous injurie.

La prostitution existe partout, mais à Londres elle est un fait si immense, qu'on la voit comme un monstre qui doit tout engloutir; et je compris, en me plaçant au point de vue du vulgaire, que probablement on n'en voudrait pas convenir, et que le tableau que j'en ferais serait taxé d'exagération. Je songeai donc à me munir de *preuves*, d'autorités qui confirmassent le témoignage de mes yeux.

J'avais lu le livre de M. Parent-Duchatelet, et je savais que, s'il était impossible d'arriver à l'exactitude mathématique dans l'appréciation d'un fait qui échappe aux relevés statistiques, on pouvait néanmoins, par de longues observations, approcher très-près de la vérité. — Je m'informai s'il s'était trouvé en Angleterre un philanthrope assez dévoué à l'humanité pour consacrer sa vie à l'examen de la prostitution de Londres, avec cette indomptable opiniâtreté qu'avait mise M. Parent-Duchatelet à examiner et étudier la prostitution de Paris. On m'indiqua le docteur Ryan, dont l'ouvrage sur la *prostitution* de Londres soulevait les récriminations et les haines.

Le docteur Ryan, auteur de plusieurs ouvrages d'un

mérite reconnu, et dont la nombreuse clientèle atteste les talents, n'avait pas besoin de publier cet ouvrage pour acquérir une réputation; cette publication, qui devait indigner l'esprit hypocrite des mœurs anglaises et provoquer les vociférations des hautes classes dont elle arrachait le masque, est de sa part un acte sublime de dévouement! — M. Ryan connaissait son pays et les conséquences que devait avoir sa publication; mais doué de ce courage énergique qui plane au-dessus des clameurs d'un monde corrompu, il divulgua hardiment les faits, signala la corruption et les turpitudes que récèle la ville monstre.

Ce fut l'an dernier que parut à Londres le livre du docteur Michael Ryan, ayant pour titre *Prostitution in London*. Cet ouvrage contient, sur la prostitution de Londres, des renseignements aussi précis qu'il est possible de les obtenir dans l'état actuel de la police anglaise. M. Ryan cite à l'appui des faits qu'il avance les rapports de *la société pour la suppression du vice*, devant le comité du parlement, en 1837 et 1838; ceux de la police métropolitaine, en 1837 et 1838; ceux de la société de Londres *pour prévenir la prostitution de l'enfance*, en 1836, 1837 et 1838; les rapports de M. Talbot, secrétaire de cette société, et des commissaires de police devant le parlement, et enfin ceux du ministre de l'intérieur, en 1837 et 1838.

Il résulte de ces documents qu'en 1793 M. Col-

quhoun, homme de mérite et magistrat de police, après s'être livré à de longues recherches, évalue à 50,000 le nombre des prostituées de Londres ; mais ce n'était qu'une évaluation, car même à présent que la police est mieux organisée, elle n'a aucun moyen pour arriver à l'exactitude à cet égard. Depuis 1793 la population de Londres a doublé, on peut donc supposer que le vice a suivi une proportion plus forte, attendu que l'inégalité dans la répartition des richesses s'est maintenue au même point, que l'ouvrage ne s'est pas accru en raison de la population, que les salaires ont conséquemment diminué, et que pas une amélioration réelle au sort du prolétaire n'a encore été effectuée par le gouvernement. Cependant le docteur Ryan, d'après les renseignements qu'il a recueillis des magistrats de police et de MM. Prichard et Talbot, secrétaires des deux sociétés ci-dessus mentionnées, estime qu'il existe à Londres de 80 à 100,000 filles publiques, dont moitié, d'autres affirment deux tiers, sont au-dessous de vingt ans.

Ce n'est que par approximation qu'on peut évaluer la durée moyenne de leur existence ; car jusqu'en 1838 il n'existait pas en Angleterre de loi qui obligeât à faire enregistrer les morts. — M. Clarke, le dernier chambellan de la cité de Londres, évalue à quatre ans la vie de la prostituée, d'autres la supputent à sept ans, tandis que la société *pour prévenir la prostitution de*

l'enfance estime qu'à Londres la mortalité annuelle des filles publiques est de 8,000.—M. Talbot pense, d'après le résultat de ses recherches, qu'il existe à Londres 5,000 *mauvaises maisons* : c'est autant que de boutiques où l'on vend le *gin* (genièvre). — M. Ryan évalue qu'à Londres il y a 5,000 individus, hommes ou femmes, employés à pourvoir de filles les mauvaises maisons, et 4 ou 500, qu'il désigne sous le nom de *trapanners* (1), occupés à tendre des piéges à des filles de dix à douze ans pour les entraîner de *gré* ou de *force* dans ces épouvantables cavernes. — Il évalue que 400,000 personnes sont intéressées, directement ou indirectement, dans la prostitution, et que 8,000,000 liv. sterl. (400,000,000 fr.) sont annuellement dépensés à Londres pour ce vice.

C'est en mai 1835 que fut instituée la Société *pour prévenir la prostitution de l'enfance*. — Dans son adresse au public, elle expose l'état de dépravation des classes populaires à Londres ; elle affirme qu'il existe des écoles où la jeunesse des deux sexes est dressée à la filouterie et à tous les actes d'immoralité ; que la prostitution et le vol sont *ouvertement encouragés* par ceux qui en profitent ; que le crime enfin est régulièrement organisé, et elle appelle l'attention des citoyens sur les plus atroces des attentats qui se commettent impunément en plein jour dans les rues de Londres

(1) Tendeurs d'embûches, de piéges.

pour alimenter le plus infâme des trafics. — Il existe, dit-elle, un grand nombre d'hommes et de femmes dont le commerce consiste *à vendre des petites filles de dix à quinze ans qu'ils ont prises au piége.* — Les enfants, attirés sous des prétextes plausibles dans des maisons de dépôt ou de débauche, tenus en charte privée pendant une quinzaine de jours, sont à jamais perdus pour leurs parents.

En mai 1836, le comité de la Société, dans le compte rendu de ses travaux remarque « — que, quelle que « soit la peine que tout homme moral éprouve à la vue « des scènes de vices qui se montrent sans déguisement « dans la métropole, néanmoins le spectacle le plus « révoltant est offert par l'épouvantable accroissement « de la prostitution de l'enfance. — A la faveur de la « nuit, et même en plein jour, les rues sont parcourues « par de malheureux enfants détournés des sentiers de « la vertu, de la protection de leurs parents, par des « mécréants qui ont consommé leur destruction dans « le but de faire un gain et qui pourtant demeurent « impunis. »

Parmi les jeunes filles séduites auxquelles le comité vint en aide pendant la première année de son exercice, je remarque le cas d'une enfant de treize à quatorze ans ; — le marchand d'esclaves qui l'avait détournée et chez lequel elle était retenue, traduit en jugement, a été acquitté! — Du reste, dans les comptes rendus de

la Société, pour les années 1837 et 1838, plusieurs faits de même espèce sont racontés, et les trafiquants de chair humaine en ont été quittes pour *quelques mois de prison.*

Après avoir raconté quelques-uns des moyens de captation employés envers les enfants qu'il a secourus, le comité ajoute : — « Les nombreux artifices usités « pour attirer dans le tourbillon de misère les enfants « (des deux sexes) sans expérience sont si compliqués, « si variés, qu'il serait impossible de les détailler; « c'est pourquoi nous parlerons seulement du traite- « ment qu'éprouvent ces créatures infortunées quand « elles sont tombées dans le piége. Aussitôt que la « jeune enfant est entrée dans une de ces cavernes, on « la dépouille de ses vêtements, dont s'empare le mai- « tre ou la maîtresse de l'établissement; — on la pare « d'habits d'éclat, qui ont fait la toilette des femmes « riches, et que la friperie fournit.—Les habitués sont « avertis, et, lorsqu'elle n'attire plus de monde dans la « maison, son maître l'envoie parcourir les rues, où il « la fait veiller de telle sorte qu'il lui est impossible d'é- « chapper; — si elle le tente, l'espion, mâle ou femelle, « qui la suit, l'accuse de voler au maître de la maison « les habillements qu'elle porte; — alors le *policeman* « l'arrête, quelquefois il l'emmène à sa station, mais plus « ordinairement il remet l'esclave fugitive à son maître, « dont il reçoit une récompense.—Retournée dans son

« infâme demeure, la malheureuse est cruellement « traitée;—dépouillée de tous vêtements, elle est laissée, « tout le jour, *entièrement nue*, afin qu'elle ne puisse « s'évader, souvent même elle est *privée de nourriture*. « —La nuit venue, on lui remet ses hardes, et on la ren- « voie se promener dans les rues toujours surveillée par « un espion ; — elle est sévèrement punie si, dans ses « courses nocturnes, elle n'emmène pas à la maison « un certain nombre d'hommes, et elle ne peut s'ap- « proprier un sou de l'argent qu'elle reçoit. »

Les maisons de prostitution sont défendues en Angleterre, mais la preuve de leur existence est difficile à fournir ; — ceux qui les fréquentent, retenus par la honte, n'en porteraient pas témoignage en justice; et la police, ne pouvant s'introduire dans ces maisons que lorsqu'il s'y commet des désordres, ne saurait constater le délit. — Les voisins peuvent seulement les faire supprimer par les officiers de la paroisse, en déposant qu'elles troublent le repos du quartier.

Du reste, la défense de la loi est absurde; car la prostitution étant un résultat forcé de l'organisation des sociétés européennes, c'est à diminuer l'intensité des causes qui la provoquent et en régler l'usage que doivent actuellement tendre les gouvernements.

Dans les rapports de 1837 et 1838, le comité de la Société rend compte des poursuites qu'il a dirigées contre des teneurs de mauvaises maisons et des indi-

vidus qui débauchaient des enfants; mais les peines encourues pour tenir ces maisons, pour détourner et débaucher des enfants de dix à quinze ans, n'excèdent pas *un an d'emprisonnement*, et le plus souvent un à six mois. — Il arrive même que les accusés sont renvoyés de la plainte, attendu que ces enfants des *deux sexes, de dix à quinze ans*, trouvés chez eux, *ont consenti soit à y aller ou à y demeurer*. — Telle est la législation qui protége la famille du prolétaire. Quant aux enfants du riche, constamment sous les yeux des personnes qui veillent sur eux, ils sont peu exposés à ces séductions.

La dépravation est tellement répandue et le prix qu'on obtient pour les enfants si élevé, qu'il n'est sortes de ruses auxquelles on n'ait recours pour s'en procurer. — En 1838, le comité de la Société appelait l'attention du patriotisme, de la vertu, de la religion et de l'humanité, « sur les efforts éhontés qui se « faisaient continuellement pour alimenter la débauche « par de nouvelles victimes. — A peine peut-on passer « dans une rue sans y rencontrer quelque maison de « dépôt de cet infâme commerce! — De nombreux agents « sont employés à capter, à attraper de mille manières, « d'innocents enfants sans expérience, et les faubourgs, « les bazars, les *parcs*, les théâtres, leur fournissent « sans cesse de nouvelles proies. — Votre comité a, de « plus, des preuves, ajoute-t-il, qui lui permettent

« d'affirmer que les teneurs de mauvaises maisons et « leurs agents *sont aussi dans l'habitude de s'adresser « aux maisons de travail et aux pénitenciers, et « qu'ils en obtiennent fréquemment de jeunes filles.* — « (Your committee have authority for stating, that « the keepers of brothels, and procurers, are fre- « quently in the habit of obtaining females from the « workhouses and penitentiaries.) (1) »

En dépit du masque d'hypocrisie que continuent à porter les personnes des hautes classes, dans le but de faire durer le fanatisme parmi le peuple, elles ne se sont guère montrées disposées à seconder les efforts de la Société *pour prévenir la prostitution de l'enfance;* tandis que depuis trente-sept ans qu'existe la Société *pour la suppression du vice,* qui s'attache seulement à poursuivre les personnes n'*observant pas le dimanche, ou les vendeurs de publications obscènes et les diseurs de bonne aventure,* il est à remarquer que cette société a rencontré constamment aide et appui partout, parce qu'on peut très-bien dormir, le dimanche, aux sermons des révérends, renoncer aux peintures de l'Arétin et garder ses vices; de plus, en souscrivant pour une société qui a la prétention *de travailler à la suppression du vice,* on acquiert la réputation de

(1) *Prostitution in London*, page 146.

vertueux, réputation à laquelle le *robert-macairisme* anglais tient beaucoup.

Le comité de la Société pour prévenir la prostitution de l'enfance disait en mai 1838 : « Tandis que « les membres du comité poursuivaient l'exécution des « opérations commencées, ils ont eu à lutter contre « des obstacles d'une nature peu ordinaire; ces obs- « tacles proviennent de l'apathie et de l'indifférence « presque universelles qui règnent sur le but de la So- « ciété. — Les membres de votre comité ont été ac- « cueillis dans leurs courses par les ricanements et le « mépris d'un monde profane et immoral, par les « censures et désapprobations de ceux qui croient que « le libertinage *est nécessaire* au bien-être de la so- « ciété, par l'inattention dédaigneuse et la négligence « des hommes religieux : ils n'ont trouvé nulle part aide « et encouragement; mais au milieu des rebuffades im- « pies de cette foule, des brocards et des rires de tous, « ils ont eu le courage de persévérer, supportés par la « conscience de l'importance des objets dont ils pour- « suivaient l'accomplissement, et par les sympathies « et les attentions affectueuses de leurs souscripteurs. »

La dépravation anglaise n'enfante rien de plus odieux que ces monstres des deux sexes qui parcourent l'Angleterre et l'Europe continentale, dressent des embûches à l'enfance, puis retournent à Londres vendre à cette vertueuse aristocratie, à ces enrichis du com-

merce, les enfants qu'ils ont ravis à l'affection de leurs parents, en excitant d'insidieuses espérances au moyen d'atroces mensonges, ou dont ils se sont furtivement emparés par les piéges qu'ils ont tendus aux enfants eux-mêmes. —Quelques-uns de ces agents fréquentent les respectables classes de la société anglaise; ceux-là, attachés aux bazars d'esclaves du *west end*, sont souvent envoyés dans diverses villes et villages du continent, en Hollande, Belgique, France et Italie. — Ils traitent avec les parents, ils engagent les jeunes filles en qualité de brodeuses, modistes, lingères, musiciennes, dames de compagnie, domestiques, etc., pour endormir les soupçons; ils vont parfois jusqu'à avancer aux parents un quartier de gages, et quand ils se sont procuré un certain nombre de jeunes filles ils reviennent à Londres (1).

Le comité de la Société pour prévenir la prostitution de l'enfance intenta, en 1837, des poursuites judiciaires contre une Française, nommée Marie Aubrey, qui fut contrainte d'abandonner son infâme commerce et de se sauver en France, pour échapper à quelques mois de prison. — « Sa maison était située dans Seymour-place, Bryanstone-square; cet établissement « avait une grande réputation dans le monde fashio- « nable : visité par quelques-uns des étrangers les plus

(1) *Prostitution in London*, page 181.

« distingués et le grand monde du *west end*, il était « monté avec un luxe qui rivalisait avec les plus riches « et les plus nobles familles.—La maison avait douze ou « quatorze pièces, indépendamment de celles consa- « crées aux usages domestiques ; chacune de ces pièces « était meublée avec un goût infini, et tout ce qui « existait de plus à la mode.—Le salon, très-vaste, était « élégamment orné.—Une profusion de tableaux, parmi « lesquels se trouvaient des peintures de grand prix, « décoraient ses murs ; en un mot, le mobilier de cette « maison était extrêmement riche. —Marie Aubrey « avait, pour l'usage des hauts personnages qu'elle « recevait, un service en pièces d'argenterie et vaisselle « plate d'un goût exquis. — Au moment où les pour- « suites contre elle furent commencées, il y avait « chez elle douze à quatorze jeunes filles de France et « d'Italie. —Marie Aubrey avait un médecin attaché « à son établissement, qui demeurait dans le voisinage, « et qu'elle employait aussi comme son agent ; elle l'en- « voyait fréquemment en France, en Italie, et quand « il était à Londres il visitait les villages des environs « pour se procurer de jeunes filles. — Marie Aubrey « est demeurée plusieurs années dans cette maison, où « elle a amassé une fortune considérable ; après son « départ, le personnel fut mis dehors, et elle fit vendre « le mobilier. —Lorsqu'elle recevait une nouvelle im- « portation de jeunes personnes, elle envoyait une cir-

« culaire aux messieurs qui avaient l'habitude de « visiter son établissement.

« Il y a actuellement dans la métropole un grand « nombre de jeunes femmes de France, d'Italie et d'au- « tres parties du continent ; beaucoup d'entre elles ont « été enlevées à leurs familles et introduites dans le « sentier de l'iniquité par Marie Aubrey et ses infâmes « agents. — Votre comité connaît un nombre considé- « rable de maisons de cette espèce dans le *west end*, « dont les circulaires sont en sa possession ; elles sui- « vent en tout le même plan que Marie Aubrey, et au « moyen des adresses que leur présente le *guide de la* « *cour*, elles envoient les annonces de tous genres re- « latives à leur établissement à tous sans distinction « (*nobility and gentry*).

« Votre comité désire exposer à cette assemblée les « moyens employés par les agents de ces maisons. Aus- « sitôt qu'ils arrivent dans les villes du continent, ils « s'informent des familles où se trouvent des demoi- « selles qu'on cherche à placer dans des positions res- « pectables, puis s'introduisent dans ces familles, et, « par de belles promesses, amènent les parents à con- « sentir que leurs enfants les accompagnent à Lon- « dres, où il est convenu qu'elles doivent être placées « en qualité de brodeuses, modistes, fleuristes, ou de « telle autre profession de femmes ; une somme d'ar- « gent est laissée aux parents, comme garantie, pour

« l'exécution de l'engagement. Quelquefois il est même « stipulé qu'une portion déterminée des salaires de « leurs enfants leur sera envoyée tous les trimestres; « et, tant qu'elles demeurent dans l'établissement qui « les a fait venir, la portion des salaires promise « est exactement remise aux parents, qui, sans s'en « douter, reçoivent ainsi des secours de la prostitution « de leurs enfants. Viennent-elles à quitter la mai- « son, des lettres sont écrites aux parents pour les « informer que leurs filles ont laissé leur maîtresse; « en conséquence, les remises d'argent cessent, mais « on ne néglige pas de leur dire qu'on a été assez heu- « reux pour trouver une autre position non moins « respectable pour leurs enfants, et qu'elles vont très- « bien (1). »

La profonde corruption des classes riches, les hauts prix qu'elles accordent, protégent et encouragent cet infâme commerce. M. Talbot dit que, dans les *sérails du west end*, les esclaves de nouvelles importations se payent de 20 à 100 liv. sterl.; et si l'on réfléchit au luxe de ces maisons, à l'énormité de leurs dépenses, aux frais de voyage de leurs agents, on concevra que ce prix ne doit pas être exagéré. — Lorsque ces jeunes filles, connues de tous les habitués, n'excitent plus leur caprice, on les passe à un établissement du second

(1) *Prostitution in London*, page 153.

ordre, et, au bout d'un an ou dix-huit mois, les malheureuses meurent dans un hôpital ou sont abandonnées à elles-mêmes dans les rues.

La consommation de ces enfants est si considérable, que partout des piéges sont tendus pour en attraper et prendre en défaut ceux qui veillent sur eux. — Des femmes, dit M. Ryan, guettent aux bureaux des voitures publiques les jeunes filles qui viennent à Londres pour se placer et leur offrent un logement; d'autres se présentent dans les maisons de travail et aux hospices sous le prétexte de louer des servantes et obtiennent souvent qu'on leur confie des enfants : ces femmes-là sont bien vêtues et imposent par leur ton; dans les bazars, elles lient conversation avec les filles de boutique, fréquentent les magasins de modes et tous les ateliers de femmes, et attirent chez elles par mille ruses les jeunes apprenties; ceux qui les emploient les font voyager, et elles vont jusqu'à 80 milles de Londres en quête de leur proie.

M. Talbot dit « qu'entre autres manières qu'em-
« ploient ces infâmes maisons pour combler les vides
« fréquents que la maladie et la mort font dans l'éta-
« blissement, et pour subvenir aux accroissements de
« demandes, c'est de faire parcourir les rues par de
« jeunes femmes de dix-huit ans pour enjôler les en-
« fants qu'elles rencontrent. Elles leur proposent de
« venir avec elles voir un parent, faire une promenade

« agréable, assister à quelque chose de curieux, les in-
« vitent à un théâtre ou leur offrent une bonne place.
« Elles font ce métier en plein jour comme de nuit, et
« elles ont recours aux artifices les plus subtils pour
« déterminer ces enfants à les suivre. — Le dimanche
« est le jour que ces misérables choisissent de prédilec-
« tion ; elles guettent les enfants à la sortie des écoles
« du dimanche et les attirent dans leur tanière ; je
« crois même pouvoir affirmer que des enfants ont été
« enlevés *dans l'école*, en vue de leurs maîtres et de
« leurs camarades qui n'avaient aucune idée qu'un
« aussi épouvantable système fût en exécution ! Aus-
« sitôt qu'on est en possession des enfants ils sont *ven-*
« *dus*, et leur *ruine* est souvent effectuée par quelques-
« uns de ces vieux débauchés à tête blanche qui en
« donnent des prix énormes (1). »—M. Talbot raconte des faits nombreux, venus à sa connaissance, d'enfants de dix et onze ans violés dans les mauvais lieux.— Ces crimes se commettent habituellement et sont si peu réprimés, que les maîtres de ces établissements, dit toujours M. Talbot, passent des marchés avec des voituriers et ceux-ci leur amènent *à tant par tête* des enfants de la campagne de dix à quatorze ans qu'ils ont engagés sous divers prétextes à venir à Londres. Ces voituriers ont souvent été traduits devant les magistrats de police

(1) *Prostitution in London*, page 182.

pour des crimes de ce genre ; mais, par l'imperfection de la loi, quand ils sont punis ce n'est que d'une peine légère.

« Des témoignages que j'ai en ma possession, dit « M. Talbot, il résulte qu'un grand nombre de maîtres « de mauvaises maisons attirent de jeunes garçons chez « eux. — C'est un fait constant, et je pense être exact « en évaluant que, sur 5,000 établissements, 2,000 en- « couragent le libertinage des jeunes garçons.....

« *Sunt lupinaria nunc inter nos, in quibus utun-* « *tur pueri vel puellæ* (1)!!! M. Talbot m'indiqua les « localités, dit le docteur Ryan ; mais je ne puis me « permettre de les imprimer.

« Les enfants des deux sexes qui sont dans ces infâ- « mes et horribles cavernes ont pour la plupart été « pris lorsqu'ils regardaient aux fenêtres des bou- « tiques des peintures indécentes, et l'on a dépensé « jusqu'à 10 liv. sterl. pour se rendre maître d'un « *jeune garçon.* »

La police ne pouvant s'introduire dans une maison quelconque à moins que les cris et le bruit n'en proclament les désordres au dehors, il en résulte qu'à l'exception de ces établissements, intéressés à fonder leur réputation dans le monde fashionable, la plupart des mauvaises maisons sont d'un dangereux accès.— Elles

(1) *Prostitution in London*, page 198. Je copie les mots latins du docteur Ryan, que par décence il n'a pas traduits.

offrent retraite aux filous et aux voleurs de toute espèce; les teneurs sont fréquemment amenés devant le magistrat pour querelles, désordres et sous l'accusation de vol. — Dans ces cavernes, les voleurs viennent se cacher et partager les dépouilles obtenues par la déprédation et le larcin ; les teneurs trafiquent des objets volés et viennent en aide aux voleurs lorsque ceux-ci sont arrêtés. Alors ils donnent de l'argent pour subvertir le cours de la justice et réussissent souvent à les faire acquitter. — Les prostituées ont presque toutes pour souteneurs les industriels qui fréquentent ces maisons; ils y passent la nuit, et au moindre signal sont prêts à se précipiter sur la victime pour la dépouiller ou l'assassiner (1).

Le docteur Ryan parle d'un quartier de Londres appelé Fleet-Ditch, dont presque toutes les maisons sont des repaires épouvantables ; — un aqueduc aux larges dimensions le traverse et se décharge très-loin dans la Tamise. — Les assassins et bandits de toute espèce qui habitent ces maisons jettent les cadavres de leurs victimes dans cet aqueduc, sans courir le plus petit risque d'être découverts. — On m'a assuré, ajoute le docteur Ryan, que deux individus d'une grande influence dans la cité de Londres, qui possèdent aux environs de ce quartier deux maisons, valant chaque à

(1) *Prostitution in London*, pages 176-192.

peine 30 liv. sterl. par an, les louent 2 liv. sterl. par semaine, *comme mauvaises maisons du dernier rang!* et que les rentes des maisons du lieu varient de 100 liv. sterl. à 500 par an, non compris la prime d'entrée de 100 à 300 liv. sterl. exigée pour le consentement du propriétaire à un établissement du premier ordre; et le docteur Ryan raconte l'histoire de deux gentlemen qui s'étaient laissé entraîner à passer la nuit dans une mauvaise maison située dans un infâme *square*, et qui eurent, le matin, une rude lutte à soutenir contre les souteneurs de leurs sirènes (1).

Indépendamment des mauvaises maisons qui se trouvent dans toutes les rues de Londres, où les prostituées amènent les hommes qu'elles raccrochent dans les rues et qu'habitent plusieurs d'entre elles, il existe dans certains quartiers des *lodginghouses*, maisons de logement, tenus par des recéleurs, où se retirent des voleurs de toutes sortes; plusieurs de ces maisons contiennent cinquante lits, occupés par des personnes des deux sexes. — Dans quelques-unes de ces maisons, on ne reçoit que de jeunes garçons, afin qu'ils ne soient pas maltraités par de plus forts. — Ces enfants ne le cédant en adresse, en présence d'esprit, en connaissance du métier, à aucun voleur, le logeur désire profiter, autant que possible,

(1) *Prostitution in London*, page 177.

de tous leurs vols, et ne veut pas admettre des hommes par qui les enfants seraient volés ; mais les femmes ne sont pas exclues, ou, pour parler plus exactement, les *filles* de *dix à quinze ans*, car il est rare que la compagne du voleur parvienne à l'âge de femme ; ces petites filles sont admises comme les *maîtresses des jeunes garçons* qui les amènent. — Les scènes de dépravation qui se passent dans ces cavernes, dit le docteur Ryan, sont indescriptibles....., et seraient *incroyables* si on les décrivait (1) !

Presque tous les garçons de douze à quinze ans envoyés dans les prisons ont eu des rapports avec des prostituées et sont visités journellement par leurs maîtresses qui se disent leurs sœurs.—M. Talbot évalue qu'il y a à Londres 13 à 14,000 jeunes prostituées *de dix à treize ans*, qui se renouvellent sans cesse. — Il dit que l'hôpital de Guy a eu dans l'espace de huit ans 2,700 vénériens de *dix à quinze ans*, et qu'un bien plus grand nombre d'enfants de cet âge avaient été *refusés par défaut de place pour les recevoir*. — J'en ai vu, ajoute-t-il, jusqu'à *trente dans un jour* renvoyés d'un hôpital, quoiqu'ils fussent dans un état si affreux qu'ils étaient à peine capables de marcher..... — Le docteur Ryan dit aussi qu'un grand nombre de demandes sont journellement adressées au *Metropo-*

(1) *Prostitution in London*, page 201.

litain free hospital par des filles de douze à seize ans, atteintes de maladies syphilitiques (1). J'ai souvent été choqué, continue le docteur, dans les hospices et autres places de charité publique où j'assistais comme médecin, du grand nombre d'enfants qui se présentaient pour consulter sur des maladies vénériennes (2).

Il existe à Londres cinq institutions pour venir au secours des prostituées qui désirent quitter leur affreuse carrière (3); mais les efforts de ces sociétés sont, en général, trop mal dirigés, et leurs moyens trop restreints pour pouvoir effectuer beaucoup de bien. —

(1) *Prostitution in London*, pages 185, 186.

(2) *Prostitution in London*, page 186.

(3) *The Magdalen* (1758); *The London female penitentiary* (1807); *The guardia Society* (1812); *The maritime penitent refuge* (1829); *The London Society for the prevention of juvenile prostitution* (1835).

Quant à la Société pour la suppression du vice, fondée en 1802, elle a cinq objets en vue, savoir :

1° Prévenir la profanation du dimanche ;

2° Poursuivre les publications blasphématoires ;

3° Poursuivre les livres et les peintures obscènes ;

4° Poursuivre les maisons de désordre ;

5° Poursuivre les diseurs de bonne aventure.

Cette société ne s'occupe guère d'une manière active que de faire observer le dimanche. — L'oisiveté du septième jour de la semaine, la fréquentation du cabaret, sont dans la pensée de la société, la seule manifestation de la religion du peuple. — Elle poursuit aussi parfois les livres et peintures obscènes, et c'est, à vrai dire, la seule chose utile dont elle se mêle. — Le détournement de huit à dix mille enfants sacrifiés annuellement aux vices de l'opulence n'attire nullement son attention. — Cette société est en haute faveur auprès de la noblesse et de l'Église anglicane, et si elle ne poursuit plus les diseurs de bonne aventure, c'est que probablement ceux-ci ont trouvé grâce devant le clergé.

Le nombre total des prostituées, auxquelles les cinq asiles offrent annuellement refuge, n'excède pas 500. — C'est seulement à 500 de ces malheureuses que cinq sociétés viennent en aide et procurent de l'ouvrage! — La seule société qui attaque la dépravation dans sa source est celle *pour prévenir la prostitution de l'enfance;* cette société se sert activement des lois existantes; mais, avec tout son zèle, elle ne peut que faiblement entraver le crime et par l'insuffisance de l'assistance qu'elle reçoit et par celle de la législation. Ainsi le teneur d'une mauvaise maison, qui aura capté et détourné des enfants de dix à quinze ans pour les vendre à la dépravation, en sera quitte, s'il n'est renvoyé de la plainte, pour *huit à dix jours d'emprisonnement;* tandis qu'une femme du peuple, ou tel autre individu, arrêté vendant du fruit, ou quelque chose que ce soit, sur le trottoir, sera puni par un emprisonnement de trente jours! Cependant la simple incarcération de quelques jours, pour le teneur de mauvaise maison, n'est qu'une légère peine; il est mort à tout sentiment de honte; ses associés n'ont pas pour lui moins de considération; il trouve, au contraire, de la sympathie parmi eux : ils font des démarches pour abréger sa détention, et viennent lui tenir compagnie pour en adoucir l'ennui; tandis que, pour de jeunes filles vertueuses (coupables seulement d'une contravention de

police), trente jours de prison sont presque inévitablement leur ruine complète.—Mais qu'importent l'enfant du prolétaire, sa femme ou sa fille? le boutiquier est intéressé à ce qu'on ne vende point sur la voie publique. — Le boutiquier, le teneur de mauvaise maison *ont des droits politiques*, sont *électeurs*, *jurés*, et le prolétaire, sa femme et ses enfants tombent presque toujours à la charge des paroisses. — Évidemment, la consommation annuelle de 8 à 10,000 enfants, par la luxure des riches, rentre dans le système de Malthus pour la diminution de la population, et, sous ce point de vue, le teneur de mauvaise maison *est un homme de respectabilité*, un homme utile au pays !

IX.

PRISONS.

Chez les Anglais, la peine d'emprisonnement n'est point une peine pénitentiaire ; c'est tout simplement une peine *répressive*, ayant pour but d'infliger au coupable le châtiment qu'il a encouru, et de tirer de ce châtiment une leçon sévère pour lui-même, et un exemple pour ceux qui seraient tentés de l'imiter.

MOREAU-CHRISTOPHE.
(*Rapport sur les prisons de l'Angleterre.*)

Le développement gigantesque de la misère et du luxe provoque dans toute l'Europe un tel débordement de crimes que les conséquences de cet état de choses commencent à inspirer de l'effroi (1).

Les gouvernements reconnaissent enfin que jusqu'à

(1) On évalue à 700,000 livres sterl. (17,000,000) par an le montant des vols *non punis* qui se commettent en Angleterre.

Et cependant le *warrant-act* est une loi de suspects qui met à la discrétion des autorités locales la liberté de « tout individu *réputé* voleur ou trouvé *fréquentant* toute rivière, canal, eau navigable, dock ou bassin, ou tout quai, port ou magasin y attenant, ou toute rue, voie ou avenue y conduisant, ou toute place publique ou lieu en dépendant, avec l'*intention* de commettre une félonie. »

Et les commissaires rapportent qu'un grand nombre de maires font,

présent les prisons ont été des écoles où le crime prenait une funeste énergie. — De nombreuses investigations ont eu lieu depuis plusieurs années et des expériences se font en divers pays, afin de remédier au mal toujours croissant. — C'est sans doute très-bien, mais ce n'est pas tout; bientôt on se convaincra qu'il ne suffit pas, pour arrêter la progression du crime, d'établir des pénitenciers où l'on tente la réforme du coupable par l'enseignement et la sévérité de la règle, et qu'on ne saurait, par ce moyen, produire d'améliorations dans la société qu'autant que d'autres institutions viendront s'harmoniser avec le système pénitentiaire.

En effet, si loin de diminuer graduellement d'intensité, les causes *qui font les criminels* se développent chaque jour davantage, de quelle garantie l'apprentissage serait-il alors contre les récidives? quelle salutaire terreur inspireraient le silence et les cachots? — Le nouveau réformé ne pouvant vivre de son métier et retrouvant fréquemment l'exemple du crime ne tarderait pas à y retomber. — Dans l'état actuel

en vertu de cet acte, un *balayage* général (*a sweep*) de tous les individus mal famés de leurs communes, qu'ils mettent sous clef, la veille des foires, des fêtes ou des courses de chevaux, et qu'ils relâchent ensuite quand la fête est passée.

Et quand on demande à l'un d'eux quelle loi l'autorise à agir ainsi, il répond : Je prends tout cela sur moi.

(MOREAU-CHRISTOPHE.)

des choses, quelle est la nation de l'Europe dont les ressources seront suffisantes pour l'entretien des pénitenciers que bientôt réclamera le nombre croissant des coupables ? — Ne voit-on pas que si les gouvernements persistent dans leur système de priviléges, d'entraves commerciales, de taxes sur les travailleurs et d'immenses dépenses improductives, ils devront faire des déportations en masse, dresser en tout lieu des échafauds et armer une moitié de la population pour mitrailler l'autre quand elle viendra demander du pain.

La misère en grand, telle que l'Irlande et l'Angleterre la présentent, amène nécessairement des révoltes, des révolutions ; mais la faim n'est pas le seul mobile des attaques contre les propriétés. — Comme dans nos sociétés on satisfait à toutes ses passions avec de l'argent, qu'il n'est point d'obstacles ni de résistances que l'argent ne surmonte, qu'il tient lieu de talent, d'honneur, de probité, et qu'enfin avec de l'argent on arrive à tout, on ne recule devant rien pour s'en procurer. — Nul n'est satisfait de sa position, tous cherchent à s'élever ; et qui pourrait nombrer les infamies que cette ambition universelle fait commettre?

Quant aux meurtres, aux empoisonnements, aux infanticides, on sait que l'indissolubilité du mariage met le poignard ou le poison aux mains des époux. — On sait que les préjugés barbares et fanatiques qui

poursuivent la fille devenue mère la rendent parfois criminelle.—Enfin, comme les femmes sont exclues de presque toutes les professions, lorsque leurs enfants n'ont pas de père qui leur donne du pain, elles se trouvent placées entre l'infanticide, la prostitution et le vol.

Législateurs, hommes d'État, et vous tous à qui Dieu a remis la destinée des peuples, avant de songer à réformer les coupables, occupez-vous donc d'anéantir les causes du crime, et d'empêcher qu'il y ait des coupables ! — La mère ne punit pas son enfant parce qu'il est tombé dans le feu ; — sa sollicitude prévoit le danger, elle entoure son foyer d'une grille, et écarte avec une prévoyance maternelle toute espèce de péril.

J'avais entendu des versions contradictoires sur les prisons anglaises, et l'intérêt que m'inspire la question sociale se trouvait augmenté par le désir d'éclaircir mes doutes sur l'état où elle était arrivée en Angleterre; mais, comme à Londres, l'étranger, lorsqu'il n'a pas l'avantage d'être duc, marquis ou baron, et d'être logé dans un des premiers hôtels de la ville, rencontre des difficultés extrêmes pour visiter les choses les plus simples, ce ne fut qu'après beaucoup de démarches et de demandes réitérées que j'obtins une permission pour *Newgate, Cold-bath-fields* et *Penitentiary*. — Indépendamment de ces trois prisons, il en

existe huit autres, mais dans lesquelles la vanité nationale ne laisse pénétrer aucun œil étranger, à cause, m'a-t-on assuré, de leur misérable apparence, de leur mauvaise distribution intérieure, et enfin, à cause des abus de toute nature et de la confusion qui règnent dans ces cloaques de la civilisation anglaise (1).

Newgate a un aspect des plus sauvages (2). — Ah! c'est bien ainsi que l'imagination se représente la pri-

(1) La population moyenne de la prison de *Giltspur-street-compter* est de 150 détenus par jour et de 5,300 par an.

Il y a une autre prison à Londres (*Mill-Lane-Tooley-street*) qui sert de station de police pour les individus arrêtés dans le bourg de Southwark. Cette prison est placée sous la direction du lord-maire et de la cour des aldermen de la cité de Londres, et sous la surintendance du haut baillif du bourg de Southwark : on l'appelle *Borough-compter*. La population moyenne, par jour, est de 50 ; la population moyenne, par an, est de 1,500. L'association des détenus de toute classe, l'imparfaite séparation des sexes, l'exaction de la bienvenue, le nombre et la présence presque continuelle des visiteurs qui sont pour la plupart des voleurs ou des prostituées, l'ivrognerie provoquée par la facilité qu'ont les détenus de se procurer des spiritueux, la profanation du saint jour du dimanche, etc. ; tels sont, au dire des inspecteurs, les principaux abus du régime de cette prison et de celle de *Giltspur-street-compter*. Le dire des inspecteurs n'a rien d'exagéré.

La population moyenne de la prison de *Clerkenwell* est, par jour, de 150, et par an, de 6,000 détenus, hommes et femmes. Les vices de cette prison sont ceux de *Giltspur-street* et de *Borough-compter*.

MOREAU-CHRISTOPHE. (*Rapport sur les prisons de l'Angleterre.*)

(2) Il semble qu'on ne s'est proposé, en construisant le vieux Newgate, que d'y mettre les prisonniers dans l'impuissance de s'échapper.

. . . . . .

. . . . . .

On dit que les prisonniers qui avaient affecté de la fermeté et de la hardiesse pendant le jugement, qui paraissaient indifférents lorsqu'on

son des temps barbares. — C'est un grand bâtiment carré, formant l'encoignure de la place; les pierres sont d'énormes dimensions, leur couleur est d'un gris noir, leur ciselure imite la peau du tigre; elles donnent à cet édifice une teinte plus sombre que celle d'aucun autre monument de Londres, et l'expression en est terrible. — Quelques fenêtres garnies de gros barreaux de fer se distinguent à peine, et se perdent dans l'épaisseur de la muraille. — La porte d'entrée peut être citée comme un chef-d'œuvre de geôle; la quantité de milliers de fer entré dans sa construction doit être quelque chose de prodigieux; je voudrais pouvoir la donner à mon lecteur, afin qu'il participât à l'étonnement de stupeur dont cette porte m'a frappée! — Si sa vue suffit pour jeter l'effroi dans l'âme du visiteur, que doit éprouver le malheureux que ses crimes amènent dans la prison, lorsque cette masse de fer s'est refermée sur lui, et qu'il se trouve dans l'*anti-chambre* de cette affreuse geôle!!! — Le grand défaut de Newgate est de manquer de jour, et il est probable que, sous l'empire des idées de vengeance qui poursuivaient les malheureux qu'emprisonnait la justice des hommes, ce défaut a longtemps été considéré

leur prononçait la sentence, étaient frappés d'horreur et versaient des larmes lorsqu'ils entraient dans ces obscures et solitaires demeures.

(*État des prisons et maisons de force;* par JOHN HOWARD.)

comme une *qualité* qui faisait honneur à la morale de l'architecte. Cette pièce d'entrée est un peu moins sombre que les autres; cependant c'est lentement qu'à travers l'obscurité on découvre les objets dont on est entouré : eh! quels objets horribles! et pourquoi les laisse-t-on là? Dans quelle intention cherche-t-on à terrifier l'imagination du prévenu? Est-ce pour arracher des aveux à ses craintes ou à son ignorance? Veut-on qu'il croie qu'il va être livré aux tortures dont les légendes de son village ont impressionné sa mémoire; ou bien est-ce un avertissement qu'on lui donne de se mettre en garde contre la justice des hommes, qui, hier encore, faisait usage de pareils moyens pour découvrir la vérité? N'est-il pas d'une haute importance que le malheureux qui a enfreint les lois reprenne confiance en ces mêmes lois, qu'il ne doute point de la justice des magistrats qui les appliquent?—Voulez-vous le maintenir en révolte contre la société? ou avez-vous le projet de le reformer?—Ces objets figureraient très-bien dans un musée historique, à côté d'un Henri VIII ou d'un Charles IX; mais, dans le XIXe siècle, on ne doit pas les rencontrer à l'entrée d'une prison; c'est là l'arsenal de Newgate!!!—Les murs sont ornés de crocs, auxquels sont accrochés les instruments de torture, mis en usage depuis sa fondation.—Ce sont les annales de la prison, les trophées qu'elle expose! On voit de gros et massifs colliers en fer d'où pendent

des chaînes correspondant à des bracelets, des scies pour scier les membres, des tenailles pour briser les os, des massues pour rompre, des haches, des glaives; enfin une collection complète des instruments de torture dont on se servait pour donner la question.

J'avoue que je me suis sentie très-mal à mon aise dans cette première pièce. — Là on manque d'air, de jour et d'espace; le prisonnier entend le bruit de la rue; il peut voir, au-dessus de la porte, des petites paillettes de soleil reluire sur la place : quel contraste atroce! quel supplice que le regret de la liberté perdue! — Mais à peine a-t-on dépassé ce vestibule qu'on n'entend plus rien; l'atmosphère est froide, humide, lourde : on se croit dans une cave; les corridors sont pour la plupart fort étroits, ainsi que les escaliers qui mènent aux étages supérieurs. — On me fit d'abord visiter la partie de la maison destinée aux femmes.

Depuis quelques années divers changements ont été faits à la destination de Newgate; quoiqu'elle soit toujours maison d'arrêt, elle ne reçoit plus que les prévenus (aucun condamné n'y subit sa détention), et par cet usage Newgate correspond à la Conciergerie de Paris; de plus, c'est dans cette prison que la plupart des condamnés à mort sont exécutés.

Le gouverneur eut l'extrême complaisance de m'accompagner dans ma visite; il me dit que, grâce aux écrits des philanthropes, à l'intervention des personnes

dévouées à l'humanité et à leurs réclamations souvent réitérées, Newgate avait reçu toutes les améliorations dont elle était susceptible. — Celle que M. Cox appréciait le plus, c'était la *classification des prisonniers*, qui pendant si longtemps avaient été confondus.

La prison de Newgate n'est pas convenablement distribuée, et manque d'espace pour qu'on songe à y construire des cellules. — Dans chaque chambre, les lits sont établis comme à bord des navires; ce sont des boîtes de deux pieds de large sur six de long, adossées au mur sur deux et trois étages.—Une grande table est placée au milieu de la pièce, avec des bancs de bois à l'entour; les prisonniers mangent sur cette table, y travaillent, lisent et écrivent. — En les examinant avec attention, on reconnaît que toutes les chambres sont bien entretenues et très-propres; mais comme le carrelage en est mauvais, la distribution défectueuse, qu'elles sont sombres et mal aérées, leur aspect en est désagréable.

Presque toutes les femmes que je vis là étaient de malheureuses créatures de la dernière classe du peuple: des prostituées, des domestiques, des filles de la campagne accusées de vols; quatre étaient prévenues de crimes entraînant la peine de mort, classés par les légistes anglais sous la dénomination de *felony*.

Ces femmes avaient, en général, une expression

stupide; cependant j'en remarquai plusieurs dont les lèvres minces et serrées, le nez pointu, le menton avançant et légèrement retroussé, mais surtout l'œil enfoncé et le regard fauve, annonçaient des caractères d'une atroce méchanceté. Je n'en vis qu'une qui m'intéressât vivement.

Elle était enfermée, avec six autres, dans une salle basse, extrêmement sombre et très-humide. — Lorsque nous entrâmes, toutes se levèrent et nous firent la révérence d'usage, et avec ce degré de bassesse qui touche de près à la servitude. — Une seule s'abstint; elle ne fit pas cette révérence, dont l'expression m'était pénible et me fatiguait depuis mon entrée dans la prison. — Cet esprit d'indépendance attira sur elle toute mon attention.

Qu'on se représente une jeune femme de 24 ans, petite, bien faite, mise avec goût, se tenant debout, la tête haute, montrant aux visiteurs le profil le plus parfait, le cou le plus beau, la petite oreille la mieux faite, les cheveux blonds les plus propres et les plus gracieusement relevés. — Mes lecteurs, qui ont eu plusieurs occasions de remarquer l'influence que la beauté exerce sur moi, concevront facilement l'impression que j'éprouvai à la vue de cette jolie créature; mes yeux se remplirent de larmes, et il ne fallut pas moins que la présence du gouverneur pour m'empêcher d'aller à cette femme lui serrer la main, afin qu'elle

comprît l'intérêt que je prenais à son sort, et que ma sympathie calmât quelques instants les tortures de son cœur.

Ah! les hautes qualités de l'âme donnent seules de l'ascendant à la beauté. La plus belle femme, privée de cette expression animique, que j'eusse rencontrée dans ce triste lieu, m'aurait laissée impassible; mais il y avait un tel grandiose dans l'expression de cette beauté, qui supportait avec courage et fierté le comble de l'infortune, qu'entraînée par mon émotion, je ne pensai pas un seul moment qu'elle pût être dépravée. — Son âme était pure; je le voyais dans ses regards, dans la pose de sa tête, dans toute sa personne. — L'énergie d'une passion pouvait l'avoir entraînée à commettre le crime; mais cette image de Dieu avait conscience de sa dignité, et elle ne s'était pas avilie.

Je m'informai, auprès du gouverneur et de la dame *officière* chargée de la surveillance de cette chambre, sous quelle prévention cette jeune femme avait été envoyée à Newgate; quels étaient sa position sociale, sa conduite dans la prison, son genre d'éducation, etc. Le son de voix qui animait mes questions de tout l'intérêt que je portais à cette infortunée provoqua l'intérêt et l'émotion sympathiques de mes interlocuteurs. — Oh! madame, me dit l'officière, cette pauvre jeune femme est bien digne de compassion; elle est enceinte de six mois et a trois petits enfants. — Hélas!

c'est pour donner du pain à ses enfants que la malheureuse a commis le vol qui l'a amenée ici ; elle est mariée à un marin ivrogne qui est parti, l'abandonnant sans lui laisser un shilling ; restée sans aucune ressource, elle vendit, l'un après l'autre, tous les effets qu'elle possédait ; mais arriva le jour où elle n'eut plus rien à vendre, et ses trois enfants lui demandaient du pain ! — Alors la pauvre mère, exaspérée, rendue folle par la misère et les cris d'inanition que poussaient ses enfants, prit des effets qui garnissaient la chambre qu'elle occupait et alla les vendre. — Elle est ici depuis deux mois, attendant son jugement.

Je l'avais deviné ! une telle créature ne pouvait être une prostituée, ni une voleuse de profession. — C'était une *mère* qui avait senti les entrailles de ses malheureux enfants déchirées par les angoisses horribles de la faim..., elle avait volé. — Oui, sans doute, c'était un acte coupable que la malheureuse avait commis dans un moment d'exaltation et de désespoir. — Mais quelle était la plus coupable, d'elle ou de cette société qui, sans nulle justice et nulle humanité, laisse le pauvre exposé à une mort affreuse, et le pousse ainsi à la folie, au crime ?

La dame officière me racontait ces détails à voix basse, pour n'être pas entendue des prisonnières, et par crainte que ses paroles n'allassent blesser la susceptibilité de cette mère, dont elle sentait la cruelle

position et respectait le malheur. — Mais la chambre était très-petite, et la jeune femme s'apercevait bien que nous parlions d'elle; néanmoins, pendant plus d'un quart d'heure que nous la tînmes ainsi sur la sellette, elle conserva son attitude fière; sa physionomie était calme, ses traits ne décelaient aucune agitation intérieure. —Oh! c'est qu'à ses yeux son dévouement de mère rachetait son crime, et même l'élevait dans sa propre estime. — Elle comprenait ses devoirs maternels, et se glorifiait de les avoir remplis aux dépens de son honneur et des tortures de la prison! — Chez certaines femmes, l'amour maternel est une passion si forte, qu'aucune loi humaine ne saurait en arrêter les effets. J'étais en admiration devant le courage que Dieu avait mis dans le cœur de cette mère, et j'éprouvais une douleur poignante en songeant que l'existence de cette infortunée allait être flétrie et brisée; qu'il se rencontrerait des juges incapables de *sentir*, de *comprendre* la sainteté des devoirs de la maternité! et qui, les yeux fixés sur la propriété, oubliant qu'ils doivent eux-mêmes la conservation de leur vie à l'affection d'une mère, immoleraient le dévouement maternel au respect dû à cette propriété, et confondant la *mère héroïque* avec la *voleuse de profession*, la condamnerait au même châtiment. — Je maudissais ces lois humaines qui confondent le crime et la vertu! — Je maudissais cette propriété qu'il faut défendre des

attaques de la faim par des emprisonnements et des supplices! — Et le luxe des propriétaires me paraissait payé avec le sang du pauvre!...

Pendant que la dame officière continuait à parler au gouverneur, je regardais la mère prisonnière, espérant qu'elle tournerait enfin sa tête vers moi : — elle restait calme et immobile. — Je pleurai, et il m'échappa un soupir que l'infortunée entendit. — D'un mouvement brusque elle tourna la tête, fixa ses yeux sur moi, et nos regards se rencontrèrent. — Oh! comment peindrais-je tout ce que je vis dans ses yeux de tendresse et de fierté! tout ce que j'y lus!.... Pauvre victime de notre état social! sa tête me paraissait entourée d'une auréole! Ses regards voilés par les larmes, le tiraillement de ses muscles, le tremblement de ses lèvres, tout cela était si éloquent, que je l'entendais me dire : — « Oh! tu es mère toi! tu as compris mes angoisses! comme moi tu aurais volé; la faim de tes enfants t'en eût aussi donné le courage! — Tu sens ce qu'il m'a fallu de force pour tout braver. — Merci! merci! femme, tu m'as comprise!... »

Oh! cette femme a gravé à jamais dans ma mémoire le souvenir de Newgate!!!

La partie de la prison destinée aux hommes est plus vaste, mais peut-être encore plus sombre que celle des femmes : toutes les figures que je vis là étaient atroces.

Les enfants sont divisés en deux catégories : ceux

enfermés pour un premier délit, et les récidivistes ; ils montrent tous une si extrême effronterie que, pour la concevoir, il faut s'être convaincu soi-même de la facilité avec laquelle l'enfance s'accoutume à tout braver, à ne rien craindre, à tout souffrir. La moyenne des enfants qui arrivent dans cette prison, chaque mois, est de *quarante* : on leur apprend à lire, écrire et compter (1).

Je vis, dans une des cours, huit de ces malheureux soldats de la liberté canadienne, qui sont tombés au pouvoir des troupes de l'aristocratie anglaise : cinq étaient blessés. — Ils attendaient depuis deux ans qu'on prononçât sur leur sort. — Un d'eux parlait français ; il me dit que toute communication avec le dehors leur était interdite, qu'ils ne pouvaient recevoir ni lettre, ni journaux, ni visite, et que depuis deux ans ils étaient sans nouvelles de leurs familles. Le ministère anglais était armé, par la loi, du pouvoir de faire prononcer contre eux des condamnations capitales. — Mais la cause du gouvernement n'est plus celle du peuple ; on craignait sans doute que le sang de ces victimes ne s'élevât contre l'aristocratie, et le ministère, par pru-

(1) On peut être *félon* (criminel) à sept ans, conséquemment on peut être pendu à cet âge. Blackstone rapporte que, de son temps, le jury a condamné à mort des enfants de huit ans qui ont été exécutés ; j'en ai vu de cet âge condamnés à la déportation !...

(MOREAU-CHRISTOPHE.)

dence, laissait mourir en prison ces Canadiens, dont il redoutait le patriotisme.

J'observai que ces prisonniers étaient traités avec beaucoup de douceur, et même une sorte de déférence. — Je signale ce fait, parce que j'y vois un grand progrès. — Les Anglais commencent enfin à comprendre que les prisonniers de guerre doivent être considérés comme des *otages* et non comme des *criminels*. — Plût à Dieu qu'ils eussent pensé ainsi pendant la guerre avec la France! alors ils n'auraient pas traité nos malheureux prisonniers avec cette infamie et cette cruauté qui ont couvert le ministère des Pitt et des torys d'une honte ineffaçable! — J'ai entendu raconter, à cet égard, des choses qui font peur (1)....

On me dit qu'il y avait deux assassins ; l'un d'une méchanceté féroce et l'autre montrant du repentir : la cham-

(1) . . . . . La faim ne connaissait point de bornes; on gardait des cadavres cinq ou six jours de suite sans les déclarer, pour obtenir leurs rations : les voisins appelaient cela *vivre de son mort*. Milord *Cordower*, colonel du régiment de *Carmarthen*, de garde à la prison de *Porchester*, étant entré un jour dans l'intérieur avec son cheval qu'il attacha à une des barrières, en dix minutes son cheval fut désossé et mangé. Lorsque milord vint pour le reprendre, après quelques recherches on l'informa du fait : il refusa de le croire, et dit qu'il n'y ajouterait foi que quand on lui ferait voir les débris de son cheval. Il fut facile de le satisfaire ; on le conduisit où étaient la peau et les entrailles, et un misérable affamé acheva de dévorer, en sa présence, la dernière pièce de viande crue. Un énorme chien de boucher, ou plutôt tous les chiens qui entraient dans la prison avaient le même sort. (PILLET.)

bre de celui-ci était au rez-de-chaussée, j'y entrai. — Je vis un petit jeune homme d'environ vingt ans, très-maigre et très-pâle. — Il était assis dans le coin le plus sombre, paraissait vouloir se dérober aux regards et pleurait. — Sa figure me déplut, son regard était faux et il semblait quêter la pitié; — il avait assassiné dans un accès de jalousie la servante de son père qui était sa maîtresse.

Aux précautions qu'on prit pour me faire pénétrer dans la chambre de l'autre assassin, il y avait lieu de penser que sa férocité tenait de l'hyène et qu'il s'élançait sur les visiteurs pour les dévorer. — D'abord le gouverneur avait tenté de me détourner de le voir; puis, cédant à mes instances, il envoya deux de ses officiers (1) dans la chambre du prisonnier et m'en donna deux autres pour m'accompagner. — Cet appareil de précautions avait fait galoper mon imagination, et, tandis que je montais un petit escalier noir, je me figurais que j'allais voir un homme à la tête horrible; — les ombres de Lacenaire, de Shylock, des vampires fantastiques se dessinaient sur mon cerveau. — J'entre, et quel est ma surprise! — Je vois, assis devant une table, un soldat de vingt-deux à vingt-quatre ans, lisant la Bible, et dont la physionomie était des plus heureuses. Une petite figure

(1) En Angleterre, on appelle *officier* tout homme pourvu d'un office quelconque.

ronde, une bouche fraîche; un petit nez aquilin, des yeux bleu foncé, pleins de vivacité et de malice, un front élevé, une masse de beaux cheveux châtains bouclant naturellement et un teint de lis et de roses; tel était le *monstre* dont on redoutait d'approcher! — Dès qu'il me vit, il rougit comme aurait pu le faire une jeune fille, et son premier mouvement fut de boutonner son habit jusqu'en haut, d'arranger son col et de se donner une tenue militaire; — puis il me regarda timidement et je saisis dans ses yeux, plutôt que sur ses lèvres, un sourire qui semblait dire : — Madame, excusez-moi; je ne m'attendais pas à votre visite et vous me surprenez dans une toilette un peu négligée. — Malheureux jeune homme! comme il y avait de la naïveté dans son embarras, — et comme cet enfantillage contrastait douloureusement avec sa cruelle position! Oh! que cet infortuné m'intéressait et combien j'aurais donné pour pouvoir lui parler! — Je m'abstins de faire aucune question devant lui, de crainte de l'humilier, et mes regards lui exprimaient la compassion douloureuse que son sort me faisait éprouver.

Aussitôt que je fus sortie, je demandai quels signes de *férocité* donnait ce soldat pour qu'on le surveillât avec autant de sévérité. — « Ah! il est atroce, me dit un des officiers de la prison; non-seulement il ne se repent pas de son crime, mais il dit, à tous ceux qui

veulent l'entendre, que s'il avait à le commettre il le ferait encore ; — il rit, chante toute la journée, — débite un tas de bouffonneries sur les personnes qui viennent le visiter ; — enfin nous n'avons jamais eu ici un assassin aussi effronté ! » — J'avoue que toutes ces *accusations* ne m'édifiaient pas beaucoup sur la férocité du jeune soldat.

Je m'en allais peu satisfaite, lorsqu'au bas de l'escalier je rencontrai le docteur Elliotson que je connaissais pour l'avoir vu plusieurs fois chez un docteur de mes amis. Le docteur Elliotson est un apôtre zélé du système de Gall et de Spurzheim ; on est toujours assuré de le rencontrer dans les prisons et maisons de fous, recherchant les protubérances convexes et *devinant* les concaves ; — le docteur parle parfaitement le français, et je lui manifestai, en quelques mots, mon étonnement sur tout ce qui concernait le soldat assassin.

— Que voulez-vous, me dit le docteur avec un léger sourire de mépris, le gouverneur de Newgate est un excellent homme, rempli d'humanité ; les officiers aussi traitent les prisonniers avec douceur, mais il leur manque la science, — cette lumière divine, sans laquelle ils ne pourront jamais comprendre pourquoi *tel homme vole* et *tel autre assassine*.

Je demandai à ce docteur, qu'éclairait la lumière divine, et qui découvrait si infailliblement la cause des

actions humaines, pourquoi le jeune soldat que je venais de voir avait assassiné un officier de son régiment.

Il l'a assassiné parce qu'il a deux protubérances extrêmement développées, celle de la *fierté* et de la *vengeance*.

— Soit ; mais lui avez-vous parlé docteur, et savez-vous quelles sont les *raisons* qui l'ont fait agir ?

— Eh ! sans doute. — Il y a deux mois que je l'étudie ; c'est un garçon charmant, gai, aimable, et d'un cœur excellent.

— Mais alors.....

— Voici son histoire.—Ce garçon a vingt-trois ans ; il était depuis peu au régiment de....., dans le comté de Cornwall, lorsqu'un nouvel officier arriva. — Il paraît que cet officier avait une petite voix nasillarde d'un accent tout particulier ; le pauvre garçon, qui arrivait de sa province, n'était pas encore familiarisé avec la rigidité de la discipline anglaise ; il crut pouvoir rire, avec un camarade, de la voix comique de cet officier. — Un jour, à la parade, le malheureux enfant dit à son voisin un de ces quolibets pleins d'esprit et d'à-propos qui font rire en dépit de la volonté ; l'officier, furieux, s'élance sur les deux espiègles, les frappe au visage avec la dernière brutalité, leur arrache leur fusil et les fait mettre au cachot ; l'autre soldat garda ses soufflets, mais celui-ci avait les bosses de la *fierté*

et de la *vengeance* trop fortement prononcées pour se conduire de même; il prit la résolution de tuer l'homme qui l'avait frappé publiquement.—A sa sortie du cachot, il épia l'officier; et vingt-deux jours après il lui tirait un coup de fusil à bout portant qui l'étendait mort. — Ce jeune homme, ajouta le docteur, placé selon sa capacité, eût été superbe, transcendant! — mais il est certain qu'il n'était pas fait pour servir dans l'armée anglaise, où la discipline autorise de battre les hommes comme des mulets.

Pauvre enfant! ainsi c'était pour avoir senti sa dignité d'homme; c'était pour s'être révolté contre l'action la plus atroce, pour avoir eu le courage d'obéir à la voix de sa conscience qui lui prescrivait d'en punir l'auteur, que ce malheureux allait porter sa tête sur un échafaud! — Mais Dieu est grand! le sang des martyrs en fait naître de nouveaux; la mort de ce brave soldat était utile; chaque jour il s'en rencontrera d'autres qui, préférant la mort à l'esclavage, mourront pour la rédemption de leurs frères! — Ainsi viendra le temps où les soldats anglais ne se laisseront plus commander par des officiers gentlemen qui *achètent le droit* de les mener à coups de fouet. — Si le peuple anglais a jamais le courage d'être libre, il ne souffrira pas que son armée soit composée d'esclaves.

Je l'avoue, je ressentis une vive satisfaction. — Ces exemples de fierté sont rares, il est vrai, mais ils suf-

fisent pour prouver que le peuple anglais, quoique son aristocratie lui fasse supporter un joug plus lourd, plus oppressif que celui d'aucun peuple de la terre, sans nulle exception ; ces exemples prouvent, dis-je, que le peuple anglais conserve encore la divine empreinte, que le feu sacré n'est pas éteint dans son cœur, et que, s'il est aujourd'hui courbé sous un poids accablant, le jour arrive où il va se redresser et rétablir, pour tous et pour toutes, l'égalité de droits que Dieu nous a donnée avec la vie. Cette aristocratie payera cher alors et sa longue oppression, et ses violences et son hypocrisie!

Il y avait plus d'une heure que j'étais enfermée à Newgate, et le spasme qui m'avait saisie dès mon entrée dans l'arsenal des instruments de torture s'était accru à mesure que je pénétrais dans cet antre affreux, où le vice et le malheur sont confondus, où la faim est assimilée au vol, et la fierté de l'âme, cette noble voix d'une conscience pure, à l'assassinat; le spasme qui m'oppressait était parvenu à un tel degré d'intensité qu'à peine pouvais-je respirer. — Cependant il me restait encore à visiter la chapelle, la cour où l'on fait la dernière *toilette des condamnés*, et enfin la fenêtre par où ils quittent la prison pour l'échafaud qui termine ces existences tristes et lugubres, ces vies d'anxiétés, de vices et de crimes, de misères et de malheurs. Quant à l'infamie du supplice, les êtres

avilis y sont insensibles, et les âmes grandes la dominent.

La chapelle est très-convenablement distribuée : à moitié de sa hauteur règne une galerie uniquement destinée aux femmes ; les hommes sont dans la partie inférieure. Des rideaux s'ajustent de telle sorte sur tout le pourtour de la galerie, que les deux sexes ne peuvent se voir.

Le *pew* (1) du condamné est en bas, adossé au mur, vers le milieu de la chapelle. — Ah ! voilà, pour l'église anglicane, une cérémonie inhumaine au dernier point, une absurde imitation du catholicisme ! — A quoi bon torturer de la sorte un malheureux, lui faire mâcher la mort pendant une journée et toute une nuit ? Quelle utilité morale en résulte-t-il pour la société ? — Le prêtre catholique trouve dans la foi du patient la puissance de le réconcilier avec la mort, de la lui faire même embrasser avec joie, en l'absolvant de tout péché ; dès lors son assistance se conçoit ; mais l'intervention d'un prédicateur protestant, auprès d'un homme qui croit au péché sans admettre qu'un autre homme puisse l'en absoudre, me paraît inutile.

A trois heures du soir, la veille du jour fixé pour l'exécution, on amène le condamné à la chapelle où il doit subir la scène du *pew*. — Ce *pew* est de forme

(1) Les *pews*, dans les églises anglaises, sont des bancs séparés et fermés comme de petites chaires.

ronde et ressemble à une chaire dans des dimensions réduites; il contient un banc et un prie-Dieu; on recouvre le tout d'un drap noir pour la cérémonie, et le patient y entre enveloppé aussi d'un linceul noir; il est assis sur le banc, et devant lui, sur le prie-Dieu, est un livre ouvert; — la chapelle est sombre et seulement éclairée par une lampe sépulcrale; — tous les prisonniers sont présents et doivent suivre à voix basse l'aumônier qui récite les prières des morts.

Le condamné est dans le *pew* comme dans un tombeau dont la pierre tumulaire serait entre-bâillée; au milieu de ces draperies noires, sa tête seule apparaît.— Oh! quel spectacle horrible que cette tête qu'on croirait déjà séparée du corps! Comme cette pâleur, ces traits contractés, ces yeux égarés, ces cheveux qui se hérissent et ce tremblement convulsif qui agite ces enveloppes mortuaires, expriment l'effroi! comme elles sont terribles à voir! C'est l'agonie d'une créature humaine enterrée vivante; ce sont les râlements qui s'échappent du tombeau. — Cette lugubre solennité de l'enfer impressionne si fortement les assistants, que beaucoup de prisonniers, incapables de supporter cette scène, s'évanouissent, et que la chapelle retentit de cris arrachés par la frayeur. — Il est très-rare que le patient résiste à cette épreuve jusqu'à la fin; on est souvent obligé de le soutenir et de l'emporter de son *pew* dans un état complet d'évanouissement. — Lors-

qu'il est revenu à la vie, on lui annonce comme une faveur que, pour cette dernière nuit, il aura une lampe, afin de pouvoir lire sa Bible. — Quelle absurdité et quelle cruelle dérision! comme si, dans un pareil moment, le malheureux peut lire ou comprendre le sens de ce qu'il lit. — Les êtres d'élite qui voient sans se troubler la fin de leur existence, de quelque manière qu'elle arrive, ne sont-ils pas très-rares? Comment donc espérer que le condamné conserve assez de liberté d'esprit pour méditer sur les hautes pensées de la Bible, quand à chaque quart d'heure l'horloge de Saint-Paul lui fait mesurer le temps, compter les minutes qu'il a encore à vivre, et fait reparaître constamment sur son cerveau exalté tous les préparatifs de l'exécution. — Si, à l'aube, l'infortuné, accablé de lassitude et de souffrance, est assez heureux pour clore les paupières, il est éveillé à cinq heures du matin par le bruit que font les pieds des chevaux et les roues de la pesante et fatale machine tirée de la cour voisine de son cachot pour son supplice. — Oh! quel terrible réveil! dès lors il n'entend plus un seul bruit qui ne lui annonce l'approche du moment suprême. — A six heures, on vient le prendre pour le mener dans la cour dite *des derniers instants;* c'est là que la *toilette* a lieu. — Il est dépouillé de tous ses vêtements, puis revêtu d'un pantalon et d'une longue blouse de toile grise, ensuite on lui coupe les cheveux ras. — Pendant toute

cette opération, il y a auprès de lui un ministre de la religion qui l'exhorte à la résignation et lui parle des joies d'une autre vie. — Quand la *toilette* est faite, on le conduit chez le shérif, qui lui-même lie les bras du patient. — Tous ces apprêts terminés, le shérif, le sous-shérif, l'aumônier et le condamné se mettent en marche, et cette procession lugubre arrive sur la plate-forme de l'énorme machine qui tient immédiatement à la croisée : là le bourreau et ses valets s'emparent du patient, le placent sur la planche mobile, passent la corde autour de son cou, abaissent un bonnet jusque sur son menton, et lui mettent un mouchoir dans la main. Au signal que donne le condamné en laissant tomber le mouchoir, la planche mobile est enlevée de dessous ses pieds, et alors il est, selon l'expression anglaise, *lancé dans l'éternité*.

Newgate, prison destinée à recevoir seulement des prévenus, n'a pas ses règlements aussi sévères que les autres lieux de détention. On n'y exige pas un silence rigoureux ; les officiers et officières maintiennent l'ordre parmi les prisonniers, préviennent les disputes, tolèrent quelques mots échangés à la volée, mais arrêtent toute conversation. La cantine est supprimée ; néanmoins tout prisonnier a la faculté, pour son argent, de se faire servir à manger par le cuisinier de la maison.

On ne donne point de travail aux prisonniers, il faut qu'ils subissent la corruptrice oisiveté. Si c'est comme

punition qu'on la leur impose, et c'en est une bien rigoureuse, comment les légistes anglais peuvent-ils concilier cette punition infligée avant condamnation avec le principe universellement admis sur le continent, que le prévenu est présumé innocent jusqu'au jugement qui déclare sa culpabilité, et que jusque-là la société a seulement le droit de s'assurer de sa personne ?

A Newgate, une des améliorations introduites qui a eu la plus salutaire influence, c'est le choix et le nombre des officiers et officières appelés à surveiller les prisonniers. Quand on réfléchit aux qualités nécessaires pour imposer à un monde effronté et profondément vicieux, s'en faire obéir en n'usant que rarement de châtiment ; quand on songe, dis-je, au degré de sang-froid, d'empire sur soi et de fermeté qu'il faut avoir pour bien remplir ces fonctions, on ne peut qu'être surpris de l'heureuse composition du personnel de Newgate : jamais aucun des fonctionnaires ne parle sans nécessité aux prisonniers, jamais de brutalité ou de paroles injurieuses ; officiers et officières exhortent, commandent, sont écoutés en silence, obéis avec ponctualité, ou le châtiment s'ensuit.

Je ne puis quitter Newgate sans parler de la respectable madame Fry : son amour de l'humanité a introduit de notables améliorations dans cette prison ; la plus incontestable de toutes est, sans nul doute, d'avoir

procuré du travail aux femmes; elle leur a aussi distribué un très-grand nombre de Bibles.

On sait que les sectes d'Angleterre se font un devoir religieux de répandre à profusion la Bible sur le globe; toutes sont tellement convaincues d'avoir compris le véritable sens de ce livre multiple, qu'il n'est pas une secte qui ne se persuade propager sa doctrine en la répandant; mais celui qui n'est ni fanatique, ni aveuglé, examine si l'amélioration de l'espèce humaine doit ressortir infailliblement de la lecture de la Bible et si jusqu'ici les résultats peuvent le faire espérer; il se demande si les pensées et les préceptes divers qu'elle contient forment un ensemble harmonique que le vulgaire des intelligences puisse saisir, et si les exemples bons et mauvais qu'elle présente ne peuvent produire que de bons effets.

Certes les livres dont la Bible se compose sont d'une trop haute portée pour pouvoir être compris sans une étude approfondie, même par des hommes instruits, et la prédication ne supplée que bien imparfaitement à l'intelligence du commun des lecteurs; ensuite les doctrines religieuses n'exercent plus dans l'Europe centrale qu'une influence superficielle; elles modifient seulement l'apparence extérieure; mais la religion n'y est point le mobile des actions des hommes. Tous veulent s'élever, faire fortune, et, pour y parvenir, croient à l'infaillibilité de leur raison. Quel ascendant

dans cette disposition universelle des esprits, pourrait prendre la religion? portera-t-elle le pauvre qui souffre à la résignation, lorsqu'il sera persuadé qu'il dépend de lui d'arriver aux richesses? inspirera-t-elle de l'humilité au riche s'il est convaincu qu'il ne doit sa fortune qu'au mérite de ses œuvres, et ne se croira-t-il pas alors d'une nature supérieure à ses semblables en proie à la misère? Quand les hommes blâment ou louent selon les conséquences de l'action, comment seraient-ils disposés à abdiquer leur amour-propre et à se considérer comme les aveugles instruments de Dieu?

Que l'événement soit heureux ou malheureux, l'islamite s'écrie : —Dieu est grand!—parce que, n'ayant pas la présomption de voir au delà de l'effet immédiat de son action, il n'a point l'insigne orgueil de se considérer comme l'auteur de l'événement qu'il ne pouvait prédire avec certitude, et, bon ou mauvais, il accepte son sort, sans doute avec joie ou douleur, mais sans se glorifier ou se plaindre.

Si, comme les musulmans, chacun de nous, se confiant à la Providence, se contentait de vivre de son métier sans chercher à faire fortune; si, comme eux, nous n'avions d'autre but que l'accomplissement des devoirs prescrits par la loi religieuse et ne voyions de mal que dans la violation de cette même loi, je croirais alors à l'influence de la religion pour réformer les coupables; mais, attendu que parmi nous les disposi-

tions des lois civiles sont souvent en opposition avec les préceptes de l'Évangile ; que ces lois, en Angleterre, mettent de côté tout esprit d'équité, établissent l'hérédité par ordre de primogéniture, créent des armées de sinécuristes et de privilégiés de toute nature et font supporter aux pauvres les trois quarts des taxes, je ne pense pas qu'il puisse y avoir de prédications chrétiennes susceptibles de réformer des hommes coupables envers une société qui s'est mise en dehors de la loi chrétienne. — Chez les peuples européens, la religion n'est plus qu'un accessoire, l'organisation sociale marche sans elle ; les lois civiles ont seules de l'influence, et la loi religieuse ne se fait obéir que lorsqu'on n'a pas d'intérêt à l'enfreindre.

A l'appui de cette opinion, je citerai les remarques de ceux qui ont écrit sur les prisons ; tous font observer que l'enseignement religieux n'obtient aucun succès, qu'il fatigue, excède les prisonniers, et leur fait prendre la religion et ses ministres en aversion ; que moine ou quaker, prêtre, missionnaire ou aumônier, ne recueillent d'autre fruit de leurs prédications que les sarcasmes et le mépris de ceux auxquels ils s'adressent (1).

(1) L'évêque de Londres a dit que le clergé anglican ne moraliserait jamais les masses en les prêchant ; et, selon moi, il a dit une chose bien vraie. Il a dit, de plus, que pour moraliser les gens du peuple il fallait converser un à un avec eux. (MOREAU-CHRISTOPHE.)

Je ne sais point quelle est la part que nos ministres de la religion

Quelles paroles magiques pourraient donc emprunter à la Bible tous ces prêcheurs salariés, pour réconcilier à son sort le malheureux prisonnier couché sur la pourriture de son cachot ; manquant d'air, de jour, d'eau claire, de vêtements pour se couvrir, d'un peu de feu pour réchauffer son corps glacé et ses membres engourdis, et souvent de pain noir pour apaiser sa faim. — Ce malheureux ne s'écriera-t-il pas comme Job : « Dieu n'est pas ! »

— La résignation ! — Mais l'homme qui n'a pu trouver dans son âme assez de force pour résister aux souffrances physiques et morales sera-t-il donc amené,

pourraient avoir à l'amendement des prisonniers : je sais seulement que dans le régime de nos prisons, en France, elle est nulle. Des essais faits dernièrement à Paris, par un jeune abbé, dont je ne louerai que le zèle, ont prouvé ce que j'avance, quoique les journaux aient annoncé le contraire. Les livres de religion qu'il distribuait aux prisonniers de Bicêtre et de Sainte-Pélagie étaient tous vendus par eux pour jouer ou pour boire de l'eau-de-vie. Ma plume se refuse à tracer les scènes d'impiété auxquelles donnent lieu, le soir, dans les chambres des détenus, les personnes de plus d'un état, qui se mêlent d'aller prêcher dans les prisons de Paris. Néanmoins, en admettant même que les idées dites religieuses n'aient de pouvoir qu'en aliénant notre esprit, le bien qu'elles peuven faire est trop grand pour qu'on doive les négliger ; il importe donc de ne pas se tromper dans les précautions à prendre. Or l'expérience et le raisonnement s'élèvent contre ceux qui s'imaginent qu'il suffit de prêcher d'abord les dogmes de la religion à un ramas de scélérats, pour les rendre honnêtes gens. Plus que d'autres, les idées religieuses ont besoin d'être préparées par les moyens qui peuvent le plus agir sur le cœur et sur les habitudes. Et, quand on a porté un œil observateur dans les prisons, on est bien convaincu que les moyens sans lesquels on n'a rien à espérer, si l'on veut empêcher les détenus d'exercer les uns sur les autres une mutuelle et funeste influence, sont, avant tout, de les loger plus

par des phrases bibliques, à se résigner sans murmure? Ah! je conçois l'influence des paroles de l'amitié, la puissance des larmes sympathiques, pour calmer les plus grandes douleurs; mais les discours des sermonneurs d'office, pour apaiser les angoisses de l'âme, m'ont toujours paru le comble de l'absurde.

Que peut dire madame Fry à ces malheureuses filles que le manque de profession ou d'ouvrage, la séduction, les préjugés et les mille et mille turpitudes qui fourmillent dans la société, ont réduites à se livrer à la prostitution, à trafiquer de leur corps pour avoir un morceau de pain! — Est-ce dans la Bible qu'elle

convenablement, de les séparer plus qu'ils ne le sont, de faire coucher chacun d'eux seul dans une chambre ou cellule, de les exercer tous les jours au travail, de dissiper l'ignorance profonde dans laquelle ils sont pour la plupart, de ne les soumettre qu'à des traitements justes et humains, quoique sévères; enfin de les placer dans une situation où ils ne soient pas forcés de se pervertir, et où ils aient quelque intérêt à s'amender. Voilà comment il faut ouvrir le cœur des criminels à la morale. Je le répète, ce ne sera qu'après ces précautions que la religion y entrera. Vous voulez que des instructions religieuses amènent des coupables à se repentir et les rendent vertueux; commencez donc par reconnaître et anéantir tout ce qui s'y oppose. Jusque-là, vous criez à des malheureux qui sont dans un abîme de s'en tirer, et vous ne voyez pas que vous-mêmes vous les y enfoncez toujours davantage. Je ne me suis un peu étendu sur ce point que parce que, dans la première séance de la Société royale pour l'amélioration des prisons, on a annoncé qu'on allait s'occuper principalement de l'instruction religieuse des prisonniers. Cette résolution est anticipée; elle provient, en partie, de ce que ceux qui l'ont prise ne connaissent pas assez les prisons, ni toutes les circonstances dans lesquelles s'y trouvent les détenus.

VILLERMÉ. *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles doivent être.*

trouve des consolations pour de pareilles misères? Oh ! non ; la prostituée, irritée par la douleur, ne saurait voir que le sens littéral. — « *Dent pour dent*, *œil pour œil*, répète-t-elle, d'après le terrible code de Moïse. — Le pauvre, que le riche repousse et qui se voit condamné à la misère, au mépris, pour alimenter le luxe et l'orgueil de ceux qui se disent les *maîtres*, ne s'écriera-t-il pas aussi dans son indignation : « *Dent pour dent, œil pour œil?...* » — Et ceux qui sont nés avec de la fierté dans le cœur, et qui, ayant la conscience de ce qu'ils valent, n'ont pu se soumettre au joug du privilége, à la tyrannie du préjugé, à la domination de l'argent, et qui se sont mis en révolte contre une organisation sociale oppressive, ne répéteront-ils pas de même : « *Dent pour dent, œil pour œil?* » (1)

Quel est donc l'enseignement qu'il convient de faire aux prisonniers? me demandera-t-on. — D'abord celui de plusieurs métiers, afin qu'au défaut d'ouvrage

(1) Du reste, les ouvrages qu'on donne en lecture aux détenus sont peu propres à atteindre le but moral qu'on se propose. « Puisque l'on s'obstine, disent les écrivains d'une revue célèbre (*Revue d'Édimbourg*, tome XXXVI, page 363), à vouloir convertir nos prisons en écoles, que l'on cesse donc de les fournir d'imprimés aussi intolérablement stupides (*so intolerably stupid*) : tous les livres de prison semblent, en effet, fabriqués d'après cette donnée, qu'un voleur ou un coupable quelconque est inférieur en sens commun à un enfant de cinq ans. Généralement l'histoire est celle d'un pauvre ouvrier qui n'a pour vivre, lui et ses six enfants, que du pain noir et de l'eau. Avec cela il est heureux et content : jamais de plaintes, jamais de murmure, tout le monde lui envie sa gaieté. Cependant jamais, dans ses rêves, ne lui est venue l'idée de manger du

dans une branche d'industrie ils en trouvent dans une autre; ensuite il faudrait leur apprendre l'ordre, l'économie, l'amour du travail, la sobriété; leur démontrer qu'ils ne doivent attendre d'amélioration à leur sort que de la pratique de ces vertus, et que la plus insigne des absurdités, pour un ou plusieurs individus, est d'attaquer la société. En un mot, comme ce sont les lois de la société qu'ils ont violées, c'est la participation aux bénéfices de la société qu'il faut leur faire espérer pour prix de leurs efforts; en même temps on leur prouverait que le retour aux vices et aux crimes les amènerait inévitablement à périr dans les prisons, les bagnes, ou sur l'échafaud. Je ne pense pas que les joies du paradis ou les peines de l'enfer pussent exercer sur eux autant d'influence.

J'étais encore douloureusement impressionnée du souvenir de ma longue visite à Newgate, lorsque je me rendis à *Cold-Bath-Fields*.—De très-loin on en aperçoit les

lard; c'est à peine s'il a entendu parler de mouton. N'a-t-il pas du pain noir et de l'eau ? Que faut-il de plus pour sa félicité ? Quel bienfait plus grand pourrait exciter sa reconnaissance ? Il arrive toujours que le seigneur de l'endroit ou le curé de la paroisse passe vis-à-vis de l'échoppe du pauvre homme, et le trouve priant pour le *roi*, pour l'*église*, et pour *toutes les autorités;* il arrive toujours aussi qu'ils finissent par lui offrir *un shilling*, somme que l'honnête ouvrier ne manque jamais de *refuser*, déclarant qu'il n'en a nul besoin. Tels sont les livres de morale que de bonnes dames, que de braves gens s'en vont répandant dans nos prisons avec une activité infatigable. Ce serait un grand bienfait de la Providence s'il pouvait naître parmi nous quelque génie ayant le talent d'écrire pour le peuple !..... »

hauts murs d'enceinte; son entrée, d'un style simple et sévère, n'a cependant rien d'effrayant; le bâtiment date de quarante ans, et il est bien entretenu. Cette prison, bâtie d'après les idées du philanthrope Howard, est vaste, a de l'air, du jour, de l'eau et un jardin de deux arpents. Mais la vanité de l'architecte a prévalu sur les plans du philanthrope : Howard voulait, dans cette maison de correction, réaliser, avec amélioration, les *penitentiaries* de Pensylvanie; le *maçon* n'a tenu aucun compte de ce désir, et a montré ignorance, manque de goût, et je dirai même absence totale d'intelligence. Sur un emplacement magnifique, il n'a su qu'élever des murailles; les cours ne sont pas assez spacieuses; les corps de bâtiments ont des escaliers trop étroits; la distribution en est défectueuse et n'offre pas le nombre de cellules séparées qu'ils devraient contenir. Néanmoins cette prison, tout incomplète qu'elle soit, est un véritable château de plaisance, comparée à la sombre et terrible Newgate! — Cold-Bath-Fields est à la fois maison d'arrêt et de *correction*.

Le gouverneur de cette prison, M. Chesterton, est un homme très-distingué; il parle l'espagnol et le français avec une égale facilité, a beaucoup voyagé et recueilli une instruction substantielle dans les pays qu'il a parcourus. — Tout en lui annonce un homme dévoué de cœur au service de ses semblables : il ne fait pas une observation, ne dit pas un mot qui ne

dénote combien son âme est pénétrée de cette charité universelle prêchée par Jésus; sa philanthropie est mise en relief par des manières douces, aimables et extrêmement polies.

M. Chesterton voulut bien m'accompagner et me faire visiter la maison dans le plus grand détail. — On voit qu'elle est devenue sa *chose,* et qu'il considère ces malheureux prisonniers comme sa famille; il les connaît presque tous par leurs noms propres. D'après un tel gouverneur (il l'est depuis dix ans), on peut penser ce que doivent être les officiers. — Si, en me rappelant ce que sont en France la plupart de nos geôliers, j'avais été émerveillée de la bonne tenue des gardiens de Newgate, je fus, en voyant ceux de Cold-Bath-Fields, dans l'admiration! Ces hommes, presque tous choisis par le gouverneur, ont une physionomie douce qui s'harmonise parfaitement avec leur son de voix et leur prévenante politesse. Quel effet salutaire doit produire sur les prisonniers le commerce habituel de pareils gardiens! car on ne saurait douter de l'influence des manières douces et humaines, pour réconcilier avec la société des hommes dont le cœur est ulcéré contre elle.

A Cold-Bath, M. Chesterton a porté jusqu'à son extrême limite la division des prisonniers. — Les récidivistes forment cinq catégories; ceux condamnés une sixième fois sont envoyés au pénitencier de Mil-

Bank ou à Botany-Bay; les autres prisonniers sont classés d'après la nature de leurs crimes.

Le gouverneur fait exécuter avec une fermeté scrupuleuse les règlements de la prison confiée à ses soins. — Ces règlements, je dois le dire, m'ont paru bien durs! ils imposent un silence et une oisiveté permanents, et la reclusion solitaire pour la plus légère infraction.

Sous aucun prétexte, le prisonnier ne doit parler à ses camarades, ni adresser de demande aux officiers. — Si les visiteurs lui font une question, il ne doit point répondre; seulement, s'il se sent malade, il peut demander à voir le médecin. — Conduit à l'instant à l'infirmerie, il est examiné; on le couche dans un bon lit, et tous les soins qu'exige son état lui sont prodigués avec une affectueuse charité.

Le prisonnier qui rompt le silence est sévèrement puni (1).

Nous visitâmes d'abord le côté des hommes : je retrouvai là toutes les figures de Newgate; mais quelle métamorphose s'était opérée en elles! Ces hommes, qui, avant le jugement, laissaient lire sur leur visage l'effronterie et l'atrocité du crime, avaient maintenant la tête courbée, les yeux baissés, et tout annonçait en

(1) Il est difficile de croire qu'on parvienne à faire observer ce silence : pourtant il l'est très-exactement. Il est si pénible, que plusieurs prisonniers disent qu'ils préféreraient la mort. (VILLERMÉ.)

eux la soumission la plus complète. — Astreints à une règle sévère, pas un ne tentait, n'osait même concevoir la pensée de s'y soustraire.—Ils étaient très-proprement tenus, la barbe faite (on les rase deux fois par semaine), les cheveux bien peignés, le visage et les mains très-propres (1).

Ils ont pour vêtements un pantalon de toile en été, et de gros drap en hiver; une veste-paletot de même étoffe, un bonnet de laine, une chemise de couleur, des bas de laine (ils changent de chemise et de bas chaque dimanche), des souliers, un gilet, une cravate, un mouchoir de poche. — Tous ces vêtements sont propres et très-bien entretenus.

J'entrai dans la division des enfants; le nombre en était effrayant : sur 1,120 prisonniers renfermés à Cold-Bath lors de ma visite, il y avait 300 enfants de neuf à dix-sept ans! Qui a poussé ces enfants au crime? la misère, le manque de profession et les exemples de corruption dont les petits malheureux étaient environnés. — Rien de plus pénible à voir que tous ces petits êtres à figures blondes, pâles, maigres, et destinés vraisemblablement à la déportation ou au gibet! — Les plus coupables de ces enfants sont condamnés à tant d'heures, chaque jour, de *tread wheel*; les autres

(1) A Londres, la fumée du charbon de terre noircit tellement, qu'on est obligé de donner du savon aux prisonniers pour qu'ils se nettoient la figure et les mains.

ne font rien. — Ainsi ces enfants, qui ont été poussés au vagabondage, au vol, au crime par le manque de profession et l'oisiveté, sortiront de la maison *dite de correction*, après deux, trois, quatre ou cinq ans de détention, sans savoir un métier qui leur donne le moyen de vivre par le travail.

Je ne vois donc là que des punitions infligées, et jamais de *correction ;* au lieu de corriger, de telles maisons sont, dans le fait, des foyers de corruption : l'enfant coupable, mais non vicieux, n'a sous les yeux aucun exemple qui puisse le porter au bien ; il s'habitue à la fainéantise, à la mollesse et aux vices de toute nature.

Je ne pus m'empêcher de manifester à M. Chesterton mon étonnement qu'on abandonnât ainsi ces enfants à l'oisiveté, au lieu de les occuper à un travail productif. — En Angleterre, me répondit-il, les prolétaires sont si nombreux, que le gouvernement ne voudrait pas diminuer leur ouvrage en faisant travailler les prisonniers. — Mais, monsieur, l'Angleterre est-elle donc assez riche pour faire de ses prisons de vastes couvents où les reclus seront bien logés, bien habillés, bien nourris sans rien faire? Si telle est son intention, avant vingt ans la moitié de la population, lasse de lutter contre la misère, ira prendre refuge dans les prisons (1).

(1) Un pauvre ramoneur âgé de seize ans, tout déguenillé, nu-pieds

Il y a, à Cold-Bath, 520 cellules : les enfants y sont placés de préférence, afin que leur isolement soit complet, au moins pendant la nuit. — Toutes les cellules sont tenues avec une *extrême propreté* : le lit a un fond sanglé sur lequel est un bon matelas, un oreiller, deux couvertures; une planche attenante au mur sert de table. — Chaque cellule a de l'air; mais, par la faute de l'architecte, plusieurs sont obscures. — Tous les murs, ainsi que les escaliers, sont blanchis à la chaux deux fois par an. — Aucune mauvaise odeur ne vient vous assiéger comme dans les prisons de France. — Les enfants et les femmes ont beaucoup de peine à observer le silence; aussi je vis nombre de ces petits malheureux enfermés dans leurs cellules (*solitary confinement*) par punition (1).

et les jambes rouges gercées par le froid, fut mis en prison pour quelque légère offense. Le bain chaud qu'on lui fit prendre en entrant lui parut chose délicieuse; mais ce qui excita le plus sa surprise fut de s'entendre dire de mettre des bas et des souliers. Est-ce que je vais *porter* ceci? et cela? et cette autre chose encore? demandait-il à chaque pièce de vêtement qu'on lui donnait. Sa joie fut au comble quand il se vit dans sa cellule; il tourna et retourna avec ravissement sa couverture, et n'osait croire à tant de bonheur; ce fut en hésitant qu'il demanda s'il était bien vrai qu'il allait dormir dans un lit. Le lendemain, le gouverneur lui ayant demandé ce qu'il pensait de sa position : — Ce que j'en pense! s'écria-t-il..... Je veux être damné si je travaille de ma vie! — L'enfant tint parole : plus tard il fut déporté.

(*Rapport des commissaires.*)

(1) Punitions,

Fouet.	9
Fers.	4
Confinement solitaire. . . .	3,232
Autres punitions.	8,760

(MOREAU-CHRISTOPHE. *Tableau des punitions de Cold-Bath-Fields, durant une année.*)

Comme j'étais dans la dernière cour, le maître d'école chargé d'instruire les enfants vint pour faire sa classe.—Avec quel respect je saluai le vénérable vieillard.—Depuis quinze ans il exerce cet emploi.—Oh! que de dévouement il faut pour se résigner à vivre ainsi au milieu d'enfants voués à l'ignominie, au vice, à la souffrance! On lit sur la figure de cet homme la bonté de son cœur; sa voix est douce et il parle aux enfants avec bienveillance et une sollicitude qui les rassure et bannit de leur esprit toute crainte.

Après avoir visité plusieurs divisions où je remarquai partout la même propreté, le même ordre et la même expression de physionomie, j'entrai dans la cour où étaient les coupables par cinquièmes récidives.

Je m'attendais à y rencontrer de ces figures atroces sur lesquelles l'empreinte du crime est coulée en bronze; de ces figures sillonnées par la révolte des passions, où l'effronterie, la ruse, l'audace et la permanence d'une volonté criminelle montrent leurs horribles traits. Quel fut mon étonnement lorsque je vis sur toutes ces figures l'expression de l'ennui, mais d'un ennui poussé à son dernier degré! — Pas un d'eux ne dirigea ses regards vers nous, tous parurent complétement indifférents à notre entrée comme à notre sortie; ils paraissaient plongés dans une somnolence apathique. — Ces hommes qui vivaient d'une vie d'automates, dont les passions semblaient anéanties, l'âme

absente, qui néanmoins portaient sur leurs figures les traces de leurs crimes, le sceau de la réprobation, le profond désespoir, formaient un spectacle d'une infernale terreur!

Il y avait beaucoup plus de détenus dans cette division que dans les autres; ils étaient plus âgés, me parurent plus souffrants, plus tristes, moins soignés dans leurs vêtements et moins propres. — Frappée de cette différence, je désirai en savoir la cause et la demandai au gouverneur. — Ces prisonniers, me dit-il, nous donnent beaucoup plus de peine que les autres, non qu'ils commettent aucun acte d'insubordination, mais leur excessive nonchalance, l'extrême difficulté qu'on éprouve à obtenir d'eux qu'ils se peignent, se lavent et brossent leurs vêtements, exigent une grande surveillance. — Plusieurs ne veulent pas se promener; il s'en trouve parfois qui refusent de manger, aussi sont-ils presque toujours malades; c'est cette division qui peuple l'infirmerie.

— Et à quoi attribuez-vous cette manière d'être en apparence si contraire au caractère turbulent qu'on serait disposé à leur supposer?

— A l'ennui; il est rare que les récidivistes puissent s'habituer à la vie de prison.

Cela se conçoit, la monotonie de cette existence oisive, silencieuse doit amener à une complète apathie, et dès

lors la vie devient un fardeau dont le poids est accablant. De tels hommes ne se sentent vivre que dans les excès; ils aiment à jouer leur vie, ils aiment les émotions de la débauche, et ne sauraient s'habituer à cette existence de perclus. L'âme n'a jamais eu sur eux aucun empire, et ses facultés sont restées inertes; la tranquillité d'esprit, le repos sont pour eux le plus grand des tourments! — Ils regrettent amèrement la vie remplie d'aventures, de dangers, de privations, et le temps où leur intelligence, leur imagination, leur courage et leur adresse étaient constamment employés. Hélas! il faut bien le reconnaître, ces hommes ont *besoin* de la lutte, d'une lutte acharnée contre la misère, les obstacles de tous genres et contre la société; et ceux qui éprouvaient une joie féroce à braver la prison, le bagne et l'échafaud ne peuvent supporter la morne inaction, le silence sépulcral de Cold-Bath; ce supplice excède leurs forces et dépasse tous les supplices.

Le nombre des récidivistes démontre, de reste, que ce n'est point par les punitions que les hommes sont corrigés : c'est par l'enseignement qu'il faut procéder, car les habitudes de l'ordre et du travail ont seules la puissance de corriger les habitudes du vice et du crime.

Mais, quel que soit le régime pénitentiaire adopté par une nation, il me semble absurde, lorsque la récidive vient prouver l'incorrigibilité du coupable ou l'i-

nefficacité des moyens de correction, il me semble absurde, dis-je, de replacer le récidiviste dans le milieu social pour lequel on n'a pu réussir à l'approprier; si le régime pénitentiaire n'a pu réformer le coupable, la société doit le déporter, le tenir dans les mines ou le mettre dans l'impossibilité de nuire. Dans toutes les prisons d'Angleterre, il y a un très-grand nombre de récidivistes (1).

Les hommes de cette division se font remarquer par leur taciturnité. — Il est presque inutile de leur imposer le silence; il arrive souvent qu'ils refusent de répondre aux questions que les officiers leur adressent.

L'infirmerie de Cold-Bath est un séjour de paix et de comfortabilité. — En général, il y a très-peu de malades. — Je vis dans deux grandes chambres douze ou quinze hommes plutôt languissants que malades : ceux-ci prenaient du thé, ceux-là, couchés nonchalamment, lisaient; il y en avait qui se promenaient tandis que d'autres causaient tranquillement entre eux; ils avaient l'air heureux, et on aurait dit qu'ils étaient libres. — Le bien-être qui régnait dans cette infirmerie

(1) Sur 109,495 individus qui ont séjourné dans les diverses prisons de l'Angleterre, pendant le cours de l'année 1837, on a compté 24,876 récidivistes, dont 12,920 l'étaient pour la première fois, 5,190 pour la seconde, 2,312 pour la troisième, 4,454 pour la quatrième et plus. Les récidives non constatées doivent être bien plus nombreuses.

(Moreau-Christophe.)

montre assez que le gouverneur ne voit dans chaque prisonnier malade qu'un homme souffrant, un frère malheureux, que son devoir lui commande de secourir.

Je vis là un jeune homme de vingt-six ans condamné à mort pour avoir tué un de ses amis dans une dispute; ce meurtrier appartient à une des meilleures familles de l'aristocratie et possède 6,000 l. st. de rente (150,000 fr.); s'il eût été enfant du peuple et sans fortune, son cou eût éprouvé l'étreinte du fatal collier; mais, grâce à l'influence de sa parenté et plus encore au sacrifice d'une partie de sa fortune, sa peine a été commuée à six ans de prison à Cold-Bath. Là encore, l'espèce de fascination qu'exerce une haute position se fait sentir : ce jeune homme reste à l'infirmerie quoique se portant très-bien; quand il fait beau, il se promène dans le jardin et passe son temps à apprendre le français, son intention étant de venir habiter la France aussitôt sa peine achevée.

A part cette exception, bien excusable chez un peuple qui adore l'or et croit encore à la valeur des distinctions nobiliaires, il n'existe à Cold-Bath aucun privilége. — La cantine est rigoureusement supprimée pour tous, et la nourriture est égale sans la moindre faveur pour aucun. — Je vis dîner les prisonniers : chaque division a son réfectoire. — Les tables, en beau bois, dont la blancheur est rendue luisante par le poli,

sont soigneusement brossées, savonnées, lavées, et pas la plus légère tache n'en souille l'éclatante surface. — La petite jatte dans laquelle les prisonniers mangent est en étain; elle est écurée, frottée et reluisante comme de l'argent. La nourriture est saine, abondante, mais d'une monotonie fatigante : le matin, une grande jatte de gruau en bouillie ; à dîner, de la soupe avec des légumes, et deux fois par semaine de la viande; le soir, on donne encore de la bouillie de gruau ; le pain est excellent. — Chaque prisonnier reçoit à dîner un petit pain de forme carrée longue, bien cuit, la croûte d'un beau jaune et exhalant l'odeur la plus appétissante. J'entamai un de ces pains pour le goûter : il est blanc comme le beau pain de Paris et meilleur qu'aucun de ceux que j'ai mangés à Londres ; on peut avancer avec certitude qu'en Irlande les fermiers *de première classe* n'en ont jamais mangé d'aussi bon, même le jour de leurs noces. — Le pain de Newgate n'est pas tout à fait aussi beau.

Après le dîner, chacun reprit sa besogne : ceux qui étaient de service se mirent à nettoyer les réfectoires et les cours ; d'autres entrèrent dans la salle d'école : beaucoup étaient occupés à faire des étoupes avec de vieux cordages, tandis que ceux condamnés au *tread-wheel* montaient dans l'instrument de leur supplice (1).

(1) On évalue à 15 ou 20 liv. sterl. ce que coûte la construction d'un tread-wheel pour chaque individu. Le tread-wheel de la maison de correc-

A l'immobilité du condamné suspendu au tread-wheel, à voir son piétinement lent qui paraît n'exiger aucun effort, le visiteur passe, la plupart du temps, devant cette roue, sans se douter que l'homme qui la fait mouvoir souffre la plus atroce torture ;—et je n'aurais pu soupçonner le raffinement de cruauté que cette infernale machine révèle dans son auteur, si le gouverneur ne m'avait expliqué l'effet qu'elle produit. L'excessive lenteur avec laquelle l'énorme tambour tourne est précisément la cause de torture ; il ne fait que vingt-huit à trente tours à la minute, parce que les marches sont très-espacées, ce qui rend le piétinement du patient lent, pénible et douloureux à l'extrême ; il est obligé à un grand écartement de jambes pour atteindre la marche, en sorte qu'une de ses jambes est presque constamment en l'air, et que toutes ses forces doivent s'y porter lorsque la marche lui arrive ; pendant ce piétinement horrible son corps reste dans une complète immobilité ; la lenteur vertigieuse du mouvement engourdit ses membres, lui donne des tournoiements de tête, des tiraillements d'estomac ; parfois il s'évanouit, tombe du haut de la machine, et dans sa chute se fracture quelque membre ou se tue. Ce supplice irrite tout le système nerveux

tion de Cold-balth-fields a coûté, dit-on, plus de 12,000 l. (300,000 f.). (Moreau.) —Voilà un instrument de torture qui coûte un peu cher !

du patient, l'estropie fréquemment, provoque des hernies et maladies chroniques.—J'ai vu descendre des hommes et des enfants du tread-wheel de Cold-Bath; pas un n'avait sur le front la plus légère trace de sueur; tous au contraire paraissaient avoir froid;—ils étaient pâles, quelques-uns violets; leurs muscles étaient tirés, leurs yeux morts, et tout chez eux annonçait la souffrance physique portée à son comble; plusieurs s'étiraient les membres, d'autres bâillaient : on remarque que les femmes, les jeunes gens et surtout les enfants souffrent beaucoup plus de ce supplice que les hommes faits et les vieillards; ce qui prouverait qu'il attaque le système nerveux beaucoup plus qu'il n'emploie les forces.

Eh quoi! est-ce par de tels moyens qu'on prétendrait corriger le malheureux jeune homme qui s'est laissé entraîner à violer les lois de la société? est-ce par l'irritation de son système nerveux, déjà trop facile à irriter, par la destruction de sa santé? est-ce enfin en l'estropiant pour toute sa vie, en énervant son corps et son esprit, qu'on s'imaginerait le ramener dans la *bonne voie?* En vérité, on ne saurait comprendre comment un peuple, cité pour la rectitude de son jugement, a pu accepter un supplice aussi barbare pour punir, et le silence du sépulcre et l'oisiveté pour corriger!

Les punitions outrées pervertissent toujours, et l'on

n'arrive même qu'à des effets momentanés par celles les plus judicieusement appliquées, lorsqu'on n'y joint pas l'enseignement. On obtient bien l'attention, l'obéissance de ceux qui se trouvent immédiatement exposés à la punition, mais ce serait à tort qu'on espérerait corriger par le souvenir de la douleur : l'expérience démontre le contraire. Une fois rentrés au milieu de la société, les hommes du crime multiplient leurs ruses en raison de la surveillance exercée sur eux, et le souvenir du châtiment, loin de les réformer, presque toujours les rend atroces. — La douleur physique prolongée amène la mort du patient qui l'endure, ou porte la perturbation dans son organisme et l'abrutit ; par un châtiment modéré on inspire la crainte de l'autorité, et l'on paralyse toute idée de resistance ; mais le dérangement que la torture a produit dans l'organisme remplit le cœur de l'homme d'une colère constante ; et alors ce n'est plus seulement pour subvenir à ses besoins, à ses goûts de débauche qu'il commet le crime, c'est pour se venger !

Je vis à Cold-Bath deux prisonniers en prévention qui fixèrent mon attention. L'un, me dit M. Chesterton, est Juif, et le plus grand fripon d'Angleterre ! — Il était repris pour la huitième ou dixième fois (pour divers faux) ! — Je voulus voir la physionomie *du plus grand fripon d'Angleterre*.... Sa croisée donnait sur

un petit passage, et je m'arrêtai pour l'examiner. — Il était assis à une table sur laquelle il y avait des papiers couverts de chiffres. — Il faut croire qu'il était bien absorbé dans ses calculs, car il ne parut pas s'apercevoir de l'ombre que mon corps projetait dans son cachot. — Oh! c'était bien une figure à la Rembrandt! — Je n'ai jamais vu une physionomie plus sourdement méchante, plus effrontément hypocrite! Quoiqu'il eût au moins soixante ans, le feu qui s'échappait de ses petits yeux gris annonçait une verdeur d'imagination, une ténacité de volonté, une avarice !.... de Juif.

On lisait sur l'ignoble face de l'autre criminel le crime révoltant qu'il avait commis. — Quatre mois après avoir épousé une jeune fille de dix-sept ans, belle et riche héritière, il avait violé, avec une brutalité effrénée, la sœur de sa femme, enfant de douze ans, qui mourut des suites de l'attentat. — C'était un véritable faune, — il en avait la construction grotesque, — un ventre énorme, — des épaules d'hercule, une tête de pourceau et de toutes petites jambes ; — son regard lubrique, ses grosses lèvres faisant l'entonnoir, son nez bourgeonné, tout en lui manifestait l'homme satyre, tel que les peintres nous le représentent. — Hé! quelle est donc la mère assez peu physionomiste, assez dépourvue d'instinct

de femme, pour avoir donné sa fille à un pareil vampire!

A Cold-Bath les prévenus n'ont aucune communication avec les condamnés.

Nous passâmes dans le bâtiment des femmes; — un jardin le sépare de celui des hommes.—Là, règnent aussi la propreté et l'ordre, le même silence et la même sévérité dans l'exécution des règlements. Les femmes sont plus occupées que les hommes; — elles confectionnent le linge nécessaire pour toute la maison, l'entretiennent et le blanchissent; elles font aussi leurs vêtements, qui consistent en jupes de toile blanche pour l'été, et de laine pour l'hiver, camisoles longues et montantes jusqu'au cou, de même étoffe, et bonnets en toile blanche. — Elles sont beaucoup plus propres que les hommes; — elles ont, par semaine, deux chemises, deux jupes de dessous, deux mouchoirs, deux bonnets, deux paires de bas, un vêtement tous les quinze jours; — leurs souliers sont si bien cirés, qu'on les dirait neufs; leurs cellules sont aussi mieux meublées que celles des hommes; elles ont des draps à leurs lits, — une serviette, une cuvette, un verre, etc.

La nourriture des femmes est semblable à celle des hommes; — les blanchisseuses et les repasseuses ont, de plus, de la viande tous les jours, de la bière et du thé.

Il y a une superbe blanchisserie, un grand séchoir et une très-belle lingerie.

Chez les femmes on voit beaucoup plus de mouvement que chez les hommes; — elles lavent, repassent; celles-ci étendent du linge, celles-là le cousent, d'autres font la cuisine, et un grand nombre est continuellement occupé à brosser et savonner toute la surface du plancher, dans les chambres, cellules, corridors, escaliers, et jusqu'aux pavés des cours, qui sont aussi lavés et savonnés. — On pourrait parcourir ces vastes corps de bâtiments en souliers de satin blanc et en robe de *gaze*; pas une goutte d'eau, pas un grain de poussière ne viendraient en souiller la blancheur. — C'est réellement admirable.

Malgré cette activité du côté des femmes, elles ne sont pas plus gaies que les hommes; — tristes, les yeux mornes, la figure impassible, on croirait qu'elles ne voient ni n'entendent. Avant d'entrer dans plusieurs ateliers j'écoutai à la porte; — partout régnait un silence de mort. — Celles qui sont obligées de parler pour leur ouvrage parlent très-bas à la dame officière, qui leur répond également à voix basse, comme dans la chambre d'un malade.

Ces femmes, à part quelques rares exceptions, sont toutes des prostituées habituées à cette vie de débauche, d'ivrognerie et d'insolence dont elles font parade dans les rues de Londres; elles n'en deviennent pas moins,

sous le régime de la prison, sobres, humbles, soumises et assez laborieuses; toutes, comme à Newgate, me faisaient la *révérence servile* qu'on exige des femmes dans tous les établissements de ce genre. — Cette démonstration hypocrite me paraît immorale; — elle doit les humilier et ne saurait avoir aucune influence salutaire.—Sur 208 recluses, je n'en vis pas une jolie; — il s'en trouvait trois seulement de passables; — toutes étaient affreuses, quoiqu'elles eussent un air de santé et de fraîcheur qu'on rencontre rarement parmi les femmes de Londres.

Je remarquai moins de Bibles dans la division des femmes que dans celle des hommes.

Je vis à l'infirmerie une petite fille de dix-sept mois, d'une beauté remarquable. — La malheureuse enfant était née en prison. — Dans la même salle, il y avait une femme nouvellement accouchée qui nourrissait son enfant. — Je vis aussi, dans la dernière cour, une enfant de trois ans, petite créature grêle, souffreteuse et à l'expression intelligente; elle se pendait aux barreaux de la grille qui ferme la cour. — Dès qu'elle aperçut le gouverneur, sa figure s'anima; elle passa son petit bras à travers la grille, tendit sa gentille main à M. Chesterton, et lui dit, avec une voix où se peignaient à la fois la câlinerie et l'impatience : — « Monsieur, je veux aller au jardin; je m'ennuie ici : voilà trois jours que je ne suis sortie. » — M. Chesterton

alla prendre sa main, fit ouvrir la porte, et, aussitôt qu'elle fut en liberté, elle courut après lui, en pleurant comme un enfant qui a un spasme.

Cette pauvre petite était à Cold-Bath avec sa mère, qui ordinairement travaillait au jardin et l'emmenait avec elle; mais celle-ci avait commis la double faute de rompre le silence et de demander à une de ses compagnes pour quel motif elle était en prison. Cette question est punie, par le règlement, de quinze jours de cachot solitaire; et la pauvre enfant subissait la peine de sa mère.

Ce nombre d'enfant qui se rencontrent dans les prisons de femmes démontre évidemment le manque total d'établissements pour l'enfance. — L'éducation commence au berceau; et quelle influence le séjour d'une prison ne doit-il pas avoir sur ces tendres créatures! ce sera toujours, quoi qu'on fasse, une école de ruses, de dissimulation et de vices de tous genres. — Ne dirait-on pas qu'en Angleterre les enfants des voleurs sont destinés à la *profession* de leurs parents?

M. Chesterton me fit visiter le jardin, qui est très-bien cultivé. — Travailler à ce jardin est une récompense qu'on n'accorde qu'à ceux qui se conduisent bien. — J'entrai dans un atelier dont la couverture en fer est un beau travail exécuté par les prisonniers. — C'est dans ce lieu que les ouvriers des différents métiers confectionnent tout ce qui est utile à la prison.

Tailleurs, cordonniers, serruriers, menuisiers, maçons, sont tous uniquement occupés à travailler à l'entretien de l'établissement; c'est de cette manière que cette maison est tenue dans un aussi bon ordre, dans une propreté si admirable, — mais ils ne font aucun ouvrage pour le dehors (1).

En me retirant, je dis à M. Chesterton : — Monsieur, je crois qu'il serait impossible de voir, en Angleterre, une prison mieux administrée que la vôtre, mais je trouve beaucoup à redire à l'oisiveté dans laquelle vous laissez vos prisonniers; — c'est, selon moi, un régime déplorable, et qui doit bien certainement nourrir les germes du crime dans le cœur des condamnés. — Madame, me répondit le gouverneur, à cet égard tout le monde ne pense pas comme vous. — L'an dernier, lorsque M. le maréchal Soult me fit l'honneur de venir visiter Cold-Bath, ce qu'il admira le plus est justement ce que vous blâmez. — Très-bien, très-bien, me disait-il, je vois qu'ici vous êtes dans la bonne voie; vous ne retirez pas l'ouvrage des mains des ouvriers pères de famille, pour le donner à exécuter aux condamnés, comme nous avons la sottise de le faire en France, au grand détriment des travailleurs honnêtes auxquels les prisonniers font une concurrence *ruineuse*.

(1) Il n'y a nulle part, dans les prisons de l'Angleterre, des ateliers organisés comme dans les maisons centrales de France; l'industrie libre s'en effrayerait. (MOREAU-CHRISTOPHE.)

Comment le maréchal Soult ne savait-il pas qu'en France le salaire du prisonnier n'est au-dessous de celui de l'ouvrier libre que parce qu'il est nourri par l'État et qu'il est assujetti à un monopole? On éviterait l'inconvénient que signalait le maréchal si, au lieu de donner le travail à l'entreprise, on suivait l'exemple des pénitenciers des États-Unis, qui ont, au dehors, des boutiques pour vendre les objets fabriqués par les prisonniers. — Ces pénitenciers ouvrent un compte à chaque prisonnier, le débitent de ses frais de nourriture dans l'établissement, des matières premières qui lui sont fournies, et le créditent du produit de la vente des objets qu'il a fabriqués; le solde en sa faveur ne lui est remis qu'à sa sortie; et si, à l'expiration de son temps, il n'a pas acquitté par son travail la dépense de son séjour au pénitencier, il continue à y rester jusqu'à ce qu'il ait balancé son compte. Le prisonnier, travaillant alors dans les mêmes conditions que l'ouvrier libre, ne peut lui faire une concurrence dont celui-ci ait droit de se plaindre. — Mais, à la manière dont les choses sont conduites chez nous, l'entretien des prisonniers est à la charge de l'État; et il est rare encore qu'à l'expiration de leur peine les prisonniers sortent avec un pécule proportionné au temps qu'ils sont restés en prison; mais, par compensation, les entrepreneurs font fortune, aux dépens de l'État et de la sueur du prisonnier.

Ce système n'est pas seulement onéreux à l'État, il est, de plus, essentiellement immoral! — Comment! vous punissez le prisonnier pour avoir violé les lois de la propriété, et vous les violez à son égard, en l'obligeant à travailler pour le cinquième ou le quart de la valeur de son salaire! Soyez donc justes envers lui, afin qu'il ne s'imagine pas que tout est soumis au *règne de la force* ou de la ruse, et que, dans sa conscience, il ne s'applaudisse point de ses crimes! Dans le système américain, l'émulation des condamnés est excitée par les motifs les plus puissants, et ils deviennent, en général, d'excellents ouvriers. — En supposant que la nourriture, les vêtements, le chauffage et l'éclairage des prisonniers coûtassent autant que les mêmes dépenses à l'hôtel des Invalides (1 franc 50 par jour), plusieurs des prisonniers qui auraient subi huit et dix ans de reclusion rentreraient dans la société avec un capital qui les mettrait à même d'exercer, pour leur propre compte, le métier qu'ils auraient appris en prison. — Je crois que les récidives parmi ceux-là seraient excessivement rares.

Pourquoi le maréchal Soult, qui sentait si vivement en Angleterre le tort que le travail des prisonniers porte à l'ouvrier libre, laissait-il, pendant qu'il était ministre de la guerre, continuer l'usage de mettre à la disposition d'un entrepreneur le travail des condamnés dans les prisons militaires? Ne serait-ce qu'en pa-

roles que le maréchal est partisan des réformes? Du reste, une pareille opinion dans la bouche du maréchal Soult ne me surprenait pas. — Ne s'est-il pas refusé à laisser travailler nos soldats à des travaux *d'utilité publique?* — Ne demandez pas à un soldat de l'empire aucune notion de science sociale; — il ne connaît que la gloire militaire !—qui était tout alors, et qui n'est plus rien aujourd'hui.

L'impression que m'avait faite Cold-Bath s'était entièrement effacée, lorsque je me rendis à *Mil-Bank*, au *Penitentiary*, prison *modèle* (1), où le système cellulaire est exécuté sans qu'il en résulte aucun bon effet (2). Si Cold-Bath m'avait paru une maison de plai-

(1) Cette prison a coûté la somme énorme de 788,000 livres sterling (19,700,000 francs de notre monnaie).

(*Leçons du docteur Julius*, t. II, page 47.)

(2) Mais les détenus d'une même catégorie se réunissent deux fois par jour dans la cour qui leur est assignée pour la promenade : cette promenade a lieu en silence. Elle consiste en marches et contre-marches que les détenus font à la suite l'un de l'autre, sous la surveillance d'un gardien.

Nous avons vu qu'ils se réunissent aussi à la chapelle.

Ils se réunissent pareillement à l'école, à la machine à pomper de l'eau, dans les corridors de passage, dans les lieux où on se lave les mains, etc.

Ces réunions, quoique momentanées et soumises aux lois d'une discipline sévère, n'en ont pas moins pour résultat d'établir entre les détenus des relations dangereuses, sinon pendant la durée de la peine, au moins pour l'époque de leur mise en liberté. Aussi je ne doute pas que le peu de fruit qu'on a retiré jusqu'à ce jour de cette institution ne doive être attribué, en majeure partie, aux vices que ce pénitencier a de communs avec les maisons de correction ordinaires.

(MOREAU-CHRISTOPHE.)

sance, comparativement à Newgate, le *Penitentiary* me parut être un *somptueux palais*, en comparaison de Cold-Bath. — Cette fois, je ne fus pas reçue par un gouverneur, mais par deux gentlemen, l'un membre de la chambre des lords, l'autre membre de la chambre des communes, et faisant tous les deux partie de la commission des prisons. — Ces messieurs, strictement polis, froids et silencieux, furent, depuis le commencement jusqu'à la fin de la visite, *Anglais* dans la force du terme. — Ils connaissaient parfaitement, je présume, les résultats des chiffres que les employés soumettaient à leur inspection; mais ce que je puis assurer, c'est qu'ils ignorent complétement les détails concernant les prisonniers; je m'en aperçus et n'osai plus leur adresser de questions. Quelle différence avec M. Chesterton, qui fait pour ainsi dire une étude spéciale de chacun de ses prisonniers!

J'entrai dans une longue et large galerie (au premier étage), et qui contenait 42 cellules; cette galerie est éclairée par de larges fenêtres presque toujours ouvertes et laissant pénétrer l'air, le jour, le soleil. — Son plancher, ainsi que celui des cellules, est fait avec de petites planches de bois blanc semblables aux tables de Cold-Bath; il est si propre et si poli, qu'on pourrait dessiner dessus. — Chaque cellule a deux portes : la première, en bois, est toujours ouverte; la seconde est une grille en fer toujours fermée. Dans le

fond de la cellule est une petite croisée donnant du jour et formant un courant d'air avec la croisée de la galerie qui se trouve en face. — Les meubles des prisonniers ne se bornaient pas au strict nécessaire; on pourrait même dire que les cellules en étaient ornées; le lit bien fait, des draps d'une extrême blancheur, une petite armoire, une table et une planche sur laquelle étaient rangés les divers objets de toilette; tout cela, approprié au local, était frotté, reluisant, comme neuf.

Je ne puis parler des prisonniers, car ces messieurs jugèrent qu'il n'était pas *convenable* qu'une femme visitât le côté des hommes. — Je n'en fus pas étonnée: ils n'admettent point les femmes à visiter les prisons d'hommes, ils les repoussent aussi des tribunes de leurs chambres; tout cela tient au même ordre d'idées. — En susceptibilités ridicules, en étiquettes guindées, l'aristocratie anglaise ne se laisse jamais surpasser. — Les prisonnières étaient encore mieux mises que celles de Cold-Bath : assises sur des chaises, elles travaillaient à coudre, ayant des tabourets devant elles. — Ainsi que dans les autres prisons, chaque fois que nous nous arrêtions devant leurs portes, elles se levaient et faisaient l'*éternelle révérence*.

Je remarquai constamment sur chaque table une, deux, et quelquefois *trois Bibles;* j'en avais vu à Newgate, à Cold-Bath, dans les mains des criminels et de

tous les récidivistes. — Je ne pus maîtriser mon indignation. — Ah! m'écriai-je, les prisons d'Angleterre sont le Golgotha des livres saints! — Certes, la plus monstrueuse des stupidités est l'existence d'une société nombreuse, dont l'objet est de distribuer la Bible *à tous*, sans distinction. — Qu'on examine au hasard 10, 100 ou 1000 des personnes qui l'ont lue, et l'on se convaincra que la plus grande partie des Écritures passe la portée du commun des intelligences; cependant les souscripteurs de la Société biblique ont cru, sur parole, faire œuvre méritoire en donnant leur argent pour faire une distribution aveugle de la Bible. S'ils eussent compris ce saint livre, ils auraient jugé *qu'une instruction préalable était indispensable*, afin que sa lecture pût améliorer le lecteur sans pouvoir jamais le pervertir. — En effet, ne serait-on pas tenté de croire que les criminels trouvent dans la Bible des motifs pour persister dans le crime? — Il est constaté que ces grands lecteurs de Bible sont des récidivistes repris sans cesse pour de nouveaux attentats contre la société. — Du point de vue religieux, ne peut-on pas considérer comme une profanation de confier les révélations que Dieu a faites à ses élus aux mains d'une horde de brigands? — C'est, sans nul doute, un odieux sacrilége, dont rien de bon ne saurait résulter.

Les prisonniers, dans cette maison, jouissent de tout le *bien-être* compatible avec l'état de prisonnier : nour-

riture saine, abondante, et peu de travail (1). L'extrême propreté qui règne en tout achève de leur rendre la vie aussi comfortable qu'elle peut l'être sous le rapport matériel.

L'expression de toutes les femmes était comme celle des prisonnières de Cold-Bath : l'absence de souffrance et un profond ennui.

Cette prison est très-vaste, elle peut contenir 1,200 prisonniers; il y en avait 800 lors de ma visite. — Rien ne semble avoir été épargné dans la construction afin de prévenir l'évasion des prisonniers, et d'assurer leurs comforts. Cependant il est inconcevable que, pour un établissement destiné à recevoir tant de monde, on ait choisi un emplacement aussi malsain; il est situé au bord de la Tamise, dans un fonds marécageux, et entouré d'usines d'où

(1) La dépense pour chacun d'eux (des prisonniers de Mil-Bank) a été de 26 1/2 livres environ, ou de 665 fr. de notre monnaie. . . . . En 1837, le produit des travaux, dans toutes les prisons de l'Angleterre, ne s'est élevé qu'à 6,601 liv. sterl., et les dépenses d'entretien et de garde des mêmes prisons à la somme énorme de 243,989 l. st. Les recettes des mêmes prisons, y compris le produit ci-dessus des travaux des détenus, ont été de 21,711 livres; d'où il suit que la dépense totale des prisons de l'Angleterre, pendant l'année 1837, s'est élevée à 222,277 livres, non compris les dépenses relatives aux bâtiments. Le prix de journée de chaque prisonnier varie habituellement, selon le régime suivi dans chaque prison, de 1 à 2 shillings par tête et par jour (de 1 fr. 25 c. à 2 fr. 50 c.). Le pénitencier de Mil-Bank n'entre point dans ces calculs. MOREAU-CHRISTOPHE.

s'élancent perpétuellement des trombes de fumée du charbon de terre et d'où s'exhalent aussi des émanations infectes.

X.

PAROISSE SAINT-GILLES.

(*Quartier des Irlandais.*)

> J'ai vu l'Indien dans ses forêts et le nègre dans ses fers, et j'ai cru, en contemplant leur condition digne de pitié, que je voyais le dernier terme de la misère humaine : je ne connaissais pas alors le sort de la pauvre Irlande.
>
> . . . . . .
>
> La misère irlandaise forme un type à part, dont le modèle et l'imitation ne sont nulle part : on reconnaît, en le voyant, qu'on ne saurait théoriquement assigner aucune borne à l'infortune des peuples.
>
> . . . . . .
>
> Quand je vois une nation qui a eu le malheur de tomber sous le joug et d'y demeurer soumise, je ne m'enquiers point des vices qu'elle a ; je demande quels vices elle n'a point, et quelles vertus elle peut avoir.
>
> *Irlande sociale, politique et religieuse*
> (par M. DE BEAUMONT).

Plus de deux cent mille prolétaires irlandais habitent diverses parties de la métropole britannique : — ce sont les portefaix, les hommes auxquels on donne les travaux pénibles, parce qu'ils travaillent pour de modiques salaires. — Cette population est pauvre, sans doute, mais elle est occupée et ne donne pas l'idée de la misère irlandaise, de cette misère couverte de lam-

beaux et disputant aux chiens des rues les pelures de pommes de terre!!!—La misère irlandaise, telle que M. de Beaumont nous la dépeint, est représentée au milieu d'un des plus riches quartiers de Londres. — C'est là qu'il faut aller pour connaître, dans toute son horreur, la misère qui se produit dans un pays riche et fertile, lorsqu'il est gouverné par l'aristocratie et au profit de l'aristocratie.

La belle et longue rue d'*Oxford,* que parcourent une foule d'équipages, cette rue aux larges trottoirs, aux riches boutiques, forme à sa naissance un angle presque droit avec *Tottenham-court-road;* à l'entrée de cette dernière rue, en face de celle d'Oxford, existe une petite ruelle presque toujours obstruée par une énorme charrette chargée de charbon de terre, qui laisse à peine assez de place pour qu'une personne puisse passer en se collant au mur. — Cette petite ruelle, nommée *Bainbridge,* donne entrée au *quartier* dit *des Irlandais.*

Avant mon départ de Paris, un Espagnol recommanda à mon attention trois quartiers de Londres importants à voir par l'enseignement qu'ils offraient : le quartier des *Irlandais,* celui des *Juifs* et l'endroit où l'*on vend les foulards volés.*

En Angleterre, le patriotisme n'est qu'un esprit de rivalité; il consiste, non dans l'amour du prochain, mais dans la prétention de l'emporter sur toutes les

nations. Cette ridicule vanité, que j'aurai plusieurs fois l'occasion de remarquer, fait que tout le monde s'entend à merveille pour *cacher les misères du pays;* — singulier patriotisme, de dissimuler des maux qui ne peuvent se guérir que par la plus grande publicité, qu'en appelant l'attention de tout homme qui a une voix pour parler, une plume pour écrire, afin de susciter la rougeur sur le front des puissants! — Je demandais vainement qu'on m'enseignât le quartier des Irlandais; chaque personne à laquelle je m'adressais semblait en ignorer l'existence; enfin je rencontrai un Français qui s'offrit de me conduire dans les trois quartiers que je désirais observer.

Ce n'est pas sans un sentiment d'effroi que le visiteur pénètre dans l'étroite et sombre ruelle de Bainbridge. — A peine y a-t-il fait dix pas qu'il est suffoqué par une odeur méphitique.—La ruelle, entièrement occupée par le grand magasin de charbon, est impraticable. — A droite, nous entrâmes dans une autre ruelle *non pavée,* boueuse et remplie de petites mares où croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore..... — Oh! je dus alors maîtriser mes répugnances et réunir tout mon courage pour oser continuer ma marche à travers ce cloaque et toute cette fange! — Dans Saint-Gilles, on se sent asphyxié par les émanations; l'air manque pour respirer, le jour pour se conduire. —

Cette misérable population lave elle-même ses haillons, qu'elle fait sécher sur des perches qui traversent les ruelles, en sorte que l'air atmosphérique et les rayons du soleil sont complétement interceptés. — La fange sous vos pas exhale ses miasmes, et sur votre tête les hardes de la misère dégouttent leurs souillures. — Les rêves d'une imagination en délire n'égalent point l'horreur de cette affreuse réalité!!! — Arrivée au bout de la rue, qui n'était pas très-longue, je sentis ma résolution faiblir, mes forces physiques sont loin de répondre à mon courage; mon estomac se soulevait et une forte douleur de tête me serrait les tempes. — J'hésitai si je continuerais à m'avancer dans le quartier des Irlandais, lorsque tout à coup je me rappelai que c'était bien au milieu d'*êtres humains*, au milieu de mes frères que je me trouvais, de mes frères qui souffraient depuis des siècles, et en silence, l'agonie qui accablait ma faiblesse, quoique je ne l'éprouvasse que depuis dix minutes! — Je surmontai ma souffrance; les inspirations de mon âme vinrent à mon secours, et je me sentis une énergie de niveau à la tâche que je m'étais imposée, d'examiner une à une toutes ces misères. — Oh! alors, une compassion que je ne saurais définir dilata mon cœur, et en même temps une sombre terreur l'enveloppa.

Qu'on se représente des hommes, des femmes, des enfants, pieds nus, piétinant la fange infecte de ce

cloaque ; les uns accotés au mur faute de siége pour s'asseoir, d'autres accroupis à terre ; des enfants gisant dans la boue comme des pourceaux. — Non, à moins de l'avoir *vu*, il est impossible de se figurer une misère aussi hideuse ! un avilissement aussi profond ! une dégradation de l'être humain plus complète !!! — Là, *je vis* des enfants entièrement *nus*, des jeunes filles, des femmes nourrices *pieds nus*, n'ayant qu'une chemise qui tombait en lambeaux et laissait voir leur corps nu presque en entier...., des vieillards blottis dans un peu de paille devenue fumier, de jeunes hommes couverts de guenilles. — L'extérieur et l'intérieur des vieilles masures s'accordent avec les loques de la population qui les habite. — Dans la plupart de ces habitations, ni les fenêtres, ni les portes n'ont de fermeture ; il est très-rare qu'elles soient carrelées ; elles renferment une vieille table en bois de chêne grossièrement faite, un escabeau, un banc de bois, quelques écuelles d'étain, un *chenil* où couchent pêle-mêle père, mère, fils, filles et amis ; tel est le *comfort* du *quartier irlandais !* Tout cela est horrible à voir !!! et cependant ce n'est rien comparativement à l'expression des figures ! Tous sont d'une maigreur effrayante ; étiolés, souffrants, et remplis de maux au visage, au cou et aux mains ; ils ont la peau si sale, les cheveux tellement encrassés et ébouriffés, qu'ils paraissent des *nègres crépus ;* leurs yeux caves expriment une *stupi-*

dité féroce; mais, si vous regardez ces malheureux avec assurance, alors ils prennent un air vil et mendiant. — Je reconnus là les figures, le genre d'expression que j'avais remarqués dans les *prisons*. — Ah! pour eux, ce doit être un jour de fête lorsqu'ils entrent à Cold-Bath; au moins ont-ils dans cette prison du linge blanc, des vêtements convenables, des lits propres et un air pur. — Comment vit cette population? Par la prostitution et le vol. — Dès l'âge de neuf à dix ans, les garçons vont voler. — A onze ou douze ans, les filles sont vendues à des maisons de prostitution. — Tous, femmes et hommes, ont le vol pour industrie; les vieillards mendient. — Si j'avais vu ce quartier avant de visiter Newgate, je n'aurais pas été surprise en apprenant que cette prison reçoit de cinquante à soixante enfants par mois et autant de filles publiques. — Le vol est une conséquence logique de la misère arrivée à sa dernière limite.

Ah! grand Dieu! m'écriai-je, quels remèdes apporter à de pareils maux?—Et, en songeant aux doctrines de messieurs les économistes anglais, leurs maximes me parurent écrites avec du sang!.....

« Si le peuple souffre, il doit considérer que la cause « de ses souffrances ne peut être attribuée qu'à lui; — « le remède dépend de lui et de nul autre; la société « n'y peut rien; lorsque le salaire de l'ouvrier est « insuffisant pour entretenir sa famille, c'est un signe

« manifeste que le pays n'a pas besoin de nouveaux « citoyens, le roi de nouveaux sujets. »

Ces paroles sont de Malthus ! — et il n'est pas le seul à penser ainsi. — Ricardo et toute l'école des économistes anglais professent les mêmes principes; lord Brougham, un des plus forcenés de ces *anthropophages* modernes, a proféré dans la chambre des pairs les paroles suivantes avec le sang-froid du mathématicien qui fait une démonstration :

« Puisqu'on ne peut réussir à porter les subsistan- « ces au niveau des besoins de la population, il faut « s'efforcer de faire descendre la population au niveau des subsistances. »

Ainsi en Angleterre, les moralistes, les hommes d'État, dont les paroles sont écoutées, n'indiquent d'autre moyen pour sauver le peuple de la misère que de lui prescrire le *jeûne*, de lui interdire le *mariage* et de jeter dans les égouts les enfants nouveau-nés. — Selon eux le mariage ne doit être permis qu'aux *gens aisés*, et il ne doit exister aucun hospice pour les enfants abandonnés.....

Je sortis de là épouvantée !

— Oh ! mon Dieu, m'écriai-je, que d'ostentation, que d'hypocrisie dans les actes de cette nation ! que de fausseté dans ses paroles !

— Il y a moins de fausseté que vous ne le pensez, me dit l'ami avec qui j'étais ; ces paroles, ces actes pa-

rés de rigorisme, de désintéressement, d'humanité, ne trompent que les étrangers auxquels on les destine; —peu de personnes ici en sont dupes.

— Selon vous ils ne sont donc faux et hypocrites que pour en imposer au dehors? — Cela se peut, — mais, n'étant pas initiée aux grands mystères de leur politique, je ne devine pas dans quel but ils font tout cet étalage de religion, de philanthropie, de générosité.

— C'est tout bonnement pour se dispenser d'être humains et justes.

— Aprés ce que je viens de voir je suis très-disposée à vous croire; cependant j'avoue que moi aussi je suis presque dupe de leurs déclamations parlementaires, et qu'avec la contradiction que présentent leurs actes j'éprouve de la difficulté à les ramener au même principe! Comment, par exemple, concilier cet esclavage de millions d'Irlandais et de millions d'ouvriers en Angleterre et en Écosse, ne recevant qu'un salaire bien insuffisant à leurs besoins pour les payer d'un travail qui excède leurs forces et abrége leur vie; comment, dis-je, concilier cette horrible oppression avec l'abolition de la traite et l'affranchissement des nègres?

— Chère dame, il n'est pas un négociant de la cité qui ne fût capable de répondre à votre question. — Vous n'ignorez pas que c'est avec les productions de

leurs colonies et de leurs manufactures, productions qu'ils ont l'adresse *d'imposer* partout, qu'ils soutirent l'argent des nations ; or il est bien évident que, pour assurer dans les marchés de l'Europe un prix avantageux aux productions de l'Inde et de leurs colonies occidentales, ils doivent arrêter le développement des cultures intertropicales ; pour atteindre ce but il n'existe d'autre moyen que d'interdire la traite à toutes les nations et de courir sur les navires qui la font. — L'Inde a une population considérable et les colonies anglaises d'Amérique sont abondamment pourvues de travailleurs.

— Je conçois bien ces motifs, mais je ne m'explique pas pourquoi ils ont affranchi leurs nègres.

— Vous pensez donc qu'ils ont émancipé leurs nègres comme les nations chrétiennes affranchirent leurs serfs, en les établissant colons partiaires sur le sol? Oh! non. — Les nègres de la Jamaïque sont, sans nul doute, moins malheureux que l'ouvrier des manufactures anglaises ou le paysan irlandais, parce que le fruit de leur travail a plus de valeur, mais ils ne sont pas *plus libres ;* — on en a fait *entièrement des prolétaires anglais ;* — on leur interdit toute portion du sol ; — ils sont tenus à payer un loyer élevé pour la cabane qu'ils occupent, à entretenir les chemins par corvées ou taxes ; — et le vol d'une banane est puni par les officiers blancs des paroisses, comme les justices de paix, en

Angleterre, punissent le vol de quelques pommes de terre, par le fouet. — Reposez-vous sur l'imagination britannique pour créer des *devoirs* et des *impôts*, qui obligent le nègre à non moins de travail que son maître en obtenait de lui avant l'émancipation. — L'arbitraire ôté à la punition est incontestablement une amélioration au sort de l'esclave; mais cette amélioration, qui provoquera le développement de la population, est dans les intérêts bien entendus des propriétaires.

— Il est clair que l'émancipation ainsi faite est une de ces générosités apparentes qui tournent en résultat au bénéfice de leurs auteurs ; — mais le gouvernement a consacré à cette mesure la somme de six à sept cents millions.

— Oh! ceci est un autre secret.... — Les ministres, en présentant ce mode d'affranchissement, étaient assurés de l'appui du commerce anglais, parce que les habitants des colonies, débiteurs, envers les négociants de la métropole, de sommes équivalentes aux deux tiers de leurs propriétés, ne pouvaient se libérer qu'avec l'indemnité accordée pour l'affranchissement. — Les ministres n'auraient pu faire adopter le système, beaucoup plus économique, du rachat graduel des nègres, par le travail des nègres successivement rachetés, quoique ce système pût offrir l'insigne avantage d'assurer l'éducation morale et l'apprentissage des affranchis,

attendu que l'affranchissement simultané pouvait seul garantir le payement des créanciers anglais.

Ainsi, le grand acte d'*humanité*, qu'on nous prône depuis trente ans, n'est autre chose qu'un *calcul commercial* bien réfléchi! bien pesé!—et tout le continent, pendant trente ans, a été dupe! – Le charlatanisme des honorables gentlemen qui composent le parlement britannique a fait croire à la philanthropie et au désintéressement d'une société de *marchands!* En présence de pareille déception, on serait tenté de supposer que l'Europe, que l'espèce humaine en entier a, comme les individus, des moments d'atonie, de sommeil et de folie. — Cependant ce vernis d'hypocrisie dont ils parent leurs actes n'est pas seulement pour en imposer aux étrangers; ils veulent encore que ce peuple de prolétaires qu'ils tondent bien ras, qu'ils pressurent de toute manière, auquel ils pèsent le pain, ils veulent, — cruelle ironie! — que ces esclaves, qui plient sous le faix, *se croient libres!* et qu'ils honorent et respectent leurs maîtres. — C'est pourquoi ils leur jettent avec ostentation des paroles de liberté, de philanthropie et de religion. — Mais les sommités sociales ne se laissent point prendre à ces déclamations pompeuses de desintéressement, quoiqu'il soit de leur intérêt de n'en point paraître douter. — Leurs opinions en toutes choses, les sociétés dont ils font partie, enfin chacune de leurs actions se rapportent

à leur intérêt ; c'est le mobile qui les fait sourire à un ami qu'ils rencontrent dans la rue, voter la guerre ou la paix, l'asservissement des Indiens ou l'affranchissement des nègres.

Il se trouve à Londres des centaines de sociétés dont les titres prétentieux sont autant d'*annonces* qui s'adressent à autant de clientèles ; — plusieurs d'entre elles assignent un but philanthropique à l'association. — Il en existe une qui se porte pour protectrice de *toutes les créatures de Dieu*, et dont l'objet est d'empêcher qu'on ne batte les *chevaux*, les *ânes*, les *chiens* et autres animaux. — Les personnes trompées par le titre, le prospectus, pourraient croire à l'universelle bienveillance des membres de cette société ; — songer au bien-être des chevaux, ânes et chiens !... — que ne doivent-ils pas faire pour leurs semblables !.... — Encore du charlatanisme. — Cette société se compose d'écuyers, de maquignons, de chasseurs, de propriétaires de voitures, d'amateurs ; leur but a été d'organiser des *moyens de surveillance* sur les domestiques auxquels ces animaux sont confiés ; — car

« Qui veut voyager loin ménage sa monture. »

XI.

QUARTIER DES JUIFS.

Jérusalem a commis un grand péché : c'est pourquoi elle est devenue errante et vagabonde. Tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie ; et elle a tourné son visage en arrière en gémissant.

Ses souillures ont paru sur ses pieds, et elle ne s'est point souvenue de sa fin : elle a été prodigieusement abaissée, sans qu'elle ait de consolateur.

.....

Tout son peuple est dans les gémissements, et cherche du pain : ils ont donné tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour trouver de quoi soutenir leur vie.

.....

O vous tous qui passez par le chemin, considérez, et voyez s'il y a une douleur semblable à la nôtre.

(*Les lamentations de Jérémie*, chap. I.)

Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis la prise de Jérusalem par Titus et la dispersion des Juifs ; et ce peuple, avec ses croyances religieuses, ses lois et ses mœurs, s'est conservé au milieu des nations. Les Romains et les destructeurs des Romains sont passés, et ce peuple est encore debout ! — Lorsque nous comparons Moïse aux autres législateurs, la pro-

digieuse durée de ses institutions nous frappe d'étonnement; l'empreinte du grand révélateur est ineffaçable! — Dix-huit siècles de fanatiques persécutions n'y ont rien changé; le peuple d'Israël n'a pas fléchi; il est resté juif dans ses tribulations et sa misère, comme il l'était aux jours de sa gloire!

Éminemment laborieux, économe, et ne désespérant jamais de la fortune; vivant parmi les nations en dehors de la protection de leurs lois; exposé à toute espèce d'exactions; n'obtenant justice que comme faveur et non comme droit; continuellement obligé d'acheter la permission d'exister, le Juif n'a pu se livrer à la culture des terres, et en tous lieux il s'est attaché au commerce.

Traités partout en PARIAS, partout repoussés de la société, ils ont formé entre eux une société, et par le fait de cette position ils ont eu l'avantage inappréciable de n'être retenus, dans le choix de leurs moyens d'existence, par aucun préjugé, par aucune considération; en même temps les persécutions auxquelles ils étaient en butte les ont rendus secourables les uns pour les autres; tandis que leur confiance en la Providence et l'attente d'un *Messie* donnaient à une existence plongée dans l'abjection une divine idéalité!... et leur faisaient supporter la souffrance avec une religieuse résignation.

Les Juifs riches sont très-charitables pour leurs coreligionnaires, et vivent entre eux d'une manière plus

fraternelle que ne le font en général les diverses sectes chrétiennes (1).

A Londres, la population juive est considérable ; elle se trouve répandue dans tous les quartiers ; mais elle est tellement agglomérée dans la paroisse Saint-Gilles, que les rues qu'elle habite sont désignées sous le nom de *quartier des Juifs*.

Avant de pénétrer dans le quartier des Irlandais, si j'étais allée dans celui des Juifs, l'abaissement du peuple de Moïse m'eût paru extrême ; mais, comparativement aux Irlandais que j'avais vus, les Juifs jouissent, à Londres, d'une position florissante.

Les Juifs, en général, savent mieux vendre et acheter que les commerçants d'aucune nation ; mais le prix qu'ils demandent ou qu'ils offrent est toujours proportionné non à la valeur des choses, mais aux connaissances des gens avec qui ils ont affaire : c'est ce qui souvent les fait passer pour fripons. — Convenons-en, il est peu de marchands qui n'agissent de même quand

(1) Madame veuve Nathan de Rothschild est d'une charité admirable pour ses coreligionnaires ; elle a établi à Londres une école où 500 enfants de six à douze ans reçoivent une éducation appropriée à leur condition ; elle les habille et paye leur apprentissage chez les maîtres où ils sont placés pour apprendre des professions ; elle donne aussi des layettes et des secours aux femmes en couches, et fournit aux besoins des vieillards infirmes ou malades. Au surplus, les membres de la nombreuse famille des Rothschild se distinguent par leurs abondantes charités, et le discernement avec lequel ils les font.

ils le peuvent, à moins qu'ils n'aient intérêt à achalander la boutique par le bon marché des objets. — Tous les Juifs sont très-industrieux, très-habiles et fort actifs; ceux du quartier Saint-Gilles sont cordonniers ou marchands de vieux habits.

Les rues de Montmouth, Saint-Gilles, etc., sont remplies de boutiques où s'étalent, en montre, de mauvais souliers, de vieux chiffons et de vieux habits : des marchands de bric-à-brac, des chaudronniers, etc., occupent les autres. — Oh! la vue de ces milliers de *savates*, de ces haillons et de tout ce fatras, l'objet d'une aussi grande branche de commerce, donne une idée plus vraie de la misère de la ville monstre, que tous les rapports d'enquête et mémoires qu'on pourrait faire. — Cela fait frémir! l'imagination effrayée se demande qui pourra acheter de pareilles loques! Qui? — Oubliez-vous donc que le peuple d'Irlande est entièrement nu! qu'il n'a jamais mis de *souliers*, jamais mis de *chemise!*

Mon Dieu, quelle misère! — comment y arrêter sa pensée.....

Tous les rez-de-chaussée des vieilles masures de ce quartier sont autant de boutiques, en sorte que les pauvres marchands habitent les cuisines placées dans les *caves;* pour y descendre, on a pratiqué sur la rue un *escalier-échelle*, qui est perpendiculaire à un tel point que je n'en ai jamais vu de semblable à bord du

plus mauvais bâtiment marchand. — Lorsqu'on passe sur les trottoirs étroits de ces rues, la vue de ces escaliers-échelles vous donne le vertige.— Toutes les caves sont autant de *chenils* où s'entasse pêle-mêle le malheureux peuple d'Israël. — Dans chacune on voit six, sept ou huit marmots sales, maigres, hâves, gisant à terre parmi les vieux souliers, les dégoûtants haillons, et se traînant sur l'échelle, comme on voit les limaces se traîner le long des escaliers des caves. — Par quel miracle ces enfants ne se brisent-ils pas la tête en montant et descendant ces escaliers cent fois par jour? c'est ce qu'on ne peut concevoir. — Pauvres créatures! Il y a dans ces caves des milliers d'êtres humains, sujets anglais, parlant anglais et auxquels personne ne fait attention : on se contente de dire avec mépris : Ce sont *des Juifs*....

Ah! comme en Angleterre l'égoïsme se trouve à l'aise lorsqu'il peut cacher sa cruauté sous un préjugé religieux !

Cependant, quoique ce quartier soit bien sale, bien pauvre, bien désolant à voir, ce n'est rien comparativement à *Petticoat-Lane,* le vrai quartier des Juifs, et où se tient le marché aux vieux habits.

Je me souviens que, cherchant l'entrée de *Petticoat-Lane,* nous nous adressâmes à un policeman, qui, tout effrayé, nous dit : — « Gardez-vous bien d'entrer dans cette rue...; les policemen n'y vont jamais, et si l'on

vous attaquait, personne ne pourrait aller à votre secours. » — Je n'ai pas oublié l'expression d'inquiétude qui se peignit sur les traits de cet honnête policeman, lorsqu'il nous vit persister dans notre projet et entrer dans *Petticoat-Lane*.

Nous parcourûmes quatre ou cinq rues entièrement dépavées et remplies de fange; la plupart sont si étroites, qu'une voiture ne peut y passer. — Mais l'aspect de ce quartier est entièrement différent de celui des Irlandais : chez les Irlandais tout est désert, triste et silencieux; chez les Juifs, la foule est si compacte, qu'on ne peut circuler. — L'air manque, on étouffe; — puis tout ce monde de marchands est en mouvement; tous, hommes, femmes et enfants, ont la même expression, — une cupidité active. — Tous parlent à la fois; l'un pour vanter la marchandise qu'il veut vendre, l'autre pour déprécier celle qu'il veut acheter : ce sont des cris, des disputes, des apostrophes grossières, un vacarme à ne pas s'entendre.

Nous vîmes là des monceaux de vieilles hardes! Ces guenilles exhalent une odeur tellement forte, que nous sortîmes de ce cloaque avec un mal d'estomac qui nous faisait soulever le cœur.

Cependant je souffris moins, en visitant ce quartier, que je n'avais souffert dans celui des Irlandais. La misère extérieure des Juifs est extrême, mais elle n'est pas pénible à voir comme celle des Irlandais; on voit

que les haillons sales qui les couvrent n'affectent en rien leur moral. — Le Juif aime l'argent *pour l'argent*, et non pour en faire parade en objets de luxe; peu lui importe d'être mal couvert, mal logé, mal nourri, pourvu qu'il ait par-devers lui un *petit magot* caché ou à l'abri des banqueroutes et des révolutions : cela suffit pour sa satisfaction intérieure. — Il est heureux non qu'on le croie riche, mais de savoir qu'il l'est réellement : c'est pourquoi ces Juifs, tout misérables qu'ils paraissent, sont pleins de courage, d'activité et de contentement.

Non loin de ce marché, il y a une rue habitée par les filles publiques juives; son aspect est si dégoûtant et si hideux, que j'avoue, dût-on me taxer de faiblesse, que je ne me sentis pas le courage d'y pénétrer. — J'aperçus aux fenêtres cinq ou six femmes presque nues...; oh! c'était par trop repoussant!

Pas un policeman ne circule dans ce quartier : les pauvres parias sont abandonnés à eux-mêmes. — Il s'y commet souvent des vols et des assassinats.

XII.

FOULARDS VOLÉS.

On conçoit que dans un pays où le désir de gagner de l'argent préoccupe toutes les têtes, où le gouvernement lui-même met à profit l'ignorance des autres gouvernements pour leur faire souscrire des conventions commerciales qui leur sont désavantageuses, et use de violence envers les faibles pour leur arracher des concessions qui les ruinent; on conçoit, dis-je, que dans un tel pays les scrupules de conscience doivent bien rarement faire repousser le bénéfice qu'on peut obtenir sans danger, et que même la *scriptural education* du docteur Cumming doit être bien impuissante pour surmonter l'attrait du gain. — Là, en effet, l'argent domine tout : les consciences s'achètent, se vendent, et la pensée d'acheter bon marché, de réaliser

des bénéfices, est celle de chacun; ainsi exploiter l'ignorance, la négligence, les passions, les vices, les crimes, répugne à peu de gens. — D'honnêtes industriels, de moitié avec le fisc, provoquent à l'ivrognerie pour vendre leur *gin;* de splendides maisons de jeu achètent la tolérance dont elles jouissent, font distribuer leurs invitations, et ouvrent aux joueurs leurs salons de trente et quarante, de roulette, etc. — Il existe des spéculateurs qui achètent des jeunes filles aux parents pour trafiquer de leurs charmes; d'autres offrent à la prostitution des hautes classes des asiles meublés avec le plus grand luxe.

On sait qu'en Angleterre il n'y a pas de *ministère public;* il n'est donc nullement étonnant que, dans un pays où l'impunité peut presque toujours s'acheter, soit en désintéressant le plaignant, ou au moyen de la caution fournie, ou par corruption, il n'est pas étonnant que les fruits du crime trouvent des acheteurs partout, et que le recel, comme les industries analogues, jouisse du droit de cité.

Il n'existe pas à Londres de mont-de-piété, aussi le prêt sur gages est une des industries les plus lucratives; aucune police n'en surveille l'exercice; — le *pawnbroker* ne s'inquiète nullement de la nature de *votre droit de propriété* à l'objet que vous lui présentez; il en examine la valeur, et si dans l'année vous ne payez ni capital ni intérêt, le nantissement lui appar-

tient sans que vous puissiez réclamer de *plus-value*. — Les bijoux volés, de même que quantité d'autres objets, sont apportés à ces boutiques. — Enfin une foule d'individus, hommes, femmes et enfants, fashionables et gens en haillons, s'occupent *de faire le foulard;* — la moisson est tellement abondante, que la revente de ces foulards forme l'objet spécial du commerce d'*honnêtes boutiquiers*.

Tout près de Newgate, dans une petite ruelle donnant sur *Holborn-Hill*, et nommée *Field-Lane*, ruelle très-étroite où les voitures ne passent pas, on ne voit absolument que des marchands de *foulards d'occasion* (second hand).—Inutile, je pense, de prévenir le voyageur curieux, tenté de suivre mes traces, qu'il doit laisser chez lui montre, bourse et foulard, avant de pénétrer dans *Field-Lane ;* car il doit présumer que les *gentlemen* qui fréquentent l'endroit ont la main subtile. — C'est surtout le soir qu'il est intéressant de visiter ce repaire ; alors il y a affluence, et cela se conçoit, parce qu'acheteurs et vendeurs sont également intéressés à garder l'incognito ; car, après sa bourse, rien n'est plus précieux pour tout industriel que son masque, que la réputation qu'il s'est acquise.

Les boutiques, en forme d'échoppes, ont leur étalage avançant sur la rue, où les foulards sont exposés ; ils pendent attachés à une tringle, afin que les acheteurs puissent reconnaître les foulards qu'on leur au-

rait volés. — Les marchands et marchandes, dont l'air de figure est en parfaite harmonie avec la nature de leur commerce, se tiennent sur la porte de leurs boutiques, et se disputent, d'une façon peu rassurante, les chalands qui viennent, à la faveur de la nuit, acheter à *vil prix* les vols de la journée. — Il y a beaucoup de mouvement dans cette ruelle. — Ce sont des filles publiques, des enfants, des filous de tout âge, de toutes apparences, venant vendre les foulards. — On fait entrer les vendeurs dans l'arrière-boutique, pour débattre le prix ; puis les foulards sont, au fur et à mesure, démarqués et lavés par une servante dont c'est l'unique et constante occupation. — Sous le prétexte de chercher deux foulards qui nous avaient été volés, et auxquels nous tenions, nous entrâmes dans quatre ou cinq boutiques, où l'on nous fit voir tous les foulards apportés depuis *cinq jours*. — Leur chiffre s'élevait à plus de 1000 ; or, comme il y a plus de vingt boutiques dans la ruelle, on en doit conclure que 4 ou 5,000 foulards sont apportés, chaque semaine, à ce *bazar de recel*. — Je vis là des foulards superbes pour les prix de 2 et 3 shillings (2 fr. 50 c. et 3 fr. 75 c.). — Le commerce de Field-Lane est aussi actif qu'aucun de la cité, et il paraît qu'il s'y fait des fortunes.

Le faux, dont l'effet est de compromettre le crédit, le vol commis avec violence, le meurtre, l'incendie et autres crimes qui compromettent la sûreté, sont les

seuls que la police s'occupe activement de découvrir; quant aux auteurs des filouteries, escroqueries, ils ne sont guère arrêtés que dans le cas de flagrant délit. — L'administration aurait trop à faire si elle s'appliquait à la recherche des vols simples; elle sent l'impuissance des lois pour réprimer les nombreux vols qui résultent de l'état social, et elle ferme les yeux sur le recel pour ne pas rencontrer trop de coupables; si elle agissait comme nous le faisons en France, l'Angleterre n'aurait pas assez de prisons pour détenir les recéleurs et voleurs, ni assez de navires pour les transporter en Australie.

XIII.

COURSES D'ASCOT-HEATH.

La taille ordinaire des chevaux est de quatre pieds neuf à dix pouces. Leurs membres sont grêles; mais le développement de leurs jarrets et la forme prononcée des articulations indiquent une grande force, et donnent la raison de la vitesse qu'ils déploient; leur corps est extrêmement mince et effilé; les muscles, et jusqu'aux veines, se dessinent dans tous leurs détails, sous une peau très-fine et un poil très-court et très-uni. La nourriture qu'on donne au cheval de course est peu abondante. L'estomac et par suite la charpente osseuse, celle du corps surtout, prennent peu de développement. L'action imprimée aux muscles par les efforts de courses forcées donne à la partie musculeuse une saillie que favorise une absence complète de graisse.

Pour ramener les jockeys trop pesants au poids qu'ils doivent avoir, on ajoute à une nourriture substantielle, mais d'un faible volume, les purgations fréquentes, les promenades avec une charge de couvertures, afin de provoquer la transpiration, et une foule d'autres précautions de même genre.

(*La Grande-Bretagne*, par le baron D'HAUSSEZ.)

En France, et dans tout pays où l'on se pique de quelque courtoisie, l'être de la création le plus honoré, c'est la femme; en Angleterre c'est le cheval. — Dans ces îles fortunées le cheval est roi!—Non-seulement il a le pas sur la femme, mais encore l'homme lui cède.

Les courses les plus renommées sont celle de *Newmarket*, d'*Epsom* et d'*Ascot-Heath*; je ne connais que ces dernières.

En Angleterre les courses sont de grands événe-

ments, qui prennent aux yeux des spectateurs le caractère d'une solennité.—Les courses d'Ascot ont lieu dans les trois derniers jours de mai ; elles sont, pour le peuple de Londres et des environs, ce que sont pour les catholiques les augustes cérémonies de la semaine sainte à Rome, ou ce que sont pour les Parisiens les trois derniers jours du carnaval.

Cette grande fête a un attrait universel pour les Anglais de tout sexe, de tout âge, de toutes conditions. — Pour figurer dignement dans ces trois jours, chacun se met en frais. — Les dames de la haute aristocratie font venir de Paris les toilettes les plus nouvelles, les plus élégantes ; les lords, les financiers, les riches fashionables, tout ce peuple de dandys, commandent de riches équipages, achètent de nouveaux chevaux et habillent leurs gens d'une livrée neuve. Les marchands de la cité ferment boutique, louent un remise et abandonnent les affaires pour les courses. Les femmes galantes, dans leurs plus beaux atours, se prélassent dans de riches coupé traînés par quatre chevaux que conduisent deux jockeys, et ces jockeys se distinguent par la couleur de la veste, qui est rouge, jaune, verte, bleue, etc., mais tous ont le costume de rigueur, culotte de peau blanche, bottes à revers, petite casquette de chasse ; il n'y a pas enfin jusqu'à la dernière des prostituées qui ne trouve moyen, dût-elle mettre en gage sa seule chemise, d'acheter pour ce jour-là des sou-

liers, des gants, une robe et un chapeau neufs.—Telle femme économe qui s'est privée, pendant tout l'hiver, des choses les plus nécessaires dépense, pour aller aux courses, toutes ses petites épargnes avec une prodigalité qui tient de l'enthousiasme!

Les petites-maîtresses parisiennes s'imaginent peut-être que les courses d'Ascot sont des promenades semblables en tout à notre Longchamp, dont le chemin est arrosé, afin que la poussière ne vienne pas faner les fraîches toilettes, et que les dames anglaises, assises commodément sur des chaises, n'ont d'autre fatigue que de se laisser admirer.—Non, en Angleterre les choses ne se passent pas ainsi.

Ascot est situé à trente milles de Londres, et comme la première course commence ordinairement à midi, il faut que les amateurs partent de Londres à quatre, cinq ou six heures du matin, afin d'arriver à temps.— Il n'y a qu'une route pour aller à Ascot, et depuis quatre heures du matin jusqu'à midi ou une heure, plus de 3,000 voitures de toute espèce suivent ce même chemin. La route est généralement assez large ; cependant, en quelques endroits elle est fort étroite ; il se trouve plusieurs ponts, et de plus, une quantité de barrières où il faut payer ; dans ces circonstances, on prend la file. — Le chemin est sablonneux, et comme la veille du jour où j'assistai aux courses il avait plu, les ornières étaient parfois très-mauvaises. — Après Windsor, les roues entraient dans un sable mouvant semblable à de

la cendre ; eh bien, chose admirable, malgré les inconvénients de la route et l'encombrement des équipages, l'ordre le plus parfait ne cessa de régner un instant, et je n'entendis pas dire qu'*une seule voiture eût versé !*

Les Anglais ont, il faut en convenir, un instinct tout particulier pour conduire les chevaux ; de plus, ils sont dressés à l'*ordre des rues*, des chemins et des foules, et ils l'observent avec la rigoureuse exactitude d'un régiment prussien à l'exercice. — Cet ordre, qu'on ne rencontre chez nul autre peuple, tient aussi à l'esprit du gouvernement ; dans ce pays tout est hiérarchisé, jusqu'aux voitures *sur la voie publique !* — Les équipages *blasonnés* ont le pas sur tous les autres, les voitures bourgeoises à quatre chevaux le prennent sur celles qui n'en ont que deux, celles-ci sur les cabriolets et les tilburys, les landaus de louage sur les diligences, les diligences sur les omnibus, les omnibus sur les fiacres, et ainsi de suite en descendant jusqu'à la *charrette* qui elle-même passe devant le *tombereau*. — Voilà le secret de cet ordre admirable. — Chacun a son rang ! — Maintenant veut-on savoir ce que faisait et disait cette foule de personnes de toutes classes qui remplissait ces 3,000 voitures ? — Il semble, à nous autres Français, qu'elles devaient être joyeuses, parler, chanter, s'agacer de propos plus ou moins spirituels, comme on le fait aux foires de Saint-Cloud : rien de tout cela. — Les dames de la haute aristocratie, magnifiquement parées, étaient couchées nonchalamment dans le fond de

leurs voitures et paraissaient parfaitement indifférentes à tout ce qui se passait autour d'elles, quelques-unes lisaient un roman. — Les jeunes dandys fumaient des cigares ; les financiers avaient une petite table dans le milieu de la voiture et buvaient du champagne ; les petits bourgeois, pressés dans l'intérieur et sur l'impériale des diligences et autres voitures publiques, passaient les uns à côté des autres sans se dire un mot ; le bas peuple, qui était entassé pêle-mêle dans de grands chars à bancs couverts, jouait aux cartes et buvait de la bière ; enfin les petits propriétaires et fermiers dans leurs tilburys, cabriolets, carrioles, etc., étaient absorbés par l'attention qu'ils mettaient à conduire leurs chevaux ; c'est de la sorte qu'au milieu de cette foule d'hommes, de chevaux et de voitures, le silence régnait.

Cependant de temps en temps on entendait quelques cochers se dire de grosses injures pour se reprocher leur maladresse mutuelle ou leur présomptueuse effronterie de vouloir dépasser les autres ; mais ces mots, dits sans passion, sans colère, n'annonçaient aucune querelle sérieuse ; ils perdaient leur valeur par le sang-froid et l'accent monotone avec lesquels ils étaient prononcés. — J'étais stupéfaite ! et ne pus m'empêcher de réfléchir que, si de pareilles courses avaient lieu en France, trois compagnies de gendarmes à cheval ne suffiraient pas pour maintenir l'ordre parmi ces 3,000 voitures ! — Que de querelles, que de disputes, que

de batailles parmi les cochers, que de chevaux estropiés et de voitures versées! — Que de chants, de rires fous, de cris feraient entendre mes turbulents compatriotes, si 40 à 50,000 d'entre eux devaient parcourir la route de Paris à Pontoise de quatre heures du matin à midi! Oui, mais aussi cette facilité à s'emouvoir, à s'enthousiasmer, transforme dans l'occasion les Parisiens en héros. — Ceux qui ont fait une révolution en trois jours ne se laisseraient pas impunément *peser le pain!* — Tandis que les ouvriers anglais endurent la misère, souffrent la faim, l'aristocratie anglaise jouit paisiblement de ses maisons de plaisance, de ses beaux équipages et de ses chevaux de course.....

Le climat en Angleterre rend toute partie de campagne sinon impossible, du moins très-pénible. Le matin, lorsque nous partîmes, le brouillard était épais, humide et froid; vers onze heures le soleil commença à pointer; bientôt il devint assez ardent pour aveugler les voyageurs qui étaient huchés sur le haut des diligences (c'était le plus grand nombre et j'en faisais partie), et pour absorber entièrement l'humidité du sol: il s'éleva alors de cette route sablonneuse, piétinée par tant de milliers de chevaux, un nuage de poussière non interrompu, et si épais qu'on ne pouvait distinguer à dix pas devant soi. — Au sortir du parc de Windsor, le nuage de poussière nous enveloppait en-

tièrement ! je n'avais encore rien vu en ce genre d'aussi effroyable.

Nous arrivâmes à Ascot à midi et demi ; le nombre des voitures était déjà immense ; toutes se rangeaient en fer à cheval autour de l'espace que devaient parcourir les chevaux de la course, et dans la disposition des voitures, le même ordre hiérarchique était scrupuleusement observé. De dix pas en dix pas stationnaient des policemen qui faisaient dételer les chevaux aussitôt que la voiture arrivait et la faisaient placer selon sa classe, de manière à prendre le moins de place possible.

L'emplacement où se fait la course et où se tient la *fête* est très-spacieux ; le terrain est élevé et de ce point de vue on découvre un panorama magnifique.

L'espace réservé aux chevaux, héros de la fête, était entouré de cordes soutenues par des poteaux placés de distance en distance ; — mais, dans les intervalles des courses, le public pouvait se promener dans la lice. — Là se trouvaient réunies peut-être 50 ou 60 mille personnes, peut-être même davantage, car tout ce monde était distribué sur un terrain si immense, qu'il était difficile de juger du nombre.

Cette foule offrait un spectacle bien différent de celui que présentent les foules parisiennes aux Champs-Élysées ou au champ de Mars ; — le silence régnait ; pas de musique, pas de danses, pas de théâtres, pas de saltimbanques avec la grosse caisse, pas de mons-

tres ni de *phénomènes* qui se montrent aux savants pour la somme de quatre sous ; pas de boutiques de gâteaux et de joujoux, pas d'enfants avec de grands mirlitons ; en un mot, rien de ce qu'on voit dans nos foires. — Mais en revanche, je vis sur un seul point de cette vaste plaine vingt-cinq ou trente tentes sur lesquelles était écrit en grosses lettres rouges : — *Ici on joue la roulette* (1). — De plus on rencontrait à chaque vingt pas un *banquier ambulant,* tenant un jeu de hasard sur une petite table pliante *d'un pied carré,* sur laquelle il y avait trois dés à coudre et un pois ; — toujours il y avait foule autour de ces petites tables, et on y jouait gros jeu. — Je vis un jeune paysan jouer jusqu'à six livres sterling (150 fr.) d'un coup. — Les jeux de hasard sont sévèrement prohibés par la loi, et néanmoins ils s'établissent partout ouvertement, par la connivence et la corruption des agents chargés de l'exécution de la loi. — En vérité, je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux *vendre du poison* au peuple, le traiter comme *des Chinois*, que de lui inspirer une passion qui lui fait prendre le travail en aversion et le dispose à commettre toute action hostile contre la société.

Dans la situation actuelle des sociétés, le jeu, con-

(1) Les banquiers de roulette indiquaient aussi sur les tentes le club de Londres dont ils étaient les agents, afin de faire, au besoin, accepter par les joueurs leur papier comme argent.

finé dans les classes opulentes, est néanmoins un agent indispensable pour disperser les richesses que le mouvement social tend incessamment à accumuler. Je considère non-seulement la ruine des hommes qui vivent de leurs revenus, dans le luxe et l'oisiveté, comme avantageuse à la société, mais même je ne puis imaginer une seule circonstance où l'accumulation des richesses, dans une seule main, soit utile à cette société. Pour les grandes entreprises les hommes peuvent toujours réunir leurs capitaux individuels aussi bien que leurs forces, et les richesses accumulées qui dispensent l'homme du travail le rendent nécessairement vicieux et sont la plus grande des calamités sociales.

Voici les chevaux qui partent! — six de front : de toutes parts s'élèvent des exclamations. — *Oh! what speedy racer!! prodigious rapidity indeed! astonishing!! astonishing!! wonderful!! wonderful!!!*

Ici je m'attends à me trouver en opposition avec l'opinion généralement reçue; mais, devrais-je passer aux yeux des *amateurs* pour une véritable barbare, à jamais indigne de mettre le pied dans une écurie, je dirai franchement que le cheval anglais me déplaît souverainement.

Le cheval est, sans contredit, un des beaux animaux de la création; mais la domesticité altère plus ou moins la beauté de ses formes, et les Anglais ont, plus qu'au-

cun peuple, fait disparaître dans le cheval les gracieux contours de la nature. — Observez bien, messieurs, que je parle ici en artiste, en amante passionnée de la beauté, sans tenir aucun compte des qualités que vous exigez. — En voyant les chevaux de course anglais, dont le corps est long, étroit, maigre, efflanqué, les jambes d'une longueur disproportionnée, le cou toujours tendu, portant la tête en avant, les naseaux au vent comme de grands chiens de chasse; en leur voyant constamment une expression triste, morne et stupide; en vérité, pour peu qu'on ait en soi l'instinct de l'harmonie, le sentiment de la forme, on ne peut s'empêcher de dire : Voilà un animal bien *laid!*

Le cheval arabe, le cheval andalou, le cheval chilien, sont de divines créatures! Elles réunissent tout : l'élégance à la grâce, la force à l'agilité, la souplesse à la hardiesse des mouvements, la beauté de la robe à la pureté des lignes, la vivacité de l'expression au feu du regard. — En voyant un de ces chevaux, soit au repos, en marche, ou lancé, tous s'écrieront : Oh! quel superbe animal!

Mais, me dira-t-on, l'objet du cheval anglais n'est pas de paraître beau, gracieux, agréable à l'œil; il est élevé pour le trait ou pour la course : la destination de ceux-ci est de courir. — Pauvre bête! ils n'ont pas respecté en toi l'œuvre de Dieu; tu es la créature de leurs mains Les malheureux! comme ils t'ont traitée!

— Ils t'ont voulu sans crinière et sans queue ; ils ont contourné tes formes, anéanti plusieurs de tes facultés pour en exagérer d'autres ; tu n'es plus qu'un être chétif, qui a perdu son type primitif : pauvre bête! comme tu as été avilie par eux! — Ils t'ont réduite à n'être qu'une *machine locomotive*, ou la *roulette* qui, par sa lenteur ou sa rapidité, détermine la *perte* ou le *gain*. Pauvre bête! — Méchants hommes!

Les jockeys sont des personnages importants ; de leur talent, autant que des jambes du cheval, dépend le résultat de la course. Il est curieux de voir l'attention défiante que les parieurs apportent dans l'examen des chevaux et des jockeys ; car, dans ce jeu de maquignons, les tricheries sont très-communes, et les grooms et jockeys en sont les compères (1). Les parieurs visitent les pieds, la bouche, le ventre et les oreilles des chevaux ; puis, passant aux jockeys, les questionnent et commentent leurs paroles.

Les chevaux sont désignés par la couleur de la veste des jockeys qui les montent ; en voyant des sommes énormes s'engager dans des paris, pour la veste rouge ou noire, je songeais au jeu des tripots, et celui que j'avais sous les yeux me paraissait beaucoup plus im-

(1) Ils usent de divers moyens, m'a-t-on assuré, pour empêcher un cheval de courir avec sa supériorité accoutumée ; ils l'affaiblissent en lui faisant prendre des drogues, lui serrent fortement une des jambes avec un cordonnet en soie caché par le poil, ou ce sera le jockey qui conduira le cheval de manière à se laisser dépasser.

moral, car la vie des chevaux et des hommes y était exposée. — Il me semble que les chevaux de course pourraient être avantageusement remplacés par des *vélocipèdes*, qui rempliraient pour les joueurs le même objet, sans faire courir de danger au cavalier.

Cinq courses eurent lieu à huit, six, quatre et deux chevaux ; du reste, ce plaisir est de bien courte durée : — quelques minutes au plus pour chaque course.

Maintenant revenons à la foule. — Le monde se portait d'abord vers le pavillon où étaient placés la reine et le grand-duc de Russie ; puis, après s'être promené quelques instants, on allait sous les tentes jouer à la roulette, et le peuple jouait aux trois dés avec les banquiers ambulants.

Mais quelque plaisir que pût offrir le jeu à la roulette, aux trois dés et aux chevaux, le plaisir le plus vif de toute cette foule était de boire et de manger.

Toutes ces belles dames en robes de soie, roses, bleues, jaunes, vertes, etc. (1), mangeant sur leurs *genoux* d'énormes morceaux de jambon, de bœuf froid, de pâtés et autres mets de cette nature, avec force libations de vins de Porto, de Sherry et de Champagne, étaient pour moi un spectacle aussi curieux que nouveau. — Les courses ont duré environ trois

(1) En général, les dames anglaises aiment beaucoup les couleurs *criardes;* c'est surtout dans les grandes réunions qu'on peut juger combien ce goût est commun parmi elles.

heures, et j'ai vu des calèches où l'on a mangé et bu pendant trois heures!

J'attendais toujours le moment de gaieté... La gaieté ne parut nulle part. — Je vis des femmes se trouvant mal; — d'autres qui dormaient; — des hommes balbutiant l'impudence, et d'autres chez lesquels l'ivresse se montrait plus dégoûtante encore, ne pouvaient plus se soutenir; mais tout cela était mortellement froid, ennuyeux et révoltant. — Voilà pour la classe riche: quant au peuple, il se réunissait sous des tentes élevées tout exprès pour ces trois jours. — Pauvre peuple! il n'est pas beau à voir en haillons. — Ces tentes étaient très-petites, manquaient d'air, de jour et de lumière; les hommes, assis autour de grossières tables en bois, mangeaient du lard avec du pain bis (contenant le son), buvaient de la bière ou du gin (genièvre) et fumaient un tabac exécrable! Dans quelques-unes on dansait; les femmes qui dansaient étaient des filles publiques de bas étage: en Angleterre la femme et la fille de l'ouvrier ne prennent aucun plaisir.

Je remarquai aux courses d'Ascot une immense quantité de Bohémiens tirant la bonne aventure avec un prodigieux succès, particulièrement parmi les gens du peuple. Cette nation errante, qui se trouve en tous pays sur la surface de notre vieux monde, vivant d'aumônes, de larcins et d'adresse; dont l'existence est plus inexplicable que celle des Juifs, puisque ceux-ci tra-

vaillent, tandis que les Bohémiens refusent de s'astreindre à aucun travail et s'imposent partout; cette nation a conservé, encore plus que les Juifs, l'intégralité de son caractère primitif. — Je vis là des familles tout entières, à la peau noire et basanée, aux cheveux noirs, lisses et huileux, aux dents blanches, aux yeux pleins d'un feu mélancolique. — Ces gens portaient le costume de leurs pères, et ils en parlaient la langue entre eux, langue que parlent aussi, assure-t-on, toutes les tribus de Bohémiens en Europe, en Asie et en Afrique. —Une de ces femmes s'approcha de moi pour me dire la bonne aventure; c'était une jolie fille de dix-sept ans, faite comme la Esmeralda; un pied de Liménienne, une taille souple et fine, de petites mains et une voix voluptueuse.—Ces femmes passent pour être très-sages : — un Anglais m'a dit avoir offert à l'une de ces filles quarante livres sterling pour passer la nuit avec elle, elle les refusa. — Les enfants de ces Bohémiens étaient presque nus.

Enfin, vers six heures, les voitures commencèrent à se mettre en mouvement. — Je crus que le désordre allait être effroyable! Nullement. — Tout se fit avec la même régularité que le matin; — les policemen faisaient atteler les chevaux aux voitures des premiers rangs; les cochers qu'ils jugeaient trop ivres pour conduire étaient dépossédés de leur siége et remplacés. —

Les gens ivres furent mis dans l'intérieur des voitures, ceux qui ne l'étaient qu'à moitié furent placés en haut, mais entre deux personnes, afin qu'ils ne tombassent pas, et tous s'acheminèrent à travers un nuage de poussière à ne pas se voir.

Nous arrivâmes à Londres à une heure du matin, et nous avions laissé plus d'un tiers des voitures après nous. Il faisait un froid extrême, le brouillard était épais et l'humidité pénétrante; nous étions glacés.

C'était vraiment pitié de voir toutes ces dames, qui, le matin, étaient si fraîchement, si élégamment parées, revenir couvertes de poussière, sales et entièrement méconnaissables.

Une pareille fête s'appelle, en Angleterre, *une partie de plaisir*.

XIV.

BETHLEHEM.

L'âme, les songes, la folie, dis-moi, grand philosophe, comment les expliqueras-tu?

(*Sentences chinoises*. Asiatic Researches.)

Le dérangement organique d'où résulte la folie a lieu par des causes physiques ou morales. — Le froid ou la chaleur, parvenus à de hauts degrés d'intensité, suffisent, dit-on, pour déranger certaines organisations cérébrales. — Les excès de boissons, l'abus du mercure, les accidents, les maladies, peuvent aussi provoquer l'aliénation; mais, en général, elle est amenée par des causes morales. — Tant que l'homme mettra toute sa confiance dans la puissance de sa raison, dans l'affection de quelques-uns de ses semblables, et méconnaîtra la subordination de toutes choses à l'ordre

universel, les déceptions viendront anéantir cette intelligence orgueilleuse qui veut trôner au-dessus de la Providence, et ce cœur qui s'isole de Dieu !

Ce serait une statistique curieuse que celle qui constaterait le nombre d'aliénés de chaque pays, relativement à sa population ; elle démontrerait sans nul doute que plus les peuples, par leur religion et leur philosophie, sont portés à la résignation, et moins il se rencontre de fous parmi eux ; tandis que les peuples qui règlent par le raisonnement leur croyance religieuse et leur conduite dans la vie sont ceux où se trouve le plus d'aliénés. — Dieu est grand ! s'écrie l'islamite quand l'événement a parlé ; — et les fous sont très-rares chez ces peuples qui n'accordent aucune autorité à la raison humaine.

D'après l'opinion générale, l'Angleterre est le pays qui présente le plus d'aliénés ; — c'est aussi le pays où se commet le plus d'excès de tous genres, et où le plus grand nombre de sectes religieuses et philosophiques naissent du libre examen. — C'est innombrable la quantité d'établissements particuliers qu'on trouve à Londres, et dans lesquels les fous sont soignés et gardés moyennant pension. Tous ces établissements sont, en général, parfaitement tenus. — Je me bornerai à parler de l'hôpital public le plus connu, Bethlehem.

Je le visitai avec M. Holm, un des plus célèbres

phrénologistes d'Angleterre, et madame Wheeler, la seule femme socialiste que j'aie rencontrée à Londres. — Ces deux personnes prennent beaucoup d'intérêt aux phénomènes que présente la folie, et par elles je pus avoir, sur tous les aliénés un peu remarquables, des renseignements exacts.

Henri VIII fut le premier roi qui fonda à Londres un hôpital pour les fous, dans le prieuré de Sainte-Marie de Bethlehem, qui existait en Moorfield, et en 1675 on construisit, sur le même emplacement, un vaste hôpital qui présentait une copie fidèle de la façade des Tuileries. — Démoli en 1812, il a été remplacé par l'hôpital actuel, bâti en 1814 dans le quartier très-sain de Georgefield. — La belle façade de ce bâtiment présente au centre un portique orné de six colonnes d'ordre dorique. — L'édifice, avec ses cours et jardin, occupe environ 12 arpents.

L'entrée de cet hôpital offre un aspect très-riant : sa belle grille, sa grande pelouse, son parterre rempli de fleurs, tout a été combiné de manière à tromper le malheureux insensé qu'on y amène ; — il croit entrer dans un de ces beaux palais qu'occupe l'opulence à la campagne ; — il marche sans défiance et va de lui-même s'enfermer dans cette triste demeure de la folie.

Dans le vestibule sont placées deux statues, la *Folie furieuse* et la *Folie mélancolique*, de Caïus Cibber.

— Ces deux statues, qui ornaient l'entrée de l'ancien édifice, ont une telle énergie d'expression qu'on s'est trouvé dans la nécessité d'en priver le public. — Leur vue produisait la plus pénible impression sur les personnes, amis ou parents des aliénés, qui visitaient la maison, et plusieurs fois ces statues excitèrent des fous qui étaient doux et tranquilles, et les firent tomber dans des accès de fureur, lesquels eurent de fâcheuses conséquences. Pour éviter ces accidents, on les a recouvertes d'une toile qui les cache entièrement, et on ne les laisse voir qu'aux seuls visiteurs qu'on juge capables d'en supporter l'expression.

Cet hôpital est très-vaste, il peut contenir 700 malades ; il n'en renfermait alors que 422, dont 177 femmes ; — tout le bâtiment est tenu avec une extrême propreté ; — la nourriture est excellente, plusieurs médecins pensent même qu'elle est trop abondante. — L'administration s'occupe peu de l'habillement des fous ; ils sont vêtus des habits qu'ils ont apportés dans l'hôpital, et ces habits tombent souvent en lambeaux, sans que personne paraisse songer à les raccommoder.

Les cours où se promènent ces fous ressemblent à celles des prisons ; ni arbre, ni verdure ne récréent la vue, ne font rêver au doux repos des champs ; la plupart de ces cours sont sans aucune espèce d'abri contre le soleil et la pluie. — L'infortuné dont le

cœur est aigri, dont la tête fermente de funestes projets, ne voit rien dans cette maison qui ne lui rappelle sa captivité, qui est à ses yeux une monstrueuse injustice. — Oh ! cette disposition du local est bien imprévoyante — ou bien cruelle.

Parmi les folles il y en avait une trentaine de criminelles qui habitaient un corps de logis distinct. — J'avoue qu'entre ces folles et les criminelles que j'avais vues à Newgate, à Cold-Bath-Fields et au penitentiary je ne pus discerner la *moindre différence*. — C'étaient le même œil hagard et fauve, ce silence morne, cette préoccupation fiévreuse, cette empreinte faciale de l'être stupide. — Plusieurs avaient assassiné, d'autres volé. — Nous allâmes dans les salles des hommes.

Là, m'attendait une de ces rencontres bizarres, extraordinaires qui, je crois n'arrivent qu'à moi. — Un des messieurs qui nous accompagnaient parlait très-bien français ; il me dit, avant d'entrer dans la première cour : — Nous avons ici un de vos compatriotes ; — sa folie est rare, — il se croit *Dieu*. — Pas si rare, pensais-je ; — eh ! quel hôpital serait assez grand pour contenir tous ceux qui, comme lui, se croient infaillibles ! — Depuis cinq mois qu'il est à Bethlehem, continua mon cicerone, on l'a toujours vu passer brusquement d'une exaltation qui va jusqu'à la fureur à un état lucide ; — alors il raisonne très-bien. — C'est un ancien marin, il a beaucoup voyagé, parle toutes

les langues, et paraît avoir été un homme de mérite. — Comment se nomme-t-il ? demandai-je. — Chabrié. — Chabrié !!!.... — Ce nom fit sur moi un effet que je ne saurais décrire ; — je ne pouvais démêler ce qui se passait en moi. — Était-ce de la joie? — de la douleur? — de la surprise? — de l'anxiété? — Toutefois je n'hésitai pas à entrer dans la cour où je devais revoir Chabrié !.... J'attendais cet instant avec impatience ; — il me semblait que Dieu m'avait inspiré l'idée de venir à Londres pour sauver ce malheureux (1) !

J'entre dans le long corridor conduisant à la grande cour, et mes yeux cherchent avidement parmi les infortunés qui couraient dans ce corridor l'homme qui m'avait aimée avec tant de pureté et de dévouement ! — Mon agitation avait trahi mon trouble intérieur, et l'officier de l'hôpital me dit, en me désignant un homme assis tout seul sur un banc. — Tenez, voilà Chabrié. — Ce n'était pas le capitaine du *Mexicain*... — Je crus alors que le nom français avait été mal prononcé ; je priai l'officier de me l'écrire, et je vis que

(1) Ce passage est compréhensible seulement pour les personnes qui ont lu mes *Pérégrinations*.— Depuis que je les ai écrites, M. *Chabrié* est reparti pour le Pérou sur le navire l'*Amérique* qui lui appartenait, et l'infortuné a péri. Du moins on présume, dans la privation de toute nouvelle, qu'il a sombré en pleine mer ; mais il n'y a pas de certitude complète : je pus donc avoir un moment d'illusion, croire, en trouvant à l'hôpital de Bethlehem un Français, marin et portant ce même nom, que c'était réellement le malheureux *Chabrié*, capitaine du *Mexicain*.

pour toute différence le nom que je venais d'entendre prenait un *r* à la fin.

Cependant j'examinai avec une bien vive sollicitude ce *second Chabrier;* — ses traits, sa physionomie, sa tournure, sa démarche formaient un contraste frappant avec l'expression de tous ceux qui l'entouraient. — Cet homme fixa sur moi ses grands yeux noirs et étincelants; sa belle figure méridionale s'anima; — un sourire de joie, de bonheur y passa, et elle s'égaya ainsi que la sombre vallée aux rayons du soleil. — Il vint à moi, me salua avec cette politesse et cette aisance de manières qui distinguent l'homme bien élevé; il me dit en français : — Oh! mademoiselle, que je suis heureux de rencontrer enfin une compatriote! une femme! — Nous parlons la même langue, et je pourrai vous faire comprendre tout ce que je souffre! — vous dire toutes les douleurs qui m'accablent dans cet asile de misères, où la plus odieuse injustice me tient enfermé.

Il me suivit dans la cour où étaient rassemblés les fous; — je ne vis que lui. — Il me parla pendant plus d'une demi-heure, d'une manière si sensée, si juste, ses observations avaient tant de portée, ses réflexions tant de profondeur, que je crus vraiment qu'il n'était point fou. — Je fus obligée de le quitter pour aller visiter toute la maison, mais je lui promis de le voir à mon retour.

Ainsi que je l'avais remarqué du côté des femmes, je vis empreinte, sur la figure des aliénés criminels, en général, la même expression que sur la figure des criminels de Newgate ; — trois ou quatre d'entre eux font exception, et méritent une mention particulière.

Je vis James Hadfield, celui qui avait voulu tuer George IV en lui lançant une pierre à la tête ; ce fou est là depuis vingt-deux ans. J'ignore s'il a jamais été réellement ce qu'on entend par le mot *fou*, mais ses actions et ses discours ne laissent actuellement voir nul vestige de folie. — Il habite une petite chambre, et cause volontiers avec les visiteurs. — Nous restâmes longtemps avec lui ; sa conversation, ses habitudes décèlent une sensibilité expansive, un cœur aimant, un besoin impérieux d'affection : il a eu successivement deux chiens, trois chats, des oiseaux, et enfin un écureuil. — Il aimait ces bêtes tendrement, et a éprouvé la douleur de les voir mourir ; — il les a empaillées lui-même, et les a placées dans sa chambre. Ces restes des êtres qu'il a aimés ont chacun des épitaphes en vers, qui témoignent de ses regrets. — Celle de son écureuil est surmontée de la figure coloriée de cet ami qu'il a perdu. Disons aussi qu'il fait de ses affections un *petit commerce* qui lui procure un assez joli revenu ; il distribue ces épitaphes aux visiteurs, qui lui donnent en retour quelques shillings. — Après ce vieux James Hadfield, qui est bon, aimable et causeur, viennent les

deux amants de la reine. — L'un est un petit jeune homme de 22 ans, qui rit et se sauve quand on lui demande s'il aime toujours sa *fiancée;* — l'autre est un homme de 30 ans, ayant une tête et un cou de taureau ; comme il est furieux, nous ne le vîmes qu'à travers les barreaux de fer de sa chambre..

Pendant que je visitais la maison, la tête du pauvre Chabrier s'était montée. — Il m'attendait à la grille du corridor; ses mouvements, son agitation décelaient une vive impatience; ses yeux étincelaient, sa voix était émue, un tremblement universel agitait ses membres. — « Oh! ma sœur, me dit-il avec un accent de fraternité qui avait quelque chose d'angélique, ma sœur, c'est Dieu qui vous envoie dans ce lieu de désolation, non pour me sauver, car je dois y périr, mais pour sauver l'idée que je viens apporter au monde! — Écoutez! vous savez, ma sœur, que *je suis le représentant de votre Dieu, — le Messie annoncé par Jésus-Christ.* — Je viens achever l'œuvre qu'il a indiquée; — je viens faire cesser toutes les servitudes, affranchir la femme de l'esclavage de l'homme, le pauvre de celui du riche, et l'âme de la servitude du péché. »

Ce langage, selon moi, ne dénotait pas la folie; Jésus, Saint-Simon, Fourier avaient parlé ainsi. — Tenez, me dit-il, je porte sur ma poitrine le *signe de ma mission.*—Et, déboutonnant sa redingote, il tira de dessus sa poitrine une grande croix qu'il avait faite avec la

paille de son lit et la laine effilée de sa couverture. — Je doutais encore de son état quand, tout à coup, lançant un regard terrible sur madame Wheeler, il dit avec l'accent et le geste de la démence : — « Cette femme est anglaise; elle représente *la matière*, — *la corruption*, — *le péché* : retire-toi, femme impie! — c'est toi qui m'as assassiné! — Arrêtez cette femme! — Ma sœur, c'est elle qui a assassiné votre Dieu! — Je t'arrête! cria-t-il en se précipitant sur elle; je t'arrête au *nom de la loi nouvelle!* »

Madame Wheeler eut une grande frayeur; — elle s'enfuit. — Moi-même je n'étais pas très-rassurée.

— « Ma sœur, me dit-il, je vais te donner le signe de la rédemption parce que je t'en juge *digne!* » — L'infortuné avait sur son cœur une douzaine de *petites croix en paille*, entourées d'un *crêpe noir* et d'une *bandelette rouge*. Dessus étaient écrits ces mots : — « *Deuil* et *sang*. » — Il en prit une et me la donna, en disant : — « Prends cette croix, mets-la sur ta poitrine, et va par le monde annoncer *la loi nouvelle*. » — Il mit un genou à terre, me prit la main et me la serra à me la briser, en me répétant : — « Ma sœur, sèche tes larmes; bientôt le *règne de Dieu* va remplacer le *règne du diable!* »

Les gardiens étaient fort inquiets; ils voulaient détacher de force sa main qui serrait la mienne, mais je m'opposai à ce qu'on l'irritât : je sentais qu'il ne me

ferait pas de mal. — Je le priai de lâcher ma main ; il m'obéit sans résistance et se prosterna tout à fait à terre, baisa le bas de ma robe, en répétant d'une voix entrecoupée par les larmes et les sanglots : — « Oh! la femme, c'est l'image de la Vierge sur la terre! et les hommes la méconnaissent! ils l'humilient..., la traînent dans la boue! »

Je m'échappai. — Moi aussi je pleurais. — L'infortuné! comme il doit souffrir quand il revient à sa raison. — Lorsque je repassai au bout du corridor, j'avançai la tête auprès du barreau qui le divise, pour voir ce qu'il faisait. — Il était encore à la même place, à genoux, les mains jointes, le corps incliné et les yeux fixés sur sa grande croix, étendue devant lui sur la dalle. — Oh! dans cette attitude, il était réellement beau! je crus voir un nouveau saint Jean.

Cet homme est-il bien fou? — Tout ce qu'il m'a dit manifeste l'homme dont la tête est remplie d'idées sociales, politiques et religieuses, et dont le cœur déborde d'amour pour ses semblables. — Son âme se révolte à l'aspect de la bassesse, de la corruption, de l'hypocrisie, et il ne peut contenir sa sainte indignation. — Je vis en lui beaucoup d'exaltation, mais je ne pus reconnaître les caractères de la folie. — Des éclairs de génie jaillissaient de ses paroles. — Il y avait sans doute de la haine pour ses persécuteurs ; mais son dis-

cours était logique, et je voyais parfaitement l'ordre d'idées qui le lui faisait tenir.

Chose extraordinaire! parmi ces quatre cents fous renfermés à Bethlehem, un Français a été admis, par grande faveur, et ce Français se croit le *Messie*, se dit le *représentant de Dieu* et parle *au nom de la loi nouvelle* (1)!

Ce que je viens de raconter, des personnes dignes de foi me l'ont affirmé. — M. Chabrier était trop absolu dans son opinion et trop intempestif dans son zèle ; mais le fonds de sa pensée est incontestable.— La déchéance de la *Bible* fut annoncée par le Christ.

(1) J'appris à Bethlehem qu'avant son entrée M. Chabrier écrivait continuellement et traitait des plus hautes questions; mais c'était surtout sur les doctrines religieuses qu'il émettait des pensées philosophiques et sociales d'une grande portée. Son arrestation *comme fou* fut provoquée par un grand scandale.

Il demeurait dans un petit hôtel de la cité.

— Un dimanche, tandis que tout le monde était plongé dans la lecture de la *sainte Bible*, M. Chabrier se promenait dans le *parloir;* tout à coup il s'arrête devant la dame de la maison, l'interrompt dans sa pieuse lecture pour lui demander ce qu'elle faisait des vieux balais lorsqu'ils étaient usés au point de ne pouvoir plus servir.—L'Anglaise, étonnée d'une semblable question, lui répondit qu'on les brûlait pour allumer le feu.—Et pourquoi ne les conservez-vous pas?—Mais parce qu'ils encombreraient la maison inutilement. — Eh bien, femme, faites avec la *vieille loi* comme vous faites avec les *vieux balais* : mettez-la au feu et ne laissez jamais envahir votre esprit par des idées, bonnes en leur temps, mais aujourd'hui usées. — Et en disant ces mots, il prit la *Bible* des mains de cette femme et la jeta au feu.

Cette scène fit un grand scandale : il y eut presque une émeute dans la quartier. Les fanatiques voulaient se jeter sur l'impie; mais le *fou-prophète* imposa à cette foule, et par la puissance de son regard et aussi par la puissance de son bras ; personne n'osa le toucher.

— Si comme loi sociale et morale elle n'avait dès lors été *usée*, comment expliquerait-on le succès du christianisme, et, six siècles plus tard, celui du mahométisme ?

M. Chabrier est de Marseille. — Le directeur de Bethlehem me dit avoir écrit au maire de cette ville et à madame Chabrier. — Il est inexplicable que personne n'ait encore réclamé cet homme. — Ainsi ce malheureux est seul à Londres, abandonné à la merci des étrangers. — La famille de M. Chabrier aurait-elle des raisons particulières qui puissent faire excuser une pareille cruauté?...

XV.

THÉATRE ANGLAIS.

> Croyez-le bien, ce n'est pas le talent dramatique qui manque à notre époque, c'est un public uni par une foi morale sur laquelle on puisse s'appuyer avec assurance.
>
> (*Revue de Paris*. Hippolyte Fortoul.)

Le plus grand spectacle pour l'homme, c'est l'homme! — et l'on ne parvient à bien connaître l'homme que par l'étude profonde de soi-même. Lorsque nous sommes parvenus à cette connaissance de nous-mêmes, qui nous fait découvrir à l'instant le mobile de nos actions, alors nous voyons non-seulement nos passions, mais encore les penchants les plus secrets de notre cœur, les aspirations dont nous reconnaissons l'existence en notre âme, se refléter et dans les narrations historiques et dans les événements qui se passent sous nos yeux; alors tout nous intéresse, tout s'anime, tout vit de notre vie.

« Du pain et des spectacles!..... » — L'humanité entière répète ce cri des Romains. — Les grandes in-

spirations, les fortes émotions, la marche de la pensée répondent à l'âme, au cœur et à l'intelligence, lesquels ont, ainsi que le corps, besoin d'alimentation. — Nous cherchons tous à être émus, à émouvoir. — L'émotion provoque la pensée, et la pensée n'a de puissance que par l'émotion qu'elle fait naître. — Tout ce qui peut émouvoir et faire penser est donc incessamment reproduit par l'art; c'est pourquoi les représentations dramatiques se sont retrouvées chez tous les peuples, à quelque phase de civilisation qu'ils fussent parvenus. — L'homme incapable de comprendre le sermon prêché en chaire ou le discours prononcé à la tribune sera vivement ému par les pensées de l'infortune, les larmes de la douleur et les cris de la passion. —Que peut, en effet, la parole écrite ou traduite sur la toile comparativement à la parole parlée!.... — La voix humaine a-t-elle même besoin du sens des mots pour se faire comprendre? ne leur affecte-t-elle pas la valeur qu'il lui plaît? et le geste comme l'accent n'est-il point aussi un langage inspiré que nous n'apprenons pas plus que l'expression réfléchie par nos traits? — Si la peinture reproduit les formes et les couleurs, la campagne et les animaux, les habitations et les hommes, si elle donne à chaque être sa physionomie propre et l'impression dont il est affecté; —si la musique excite toutes les passions, ravit, porte à l'extase, nous exalte vers Dieu, nous déprime

vers la terre et vibre jusque dans les cieux ; — si les signes créés par l'intelligence pour représenter la pensée forment incontestablement le plus puissant des langages, l'art qui se sert de tous ces moyens réunis doit agir avec une force irrésistible!

On n'invente rien. — Dans l'art dramatique, l'intrigue est empruntée à l'histoire, aux aventures et faits contemporains. A mesure que le passé s'éloigne, les détails s'effacent ; les principaux acteurs dans les événements, causes immédiates des grandes innovations, restent seuls. — Ils subsistent grandioses au milieu des ruines, comme ces arcs, ces colonnes, ces débris des temples et théâtres qui portent les noms de César, d'Auguste, de Titus ou de Trajan. — Les hommes historiques reçoivent ainsi du temps la propriété de pouvoir servir à personnifier des passions plus grandes que nature, et à nous montrer des âmes maîtresses des passions, parce que, dans l'éloignement, ce qu'il y avait de vulgaire dans ces passions, de vil dans ces âmes échappe à notre vue.

En Angleterre, au XVIe siècle, apparut William Shakspeare. — Il fut grand parmi les grands auteurs dramatiques. — Autour de lui Marloë, Massinger, Johnson, Shirley s'alimentèrent de son génie, vécurent de sa gloire. — La génération qui l'avait admiré était depuis longtemps éteinte lorsque ses œuvres traver-

sèrent le détroit, et l'Europe étonnée le rangea à côté des génies d'élite de cette grande période de rénovation.

La pensée motrice vibrait au même instant dans plusieurs intelligences. — Le *To be or not to be?* d'Hamlet, le *Que sais-je?* de Montaigne, caractérisent cette phase de doute où les philosophies antiques étaient en présence des dogmes chrétiens; où les dieux du paganisme jouaient leurs rôles dans les poëmes, les drames, les peintures, avec les saints de la légende; où les sibylles étaient représentées à côté des prophètes, Mercure en compagnie de cardinaux, l'ange Gabriel avec l'Amour, et la Vierge avec Minerve ou Vénus.

Shakspeare est un exemple frappant que le génie est indépendant des études *livresques*, et que celui-là en est doué, qui sait lire dans le grand livre de la nature. — Shakspeare connaissait tout juste sa langue. Les chroniques de son pays et Plutarque, traduit par B. Johnson, lui donnèrent pour ses tragédies des personnages, des costumes, et il y prit l'empreinte de l'époque; ses observations lui fournirent des *types*, mais son cœur et la nature furent les inépuisables sources où son intelligence puisa le développement moral de ses caractères, et quand il introduit des *grotesques* sur la scène, le spectateur en saisit immédiatement la ressemblance. Essentiellement peintre de l'âme, il s'attache peu à l'exactitude de la forme; en-

traîné par sa verve, il prodigue, en les esquissant seulement, les détails et accessoires. On peut supposer que s'il avait vécu à une époque plus rapprochée de nous, ses cadres auraient été plus réguliers, l'intrigue se serait déroulée avec méthode, les entrées et sorties eussent toujours été motivées; mais son génie tient trop à la liberté de ses mouvements pour qu'on puisse supposer qu'il eût pu porter le joug des trois unités, et donner à ses personnages un langage pur et poétique, si la cour d'Élisabeth lui avait imposé ses entraves.

Jusqu'à Charles II, l'ombre de Shakspeare apparaît sur le théâtre anglais; les pièces représentées abondent en grotesques; elles sont surchargées d'incidents, de personnages, le tout avec de fréquents changements de scènes; le langage est rempli de quolibets et d'obscénités; enfin c'est la continuation du faire de Shakspeare, tout ce qu'il est possible de copier du génie : la forme, les accessoires, moins la vérité morale, moins la ressemblance animique.

Sous Charles II parurent les comédies aux aventures; les mœurs licencieuses de la cour se réfléchissaient sur le théâtre; il est des scènes et dialogues des pièces de cette époque qui choquent toutes les convenances théâtrales par leur extrême cynisme. Il est remarquable que, malgré la grande hypocrisie actuelle, malgré cette pruderie de langage poussée jusqu'au ridicule, les comédies modernes ne sont guère moins

indécentes que celles représentées sous les Stuarts, à moins qu'elles ne soient traduites ou imitées des autres théâtres ; on s'en convaincra en lisant les pièces de Sheridan : *A trip at scarborough*, *The school for scandal*, *The belle's stratagem*, etc. Nous devons croire qu'en Angleterre cette contradiction entre le drame et la société n'est qu'*apparente*, et que le public ne souffrirait pas des représentations aussi libres, si les mœurs qu'elles peignent n'existaient nulle part.

C'est aussi à cette époque que les pièces françaises commencèrent à envahir le théâtre anglais; les chefs-d'œuvre d'abord, puis toutes celles qui avaient obtenu quelques succès. L'amour-propre des auteurs anglais est quelque chose de si prodigieux, que jamais aucun d'eux n'a avoué que la pièce qu'il présentait au public fût une traduction. Addison lui-même, dans son examen critique de la tragédie intitulée *The distressed mother*, qu'il loue avec un sentiment exquis de l'art, ne juge pas convenable de faire connaître à ses lecteurs qu'elle est traduite *mot à mot* de l'*Andromaque* de Racine.

Sous la reine Anne, l'exemple du continent, l'influence des études classiques introduisirent sur le théâtre anglais le drame construit selon les règles aristotéliques; le *Caton* d'Addison en fut un modèle; mais ce genre académique n'obtint qu'un succès partiel, il se trouvait en opposition avec le goût que l'ha-

bitude avait créé ; car, tandis que les Anglais développent dans leurs romans tous les mouvements du cœur humain avec une exactitude minutieuse, ils exigent des drames à deux ou trois intrigues, et de nombreux personnages ; leurs auteurs ont souvent fait entrer deux pièces françaises dans une seule de ces bizarres constructions dramatiques.

Le théâtre a exercé généralement beaucoup d'influence sur les peuples modernes, principalement dans les grandes villes de l'Europe méridionale. En France surtout il a profondément modifié les mœurs ; le drame français ne se borne pas à reproduire les mœurs, il les juge, et sa censure a exercé une puissante action réformatrice. — C'est, sans nul doute, à cet enseignement qu'il faut attribuer cette urbanité parisienne dont aucun peuple n'a offert le séduisant modèle.

En France, il y a toujours eu entre le pauvre et le riche une foule d'existences intermédiaires. Les castes n'ont jamais été tellement séparées que les mœurs des unes fussent inconnues aux autres. — En Angleterre, le passage de l'opulence à la pauvreté est brusque. L'aristocratie territoriale et le haut commerce forment chacun une société entièrement isolée, dont un mur d'airain sépare les dix-neuf vingtièmes de la population qui est dans la misère. — Le public qui assiste aux représentations est donc là moins nombreux que sur le continent, et aussi bien moins homogène. — Les aven-

tures des salons du *west end* ou du château du lord n'ont, pour le spectateur du *paradis* (*upper galery*), qu'un intérêt de curiosité ; elles ne ressemblent pas plus que les peintures françaises aux mœurs de sa famille, et dès-lors l'intérêt dramatique n'existe point, aussi le théâtre n'a exercé aucune influence sur les mœurs du peuple.

En France, à partir de Corneille, se succèdent sans interruption une suite d'auteurs dramatiques.—Après Shakspeare, l'Angleterre n'en a pas produit un seul qu'elle puisse présenter à l'Europe littéraire. — Elle n'a jamais eu de Molière qui peignît les Gérontes avares, jaloux et despotes, ou qui exposât à la risée publique les tartufes dont le sol anglais a toujours été si fertile. —Si l'on examine la carrière théâtrale parcourue par les auteurs anglais depuis Shakspeare, on les voit chercher à exciter le plus haut degré de curiosité, et, pour atteindre ce but, faire usage de tous les ressorts, de toutes les machines; tel de ces drames est aussi chargé d'événements qu'un conte des *Mille et une Nuits;* mais il est rare d'y rencontrer, avec la peinture des mœurs de l'époque, l'intérêt dramatique. — Les dialogues de ces pièces sont rapides et saccadés ; le quolibet et le bon mot s'y préparent par demandes et réponses ; du reste, point d'entretien qui peigne les caractères ou les mœurs de l'époque.—Dans les pièces anglaises, tout est mouvement ; ce ne sont absolument que des aventures plus ou moins scandaleuses mises en

action, et je n'excepte pas plus Sheridan que Vanburgh ou Falqhier.

Le peuple en Angleterre a toujours été dans un tel état d'abjection, que la peinture de ses mœurs eût choqué le public du théâtre. — Ce public actuellement se compose en majorité des enrichis du commerce, qui ne sont pas moins dédaigneux à l'égard du peuple que l'aristocratie. Quant aux spectateurs du *paradis* (*upper galery*), qui sont pour la plupart des artisans et des marins, ils forment une trop faible minorité dans la salle pour imposer leurs volontés au théâtre.

Les prolétaires en Angleterre, comme les esclaves chez les nations de l'antiquité, sont en dehors de la vie sociale; — encore dans les drames des théâtres grecs et latins qui nous sont parvenus, voyons-nous les esclaves jouer des rôles plus importants que les gens du peuple dans les pièces anglaises. — Dans ce pays, les rapports entre les maîtres et les serviteurs sont tellement différents de ce qu'ils sont en France, qu'on ne pourrait introduire sur la scène anglaise les valets, soubrettes, villageois et villageoises des comédies françaises. En Angleterre, on n'adresse la parole aux domestiques et aux subordonnés que pour leur donner des ordres; du reste, on ne s'occupe ni de leurs peines, ni de leurs joies; on s'intéresse incomparablement davantage à son cheval ou à son chien, et cet

orgueil impie de l'aristocratie envers ses ilotes est descendu jusque chez le plébéien enrichi. Quant aux drames, dont le sujet et les personnages sont pris dans le monde populaire, je ne pense pas qu'il en existe d'autres que les traductions françaises ; le public anglais, n'ayant pas vu les modèles, ne saurait évidemment prendre à ces pièces un intérêt qui dépasse la curiosité, intérêt que des drames chinois lui inspireraient également.

Dans cet état de choses il n'existe pas de spectateurs assidus à aucun théâtre, parce que les pièces ne reflètent les mœurs d'aucune partie du public. On a bien essayé de mettre en scène les intérieurs bourgeois, mais ils sont aussi monotones que les maisons de briques qui les recèlent, et l'ennui que ces représentations ont infligé aux spectateurs a démontré que la vie compassée de cette partie de la population n'était rien moins que dramatique.

En France le théâtre s'empare du charlatanisme, dans quelque rang social qu'il le rencontre ; les charlatans de vertu et de religion ne sont pas plus respectés que ceux qui affichent des prétentions au bel esprit, au patriotisme, au désintéressement, à la probité. On voit tour à tour paraître sur la scène française, précieuses ridicules et Philinte, religieuses et moines, sorciers, devins et saltimbanques de toute nature. Elle dévoile les intrigues des ministères et les ma-

nœuvres électorales, aussi bien que celles de la bourse. — Mais on ne souffrirait point, en Angleterre, que le théâtre représentât les tartufes du culte anglican, ni les saints évêques aux 40, 50, 80 mille livres sterling de rente; — pas même ceux-là que nous avons vus venir mettre leurs mœurs de Sodome et de Gomorrhe sous la protection de la tolérance française.—Il n'y a pas jusqu'aux méthodistes et prédicateurs de places publiques dont il ne soit défendu de rire et de se moquer; — il faut aussi que le dramatiste prenne bien garde dans ses pièces de ne pas effleurer les priviléges parlementaires; il doit s'abstenir de jouer les mystères des élections, de représenter des honorables qui, pour arriver aux parlements, se posent en défenseurs à outrance de l'argent du peuple, puis une fois élus prennent à belles mains leur part de cet argent; obtiennent des sinécures, ou font des marchés avec les ministres... Il ne serait même pas prudent de fonder le drame sur quelques espiègleries familières à messieurs les respectables *gentlemen du Stock exchange* (banquiers), ou sur les tripotages qui se font dans les ministères; tous ces Robert-Macaire du haut parage attaqueraient le pauvre auteur en dommages, et il mourrait en prison faute de pouvoir payer l'amende.

Voilà ce qui nous explique pourquoi les pièces anglaises sont toutes très-monotones ou ridiculement gro-

tesques ; — la faute en est à la *censure* et non pas aux auteurs.

Les drames de Shakspeare ont fait leur temps ; ils n'émeuvent plus le public, et quant aux pièces dont l'intérêt est uniquement dans la curiosité qu'elles excitent, et dans le sentiment vague qu'on éprouve à l'aspect d'une suite de choses inconnues toutes indifférentes, ces pièces ne sont vues sans ennui qu'une fois : il faudrait qu'elles se renouvelassent sous les yeux du spectateur, comme les passants sous les fenêtres de la noble lady de Piccadilly ou de Bond Street, pour que le monde affluât toujours au théâtre. — Aujourd'hui il ne faudrait pas moins qu'une révolution sociale pour que le drame pût renaître ; car quel intérêt pourrait-on inspirer avec ces figures de carton-pierre des squares du *west end*, avec John Bull de la cité, et toutes ces incarnations que l'aise et le comfort ont rendues stupides ? Les excès du château, ni ceux de la taverne ne sont dramatiques, et les *criminelles conversations* n'excitent même plus la curiosité, à moins que des ministres et des altesses n'y figurent. — C'est seulement par suite de l'émancipation du peuple que ces beaux types et ces scènes variées que prodigue la nature, toujours inépuisable lorsqu'elle est libre, pourront se reproduire.

Depuis que la paix a laissé le champ libre aux propensions locomotives des Anglais, ils ont débordé en

tous sens sur le continent, et l'importation dramatique, en Angleterre, a pris une immense extension; on a même tenté d'imiter le *vaudeville français*. — Mais Dieu, toujours si prodigue pour l'île *gallo-saxonne*, de fanatiques, d'argumentateurs, de grands criminels, de romanciers, de filles aux yeux bleus et de vertes prairies, lui a dénié, avec non moins de constance, cuisiniers, coiffeurs, modistes, chanteurs et vaudevillistes. — Il faut, pour exceller dans ces professions fondamentales, de l'imagination,—de la gaieté et du goût : or ce sont trois choses qui n'ont pas cours à Londres; elles ne font arriver ni à la chambre, ni à l'épiscopat, et ne sont pas cotées à la bourse. — Cependant le public *continental*, le public *européanisé* de l'autre côté du détroit demandait à grands cris des vaudevilles! et les directeurs des théâtres, qui, chaque soir, avaient la douleur de voir leurs salles désertes, tandis que le petit théâtre français, mal éclairé, mal décoré, était toujours plein, firent à messieurs les auteurs une commande de vaudevilles gais, spirituels, étincelants de bons mots et de jolis petits riens à la *française*. — Les auteurs sentirent toute l'importance de la mission qui leur était confiée; ils virent la gloire littéraire de la nation engagée dans la lutte avec le petit théâtre français, et se promirent de fréquenter toutes les réunions fashionables du *west end* pour recueillir les bons mots importés par les nouveaux dé-

barqués ; — plusieurs vinrent tout exprès à Paris étudier la *physiologie* du *vaudevilliste*. — De retour en Angleterre, quel ne fut pas l'étonnement à la vue de la métamorphose opérée en eux ! — Ils avaient abandonné le régime national en entier : le *roastbeef*, le *plumpudding*, le *porter*, et jusqu'à la *turtlesoup*; la *turtlesoup!* qui ferait apostasier tous les John Bull de la cité ! — Ils ne se nourrissaient plus que de *salades d'anchois*, d'*écrevisses*, de *charlottes russes*, de *beignets aux pêches*, de *meringues*, — s'inspiraient avec du champagne, du sauterne et force café noir.

Ce régime du Parnasse parisien leur avait été prescrit par les grands maîtres vaudevillistes Désaugiers, Scribe et Mélesville, mais il n'allait pas du tout à des bardes nés aussi loin du soleil; il n'animait pas leurs yeux, ne faisait point scintiller leur esprit; ils persistèrent cependant avec une constance toute britannique; en moins de six semaines leur maigreur était extrême; leur œil, enfoncé dans l'orbite, ressemblait au lumignon d'une veilleuse prête à s'éteindre; l'insomnie rendait leur couche dure et brûlante. — Hélas! ces heureux pronostics n'aboutirent qu'à une complète déception ; aucun d'eux n'enfanta de vaudevilles *gais*, *spirituels*, tels que les bords de la Seine en voient naître. — Ne pouvant donc réussir après des mesures aussi bien prises, ils se décidèrent à faire incognito comme la foule de leurs devanciers. Ils se mirent à

traduire les auteurs du Gymnase, des Variétés et du Vaudeville, et ne gardèrent du régime que le sauterne et le champagne.

Ces messieurs jugèrent inutile de mettre le public dans la confidence de la stérilité de leur cerveau; ils changèrent presque toujours le titre des pièces françaises qu'ils traduisirent, et avec une impudente effronterie les présentèrent comme les enfants de leur génie. — Ils continuent leur métier, et non contents de gagner de l'argent, cherchent toujours à escamoter de la gloire.

Les principaux auteurs dramatiques qui écrivent pour le théâtre sont :

Knowles, — Jerrold, — Planche, — Buckstone, — Serle, — Bernard, — Dance, — Peak, — Poole, — Fitzball.

Si on excepte Knowles et Jerrold, qui écrivent parfois des pièces originales, tous les autres ne font *que traduire, mutiler, travestir* et *arranger* à leur manière nos pièces françaises.

Je me suis procuré des pièces de M. Buckstone, et il m'a été facile de reconnaître que celles dont les titres suivent n'étaient que des *traductions littérales* ou des *travestissements* des pièces françaises, sans qu'une pensée y vienne jamais dissimuler le plagiat.

TITRES ANGLAIS.	TITRES FRANÇAIS.
Victorine or I'll sleep on it.	Victorine ou la nuit porte conseil.
The Rake and his pupil.	Faublas.
The happiest day of my life.	Le plus beau jour de ma vie.
Husband at sight.	Mariage impossible.
The christening.	Le Parrain.
The Irish Lion.	Le Traiteur de J.-J. Rousseau.
Two queens.	Les Deux reines.
Our Maryanne.	Les Cauchoises.
Love and Murder.	Procès criminel.
New farce.	Cabinet particulier.
Henriette.	Henriette.
The pet of the petticoats.	Vert-Vert.

Le droit international ne protégeant en Europe que la propriété matérielle, les œuvres de l'intelligence sont sans défense; on exige l'extradition du voleur d'une paire de ciseaux, mais le spoliateur de la pensée d'autrui marche tête levée, porte l'étoile de l'honneur sur sa poitrine, reçoit des ovations, arrive à la fortune, tandis que le véritable auteur meurt souvent de faim dans un grenier. Ces Bédouins littéraires exercent leurs déprédations sur presque toutes les pièces qui se publient à Paris; ils sont tellement affamés, que probablement ils traiteraient avec nos pauvres auteurs dont les pièces dorment dans les cartons de la censure ou des comités de lecture, et à défaut d'argent leur offriraient du *calicot* ou des *bonnets de coton*, en échange de leurs idées dramatiques.

Je dis que ces *gentlemen* sont affamés, je devrais dire qu'ils sont réduits aux abois; car, même avec des

amalgames de pièces françaises, ils ne réussissent plus à réveiller le goût blasé du public.

Leur industrie rapporta d'abord d'assez jolis bénéfices ; mais le public fashionable, ce public qui connaît les répertoires des théâtres de Paris aussi bien que les dandys de la chaussée d'Antin, ne s'aperçut pas plutôt que les pièces qu'on lui donnait *pour nouvelles* étaient composées avec des lambeaux de pièces françaises qu'il avait vues, ou qu'il prétendait avoir vues à Paris, et que celles annoncées pour traduites ressemblaient aux françaises, comme des peintures d'enseignes à des Teniers ou à des Rembrandt, ces fashionables cosmopolites se crurent dupés, ils se récrièrent, désertèrent les trafiquants en drame, et affluèrent au petit Théâtre-Français.

Quant à John Bull, il ne connaît pas nos mœurs ; puis les pièces françaises ne présentent point ce tissu d'aventures dont l'inextricable labyrinthe occupe son attention, lorsque, après son dîner, le vin du Portugal ou de Madère le fait sortir de son apathie habituelle ; nos pièces n'ont point ces situations qui agissent sur nerfs, comme le supplice d'un soldat ou matelot anglais recevant deux à trois cents coups de fouet. — John Bull, promptement dégoûté du *claret* (1) qu'on lui servait, est revenu aux vins alcooliques.

(1) Vin de Bordeaux.

La société romaine, plongée dans le luxe et les raffinements sensuels, blasée sur toutes les jouissances de notre nature, ne pouvait plus être impressionnée par la peinture de vices devenus les mœurs de tous. La liberté et le patriotisme avaient succombé; la vie sociale manquait de tout mobile généreux, de toute action vraiment dramatique. — L'adulation, la bassesse et la tyrannie n'auraient pas été plus permis sur la scène romaine que la vénalité parlementaire, et l'hypocrisie religieuse sur le théâtre anglais ; la vie des esclaves, comme celle des prolétaires anglais, était trop abjecte pour être dramatisée, et ni le théâtre grec, ni les pièces de Térence et de Plaute n'excitaient plus l'intérêt ; dans cette dégradation universelle la société romaine demanda des émotions aux dangers, à la douleur, à la mort!—Elle accourut en foule, dans les cirques, voir les combats des gladiateurs!... et des hommes défendre leur vie contre des bêtes féroces!

La classe dominatrice n'est pas moins blasée en Angleterre que la société romaine sous les empereurs, seulement les moyens de réveiller la société de sa torpeur ne sont pas aussi développés qu'ils l'étaient à Rome.—Il faut aux Anglais, pour éprouver des émotions, la vue des hommes en péril. — Les tigres, les hyènes, les lions ont d'abord fait fureur ; mais, lorsqu'on a vu que Van-Amburg et Carter ne couraient aucun danger, on les a délaissés : encore quelque temps,

et il faudra le spectacle du combat des hommes contre les animaux. — Entrée dans cette voie, la société anglaise la parcourra jusqu'au bout, si elle n'en est prévenue par une régénération populaire.

En France aussi les bêtes féroces admises sur la scène ont attiré la foule; mais cette exhibition ne saurait avoir de durée, lors même qu'aucun accident ne la ferait supprimer. — Le goût du théâtre est profondément enraciné; ensuite l'esprit d'égalité qui règne permettant de prendre les sujets de drame dans tous les rangs de la société, les représentations dramatiques peuvent se varier à l'infini, et préviendront toujours la lassitude.

Londres possède quinze ou vingt théâtres; primitivement on les classait d'après l'espèce de spectacles qu'ils offraient au public; — actuellement tous les genres sont confondus : l'Opéra-Italien seul est resté fidèle à sa destination. — Chaque théâtre existe en vertu d'un privilége octroyé nommé *licence*, qui détermine combien de mois il peut être ouvert au public, et le genre de pièces qu'il lui est permis de représenter.

Les spectacles commencent de six à sept heures, l'Opéra à huit heures; tous finissent vers minuit. Éclairées au gaz, les salles sont excessivement chaudes en été et en hiver très-froides, n'étant pas chauffées. L'odeur que répand le gaz porte à la tête et rend malade; puis les candélabres, appliqués sur les trois premiers

rangs de loges, portent sur les yeux, vers quelque côté qu'ils se dirigent, les flots vacillants d'une lumière qui vous aveugle. Ces inconvénients ne sont pas les seuls : à neuf heures et demie, dans tous les théâtres, les places sont à *moitié prix;* alors arrivent en foule des masses de filles publiques et des hommes de toute condition ; les filles circulent partout, s'asseyent à votre côté si elles y trouvent place, exhalent une odeur de gin à vous asphyxier, entrent et sortent des loges à chaque instant, car la représentation n'est nullement l'objet de leur attention ; elles viennent au spectacle uniquement pour faire leur *métier*, et l'on est constamment exposé à des courants d'air par les portes laissées ouvertes. Dans les corridors, ce sont de bruyants éclats de rire, des gestes et propos licencieux : toutes ces voix rauques et glapissantes révoltent, c'est à se croire dans un des cloaques de la belle civilisation. L'air ambiant a quelque chose de délétère dont la poitrine est oppressée; dans le foyer, le dévergondage est sans nulle retenue et la prostitution s'y montre à découvert; ce sont des scènes tellement scandaleuses que la plume se refuse à les tracer..... Dans tous les théâtres le foyer est décoré avec luxe, les bancs et siéges sont élégants, la salle ornée de glaces étincelle de mille lumières ; on y trouve un café avec toutes sortes de rafraîchissements et dans l'hiver un bon feu ; mais, dans tous les théâtres, les filles se sont emparées du

foyer, et l'obscénité de leurs provocations en exclut toute femme douée de la moindre pudeur et les hommes qui n'ont point entièrement abdiqué toute délicatesse (1).

Covent-Garden et *Drury-Lane* sont qualifiés de *théâtres nationaux*. — Ils jouissent du privilége d'être ouverts toute l'année. Ce privilége, qui leur avait été accordé dans l'objet d'encourager l'art dramatique, a longtemps suffi à leur prospérité; lorsque de nouveaux genres vinrent s'offrir, le public blasé déserta les anciens dieux pour aller brûler l'encens aux autels de Baal; la musique et la danse firent délaisser la grandeur sauvage de Shakspeare. Covent-Garden et Drury-Lane eurent recours en vain à ces deux ravissants langages pour retenir la foule; mais ils n'avaient ni orchestre, ni troupe spéciale, et ne pouvaient lutter contre leurs rivaux.

Cette pauvreté de moyens d'exécution, autant que l'absence du sentiment de l'art, explique la transformation que subissent les pièces qu'ils nous empruntent, afin de pouvoir s'en servir; ils les mutilent de la plus

(1) Lors de mon séjour à Londres, en 1835, les filles, à *Drury-Lane*, poussèrent le cynisme jusqu'à déshabiller un jeune homme en plein foyer; elles lui volèrent tous ses vêtements, et le laissèrent *entièrement nu*. Ce malheureux, aux prises avec 40 ou 50 mégères, eut beau crier au secours, personne ne vint. Lorsque la salle fut évacuée, on le trouva blotti dans un coin et n'osant se montrer.

horrible manière, substituent des *gigs* (1) et autres airs des danses anglaises à la charmante musique de nos opéras comiques, font disparaître la dignité dramatique en imprimant à l'intrigue une rapidité absurde, introduisent des *grotesques* anglais, privent l'action de ses motifs, l'amour de ses expressions, et font du tout une *musical farce*, genre de pièce au-dessous de nos théâtres de foire. — Nos grands opéras ne sont pas mieux traités, et l'on trouverait aussi dans les répertoires de Covent-Garden et de Drury-Lane les comédies de nos meilleurs auteurs travesties en ignobles parades. Des efforts aussi mal dirigés ne pouvaient soutenir la tragédie shakspearienne.

Les deux théâtres soi-disant nationaux, abandonnés par le public, ont été à plusieurs reprises obligés de suspendre leurs représentations pendant quatre et six mois; enfin l'un et l'autre sont tombés dans les mains des spéculateurs : ceux-ci ne songent qu'à gagner de l'argent sans s'inquiéter en rien des progrès de l'art dramatique, ni des motifs qui firent accorder les priviléges. — Ils ont successivement introduit sur ces théâtres des mélodrames à grand spectacle, dont les riches décorations, les costumes pittoresques, faisaient tous les frais d'invention ; puis les ballets, des grotesques, des danseurs de corde, les chiens

(1) *Gig*, sorte de danse anglaise.

savants, les singes extraordinaires tels que *Jocko*, des chevaux et *crescendo*, les bêtes féroces! — Covent-Garden et Drury-Lane, où les Garrick, Kembles, Kean, Young, Siddons, O'Neil, animèrent si longtemps les paroles de Shakspeare, firent apparaître ses personnages et leur donnèrent une si imposante grandeur, ne sont plus que des arènes!

Quant à Queen's-Theatre, il est destiné à la seconde édition des opéras italiens chantés l'hiver à Paris. — Il est fort heureux pour nos virtuoses que les Anglais soient d'une nature anti-musicale. — Ces messieurs du Théâtre-Italien vont à Londres, l'été, pour gagner de l'argent et se reposer des fatigues de Paris; ils laissent aller leur voix, chantent juste, parce qu'il serait impossible qu'ils chantassent faux; mais l'impassibilité de l'auditoire les prive de tout enthousiasme, ils sont froids et s'acquittent de leur tâche. La brillante assemblée n'est pas émue ou, du moins, ne manifeste point son émotion par la voix, le geste ou l'expression de la physionomie. Ce calme s'appelle, à Londres, de l'*attention*, et il faut bien supposer que cette élite de l'aristocratie est attentive pour éviter de la croire composée de statues.

Les Anglais ont le travers de se croire aptes à tout, si l'on en juge d'après l'universalité de leurs prétentions. — Comme Naples, Vienne et Paris, Londres a voulu avoir son opéra national.

The English-Opera, construit avec beaucoup de luxe, est uniquement destiné, stipule le privilége, à la représentation d'opéras anglais. — Il est facile de tenir la tête haute et d'émettre des prétentions ; mais hélas ! il ne dépend pas de nous de les réaliser. — Que de prétentions à la beauté, aux talents, pour le petit nombre qui en exerce l'empire!

Deux ou trois directeurs placés successivement à la tête de la nouvelle académie de musique ont attendu, avec une patience vraiment anglaise, l'œuvre musicale que devaient enfanter des cerveaux britanniques ; jusqu'à présent le sol s'est montré stérile. — L'*English-Opera* n'a joué que des œuvres dont le mérite ne surpassait guère les *musical farces*, et n'ayant rien en chanteurs ou cantatrices qui pût faire valoir ses rapsodies, il est tombé dans une ruine complète. — La salle est très-jolie, et, quand elle n'a plus retenti des accords de la lyre anglaise, elle était chaque jour demandée : danseurs espagnols, escamoteurs, vaudevillistes français, physiciens allemands, etc., se présentaient successivement pour l'occuper. Comment faire? — Le privilége porte que nulle pièce ne pourra être représentée sans qu'il y soit chanté trois morceaux de musique. — Heureusement pour les actionnaires que le privilége ne précise pas plus l'espèce de musique que les instruments ou les voix

qui doivent l'exécuter; et le nouveau directeur, que je ne crois pas grand connaisseur en musique, s'est très-certainement montré administrateur fort habile, lorsqu'il a trouvé moyen de satisfaire aux conditions imposées.—Mélodrames, comédies, vaudevilles, ballets, etc., il admet tout, en introduisant les trois airs obligés, chantés par n'importe qui et placés n'importe où. — Ce coup de maître a ramené le public inconstant à l'*English-Opera;* néanmoins, la moitié de l'année, on donne, dans cette salle, des concerts dits *Musard :* qu'on me fasse grâce d'en rendre compte.

Le théâtre d'*Astley* est, sans contredit, le plus fréquenté. — Les Anglais aiment beaucoup les chevaux et les paillasses, et au Franconi de Londres ces deux sortes d'acteurs sont très-remarquables. Cependant je trouve les chevaux du Franconi parisien plus savants et ses voltigeurs plus habiles, plus gracieux; mais, je dois l'avouer, ses paillasses sont loin d'approcher des *jacks puddings* anglais.—Ce théâtre est toujours plein : lorsque j'y suis allée, on donnait l'éternelle *bataille de Waterloo;* on voyait des soldats français *battus, faits prisonniers par une seule vivandière anglaise.*— Je rapporte cet événement de la pièce, parce qu'il en donne une idée exacte, ainsi que de la partialité exagérée des auteurs de la *charge.* — Lorsqu'on vint annoncer que tout était perdu pour les Français, il partit du paradis une voix d'homme du peuple, qui

cria, avec une prononciation anglaise très-prononcée : Vive l'empereur Napoléon!

Le théâtre de Hay-Market a la permission d'être ouvert pendant dix mois; son privilége l'autorise à représenter la comédie, la tragédie, les petites pièces, et le met à cet égard, entièrement sur le même pied que les deux théâtres nationaux. — Jusqu'à présent, ce théâtre ne s'est jamais dégradé au point de mêler des baladins à ses acteurs; il n'a pas fait jouer des rôles aux chiens, aux singes et aux bêtes féroces; sa scène est pure de toute alliance monstrueuse; sa direction, au contraire, a fait preuve de constants efforts pour soutenir l'art dramatique. — Le dernier directeur, M. Webster, qui excelle comme acteur, a tenté de faire revivre sur son théâtre les pièces de l'immortel Shakspeare; mais force lui fut d'y renoncer: le public désertait la salle. — C'est principalement sur ce théâtre que sont représentés les vaudevilles traduits du français.

The Olympic, théâtre de madame Vestris, *the Victoria's*, *Garrick-Surrey's*, *Adelphi's theatres*, etc., sont tout à fait secondaires; leur existence est précaire, accidentelle; les directeurs se ruinent, et avec eux les acteurs, auteurs, machinistes et fournisseurs.

Au total, les seules représentations qui plaisent sont les *farces*, les *grosses farces* bien burlesques, bien triviales; les paillasses font fortune. — En peinture,

les tableaux d'Ostade et ceux de Brauwer sont préférés à ceux de l'école d'Italie. — Décidément, tout ce qui rappelle cette société guindée, si vicieuse, si corrompue, ennuie, dégoûte ou révolte.

XVI.

TRIBULATIONS DE LONDRES.

> En tout temps, en tout pays il a toujours été facile d'établir de fausses réputations, tandis que pour établir la vérité sur la chose la plus simple c'est presque impossible.
>
> (Rousseau.)

Les Anglais sont si vantards et prônent l'Angleterre et ses usages en tant de pays que, pour le comfort de la vie il est passé en force de chose jugée, que l'Angleterre est le séjour par excellence! — Cette réputation, des milliers de respectables gentlemen l'affirment tous les jours formellement à toutes les tables d'hôte et dans tous les cafés et cabarets de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Il faut croire qu'ils ont quitté l'Angleterre pour se *mortifier* et non parce qu'ils se trouvent mieux sur le continent; cependant les personnes qui ont habité chez John Bull en rabattent beaucoup.....; mais, en présence de si nombreux témoignages, malheur à qui oserait dire le contraire!

Il conviendrait, dans l'examen des avantages et ressources qu'offre un pays, de remarquer d'abord ceux qui s'appliquent aux besoins intellectuels, car c'est le véritable thermomètre des progrès d'une nation.

En Angleterre il n'existe d'instruction *gratuite* d'aucune espèce : l'homme privé d'argent doit renoncer à cultiver son esprit ou à l'agrandir par des connaissances générales.

L'accès aux bibliothèques, aux musées, aux églises, aux collections scientifiques est presque impossible aux prolétaires; la bibliothèque du *British museum* est la seule que je connaisse où l'on puisse être admis *gratuitement;* il faut encore des répondants, des sécurités, etc. — En Angleterre tout homme pauvre est, *ipso facto*, réputé *un voleur*. — Il n'y a aucun cabinet littéraire à Londres; on ne trouve les journaux étrangers et les ouvrages nouveaux que dans les *clubs*, où les membres seuls sont admis. On lit bien les journaux anglais dans les cafés et tavernes, mais il faut consommer.

Il existe de nombreuses institutions scientifiques; cependant je ne connais point de *cours gratuit* sur aucune science. Le mot *gratis* est un *non-sens* en Angleterre, ou cache un piége pour faire *payer double* : le clergyman, le professeur, le membre du parlement, tous font argent de leur profession; *tout* se paye, *tout* se vend, gratis est *une faute!*

Le prolétaire est traité comme une bête de somme,

c'est à peine si l'on s'occupe de son existence matérielle. Quant aux besoins de son esprit, on n'a pas même supposé qu'il pût en éprouver ; le prolétaire n'a pour toute distraction que l'ivresse. — Sous le rapport de l'étude et des jouissances de l'esprit, il n'est point de ville en Europe qui n'offre plus de ressources au peuple que Londres et l'Angleterre.

Si nous passons aux choses usuelles de la vie, nous verrons que dans cette catégorie le pays n'offre d'aisance qu'à ceux qui ont la bourse bien garnie. — Dans les villes du continent, il existe des facilités à la portée des plus minces fortunes, pour satisfaire toutes les petites exigences de l'existence sociale ; à Londres, on ne trouve nulle part ces mille petites commodités qui rendent la vie douce pour tout le monde, abrégent le travail domestique et, procurant au plus pauvre quelques-uns des comforts du riche, allégent les horreurs de la misère.

Êtes-vous pressé d'envoyer une lettre et d'en recevoir réponse, il n'y a pas au coin de la rue de commissionnaires toujours prêts à vous servir de domestiques pour quelques pièces de monnaie ; êtes-vous, à la suite d'une longue course, crotté jusqu'aux jarrets, Londres n'a point de décrotteur public ; êtes-vous retenu aux extrémités de la ville pour affaire, là point de restaurants où vous puissiez déjeuner ou dîner, point de ca-

fés où vous puissiez prendre quelques rafraîchissements. Le médecin ordonne-t-il des bains, le malade n'en peut prendre chez lui; il n'y a pas de bains portatifs à Londres. Dans les églises, il faut entendre un long sermon de deux heures assis sur des bancs en bois non rembourrés; dans les loges, à l'Opéra-Italien, on ne trouve que des petites chaises en bois, si exiguës de forme et si incommodes, que ce serait un véritable supplice de rester assis dessus pendant cinq heures. — Désirez-vous engager à dîner l'ami que vous venez de rencontrer, les restaurants n'auront que des choses fort ordinaires à vous offrir; si vous en paraissez surpris, le maître vous dit : — Monsieur, ici, lorsqu'on veut faire un bon dîner, il faut le commander la *veille*. — Eh bien, il en est de même pour tout : à Londres, on n'est jamais prêt comme à Paris; il faut toujours vingt-quatre heures au moins pour se préparer.

Si maintenant je cherche dans les maisons le confort intérieur, oh! je serai bien autrement désappointée. — En Angleterre, quand une maison est garnie de tapis depuis la porte d'entrée jusqu'à la dernière chambre, qu'une table couverte d'un beau plateau offrant un thé complet orne le salon, que les cheminées ont de beaux devants de feu, des pelles et pincettes en acier bien poli, il est bien convenu qu'alors la maison peut se montrer sans honte, ayant tous les comforts exigibles pour les gentlemen jouissant d'une

honnête aisance (1). Les siéges du salon sont mal rembourrés, et de formes lourdes, incommodes; on y est mal assis, de même que sur ceux de la salle à manger; mais passe encore pour ces deux pièces : montons à la chambre à coucher.

Certes, de tous les peuples, les Français sont ceux qui ont le sentiment le plus exquis des comforts de la vie; ils font de la chambre à coucher la plus jolie pièce de la maison : ah! comme ils comprennent bien la sensualité de la solitude, d'un lieu de retraite, du *bueno retiro!* — Les objets extérieurs ont tant de puissance sur nous, qu'ils changent souvent tout le cours de nos pensées. — Les portraits de famille, les tableaux, une foule de jolis riens, à chacun desquels s'attachent des souvenirs, font naître en nous une masse d'idées et de réflexions : — quelle personne, après quelques années d'existence, n'écrirait un gros livre sous la dictée de ces inspirations? — Je suis convaincue, en outre, qu'une jolie chambre à coucher ainsi ornée, meublée élégamment, rend l'être qui l'habite plus tendre, plus reconnaissant, et, j'ajouterai même, beaucoup plus soigneux. — Chez les Anglais, les choses sont au rebours; ils ornent leurs salons avec luxe et symétrie, et les femmes couchent dan de véritables chenils.

(1) Je ne parle ici que de la moyen fortune; car la riche aristocratie, la haute finance réunissent à un g luxe toutes les recherches du sybarisme.

Un énorme lit occupe le milieu de la chambre; une grande commode est dans un coin, la table dans l'autre, et la toilette devant la croisée, qui prend jour sur une très-petite cour (car, à Londres, toutes les chambres à coucher sont sur le derrière des maisons, et les cours sont tellement exiguës, que ces chambres manquent d'air et de jour); çà et là cinq ou six chaises sont surchargées de boîtes, cartons, souliers, etc. Des robes, des manteaux, des châles, des chapeaux pendent aux quatre murs, accrochés à des clous faisant l'office de porte-manteaux, telle est généralement la chambre à coucher d'une Anglaise. — Il est difficile de se faire une idée du *fouillis* de ces chambres à coucher : une Française n'y peut entrer sans éprouver un sentiment de dégoût. — J'ai beaucoup voyagé, et je puis dire que je ne me suis jamais trouvée aussi mal que dans ces chambres anglaises.

Le lit anglais résume parfaitement la physionomie et la réalité qu'ont généralement les choses en Angleterre, il a la plus *belle apparence!!!* mais à peine est-on couché, qu'on se croit étendu sur un sac de pommes de terre, tant ces *lits de plume sont doux!* — Enfin parlerai-je de cette propreté anglaise si vantée!... et la propreté [illegible]tre bien aussi pour quelque chose dans le comfort de [illegible]a vie. — En Angleterre, on retrouve constamment [illegible] même système de soigner *tout ce qui est extéri*[illegible] le devant de la porte don-

nant sur la rue, l'escalier, le foyer et ses ustensiles, les couteaux, les couvercles des plats, et toutes les choses qui se voient sont écurées, lavées, savonnées on ne peut mieux.

La distribution des maisons anglaises est très-incommode, malgré leur réputation contraire. Dans les petits ménages, où l'on a seulement une domestique, il est impossible d'être bien servi ; la pauvre fille est éreintée de fatigue, elle passe la moitié de sa journée à monter et à descendre les escaliers ; car la cuisine est à la cave, la salle à manger au rez-de-chaussée, le salon au premier, et les chambres à coucher au deuxième et au troisième étage.

Je m'arrête. — Je craindrais d'être taxée d'exagération si je voulais énumérer toutes les tribulations qu'on rencontre à Londres. — Je dirai, en somme, qu'il n'existe pas d'adoucissement à la misère du pauvre, que le petit bourgeois vit de privations continuelles ; le riche même ne peut trouver à satisfaire tous ses caprices, et enfin l'étranger ne trouve, dans la métropole britannique, ni *pommes de terre frites !* ni *marrons rôtis !!!*

Tendance a l'anglomanie. — Depuis 1830 il s'est opéré un grand changement dans le peuple de Londres. Malgré les efforts des torys pour réveiller les anciennes haines contre les Français, les ouvriers, les matelots, et en général tous les gens du peuple, aiment beau-

coup les Français et en conçoivent une très-haute idée.

Pendant mon dernier voyage, il m'est arrivé vingt fois d'être saluée dans les rues par un cocher de fiacre, un matelot, une servante, et en ces termes : *Bond jourre, madame Frenceze*. Ces mots, burlesquement prononcés, étaient toujours accompagnés d'un regard amical, d'un sourire bienveillant, qui disaient clairement : Nous avons beaucoup de plaisir à vous voir. Chaque fois qu'ils trouvaient l'occasion de me faire une politesse ou de me dire un mot flatteur pour ma nation, on voyait qu'ils le faisaient avec *sincérité*. — Les gens du peuple ne sont pas les seuls qui deviennent *francomanes;* nombre de jeunes gens, et surtout de femmes, n'estiment rien de bon ou beau *si ce n'est français*. — Ces francomanes apprennent la langue française, lisent les journaux et les livres français, s'habillent à la française, font venir tout de *Paris*, remplacent le *thé* par le *café*, le *roasted-beef* par des *côtelettes de mouton*, la *bière* par du *vin*, les *lits de plume* par des *matelas*, et il s'en rencontre même qui poussent si loin la francomanie, qu'ils métamorphosent leur chambre à coucher *en boudoir à la française*. — Oh! c'est que les hommes rationnels en Angleterre commencent à s'apercevoir que le peuple jusqu'ici a été l'instrument de l'aristocratie, la meute dont elle se servait pour atteindre sa proie ; ils comprennent que l'intérêt du peuple anglais est d'être

uni avec une nation qui a pour principes l'égalité et la tolérance. —On n'entend plus faire de ces *contes bleus* propagés avec zèle parmi le peuple pendant si longtemps pour y faire naître des préjugés et aviver de vieilles haines contre nous.

Les facilités et le bon marché des communications amènent annuellement en France 200,000 Anglais ; négociants, boutiquiers, ouvriers, tous viennent respirer pendant quelques jours l'air continental, ils déposent durant de courts instants le joug de servilité que la noblesse anglaise impose impérieusement à ceux qu'elle emploie : en France ils ne voient personne dont l'orgueil les insulte et ont conscience de la dignité de leur être.—Ils acquièrent par eux-mêmes la conviction que les Français *mangent de la très-bonne viande, sont bien vêtus*, et que les femmes ne sont pas *laides* et *sales*, comme le disait Goldsmith, pour faire la cour à ses patrons, avilissant ainsi par le mensonge et sa pauvreté et son génie. — Les chemins de fer de Paris à Calais et de Douvres à Londres seraient féconds en résultats avantageux, au bien-être des deux peuples, à leur avancement moral autant que matériel. — Des chemins de fer! des chemins de fer!—Voilà les agents d'union, de confraternité, contre lesquels viendront expirer de honteux efforts! — Que les peuples se mêlent, se communiquent leurs pensées; qu'ils fassent échange de talents comme de choses, et les querelles

entre nations deviendront impossibles. — Ce sont les grands qui toujours les excitent. — Les peuples ne demandent qu'à vivre en paix.

XVII.

LES FEMMES ANGLAISES.

Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu (aux femmes)? La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui en veut négocier l'acquisition et la propriété exclusive? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissues de fleurs; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursouflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix. Sur ce point notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers où certain concile de Mâcon, vrai concile de Vandales, mit en délibération si les femmes avaient une âme, et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix. La législation anglaise, tant vantée par les moralistes, accorde aux hommes divers droits non moins déshonorants pour le sexe; tel est le droit qu'a l'époux de se faire adjuger un dédommagement pécuniaire aux dépens de l'amant reconnu de son épouse. Les formes sont moins grossières en France, mais l'esclavage est, au fond, toujours le même.

(Fourier, *Théorie des quatre mouvements.*)

Quel révoltant contraste en Angleterre que l'extrême servitude des femmes et la supériorité intellectuelle des femmes auteurs! — Il n'existe pas de maux, de douleurs, de désordres, d'injustices, de misères résultant des préjugés de la société, de son organisation et

de ses lois, qui aient échappé à l'observation des femmes auteurs. — C'est un brillant phénomène que les écrits de ces Anglaises qui éclairent le monde moral d'un si vif éclat; et surtout quand on considère l'éducation absurde qu'elles ont eue à subir et l'influence abrutissante du milieu dans lequel elles ont vécu.

— Il suffit de résider quelques mois en Angleterre pour être frappée de l'intelligence et de la sensibilité des femmes; de plus, elles sont susceptibles d'une attention soutenue et ont de la mémoire; avec ces dispositions il n'est rien d'inaccessible dans la sphère intellectuelle. — Elles sont nobles et grandes dans leurs manières; mais hélas! toutes ces bonnes qualités natives sont étouffées par un système d'éducation fondée sur des principes faux et par l'atmosphère d'hypocrisie, de préjugés et de vices qui entourent leur vie.

L'existence des Anglaises est tout ce qu'on peut imaginer de plus monotone, de plus aride et de plus triste. — Pour elles le temps n'a pas de mesure, — et les jours, les mois, les années n'apportent point de changement à cette accablante uniformité.

Jeunes filles, elles sont élevées selon la position sociale de leurs parents; mais, quelque rang qu'elles doivent occuper, c'est toujours, sauf de légères nuances, sous l'empire des mêmes préjugés que se dirige l'éducation.

Dans ce pays du plus atroce despotisme, et dont

il a été de mode longtemps de vanter la liberté, la femme est soumise par les préjugés et la loi aux inégalités les plus révoltantes !—elle n'hérite que lorsqu'elle n'a pas de frères; elle est privée des droits civils et politiques, et la loi l'asservit en tout et pour tout à son mari.—Façonnée à l'hypocrisie, portant en entier le joug pesant de l'opinion, tout ce qui frappe ses sens au sortir de l'enfance, tout ce qui développe ses facultés, tout ce qu'elle endure a pour résultat inévitable de matérialiser ses goûts, d'engourdir son âme et d'endurcir son cœur.

Les romanciers anglais, révoltés des scènes qu'ils voyaient dans l'intérieur des familles, en ont rêvé d'autres, auxquelles ils ont cru sur le témoignage de leur imagination ; aussi autant ils sont vrais lorsqu'ils peignent les ridicules du commun des gentlemen, les airs bigots et prétentieux de la bourgeoisie, les tyrannies du père et de l'époux, l'insultant orgueil des supérieurs, la bassesse des subalternes, autant ils s'éloignent de la réalité dans leurs tableaux de bonheur domestique. — Le bonheur sans la liberté ! — Le bonheur a-t-il donc jamais existé dans la société du maître et de l'esclave !

Voici comment les choses se passent dans les familles qui jouissent de l'aisance.

Les enfants sont confinés au troisième étage avec leur nourrice, bonne ou gouvernante; la mère les

demande lorsqu'elle veut les voir ; et seulement alors les enfants viennent lui faire une courte visite, pendant laquelle la mère leur parle d'un ton cérémonieux (1). La pauvre petite fille étant privée de caresses, ses facultés aimantes restent inertes ; elle ignore entièrement la douceur de l'intimité, de la confiance, de l'épanchement, que toute petite fille est naturellement portée à avoir pour une mère qui l'aime ; elle a pour son père, qu'elle connaît à peine, un respect mêlé de crainte, et pour son frère une considération et une déférence que, dès le plus bas âge, on l'oblige à lui montrer.

Le système suivi pour l'éducation des jeunes personnes me semble propre à hébéter l'enfant le plus intelligent.

M. Jacotot dit : *Tout est dans tout.*—L'éducation anglaise semble démontrer, au contraire, qu'*en tout n'est rien.*—On ne s'occupe que d'imprimer sur ces jeunes cerveaux *des mots* de toutes les langues européennes ; quant *aux idées,* on n'y songe même point. — Dans cette extravagante manie, la barbarie égale la stupidité ; on donne à une enfant une nourrice *allemande,* une *institutrice française,* une *bonne espagnole,* afin qu'elle apprenne, dès l'âge de quatre à cinq ans, trois

(1) Dans la haute classe, les demoiselles restent avec leur gouvernante jusqu'à ce qu'elles se marient ; lorsque la mère veut les voir, elle leur envoie, par son footman, un billet d'invitation pour venir prendre le thé, et les demoiselles font une toilette pour se rendre dans l'appartement de leur mère comme si elles allaient visiter une étrangère.

ou quatre langues. — J'ai vu de ces petites créatures dont le sort était vraiment digne de compassion ; elles ne pouvaient se faire comprendre des personnes qui les entouraient. — Toute espièglerie, toute gentillesse de langage leur étaient effectivement interdites. — Incapables de communiquer verbalement, elles étaient obligées de se faire comprendre par *signes*. — Cet état faisait naître, selon la nature des organisations, l'irritation ou l'apathie : les unes étaient criardes, tracassières, méchantes ; les autres silencieuses et tristes. — L'enfant forcée de surcharger sa mémoire des mots de trois ou quatre langues n'acquiert qu'une conception confuse du sens que les mots expriment ; elle retient le signe oral, et laisse échapper l'idée qu'il représente ; la mémoire des mots se développe outre mesure, mais l'intelligence nécessaire pour concevoir la pensée s'anéantit. — La connaissance des langues est, sans doute, nécessaire à un peuple dont la cupidité envahit la terre entière ; mais il faut d'abord subordonner toute espèce d'instruction au développement de l'organisation ; puis considérer l'utilité de la langue qu'on fait apprendre à l'enfant ; il est rare, sinon impossible, qu'on puisse s'exprimer avec pureté et élégance dans trois ou quatre langues. — Or, comme des locutions irrégulières, incorrectes, jointes à l'accent étranger, choquent en tout pays, et que les femmes sont rarement appelées à avoir des rapports d'affaires avec les nations

étrangères, je pense qu'en général il existe pour elles des choses plus utiles à apprendre.

Pour tout ce qui est enseigné, on agit de même que pour les langues. — Il faut que la jeune fille apprenne la musique, qu'elle ait ou non de l'aptitude pour cet art; qu'elle dessine, qu'elle danse, etc. — Il résulte de cette éducation que les demoiselles savent un peu de tout et n'ont, en rien, un talent dont elles puissent se servir, même pour se distraire. Cependant il se rencontre des exceptions, mais elles sont rares.

Quant à l'éducation morale, elle se fait dans la Bible. — Ce livre renferme de bonnes choses, tout le monde en est d'accord; mais que d'impuretés..., d'histoires indécentes..., d'images obscènes il faudrait en ôter pour le mettre dans les mains de la jeunesse, si l'on ne veut point que son imagination soit salie et qu'elle voie la justification de toutes les actions que la société réprouve : du vol, de l'assassinat, de la prostitution, etc.; car, quoi qu'en disent les révérends, la *scriptural education* est la plus anti-sociale des éducations. — Parmi les mille et mille contradictions anglaises, celle-ci n'est pas la moins choquante. — Exiger qu'une jeune fille soit pure, chaste, innocente, et lui prescrire la lecture d'un livre où se trouvent les histoires de Loth, de David, d'Absalon, de Ruth, le cantique des cantiques, etc.; et lorsqu'elle saura les prédications de saint Paul sur les fornicateurs, que sa

mémoire sera ornée des scènes de viol, d'amour adultérin, de prostitution et d'orgie que représente la Bible, et des expressions dont le saint livre se sert, on lui dira qu'elle ne doit pas prononcer les mots *chemise*, *caleçon*, *culotte*, *cuisse de poulet*, *chienne*, etc. — C'est donc l'*apparence* de la chasteté, de l'innocence, et la réalité du vice, qu'on enseigne aux jeunes filles, comme on enseigne au peuple l'*apparence* de la religion, et la réalité de l'oisiveté et des désordres qu'elle produit, en lui prescrivant l'observation du dimanche. — Chose étrange! la morale n'existe nulle part; on ne croit plus à la chasteté, à la probité et à aucune des acceptions du mot *vertu;* personne ne se laisse prendre aux apparences, et cependant elles continuent d'envelopper les mœurs nationales.

Les jeunes personnes ont très-peu de distractions; — comme l'intérieur des familles est froid, aride et mortellement ennuyeux, elles se lancent à corps perdu dans la lecture des romans; malheureusement ces romans mettent sur leur premier plan des amants tels que l'Angleterre n'en présente pas, et l'influence de cette lecture fait naître des espérances qui ne sauraient se réaliser. L'imagination des jeunes personnes prend une tournure romanesque, elles ne rêvent qu'enlèvement, mais avec cette particularité qui caractérise ce siècle de comfort et de luxe, que le ravisseur doit être fils de nabab ou de lord, héritier d'une immense

fortune, et que l'enlèvement se fasse dans une superbe calèche à quatre chevaux. Les jeunes gens riches, loin de répondre aux désirs dont ils sont l'objet, ont les sens blasés, le cœur endurci, et leur esprit froid et positif soumet tout au calcul. — Les déceptions qu'éprouvent ces demoiselles n'auraient pas lieu si on leur avait donné le goût des jouissances intellectuelles, inspiré du mépris pour les satisfactions de la vanité, et qu'elles eussent été formées à l'habitude de vivre de peu. —Si on leur avait expliqué l'Évangile, elles sauraient que les grandes richesses corrompent le cœur presque toujours, et elles ne désireraient point être aimées par des jeunes gens qui passent leur vie dans des maisons de jeu et à s'enivrer avec des prostituées. Ces demoiselles, après avoir vainement attendu la *calèche à quatre chevaux*, parvenues à vingt-huit ou trente ans, se marient avec de petits négociants, de minces employés, ou avec l'équivalent. — Beaucoup aussi restent filles.

Certes, le sort de la femme mariée est beaucoup plus triste que celui de la fille célibataire; au moins celle-ci jouit d'une certaine liberté, elle peut aller dans le monde, voyager avec des parents ou des amis, tandis qu'une fois mariée, elle ne peut plus sortir sans la *permission de son mari*. — Le mari anglais est le type du *seigneur et maître* des temps féodaux ; — il se croit, et cela de très-bonne foi, le droit d'exiger de

sa femme l'obéissance passive de l'esclave, la soumission et le respect. — Il la cloître dans sa maison, non parce qu'il en est amoureux et jaloux comme le Turc, mais parce qu'il la considère comme *sa chose*, comme un *meuble*, qui ne doit servir qu'à son usage, et qu'il doit toujours trouver sous sa main ; il n'entre nullement dans ses idées qu'il soit tenu à la fidélité envers sa femme. Cette manière de voir, qui laisse le champ libre aux passions, plusieurs la motivent sur la Bible. — Le mari anglais couche avec sa servante, la chasse lorsqu'elle est enceinte ou accouchée, et ne se croit pas plus coupable qu'Abraham renvoyant au désert Agar et son fils Ismaël.

La femme, en Angleterre, n'est point comme en France, la maîtresse du logis ; — elle y est même presque toujours entièrement étrangère. — Le mari tient l'argent et les clefs ; c'est lui qui règle la dépense, loue ou congédie les domestiques, commande le dîner chaque matin, invite les convives ; lui seul décide du sort des enfants ; en un mot, il s'occupe exclusivement de tout. Beaucoup de femmes ne savent pas précisément quel genre d'affaires font leurs maris ; à quelle profession leurs enfants sont destinés, et généralement elles ignorent l'état de leur fortune. — La femme anglaise ne demande jamais à son mari ce qu'il fait, quelle société il voit, combien il dépense et où il passe son temps. — Pas une femme qui ose se permettre d'adresser de pareilles

questions. — De cette extrême dépendance, de ce respect des femmes anglaises pour les volontés de leur *seigneur et maître*, à la familiarité, à l'intérêt actif des femmes françaises envers leurs maris, il y a tout l'espace qui sépare la civilisation française d'aujourd'hui de celle de saint Louis. — La femme anglaise n'a aucune garantie pour sa fortune, elle en est dépouillée sans même le savoir. — C'est ordinairement par le journal qu'elle apprend que son mari a fait faillite, qu'il est ruiné, et parfois qu'il s'est brûlé la cervelle.

J'ai déjà dit qu'il est d'usage que les enfants demeurent avec leur bonne ou gouvernante dans une pièce à part ; la mère n'y va jamais ; ce n'est pas d'elle qu'ils apprennent à parler, ce n'est pas elle qui développe graduellement leur esprit et leur cœur. Lorsque la bonne ou gouvernante lui amène ses enfants dans le salon, elle examine s'ils sont bien propres, si leurs vêtements sont bien frais ; son inspection achevée, elle les embrasse et en voilà jusqu'au lendemain.—Plus grands, les enfants vont en pension, la mère alors ne les voit que rarement, et une fois mariés, les relations cessent presque entièrement : on s'écrit, et c'est tout. — Cette froideur, cette indifférence comme mère et épouse, ne résulte pas seulement de l'éducation pétrifiante qu'elle a subie, c'est aussi la conséquence naturelle de la position que la femme anglaise occupe

dans la maison conjugale : quel intérêt peut-elle prendre à une association qui se conduit en tout sans que sa volonté et ses conseils y participent en rien ? — La bonne ou mauvaise fortune du maître ne laisse-t-elle pas toujours les esclaves dans une indifférence complète ?

Je crois deviner ce qui aura valu à ces dames la réputation de *femmes de ménage*, c'est leur vie sédentaire. — En effet, comment supposer que, restant toujours chez elles, elles ne s'occupent point ? C'est cependant ce qui a lieu ; non-seulement les femmes anglaises ne font rien dans leur maison, mais encore elles penseraient se ravaler à la condition d'*ouvrières* si elles touchaient une aiguille (1) ; pour elles le temps est un fardeau accablant. Elles se lèvent fort tard, déjeunent lentement, lisent les journaux, s'habillent ; puis, à deux heures, arrive un second déjeuner ; ensuite elles lisent le roman et elles écrivent des lettres de douze à quinze pages. — Pour dîner elles font une seconde toilette ; après dîner, vers sept ou huit heures, elles prennent le thé, toujours très-lentement ; à dix heures elles soupent, et enfin restent *seules* au coin de leur feu.

(1) Je ne parle que des femmes dans l'aisance ; car il est bien entendu que la femme pauvre et celle du petit marchand sont forcées de travailler ; mais beaucoup préfèrent devenir *femmes galantes* que de *descendre à l'état d'ouvrières*. En Angleterre, le travail avilit.

Rien ne manifeste autant le matérialisme de cette société anglaise que l'état de nullité où les hommes réduisent leurs compagnes! -- Les charges sociales ne sont-elles pas communes à la femme aussi bien qu'à l'homme, que ces messieurs croient pouvoir l'en exclure et la condamment à vivre de la vie de la plante? Oh! il faut en convenir, la *scriptural education* produit de merveilleux effets! — Ces ménages anglais ne font-ils pas la satire la plus amère du mariage indissoluble? Pourrait-on rien inventer de plus fort pour faire ressortir l'extravagance de l'institution? — Sous l'empire de pareilles circonstances, il faut, pour qu'il existe en Angleterre un aussi grand nombre de femmes de mérite, que Dieu ait départi aux Anglaises beaucoup plus de force morale et d'intelligence qu'à leurs maîtres, autrement elles deviendraient nécessairement des créatures complétement stupides.

Les causes de tous les mariages en Angleterre sont, du côté des filles, le désir de se soustraire à la puissance paternelle; d'alléger le joug des préjugés qui pèsent si lourdement sur les jeunes filles, et l'espoir de jouir dans le monde de plus d'importance; car pour les âmes élevées c'est un besoin de prendre part au mouvement de la société. — Du côté des hommes, c'est uniquement le désir de s'emparer de la dot, de s'en servir pour payer des dettes, faire des spéculations, ou, si cette dot est une fortune, d'en manger les

revenus dans les clubs, les *finishes*, ou avec leurs maîtresses.

Dans ce marché c'est la femme qui est dupe; — les préjugés la conduisent à l'autel, la cupidité l'y attend pour la dépouiller. — Les hommes mènent la même existence qu'avant d'être mariés; — le lien du mariage, qui est si pesant pour les femmes, ne leur impose aucune obligation, et, selon qu'il leur en prend envie, ils vivent avec les filles de joie, les servantes et les actrices. — La plupart entretiennent somptueusement une maîtresse dans une jolie petite maison des faubourgs : cet usage est universel parmi les hommes riches, tant de la cité que du *west end*. Ils se font un second ménage, une seconde famille; tout ce qu'ils ont d'affection dans le cœur est pour cette femme de leur choix et les enfants qu'elle leur donne; alors la pauvre femme légitime, qu'ils ont prise uniquement comme *un bailleur de fonds*, est à leurs yeux une compagne incommode, acariâtre : les égards qu'elle exige, la considération, le respect que le monde les oblige à lui montrer, sont des devoirs qui les obsèdent et auxquels ils échappent en restant chez eux le moins possible. — Que devient la femme à *contrat ?* Hélas ! elle est réduite à l'état de machine à fabriquer des enfants, — « et les vingt-cinq plus belles années de sa vie se passent à faire des *petits*. »

L'isolement porte les dames anglaises à observer, à

méditer; un grand nombre d'entre elles se laissent entraîner à écrire. — Il y a en Angleterre beaucoup plus de femmes auteurs qu'en France, parce que les Françaises ont une vie plus active et sont moins exclues que les Anglaises du mouvement social. — Plusieurs femmes auteurs ont illustré l'Angleterre, et depuis lady Montaigu, qui a écrit ses impressions de voyage dans un style si pur, si élégant, une foule d'autres se sont, à son exemple, lancées dans la carrière littéraire et ont fait preuve d'un mérite incontestable. C'est surtout dans le roman et dans les tableaux de mœurs que ces dames excellent. — Tout le monde connaît les œuvres de lady Morgan; — personne avant elle n'avait aussi bien tracé le caractère irlandais et donné autant de vie à la peinture de l'Irlande. Les ouvrages de lady Blissington se font remarquer par l'exactitude de l'observation, le piquant de la pensée; et je pourrais citer beaucoup d'autres noms. — Dernièrement une jeune femme est apparue; son début a été des plus brillants; jamais aurore littéraire n'a rayonné d'un plus vif éclat, n'a donné d'aussi belles espérances, et lady Lytton-Bulwer s'est placée au premier rang de la littérature. — Cette femme d'élite est une des nombreuses victimes de l'indissolubilité du mariage. — Aussi son premier livre est-il un long cri de douleur; elle l'a intitulé *Scènes de la vie réelle* (Scenes of real life). On ne montre pas impunément du ta-

lent ; le monde ne pouvant le lui contester s'est élevé contre le scandale de semblables divulgations : pauvres femmes ! il ne leur est permis que de souffrir.... ce monde leur interdit jusqu'à la plainte !

Le mari de lady Bulwer, connu comme célèbre romancier, était arrivé au parlement et au titre de baronnet, quand lady Bulwer vint à révéler le beau génie dont Dieu l'a douée. Dès lors sir Lytton-Bulwer se sent déchirer par tous les démons de l'envie ; — il a recours à la calomnie pour ternir un éclat qui l'aveugle. — Il entoure sa femme d'espions, et comme l'auteur grandit, il tente de flétrir l'épouse !.... — A la vérité, il court un bruit dans le public de Londres qui explique et l'envie dévorante et la haine active dont il poursuit sa femme : — *on dit* que c'est lady Bulwer qui *est l'auteur* de tous les romans publiés sous le *nom de sir Lytton-Bulwer*. — Ce qui donne à cette assertion la consistance d'un fait prouvé, c'est que, depuis la séparation des deux époux, M. Lytton-Bulwer n'a rien publié de remarquable, et qu'à la chambre des communes il ne s'est jamais élevé au-dessus de la foule des médiocrités parlementaires. Ensuite l'élégante simplicité, la hauteur de la pensée, la marche de l'action, dans les *Scènes de la vie réelle*, par lady Bulwer, font voir en elle *l'auteur de Rienzi* et de *Pesham*, les deux romans publiés *sous le*

nom de M. Bulwer et qui ont eu le plus de succès (1).

On se console de la perte de sa femme ; mais perdre une source de richesse ! perdre sa fée créatrice ! tomber des hauteurs de l'Olympe !....

Oh ! lady Bulwer, je forme des vœux pour que la haine de votre mari soit à jamais impuissante ; pour que, plus heureuse que moi, vous échappiez à toute balle homicide ; mais hélas ! je connais assez le cœur humain pour vous prédire que sa haine sera implacable, et qu'elle vous poursuivra jusqu'à la tombe !

Les femmes auteurs s'occupent aussi, en Angleterre, des sujets les plus graves.—Miss Martineau a écrit des ouvrages très-remarquables sur l'économie politique ; mistress Trollope a publié un voyage dans l'Amérique du Nord, qui a eu beaucoup de succès ; mistress Gore a écrit de très-jolies nouvelles sur les mœurs et l'histoire polonaises ; mistress Shilly fait des vers pleins de mélodie et de sentiment. — Beaucoup de ces dames écrivent dans les revues et journaux ; mais je vois avec une profonde affliction qu'aucune encore n'a embrassé la cause de la liberté de la femme, de cette liberté sans laquelle toutes les autres sont d'une si courte durée, de cette liberté pour laquelle spécialement il convient à des femmes auteurs de combattre. Les femmes auteurs en France ont, sous ce rapport, devancé les Anglaises.

(1) J'ai entendu dire, à Londres, que *Rienzi* s'était vendu 60,000 l. sterl. Ce chiffre me paraît un peu exagéré.

—Cependant une voix de femme se fit entendre en Angleterre il y a un demi-siècle, voix qui prit, dans cette vérité dont Dieu a mis l'empreinte en notre âme, une puissance irrésistible et une éclatante énergie; voix qui n'a pas craint d'attaquer un à un tous les préjugés et d'en démontrer le mensonge et l'iniquité. — Mary Wollstonecraft a intitulé son livre : *A vindication of the rights of woman* (Défense des droits de la femme); il parut en 1792.

Ce livre fut étouffé dès son apparition, ce qui n'épargna pas à son auteur le supplice de la calomnie. — Il n'y eut que le premier volume de publié, et il est devenu extrêmement rare. — Je ne pus trouver à l'acheter, et sans un ami qui voulut bien me le prêter il m'eût été impossible de me le procurer. — La réputation de ce livre inspire un tel effroi que, si vous en parlez même aux femmes *dites du progrès*, elles vous répondront avec un mouvement d'horreur : — Oh! c'est un très-mauvais livre! — Ah! la calomnie l'emporte souvent sur la renommée la mieux méritée; elle transmet ses haines de génération en génération, ne respecte pas la tombe, la gloire même ne l'arrête pas.

Mary Wollstonecraft dédia son livre à M. de Talleyrand-Périgord. Écoutez cette femme, cette femme anglaise qui, la première, ose dire que les droits civils et politiques appartiennent *également aux deux sexes*, et qui en appelle à une opinion professée par M. de Tal-

leyrand à la tribune pour lui démontrer qu'il est de son *devoir*, d'homme d'État, d'agir conformément à cette opinion, d'en faire triompher les conséquences et d'établir la complète émancipation de la femme.

Voici quelques passages de cette dédicace :

. . . . . .

« Réclamant pour les droits de la femme, mon « principal argument, pour en démontrer l'utilité, est « fondé sur cette raison bien simple, que, si l'éduca- « tion ne prépare pas la femme à devenir la compagne « de l'homme, elle arrêtera le progrès; car, si les con- « naissances humaines demeurent le partage exclusif « de l'homme, leur influence sera sans efficacité sur « la masse de la société. . . . . « . . . . . Si vous voulez que vos enfants ap- « prennent à comprendre le vrai patriotisme, il faut « que leur mère soit une patriote éclairée; et l'amour « de l'humanité, source de toute vertu, ne saurait se « développer en eux que par l'appréciation de l'in- « térêt moral et politique du genre humain; mais « l'éducation actuelle de la femme l'exclut de telles « investigations.

« Je m'adresse à vous, monsieur, comme à un légis- « lateur, et je vous demande si, quand les hommes « combattent pour leur liberté et pour qu'on les laisse « décider eux-mêmes de ce qui convient à leur pro- « pre bonheur, il n'est pas inconséquent et injuste

« d'assujettir les femmes à des lois qu'elles n'ont pas « concouru à faire? Qui a constitué l'homme juge ex- « clusif pour décider si la femme est, comme lui, « douée de raison?

« Les tyrans de toutes les dénominations, depuis « les rois jusqu'aux pères de famille, agissent et rai- « sonnent de même; ils s'empressent d'écraser la rai- « son, en usurpent les droits, et affirment que c'est « pour l'utilité générale qu'ils étouffent la voix de « tous. — Votre conduite n'est-elle pas semblable à « celle des tyrans lorsque vous déniez aux femmes « les droits civils et politiques, et les forcez à rester « murées dans leurs familles et à se mouvoir au mi- « lieu des ténèbres?

« Si la femme doit continuer à être exclue de la « participation aux droits naturels de l'humanité, « vous devez d'abord prouver, afin de repousser l'ac- « cusation d'injustice et d'inconséquence, qu'elle man- « que de raison, autrement votre nouvelle constitu- « tion portera toujours l'empreinte de l'iniquité, et « témoignera que l'homme, en s'affranchissant du « despotisme, est lui-même resté tyran; et vous le sa- « vez, monsieur, la tyrannie, en quelque partie de la « société qu'elle se montre, anéantit toute morale.

« . . . . . .

« . . . Si l'on ne permet pas aux femmes de jouir « de droits légitimes, elles pervertiront les hommes

« et elles-mêmes pour obtenir d'illicites priviléges. »

Maintenant voici comment elle parle aux femmes :

« J'espère que les femmes m'excuseront si je les « traite comme des *êtres rationnels*, au lieu de les en- « tretenir de leurs grâces enchanteresses, et de les « considérer comme si elles étaient dans un état per- « pétuel d'enfance, incapables d'agir pour elles-mê- « mes. — Je désire ardemment leur indiquer en quoi « la vraie dignité et le bonheur consistent ; je désire « les persuader de la nécessité de développer leurs « forces intellectuelles et physiques ; je désire les con- « vaincre que ces douces expressions, susceptibilité « de cœur, délicatesse de sentiment et raffinement de « goût, sont presque synonymes de faiblesse ; et que « ces créatures faibles, qui sont l'objet de la pitié, ou « de cette espèce d'amour que la pitié fait naître, sont « bientôt délaissées par l'homme, et deviennent l'objet « de son mépris.

« Repoussant donc ces phrases gentilles à *l'usage* « *des dames*, dont la condescendance des hommes « veut bien se servir pour adoucir le joug de notre « dépendance, et méprisant cette élégance d'esprit, « cette sensibilité exquise et cette moelleuse docilité « de manières, qu'on suppose les traits caractéristi- « ques de notre sexe, je désire montrer que l'élégance « est inférieure à la vérité morale, je désire montrer « que le premier objet d'une ambition louable doit

« être pour tous, sans distinction de sexes, d'être utile « à ses semblables; que le bien qui résulte pour le « prochain des actions des hommes est la pierre de « touche du mérite de ces actions. »

Mary Wollstonecraft réclame la liberté de la femme comme un *droit*, au nom du principe sur lequel les sociétés fondent le juste et l'injuste; elle la réclame parce que sans la liberté il ne peut exister d'obligation morale d'aucune espèce, comme elle démontre également que sans l'égalité de ces obligations, pour l'un et l'autre sexe, la morale manque de base, cesse d'être vraie.

Mary Wollstonecraft dit qu'elle considère les femmes sous le point de vue élevé de créatures qui sont, de même que les hommes, placées sur cette terre pour développer leurs facultés intellectuelles. — La femme n'est ni inférieure, ni supérieure à l'homme; ces deux êtres ne diffèrent, sous le rapport de l'esprit et de la forme, que pour s'harmoniser, et leurs facultés morales étant destinées à se compléter par l'union, ils doivent recevoir le même degré de développement.—Mary Wollstonecraft s'élève contre les écrivains qui considèrent la femme comme un être d'une nature subordonnée et destinée aux plaisirs de l'homme. A ce sujet, elle fait une critique très-juste de Rousseau, qui établit que la femme doit être *faible* et *passive*, l'homme actif et

fort ; que la femme a été formée pour être assujettie à l'homme, et enfin que la femme doit se rendre agréable et obéir à *son maître*, et que tel est le but de son existence. — Mary Wollstonecraft démontre que d'après ces principes-là les femmes sont élevées à la ruse, à la duplicité et à la galanterie, tandis que leur esprit restant sans culture, et la surexcitation de leur sensibilité les laissant sans défense, elles deviennent victimes de toutes les oppressions. L'auteur prouve que le renversement de toute morale est la conséquence rigoureuse de ces principes. La tendance pernicieuse de ces livres, ajoute-t-elle, dans lesquels les écrivains dégradent insidieusement les femmes, alors même qu'ils sont prosternés devant leurs charmes, ne saurait être trop souvent signalée ni trop sévèrement censurée.

« . . . . . Curs'd vassalage
« First idoliz'd till love's hot fire be o'er
« Then slaves to those who courted us before.
Dryden.

Mary Wollstonecraft s'élève avec courage et énergie contre toute espèce d'abus. — « Les hommages et res-
« pect, dit-elle (1), dont la propriété est l'objet, sont
« les sources empoisonnées d'où proviennent la plu-
« part des maux qui font du monde une horrible
« scène à contempler.

« . . . . . Car tous cherchent à obtenir le res-

(1) *Vindication of the rights of woman*, page 320.

« pect par les richesses, et les richesses gagnées, n'im-
« porte comment, obtiendront le respect qui n'est dû
« qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent
« tous les devoirs de l'homme, et néanmoins sont trai-
« tés en demi-dieux. — La religion s'est aussi isolée
« de la morale, et les hommes s'étonnent que le monde
« n'est plus qu'une caverne de filous et d'oppresseurs. »

Mary Wollstonecraft publiait, en 1792, les mêmes principes que Saint-Simon a répandus plus tard, et qui se propagèrent avec tant de rapidité à la suite de la révolution de 1830. Sa critique est admirable ; elle fait ressortir dans toutes leurs vérités les maux provenant de l'organisation actuelle de la famille ; et la force de sa logique laisse les contradicteurs sans réplique. Elle sape hardiment cette foule de préjugés dont le monde est enveloppé ; elle veut, pour les deux sexes, l'*égalité des droits civils* et *politiques*, leur *égale admission aux emplois*, l'éducation professionnelle *pour tous*, et le divorce à la volonté des parties. – « Hors de ces bases, « dit-elle, toute organisation sociale qui promettra le « bonheur public, mentira à ses promesses. »

Le livre de Mary Wollstonecraft est une *œuvre impérissable !*—Il est impérissable, parce que le bonheur du genre humain est attaché au triomphe de la cause que défend *the vindication of the rights of woman.* —Cependant il existe depuis un demi-siècle, et personne ne le connaît !....

XVIII.

SALLES D'ASILE.

6. « Un très-petit nombre de mères sont assez éclairées pour élever leurs enfants selon les lois les plus favorables de l'éducation.

Un nombre plus restreint encore possède la liberté nécessaire pour se livrer à l'étude et à l'application de ces mêmes lois.

Les cités les plus populeuses et les plus riches sont même celles qui offrent à cet égard un plus grand nombre d'inconvénients et d'obstacles.

.....

Nulle part, dans la salle d'asile, on ne doit rencontrer le pédagogue ni le docteur; partout, au contraire, il faut une saine et philosophique instruction unie au dévouement et à l'héroïsme qui caractérisent l'amour maternel.

.....

10. Le développement physique des petits enfants mérite à lui seul une attention aussi soutenue qu'éclairée; il faut à leur âge non pas seulement entretenir, mais *créer* des organes sains : une grande quantité d'air, un mouvement presque continuel sont nécessaires à la culture d'une organisation qui périrait par la contrainte ou par l'inaction..... .....

.....

12. Quant au développement de l'intelligence, il doit se faire graduellement, en jouant, et sans application soutenue, jusqu'à ce que l'âge permette de prolonger l'attention des élèves. »

(*Manuel des salles d'asile*; par M. Cochin.)

Si les classes laborieuses avaient des moyens d'intéresser à elles les législateurs et de se faire respecter par eux, la législature et cette église qui coûte si cher ne s'occuperaient-elles pas de perfectionner l'instruction religieuse, morale et politique du peuple, à laquelle des individus isolés ont pourvu jusqu'à ce jour.

(*Revue britannique.*)

Les grandes découvertes sont toujours proportionnées aux besoins de l'époque; partout l'histoire nous révèle cette vérité. — La main de Dieu se laisse voir

dans l'établissement des salles d'asile; et je suis convaincue que c'est de toutes les institutions récentes la plus féconde en résultats, celle qui répond le mieux aux nécessités de l'Europe, du monde entier. — Par le système suivi dans les salles d'asile, l'éducation, qui commence en quelque sorte avec la vie, est tellement supérieure à celle que l'enfant, de n'importe quelle classe, peut recevoir dans sa famille, et cette première éducation a une telle influence sur ceux qui la reçoivent, que les enfants du prolétaire envoyés dès l'âge de deux ans à la salle d'asile primeront indubitablement ceux des riches qui continueront à être élevés chez eux.

Dans les salles d'asile la loi de la réciprocité et le respect pour ce qui est à l'usage de tous s'inculquent dans le cœur de l'enfant; les distinctions sociales s'effacent à ses yeux; — il ne distingue que les *moniteurs*. — La nécessité où il est de se rendre compte de ce qu'il sait, d'enseigner ce qu'il a appris, lui fait acquérir une grande facilité à exprimer ses pensées; — il s'habitue à l'association, à comparer les choses avec leurs résultats, les hommes avec ce qu'ils savent, et acquiert une grande justesse de jugement. — Arrivé à l'école primaire, l'éducation de l'enfant, continuée d'après la même méthode, pourrait l'amener à savoir, à seize ans, lire, écrire, l'arithmétique, le dessin linéaire, la géométrie descriptive et, de plus, la pratique de la plupart des procédés usités dans les arts mécaniques,

ou dans l'agriculture, en sorte qu'il ne serait point condamné, comme l'a été son père, à la répétition, pendant toute sa vie, de la même tâche, pour gagner son pain.—Cette méthode peut s'appliquer, avec un égal succès, à l'acquisition de toutes les sciences; car nous n'apprenons rien aussi bien que ce que nous sommes obligés d'enseigner aux autres. — Ainsi élevés, les hommes travailleraient en grandes associations, parce qu'ils y rencontreraient plaisir et facilité dans l'exécution du travail.

Si les enfants étaient, dès l'âge de deux ans, envoyés dans les institutions publiques, la nécessité du ménage se ferait moins sentir; la femme, par la nature de l'éducation qu'elle aurait reçue, pourrait, aussi bien que l'homme, pourvoir par son travail à sa subsistance, et cet état de choses nous mènerait vers l'organisation phalanstérienne. — En 1440, lorsqu'on faisait à Strasbourg les premiers essais d'imprimerie, la prédiction de l'empire que, quatre cents ans plus tard, devait exercer cette invention rénovatrice, n'aurait rencontré que des incrédules.

Lorsqu'on observe le sort des enfants de toutes les classes, on s'étonne que les salles d'asile n'aient été inventées qu'aujourd'hui, et qu'il ne s'en établisse pas plus vite en nombre correspondant aux besoins de la population. — Les prolétaires, obligés à un travail journalier pour alimenter leur famille, ne peuvent sur-

veiller leurs enfants ; quand ceux-ci sont très-jeunes, ils les enferment ou payent quelqu'un pour les garder, et, plus âgés, ils les laissent errer dans les rues. Enfermés seuls dans des chambres étroites, humides, privées d'air et de feu, si les enfants survivent aux maladies et aux accidents, ils sont étiolés, infirmes, souvent même estropiés pour le reste de leur vie. Dans les rues, les dangers qui menacent leur existence sont plus nombreux encore, et presque toujours au milieu de ce cloaque de vices que recèlent les grandes cités, les enfants sont pervertis et dressés au vol avant d'avoir pu l'être au travail.

Ensuite, si l'on considère les chances nombreuses qui compromettent les moyens d'existence du prolétaire, la diminution des salaires et le manque d'ouvrage, le surenchérissement des loyers et des subsistances, les maladies et l'accroissement de sa famille, on sera convaincu qu'il faudrait qu'il eût un rare amour du travail, une sobriété et une économie peu communes, beaucoup de bonheur et de force d'âme, pour n'être jamais en proie à la misère. — Cependant que deviennent les enfants de l'ouvrier dans les affreuses tribulations qui l'assiégent ?

Le soir, le père et la mère rentrent de leur journée, harassés de fatigue, aigris par les contrariétés, l'esprit bourrelé d'inquiétude. Ah! les scènes qui se passent dans cet intérieur sont bien de nature à abrutir

l'enfant le plus heureusement né; souvent battu, parce qu'il sera tombé et aura déchiré ses vêtements, ou laissé manger son dîner par le chien ; le malheureux enfant, injurié et brutalisé sans cesse, devient dissimulé, menteur, et nourrit une haine sourde contre père et mère. — D'un autre côté, la gêne extrême des parents, les goûts de dépense qu'ils auront contractés pour s'étourdir sur les maux qu'ils endurent, éteindront dans leur cœur tout sentiment affectueux ; ils prendront en aversion des enfants qui leur imposent de continuelles privations, les abandonneront au vagabondage, et porteront le nouveau-né à l'hospice.

Établissez des salles d'asile, et, comme par enchantement, vous métamorphosez et l'enfant et le ménage de l'ouvrier. — Il y aura d'abord allégement d'inquiétude et de misère ; l'enfant sort dès le matin du domicile paternel, et est bien accueilli dans le lieu où, sous la direction d'une personne affable qui s'intéresse à lui, il passe sa journée au milieu de camarades de son âge, dans une succession non interrompue d'amusements : là son attention est captivée par des démonstrations; puis il chante en chœur, marche en procession, reçoit des leçons des plus instruits, en donne à ceux qui le sont moins, et jouit de toute l'importance qu'il acquiert comme membre de l'école. — Il se dresse tous les jours davantage à l'association, exerce ses facultés pour y remplir un rôle plus élevé,

apprend à se connaître, à apprécier les autres, et prend l'habitude de respecter autrui, afin de pouvoir exiger le respect. — Il jouit d'une bonne santé, car les jeux gymnastiques développent ses forces et son adresse ; il devient propre, réservé, et peut donner le motif de chacune de ses actions.

Rentré chez lui, à la fin du jour, cet enfant est revu avec plaisir par ses parents ; il ne leur a donné aucun sujet d'irritation, ni pris une minute de leur temps ; satisfaits de sa bonne tenue, ils l'interrogent en prenant leur repas du soir, et chaque fois ils sont plus surpris de la justesse et des progrès de la raison de l'enfant ; en voyant combien sa conduite est régulière, ils seront amenés à réfléchir sur la leur, ils ne voudront pas s'exposer aux mépris de leur enfant, à le voir les primer dans l'estime publique, et, pour la mériter, eux aussi s'appliqueront à se réformer. Ils apprécieront l'avantage de l'éducation, iront souvent à la salle d'asile assister aux exercices des enfants, et le ravissant spectacle du développement moral de l'école enfantine améliorera la morale des parents.

Si l'on porte son observation sur cette partie de la population qui vit dans l'aisance par l'exercice d'une profession, classe dans laquelle sans doute se rencontre plus d'instruction et d'habileté que dans les rangs de l'opulence oisive, on reconnaîtra que les

enfants de cette classe ne réclament pas moins que ceux des prolétaires l'éducation des salles d'asile.

La plupart des moralistes se sont prononcés pour l'éducation publique, parce qu'il leur a été démontré que l'enseignement a plus de puissance en action qu'en précepte, que les leçons pratiques que les écoliers se donnent entre eux ont plus d'influence sur le développement moral et intellectuel des enfants que n'en sauraient avoir les plus habiles maîtres. Si l'on réfléchit à l'infaillibilité, à l'irrésistible entraînement que l'éducation mutuelle reçoit de la classification des enfants, du degré extrême d'émulation qu'excite la réalisation journalière des progrès effectués ; si, d'un autre côté, on considère combien sont profondes les premières impressions et quelle foule de causes corruptrices environnent les enfants dans la maison paternelle, on ne pourra s'expliquer la répugnance de la classe moyenne, on ne concevra pas pourquoi elle n'accepte point l'éducation des salles d'asile pour ses enfants, et les déshérite ainsi des avantages sociaux qui, en définitive, sont le partage des supériorités (1).

(1) Lors de l'établissement des salles d'asile, en Angleterre, il se rencontra une très-forte opposition : et voici les objections qu'élevaient les opposants. — « ... Mais, disent-ils, les enfants du peuple élevés avec une telle attention, dès l'âge le plus tendre, auront trop d'avantage sur ceux des classes moyennes qui ne recevraient pas des soins semblables : l'enfant du pauvre deviendra trop intelligent, trop développé ; nécessairement il primera ceux des autres classes, et il pourra en résulter une bien grave perturbation dans la société. »

(*Rapport of the committee of the infant schools society.*)

Des divers systèmes d'éducation qui ont eu plus ou moins de vogue dans les temps modernes, la seule vérité qui ait pris à peu près un universel empire, c'est l'avantage que présente l'éducation publique sur celle de la famille. Xénophon, Plutarque, Montaigne sont pleins d'observations si exactes, qu'il paraît inconcevable qu'ils ne nous aient pas plus tôt fait arriver à l'éducation vraie, complète et seule efficace, à celle qui se guide sur les indications de la nature, qui prend l'homme au berceau et le conduit jusqu'à la puberté. Rousseau ne dut son influence qu'à la vérité des idées qu'il leur emprunta ; malheureusement il ne sut pas s'en servir et ne fit nullement progresser la première des sciences sociales : son système bizarre allie les préjugés les plus faux de la société aux révélations de la nature ; la mode l'a fait valoir quelques années, mais il est bien mort, et, si j'en exhumais quelques pages, ce serait uniquement pour signaler de nouveau les absurdités auxquelles il donna cours ; depuis Rousseau, le public est assailli de nombreux plans d'éducation et de nouvelles méthodes d'enseignement, accueillis ou rejetés sans examen selon les personnes qui les appuient. — Actuellement les petits séminaires et les couvents luttent contre les institutions du gouvernement ; les personnes qui s'occupent de la marche sociale n'ont pas sur cette immense question d'opinion arrêtée, chacun s'est fait son petit système. — L'anarchie dans les idées

sur l'éducation subsiste encore, et la foule, comme de coutume, obéit à l'impulsion qu'elle reçoit.

Nous vivons à une époque où la pensée politique préoccupe universellement : philosophie, éducation, religion, jusqu'aux modes, tout en est coloré. — Dans les familles, il y a sur chaque chose autant de manières de voir que d'individus. — Que deviennent les enfants dans cette confusion d'idées, de désirs, de caprices et de passions? Il existe aujourd'hui si peu d'union dans les ménages, que les époux semblent dominés par le besoin d'être en tout d'avis contraire : le dire du père est invariablement démenti par la mère; puis ce sont les grands parents qui viennent corner leurs vieilles idées aux oreilles des enfants; les amis qui envisagent les choses du point de vue de leur position sociale, et qui, sûrs d'être dans le vrai, imposent aussi leurs opinions; enfin ce sont encore les nourrices, les bonnes, les domestiques, dont les idées et les actions impressionnent les enfants. — Comment ces jeunes intelligences pourraient-elles se démêler du chaos inextricable amoncelé autour d'elles? N'est-il pas évident qu'au milieu de contradictions qui s'entre-choquent, le jugement, privé de base, de point de départ, ne doit se manifester, chez les enfants, que par des inconséquences; que, nécessairement, ils doivent être ergoteurs et volontaires; que leur caractère doit être aigri, parce qu'ils ont fréquemment à subir des volontés

non motivées ; qu'enfin ils ne sauraient avoir d'idées justes sur rien, puisqu'ils ne reçoivent aucune notion de vérité ? Les personnes dont ils sont entourés parlant diversement sur les mêmes choses, ils ne voient partout que des volontés individuelles et aspirent l'égoïsme par tous les pores.

On ne peut espérer un bon citoyen d'un enfant élevé de la sorte ; il sera l'esclave de ses passions, des préjugés, des hommes et de toutes choses ; il ne s'élèvera pas au-dessus du médiocre, ou descendra au niveau des scélérats par le cours effréné de ses vices : pour qu'il en arrivât autrement, il faudrait que des facultés extraordinaires lui eussent fait surmonter les obstacles qui s'opposaient au développement rationnel de son intelligence.

Si maintenant nous dirigeons nos observations sur cette partie de la population que la fortune fait vivre dans le luxe, nous reconnaîtrons qu'il n'existe point d'enfant qui souffre davantage, et dont le moral et le physique se détériorent autant par la vie de famille que l'enfant du riche. — La Providence peut sauver celui du pauvre des dangers du vagabondage, et parfois nous voyons du sein de la misère surgir des hommes qui honorent l'humanité ; les enfants de la moyenne classe sont presque toujours sous les yeux de leurs parents, en reçoivent de continuelles marques

d'affection, et chez eux les qualités du cœur peuvent se développer nonobstant les défauts de l'esprit et les vices du caractère ; mais chez les riches les choses se passent autrement. — Il y a certitude pour que les enfants se pervertissent, et nulle chance pour qu'ils acquièrent une qualité. — Ce sont des nourrices, des précepteurs, des domestiques qui les élèvent. — Tous ces esclaves cherchent à *plaire* à de petits êtres, dont les pleurs ont souvent le pouvoir de les faire renvoyer ; ils préviennent tous leurs désirs, leur cèdent en tout, s'ingénient même pour leur créer des besoins factices ; et ces malheureuses petites créatures, bercées dans l'oisiveté, gâtées par l'adulation, enflées d'orgueil, contractent tous les défauts des tyrans, toutes les habitudes du despotisme ; elles sont exigeantes, colères et incapables de résister à la moindre fantaisie. — Les parents les voient rarement, et, selon l'humeur du jour, les grondent, les punissent sans raison ou leur prodiguent des récompenses non méritées. Les domestiques, redoutant les rapports des enfants, les dressent au mensonge, et lorsque les petits despotes sont mécontents, ils inventent d'eux-mêmes la calomnie, imputent aux valets qui les ont fâchés les fautes dont ceux-ci craignent par-dessus tout d'être soupçonnés. — Tout est délétère dans l'atmosphère que respire l'enfant du riche ! — L'hypocrisie s'offre sans cesse à ses yeux : c'est le masque que portent les domestiques

en présence de ses parents ; ce sont les deux physionomies qu'alternativement prennent les parents eux-mêmes selon qu'ils sont en famille ou devant les étrangers. — Il entend aussi deux langages : celui de la bassesse et de l'insolence. — Sa bonne, pour captiver son attention, lui fait mille contes absurdes. Chez lui, tout le monde est à ses pieds ; se fâche-t-il ou vient-il à pleurer, aussitôt chacun est en mouvement et s'inquiète pour l'apaiser ; quand il sort, il est salué avec déférence par tous ceux qui le connaissent ; on le courtise et l'on paraît flatté de l'accueillir : le moyen que l'enfant ne se croie point un personnage et ne prenne les manières dures et hautaines de ses parents. — Les affections tendres n'ont pu croître en son cœur, la vanité y a seule accès ; son susceptible orgueil exige tous les jours davantage de ceux qui l'approchent. — L'empreinte de la nature est entièrement effacée ; on cherche en vain l'enfant dans cette marionnette accoutrée de riches habits. — C'est le fils d'un lord, d'un homme qui habite un palais avec de nombreux valets, ne sort qu'en voiture, et que saluent très-humblement tous les boutiquiers du quartier.

La santé de cet enfant n'a pas éprouvé de moindres altérations et par les excès de nourriture et par le trop de précautions dont on use pour le garantir du froid, du chaud, de la pluie, de l'air et de toute espèce de fatigue. — Sous l'influence de ce régime, sa consti-

tution s'est étiolée, et, parvenu à l'âge d'aller au collége, il est sans forces physiques et morales. — Transporté dans ce monde nouveau, ce ne sera qu'avec peine qu'il s'accoutumera à la règle de la maison, à l'esprit d'égalité de ses camarades; il se plaindra à ses parents, qui renouvelleront les recommandations aux maîtres; ces recommandations ne seront pas infructueuses : cet enfant aura toute indulgence, sera toujours excusé et jamais contraint; quelque écolier pauvre et intelligent, à qui il payera des gâteaux, lui fera son thème.—Il viendra, le dimanche, voir ses parents avec de bonnes notes, aura souvent la croix, et à la fin de l'année on lui donnera des prix. Au bout de sept ou huit ans, il sortira du collége sot comme il y était entré, avec de nouveaux vices et sans avoir rien appris.

Ah! je ne crains pas d'avancer un sophisme en affirmant que l'enfant du riche a autant besoin d'être soustrait aux influences des choses et des personnes au milieu desquelles il vit que l'enfant du pauvre aux influences des rues et à la brutalité de ses parents.

Dans la salle d'asile, l'éducation est égale pour tous. — L'enfant le plus indocile, le plus quinteux suit le mouvement qui lui est imprimé, le manque d'intelligence ne saurait l'en empêcher; il est de niveau avec les élèves de sa division, et la leçon est la conséquence

immédiate des progrès que chacun des élèves a faits. — Il ne reçoit là que des notions justes, apprend à vivre en association, à exécuter avec plaisir sa portion de la tâche commune, à ne respecter, à ne reconnaître pour vraie que l'aristocratie de l'intelligence et du talent ; il se laisse conduire sans résistance par l'enfant du pauvre, si celui-ci est son moniteur et le prime dans la hiérarchie intellectuelle.

Aux temps de la tyrannie, les hautes vallées des Vosges protégèrent, dans leurs retraites inaccessibles, d'intrépides protestants, qui avaient abandonné leurs champs à la spoliation pour conserver la liberté de l'âme ; ces lieux n'offraient de nourriture qu'à la chèvre et au chamois : ils vécurent, eux et leurs descendants, de la vie du sauvage. — En 1767, Oberlin, pasteur de l'Église protestante, arriva au milieu de cette population : cet homme avait cette puissante énergie que donne un grand amour pour ses semblables. — Il dompta, par ses travaux, la stérilité du sol, établit des écoles, fit apprendre des métiers, et l'aisance succéda à la misère. Comme les parents, occupés aux métiers ou dans les champs, ne pouvaient veiller sur leurs enfants, Oberlin eut l'inspiration de les réunir dans des chambres spacieuses, et fit choix de *conductrices* qu'il prit soin, ainsi que sa femme, de former : telle fut l'origine des salles d'asile. — Les procédés d'Oberlin, pour l'éducation de l'enfance, furent imités et perfec-

tionnés en Suisse. — Robert Owen, préoccupé de l'idée que l'éducation, pour être efficace, doit commencer dès le berceau, et qu'elle doit se proposer pour but d'approprier les enfants à l'association dont ils sont destinés à faire partie, fonda, en 1816, son *infant school* à *New-Lanark*, en Écosse; mais ce ne fut qu'en 1827 et 1828, lorsque cette institution avait déjà pris racine en Allemagne, que la France et l'Angleterre songèrent à l'adopter.

Owen, dans son *infant school*, suit les indications de la nature, l'instruction qu'il donne est proportionnée au degré de l'intelligence, et il fait usage de la méthode lancastrienne. Les explications successives des choses, les exercices de jugement, l'apprentissage graduel des procédés des arts et la gymnastique, développent tout à la fois les facultés intellectuelles, l'amour rationnel du prochain, l'adresse et les forces corporelles. — Owen n'admet pas l'instruction religieuse, il fonde sa morale sur la réciprocité : il eut raison de me dire qu'il n'existait pas à Londres d'*infant school* dirigée d'après l'ordre d'idées qu'il avait suivies dans la formation de la sienne.

Lorsqu'il était question, en Angleterre, d'imiter l'exemple de l'Allemagne, d'établir des asiles pour l'enfance, Owen, consulté par lord Brougham, lui dit qu'il n'admettait dans son *infant school* que les idées abstraites qui ne passaient pas la portée de l'enfance,

que les idées susceptibles d'être expliquées par des objets sensibles; qu'il ne connaissait pas de croyances religieuses appropriées à l'intelligence enfantine; que les enfants ont, comme tout ce qui existe, la jouissance et la souffrance pour mobiles, et sont aussi capables que les hommes de comprendre que leur intérêt ne peut jamais être de s'isoler de l'observation des règles auxquelles oblige la réciprocité; qu'il considérait les dogmes du péché originel, de l'enfer et du paradis, etc., comme de nature à créer des idées fausses sur le juste et l'injuste, à rendre l'esprit ergoteur et à faire naître des préjugés haineux contre ceux d'une autre opinion religieuse. Lord Brougham objecta à l'introduction de ce système l'empire qu'exercent encore les croyances religieuses. Les salles d'asile connues sous les dénominations de *National school* et de *British and foreign school*, que le savant lord a favorisées de son patronage, admettent les enfants de toutes les communions, sans chercher à leur inculquer la doctrine particulière d'aucune religion; mais toutefois elles se sont laissé imposer par le fanatisme, la lecture de la Bible; la lecture de la Bible à des enfants de dix-huit mois à sept ans!!! — Les convertis d'Otaïti et de la Nouvelle-Zélande ne feraient pas mieux.

Les écoles et salles d'asile pour l'enfance prospéraient depuis plusieurs années en Suisse et dans plusieurs royaumes de l'Allemagne, lorsque l'opinion s'en occupa

en Angleterre; car, sous le rapport intellectuel, l'Allemagne est bien en avant de l'Angleterre. Depuis longtemps les controverses religieuses n'y excitent plus l'intérêt, et l'intelligence a laissé les milliers d'interprétations de la Bible pour s'élever dans l'univers de la pensée à des hauteurs inconnues jusqu'alors. — L'institution des salles d'asile, la méthode d'y conduire l'enfance, accueillies comme des nécessités, n'ont provoqué ni disputes, ni agumentations théologiques.

Dans les États autrichiens, tout le monde est obligé d'envoyer ses enfants à l'école : cette exigence du gouvernement n'est que l'accomplissement du plus impérieux de ses devoirs; car la société est intéressée à ce que chacun de ses membres reçoive une éducation en rapport avec l'organisation sociale.

Frappée de l'importance des salles d'asile, j'étais très-empressée de visiter les lieux où les enfants du pauvre trouvent refuge et instruction. Il y a encore si peu de véritables salles d'asile à Londres, que je demandai à quinze ou vingt personnes de vouloir bien m'en indiquer sans qu'on sût ce que je voulais dire. — Enfin je m'adressai au fondateur des salles d'asile lui-même, au respectable M. Owen, que j'avais eu l'avantage de connaître pendant son séjour à Paris en 1837. — « Hélas! me répondit Owen, je ne connais pas à Londres *une seule salle d'asile qui soit* en réalité une école pour l'enfance. — Il y a de nombreuses écoles soutenues par la

charité publique, mais aucune n'a été établie d'après mes principes. » — Cette réponse avait de la valeur dans la bouche d'Owen, et elle m'effraya. Pas de salles d'asile à Londres, dans la ville monstre ! Mais où vont les enfants dont les parents travaillent en journée ? où ces malheureux petits enfants, nu-pieds, à peine vêtus, vont-ils donc se réfugier pendant tout un long jour de froid, de pluie ou de brouillard ? Qui donc leur apprend la lecture, le calcul, le dessin linéaire, les dresse à la propreté, à l'ordre, à l'union ? qui leur enseigne cette foule de choses dont l'enfance s'instruit en se jouant ? — Personne ; — Londres ne possède pas encore ce qu'on peut appeler des salles d'asile, et les *infant schools*, dont le nombre est d'ailleurs très-insuffisant, sont loin d'en tenir lieu. — Ceci explique pourquoi entre cinq et huit heures, en été, on voit tant d'enfants dans les rues, particulièrement dans les quartiers populeux. — A ces heures, les travaux de la journée étant achevés et les rues moins encombrées de voitures, on laisse les petits malheureux sortir de leurs galetas, pour prendre l'*air*. — A Londres, les familles pauvres habitent la *cave* ou le *comble* de la maison ; — souvent une même pièce contient père, mère et sept ou huit enfants : quel air méphitique doit régner dans ces demeures ! la figure des enfants en porte témoignage. — Rien de plus rachitique, de plus cadavéreux que ces petits êtres ;

— l'extrême maigreur, le teint blême, les yeux mornes, joints à l'excessive saleté et aux haillons qui les couvrent, offrent le spectacle le plus digne de compassion! — J'ai toujours habité de préférence les quartiers populeux; — aussi, chaque soir, je me trouvais au milieu de ces enfants, que je voyais sortir des maisons, comme les fourmis des fourmilières; — lorsque les rues étaient étroites, je sentais souvent une odeur infecte qui s'exhalait de cette masse d'enfants. — En hiver, il n'est point d'heure à laquelle ils puissent être laissés dans la rue, et je ne sais où ils peuvent aller respirer : pauvre peuple qui n'est compté pour rien, avec quelle inhumanité on te traite! — L'aristocratie, qui a, pour *prendre l'air*, ses magnifiques parcs, ses vastes terres et tout le continent, où elle va dépenser l'argent que lui gagne le peuple; cette aristocratie, dont les hôtels, les palais somptueux, résidences de quelques mois, occupent les plus beaux quartiers, se réserve encore pour *elle seule* tous les nombreux squares qui décorent ces quartiers (1); tandis que l'enfant du pauvre, manquant d'air et d'espace, crève comme un chien enflé d'hydropisie, dans une cave humide ou un misérable grenier!

J'allais quitter Londres sans avoir pu découvrir une

(1) Tous les squares sont entourés de grilles, et la jouissance en est exclusivement affectée aux propriétaires des maisons de la place, bien qu'aucun d'eux n'ait jamais le temps de se promener dans ces bosquets privilégiés.

salle d'asile, lorsqu'un jour, parlant avec feu de l'inutilité de mes recherches, un tory qui se trouvait présent me dit : — Vous vous trompez, madame, Londres possède plusieurs salles d'asile absolument semblables aux vôtres, et, si vous le désirez, je vais vous donner l'adresse de deux ou trois. — J'acceptai avec empressement et m'y rendis à l'instant même. — Une des adresses indiquait *Palmers village, Westminster*, c'est-à-dire tout au bout du faubourg de Westminster, à plus de trois lieues du centre de la ville. — Cette salle d'asile était si peu connue, que nous fûmes obligés de nous munir d'un *guide*, et, quoique ce garçon habitât le quartier, ce ne fut qu'après avoir demandé vingt fois qu'il parvint à nous amener à la maison : enfin nous y arrivâmes. — Il nous fallut traverser une espèce de cour, puis nous entrâmes dans une petite pièce basse de plafond, mal carrelée, meublée d'une vieille table et de deux ou trois bancs : là se tenaient les enfants tout à fait en bas âge; il y avait une douzaine de marmots si sales de leurs personnes et si déguenillés, qu'ils faisaient mal à voir. De cette pièce nous passâmes dans une chambre plus grande, mais aussi trop basse de plafond; il s'y trouvait cinquante-deux enfants de trois à six ans, sales et en haillons tout comme les premiers : l'odeur qu'ils répandaient dans la chambre était tellement intolérable, que nous fûmes obligés de sortir; la porte resta ouverte, et nous les examinâmes

de la cour. — On leur enseignait diverses choses comme dans nos salles d'asile, mais plus particulièrement à compter. — La vieille femme qui tenait cet établissement se montra fort honnête; elle nous donna tous les renseignements en son pouvoir, nous apprit que la maison n'était point défrayée par la paroisse, et que M. William Smith, membre de la chambre des communes, en supportait seul les frais : cet homme charitable avait bâti la maison, affecté une somme annuelle de 30 liv. sterl. (750 fr.), plus le charbon et l'éclairage pour les personnes chargées de la conduire; c'étaient la vieille femme, son mari et sa fille à qui ce soin avait été confié. — En sus de ce que donne le fondateur, chaque enfant doit payer un *penny* (2 sous) par semaine : cette rétribution, bien que légère, est souvent au-dessus des moyens des parents qui ont plusieurs enfants à envoyer à la salle d'asile; cependant, si l'admission n'en est pas entièrement gratuite, ces établissements ne remplissent point tout l'objet de leur institution; mais ce qui serait une charité mesquine et incomplète de la part d'une corporation change d'aspect dès lors qu'un simple particulier en est l'auteur et devient un très-bel acte, plus susceptible qu'aucun autre de susciter le zèle des paroisses et de ranimer la charité, si du moins la dernière étincelle n'en est pas éteinte dans ce clergé anglican, le plus riche de l'Europe. Malheureusement, en Angleterre, les paroisses

sont indépendantes; il n'y a point d'administration centrale dont elles aient à redouter la censure ou la surveillance (1). A Londres, comme partout, les conseils de paroisses (*vestry*) sont composés de gens riches qui ont à leur disposition jardin, square, maison de campagne, où ils envoient leurs enfants prendre l'air, exercer leurs membres, et qui s'occupent très-peu du sort des enfants du pauvre.

La vieille directrice de la salle d'asile nous en indiqua une autre, due aussi à la charité individuelle, à la bienfaisance d'une vénérable dame (miss Mary Doyle).

Conduits par notre guide, nous nous engageâmes intrépidement dans des chemins *non pavés* où, à chaque instant, notre cabriolet courait le risque de se briser; cependant nous étions dans Londres, très-près des quartiers fashionables et des somptueux squares! — Nous parcourions des rues sales, misérables, telles qu'il serait difficile d'en voir dans aucun autre pays de l'Europe; — la plupart des maisons sont sans fenêtres, non carrelées, et auprès de la porte de chacune existe un trou où le fumier, les eaux, et toutes les immondices en fermentation, exhalent des miasmes qui empestent l'air. — Du reste, les noms des

(1) Depuis la nouvelle loi sur la taxe des pauvres, le gouvernement a senti la nécessité d'intervenir dans cette partie de l'administration des paroisses, afin de prévenir des abus révoltants; mais, pour tout le reste, les paroisses anglaises sont aussi indépendantes que les cantons suisses.

rues en disent plus que les descriptions que l'on pourrait faire. — L'une se nomme *Pond-street* (de la Mare); l'autre, *Dunghill-street* (rue du Fumier); celle-ci, *Hog-lane* (du Cochon); celle-là, *Gut-lane* (de la Tripe); *Sewer-street* (de l'Égout); puis rue du Pendu, des Assommeurs, etc.

La figure, le costume, le langage des habitants de ce quartier répondent aux noms des rues; les voleurs et les prostituées n'en forment pourtant pas la majorité; la plupart sont des ouvriers chargés de famille et qui viennent se loger dans ce quartier à cause du bas prix des loyers. — Quelle misère! la voirie n'est pas aussi dégoûtante! Oh! que le pauvre souffre à côté de l'opulence! — Enfin, après beaucoup de tours et de détours, d'enquêtes infructueuses, notre guide nous fit arrêter devant une ruelle qui se distinguait des autres par plus de malpropreté encore. — Là il nous fallut laisser notre cabriolet, qui n'aurait pu passer dans les ruelles que nous avions à traverser; celle où se trouvait la salle d'asile était d'une longueur interminable; elle formait plusieurs coudes, et à tous les dix pas nous rencontrions des mares ou l'eau de pluie était conservée avec soin pour servir au blanchissage du linge. Ce chemin, véritable cloaque, est très-dangereux pour les grandes personnes et doit l'être bien davantage pour les enfants qui se rendent à la salle d'asile : — ce ne fut qu'après

mille peines et beaucoup de précautions que nous parvînmes à la maison. — Il avait plu le matin, et la terre, d'une nature grasse, était rendue très-glissante par le mélange des eaux de savon ; vingt fois nous faillîmes tomber dans les mares.

Une jeune personne de vingt à vingt-cinq ans dirigeait cette salle d'asile; sa mise était décente, elle parlait avec douceur, beaucoup de politesse et paraissait bien élevée; — elle fut un peu confuse de notre visite. — Cette maison est bien mal située, nous dit-elle aussitôt qu'elle nous eut abordés ; — cet endroit est marécageux et les blanchisseries qui l'entourent en rendent le séjour tout à fait malsain.—La dame charitable qui a fondé cet établissement est une amie du pauvre, mais elle n'est pas riche; cette maison était la seule qu'elle possédât, et toute chétive et mal située qu'elle est, sa charité n'en est pas moins belle! —De plus elle se prive des choses les plus essentielles à la vie, afin de pouvoir me payer vingt livres sterling pour tenir la classe des jeunes filles, et autant à mon père pour tenir celle des garçons. — Oh! oui, répétais-je avec la jeune institutrice, cette charité est belle ; — et je me demandais si dans les trois royaumes il existait un riche qui fût capable d'un acte de cette beauté ! — Le local se composait de deux pièces beaucoup trop petites pour le nombre des enfants (ils étaient 80), et si basses de plafond, qu'en

tout temps il y avait nécessité de tenir les fenêtres ouvertes pour avoir de l'air; la classe des garçons se faisait au rez-de-chaussée, celle des filles au-dessus. — C'est au moyen d'une échelle de bois qu'on passait de l'une dans l'autre; des enfants de deux ans y grimpaient et se tenaient à une corde.

Cet établissement, considéré sous le rapport de sa situation, du local, du mobilier, était certes très-misérable, mais tout cela disparaissait en présence de la charité intelligente et affectueuse qui le dirigeait. — Les enfants étaient très-propres, ainsi que leurs grossiers vêtements, où l'on n'apercevait pas la plus petite déchirure; les filles étaient surtout bien soignées : les grandes travaillaient à confectionner des habillements d'enfants; chacune, avec le titre de *mère*, surveillait deux petites, qu'elle lavait, peignait et dressait à l'ordre et à la propreté. — C'est encore à miss Doyle, me dit la demoiselle, que ces enfants doivent tous ces habits. Cette respectable dame passe son temps à aller dans les grandes maisons *demander pour ses enfants*, et elle achète de quoi les vêtir avec ce qu'on lui donne.

Ces trois êtres, le père, la fille et miss Doyle, qui consacraient tout leur temps, tous leurs moyens, toutes leurs facultés à soulager les misères du peuple, s'élevaient à mes yeux, au milieu de l'aridité de cette foule dorée, comme les palmiers de l'oasis.

Je serais retournée en France dans la ferme persua-

sion que la ville monstre ne possédait aucune salle d'asile, lorsque l'annonce d'une société dénommée : *Home and colonial infant school Society*, me tomba entre les mains.

La troisième assemblée annuelle de cette institution fut tenue dans les salles d'*Hanover square*, en mai dernier ; elle était nombreuse et de la plus haute *respectability*, ce qui veut dire qu'elle était exclusivement composée de l'aristocratie féodale.

Après les prières exigées par l'étiquette, le comte de Chichester adresse quelques paroles à l'assemblée sur le but de l'association. — D'après son discours, il ne paraît nullement que l'objet social soit de développer l'intelligence des enfants du peuple, afin de les préparer à l'apprentissage et à l'exercice des professions, ou de les sauver des dangers de l'abandon, rien de tout cela ; l'unique objet de la société est l'éducation biblique (*scriptural education*), et le noble lord fait une sortie contre ces savants qui fondent les principes de l'éducation de l'enfance sur les indications de la nature, et contre les écoles normales, qui ne forment que des professeurs d'impiété ou d'insurrections.

M. J. S. Reynolds, secrétaire de la Société, succède au noble lord ; il entretient l'assemblée des travaux du comité pour propager la *scriptural education* parmi les *enfants*. Le comité craint, dit-il, que, si le gouvernement intervient dans l'éducation de l'enfance, elle

ne soit pas assez religieuse; et, au nom du comité, M. Reynolds engage la noble assemblée à user de toute son influence, afin que le parlement ne s'occupe de l'éducation de l'enfance que dans les districts manufacturiers, attendu que la Société ne peut espérer de faire adopter la *scriptural education* par les chartistes pour leurs enfants. Le secrétaire termine son rapport en annonçant que le comité a envoyé des maîtres à Smyrne, en Syrie et en Égypte, afin de répandre la *scriptural education* parmi les Osmanlis et les Arabes.

Le cap. V. Harcourt, après un discours tel qu'un fanatique du XVIe siècle eût pu le faire, appelle l'attention de l'assemblée sur le nombre considérable d'enfants qui errent sur les grands chemins et dans les rues de la métropole, sans que personne s'occupe de leur faire *lire la Bible*, et il ajoute que les catholiques profitent de l'abandon des enfants protestants pour les faire élever gratuitement dans leurs écoles; que même ils fournissent des vêtements à ceux qui en sont privés, dans l'espoir d'effectuer des conversions, et qu'il connaît des familles entières converties ainsi au catholicisme.

Le révérend James Cumming propose à l'assemblée de déclarer que le bien-être présent et éternel des individus, le bon ordre de toutes les classes de la société, et la stabilité des plus précieuses institutions de cet

empire, ne peuvent exister que par la *scriptural education.* — Il s'étonne d'entendre certaines personnes soutenir que les saintes Écritures passent la capacité de l'enfance. — Il prétend que le baptême donné aux nouveau-nés implique l'obligation de les initier à la doctrine religieuse, et conséquemment de leur faire *balbutier la Bible* en leur apprenant à parler. — Il s'élève contre l'opinion de Rousseau, qui dit « que l'instruction religieuse de l'enfance ne doit pas commencer avant l'âge de neuf à dix ans. » — Il dit que plus de 600,000 personnes à Londres n'ont pas de place dans les églises, et que plus de 900,000 n'ont aucune connaissance de Dieu ni des saintes Écritures. — La question, s'écrie le révérend, n'est pas de savoir si les enfants seront élevés chez eux ou dans les écoles, mais bien s'ils recevront une éducation pour l'enfer ou pour le ciel. — Si les enfants du peuple ne reçoivent point une éducation scripturale, ils seront élevés par l'un des deux grands principes qui luttent contre nous, ils tomberont entre les mains de l'athéisme ou des prêtres de Rome! Et le révérend Cumming, se laissant entraîner avec autant de fanatisme que l'eussent fait Luther et Calvin, donne un libre cours à sa haine contre le catholicisme. — « Les enfants d'Angleterre, dit-il, sont exposés aux plus grands périls; ils courent à leur ruine, car le papisme nous envahit de toutes parts. Les prêtres catholiques parcourent les provinces,

élèvent des écoles et y attirent les enfants des protestants dans le but de les corrompre, de les séduire et de leur faire abandonner l'Église anglicane, la seule dépositaire de la vérité, *de la vérité bien prouvée!!*— Ainsi nos malheureux enfants seront détournés de la bonne voie par ces prêtres idolâtres; ils seront élevés dans l'idolâtrie, l'absurdité et toutes les stupides cérémonies du catholicisme; ils adoreront des statues et des tableaux, et on leur apprendra ces paroles blasphématoires : *Ave, Maria.* »

« Les risques que courent les églises protestantes, continue le révérend Cumming, doivent faire établir en tous lieux des *infant schools* où tous les enfants qui naîtront recevront la *scriptural education.* — Si l'Irlande avait des écoles dirigées d'après ce principe, elle présenterait un spectacle bien différent. On peut voir l'effet que produit la *scriptural education*, par l'exemple de l'Écosse, où l'on enseigne la Bible aux enfants *nouveau-nés* (*in Scotland they taught the Bible from the earliest hours of infancy*); tandis qu'en Irlande la Bible est, sinon totalement rejetée, du moins exclue de l'enseignement. »

Le révérend Cumming a parlé pendant plus de deux heures, et pendant ce long discours sa voix a toujours été animée par une sainte indignation contre le papisme; il termine ainsi :

« Quant à moi, je ne désire pas qu'on dise que j'ai

étendu le domaine de la science, instruit mes concitoyens, brillé dans la littérature ou électrisé la foule empressée à m'entendre; je croirais avoir dignement rempli ma tâche, si une simple épitaphe, inscrite sur mon tombeau, annonçait que j'ai appris à un *seul enfant* à prononcer le nom de Jésus. »

Ce discours a été couvert de marques nombreuses d'applaudissements.

M. Labouchère, ministre actuel du commerce, qu'on aurait cru ou trop éclairé pour faire partie d'une société qui avoue que son but est de faire apprendre la Bible à des enfants de *deux* à *sept ans*, ou trop indépendant pour n'avoir pas le courage de son opinion sans se soumettre à faire sa cour à l'aristocratie, assistait à cette séance et parla dans le sens du révérend Cumming. — Le révérend J. Stratten se montra plus tolérant, et dit qu'il applaudissait à l'établissement de *toutes les écoles* pour l'éducation de l'enfance. Cette louable philanthropie ne rencontra pas la sympathie de la noble assemblée.

Après quelques autres discours, tous faits dans l'esprit de la *scriptural education*, la séance fut levée.

En vérité, ce n'est qu'en Angleterre qu'il se trouve encore des personnes assez simples pour tenter de faire de la propagande religieuse avec *des Bibles*, et de la religion avec *du raisonnement*. — Proposer, pour arrêter les progrès du catholicisme, de distribuer la Bible

et de la faire apprendre aux enfants encore en nourrice, est une idée, il faut l'avouer, bien ridiculement absurde pour une aussi grave assemblée! — Eh! révérend Cumming, le clergé catholique, en Irlande, lutte avec le peuple et pour le peuple, dont il soutient le courage et la foi, dont il partage la misère et les souffrances : voilà le secret de ses succès! — Apprenez, très-révérend, que pour persuader le peuple il faut d'abord gagner son affection. — Le clergé anglican est très-riche, et le peuple ne croit pas à la charité du prêtre riche.

Indépendamment de la société dont je viens de rendre compte, il en existe plusieurs autres soutenues par les souscriptions de l'aristocratie ; mais, malgré tous ces efforts, l'Église anglicane a une rude lutte à soutenir.

XIX.

OWEN.

36. Maître, quel est le grand commandement de la loi?
37. Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit.
38. C'est là le plus grand et le premier commandement.
39. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.
40. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.

(*Saint Matthieu*, chap. 22.)

Afin d'éviter toute fausse interprétation, je déclare que je ne suis ni saint-simonienne, ni fouriériste, ni owénienne. — Si j'avais à me prononcer sur la valeur respective de ces trois doctrines, je le ferais de mon point de vue, après m'être livrée à un examen approfondi de chacune et les avoir comparées entre elles dans leurs applications diverses; mais pour le moment je m'occupe seulement de faire connaître la doctrine du socialiste anglais, car mon livre n'est pas un traité sur les théories sociales.

A la même époque trois hommes sans communication entre eux, se trouvant l'un en Russie, l'autre en France et celui-ci en Angleterre, arrivent par des

séries distinctes de fait et de raisonnements, à une vérité morale qu'ils démontrent, avec une évidence à laquelle l'égoïsme refuse en vain de se rendre ; savoir : que le travail par association est le seul qui puisse garantir les hommes de l'oppression et de la famine, et les arracher aux vices et aux crimes qu'enfantent l'organisation et les luttes intestines de nos sociétés.— Le serf russe paraît moins malheureux à Saint-Simon que le prolétaire de l'Europe ; que cet esclave de la faim et de l'ignorance, exploité par la cupidité et la ruse de ceux qui possèdent, et pressuré par la puissance. — Saint-Simon, membre de la haute aristocratie, la connaît trop intimement pour croire aux talents héréditaires ; — il fonde sa hiérarchie sur les divers degrés d'intelligence et pose en principe : à *chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant son œuvre.* — Fourier dissèque l'organisation sociale, en montre à découvert et toutes les fraudes, et toutes les violences, et toutes les turpitudes ; par induction il est conduit de l'attraction des corps à l'attraction passionnelle, de l'harmonie des sons à l'harmonie des passions humaines ; l'attraction et l'harmonie sont les deux pivots de son organisation et sa loi reflète celle des mondes. — Fourier est prophète, sans chercher à être apôtre, et partant du principe que l'univers se réfléchit dans toutes ses parties, il voit dans la vie de l'homme l'image de la vie de l'humanité tout entière.

Owen n'a pas étudié la philosophie, il n'a pas observé toutes les classes des sociétés européennes, à l'époque des convulsions de la révolution française, et son esprit n'est pas disposé, comme celui de Saint-Simon, à formuler une organisation sociale; il ne s'élève pas non plus, comme Fourier, à la loi de l'univers pour y découvrir la loi d'harmonie qui doit régir les sociétés humaines; rien de tout cela. — Owen est un homme dont le cœur est aimant, l'esprit juste et observateur.—Il s'est instruit dans les manufactures, où, pendant trente ans, il a eu un nombre considérable d'ouvriers sous ses ordres, et où il a étudié toutes les misères du pauvre.

Les idées d'Owen résultent d'une série d'observations et d'expériences, mais ne forment pas une théorie complète qui comprenne l'homme dans toutes ses formes variées, telles que l'histoire et le monde les présentent à nos yeux. — Préoccupé de l'immense influence qu'exercent sur nous les circonstances extérieures, Owen ne tient presque aucun compte de l'organisation; l'être humain est pour lui le bloc de marbre dont le statuaire fait à son gré un héros, un monstre ou une cuvette; l'homme d'Owen est une *statue de main d'homme;* j'avoue que je n'y vois pas la créature de Dieu avec ses pressentiments de l'infini et de sa vie éternelle et progressive.—Disons-le, Owen ne s'occupe pas assez des besoins animiques; — mais, en revanche,

Owen me paraît admirable quand il organise les intérêts matériels. — Il convie aux associations l'immense population des prolétaires de l'Europe ; il leur en fait voir l'urgente nécessité, s'ils ne veulent mourir de faim, le bien-être qui en résulterait pour eux, et leur indique les moyens de les réaliser. Il leur démontre, par des calculs et des raisonnements fondés sur l'expérience, que, par l'association, le travail et le capital produiraient le plus possible, et que les dépenses seraient les plus faibles, relativement à la somme des jouissances. — Owen est le saint Jean du désert qui annonce le Christ; c'est le précurseur d'un autre, qui viendra compléter sa création, animer cette statue de Prométhée, colorer de poésie cette vie matérielle, élever le temple que les arts embelliront de leurs prestiges, et où une divine harmonie exaltera les âmes vers Dieu et Marie.

Des écrits publiés par Owen, il ressort qu'il considère les habitudes, la manière de voir et de sentir, en un mot le caractère, comme étant le produit de l'organisation et du milieu dans lequel l'homme a vécu, et il en conclut l'irresponsabilité humaine. — Selon lui, le vicieux, le criminel, sont des malades qu'il faut guérir. — Il n'accorde ni *mérite* ni *démérite* aux actions; elles résultent de la forme morale qui nous est imposée à notre insu. L'homme, en naissant, dit Owen, n'est *ni bon ni mauvais*. — Il attribue tant de puissance à l'éducation, que, dans la société qu'il forme, il ne semble supposer

aucune *inégalité* de talents, car c'est l'*âge* qui détermine les fonctions. — Owen reconnaît un Dieu créateur, éternel, bon et infini : il veut qu'on rende hommage à Dieu en aimant ses frères ; mais il proscrit tout culte extérieur. — Étudier les lois de la nature, la production des richesses et leur meilleur emploi, voilà, dit-il, les moyens d'être utiles à nos semblables, et voilà le but de notre vie.

Owen s'est convaincu, par une longue expérience, que le lien social ne peut subsister que par les relations de bienveillance des hommes entre eux, et l'affection qu'ils ont les uns pour les autres. — Cependant on l'accuse de n'être pas chrétien, parce qu'il n'attache d'importance qu'aux actions et manifeste la plus complète indifférence pour toutes les sectes (1). — « Je reparaîtrai dans les rangs chrétiens, répond-il à ses détracteurs, quand le christianisme s'affranchira des erreurs dont chacun à sa guise l'affuble. »

Jamais homme n'a paru, sur le grand théâtre du monde, doué, à un plus haut degré que lui, d'amour pour ses semblables ; trouver le remède à leurs maux a été pour Owen le but de quarante ans d'observations, d'expériences et de travaux. — Dieu a couronné son œuvre, et maintenant le philanthrope pratique, devenu

(1) Owen, à New-Lanark, interdisait toute discussion religieuse dans sa filature et son école, et rétablit de cette manière l'harmonie entre les sectaires des quatre ou cinq sectes religieuses du village.

l'apôtre du principe d'amour, consacre le reste d'une vie si bien remplie à démontrer aux prolétaires l'avantage de l'union fraternelle pour chaque individu; car c'est en vue du bonheur de ce monde qu'il leur recommande de s'aimer et de s'unir.

Quoi de plus admirable que la justesse des observations, que la rectitude du jugement du philanthrope pratique dans sa fondation de l'*infant school* (salle d'asile); les principes qu'il a découverts pour l'éducation de l'enfance sont d'une vérité évidente aux yeux de tous. — Owen, par la seule étude de la nature, a doté le monde d'un système pour le développement moral des enfants en bas âge, bien supérieur à tout ce qu'on connaissait, parce qu'il ne présente rien qui ne puisse être vérifié par l'observation de chacun. — Le mouvement et la curiosité que manifeste l'enfant, à toutes les époques de son existence, sont les deux mobiles qu'Owen fait diriger par la bienveillance et la douceur; l'instinct corporel n'évite pas la douleur avec plus de promptitude et de force, que l'intelligence des enfants ne se révolte contre la souffrance qu'on leur inflige, et tout traitement dur et sévère. Owen attribue aux châtiments et aux récompenses une bonne portion des maux de ce monde; il les bannit de son école, afin d'éviter de provoquer au mensonge, à la duplicité, de faire naître l'envie, les jalousies, les fausses appréciations et les vanités. Les conséquences

naturelles du bien et mal faire suffisent comme mobiles dans son école : l'expression de la joie des autres contente l'auteur du bien ; l'enfant qui se montre méchant est délaissé, et l'abus de la force est réprimé par l'intervention de tous. — L'expérience a appris à Owen que la bonté et l'amour exercent sur les enfants un empire sans limite. — Les actes mutuels de bienveillance et de bonté sont les bases fondamentales de son système d'éducation. — La douceur et la bonne volonté de l'instituteur et des élèves s'harmonisent avec l'activité et la curiosité de l'enfance, et le tout constitue la machine simple et puissante, découverte par Owen, pour former le caractère social de l'homme. Il domine sa volonté par l'activité constante des affections bienfaisantes, subjugue les inclinations antisociales par la puissance des habitudes, et acquiert une confiance sans bornes par l'autorité que la vérité exerce sur nous, car il ne dit jamais que le vrai, et n'enseigne que les choses dont la vérité rayonne dans l'intelligence du disciple.

La loi organique de l'école owénienne répond au besoin incessant d'aimer, au désir de connaître, à cette soif du vrai qui nous révèle l'âme. — Owen a découvert cette loi par une série d'expériences et l'étude attentive du principe social chez les enfants et chez les ouvriers. Il obtient de si heureux résultats par l'influence qu'exercent l'habitude, l'affection et la vérité, qu'on

ne doit pas être surpris qu'il se soit laissé aller à son indignation contre l'absurdité de persister dans les modes antisociaux d'éducation qui, depuis des siècles, entassent vainement lignes sur lignes, préceptes sur préceptes. — L'insuffisance de l'enseignement théorique est assez prouvée, par les résultats de l'éducation ordinaire, pour qu'il demeure démontré que la vérité et la morale ne sauraient avoir d'influence durable sur nous que par l'existence que leur donne la pratique. Il faut que, constamment en action, la vérité et la morale exercent notre jugement, motivent notre conduite, et forment nos habitudes.

« Il doit paraître évident (1), dit Owen, qu'on peut « enseigner aux enfants, d'après le système du doc- « teur Bell, ou d'après celui de Lancaster, à lire, « écrire, calculer, pendant qu'en même temps ils « peuvent acquérir les habitudes les plus vicieuses.

« La lecture et l'écriture sont simplement des ins- « truments avec lesquels on peut communiquer des « connaissances bonnes ou mauvaises, et qui, quand « on les donne aux enfants, sont pour eux de peu de « valeur, à moins qu'on ne leur enseigne à en faire « un usage convenable.

(1) Les passages guillemettés, dans ce chapitre, sont extraits de l'ouvrage d'Henry Grey Macnab, médecin de S. A. R. le duc de Kent, trad. de M. Laffon de Ladébat.

« Lorsqu'un enfant aura reçu une description claire « et exacte des objets qui l'entourent, et quand on lui « aura appris à raisonner ou à juger sainement, de « manière qu'il puisse distinguer les vérités générales « des assertions fausses, il sera bien mieux instruit, « quoiqu'il ne connaisse pas encore une seule lettre de « l'alphabet, ni un seul chiffre, que ceux qui ont été « forcés *à croire*, et dont les facultés et la raison ont été « troublées ou détruites par ce qu'on appelle, avec une « extrême erreur, l'*enseignement*.

« On convient généralement que la manière d'in- « struire les enfants est de quelque conséquence et « qu'elle mérite toute l'attention qu'on lui a donnée « depuis quelque temps ; on convient aussi que les per- « sonnes qui inventent ou qui introduisent des amélio- « rations et qui facilitent l'acquisition des connais- « sances sont les bienfaiteurs de leurs semblables, et ce- « pendant la manière de communiquer l'instruction est « une chose et l'instruction elle-même en est une autre, « et il n'est certainement pas d'objets plus distincts. « On peut se servir de la plus *mauvaise méthode* pour « donner la *meilleure instruction*, et de la *meilleure* « *méthode* pour donner la plus *mauvaise instruction*.

« S'il était question d'estimer l'importance réelle « entre le mode et l'objet réel de l'instruction par des « nombres, on pourrait évaluer la manière d'instruire « à *un* et la matière de l'instruction à *dix millions;* la

« première n'est seulement que le *moyen* et la dernière « l'*objet* que ce moyen doit remplir.

« Si donc, ajoute Owen, dans un système d'éduca- « tion pour les pauvres, il est à désirer d'adopter la « *meilleure méthode*, il est bien plus désirable encore « d'adopter la *meilleure matière* d'instruction. »

Owen a observé le développement de l'intelligence humaine ; il n'entretient l'enfance ni d'abstraction, ni des révélations de l'âme, par la raison toute simple que ce sont des pensées qui dépassent la compréhension de l'enfant. Les premières connaissances que l'homme acquiert, de même que tous les moyens de pourvoir à sa conservation, proviennent d'abord de l'exercice de l'instinct et du pouvoir intuitif sur les objets soumis à l'action de ses sens ; c'est donc par l'enseignement du monde matériel que l'instruction doit commencer ; il faudrait même que, dans la main de l'enfant, le crayon précédât la plume, qu'il sût dessiner les objets avant d'apprendre les combinaisons des signes conventionnels qui en représentent les noms ; car, lorsqu'il comprend la fiction intellectuelle qui attache à des signes divers le souvenir des articulations et des sons, des paroles et des chants, les idées de dimensions et de nombres, son intelligence a reçu un grand développement ; le monde idéal lui est alors ouvert.

Dans l'association owénienne, les enfants sont admis à l'école dès l'âge de deux ans; ils y restent jusqu'à dix, et

c'est seulement vers l'âge de sept à huit ans qu'ils apprennent à lire. — Une règle générale y domine l'instruction, c'est de ne rien apprendre à l'enfant qui ne soit la conséquence immédiate de ce qu'il sait bien. — Owen a trop de bon sens pour vouloir parler de Dieu à ses petits écoliers, avant que Dieu lui-même ne se révèle à leur cœur ; il les élève dans la pratique de la charité, leur démontre que l'égoïsme bien entendu est de ne pas être égoïste, et s'en repose sur les satisfactions et les regrets qu'ils éprouvent, pour leur faire connaître la conscience.

Ce serait en vain que l'envie, la haine, les clameurs de l'hypocrisie chercheraient un but personnel ou d'ambition, dans les plans, les écrits ou la conduite d'Owen ; l'amour le plus pur de ses semblables est le mobile de sa vie ; il se réfléchit dans toutes ses actions, et à son insu cette charité divine, cette mansuétude surhumaine le font atteindre à une hauteur grandiose.

Dans un mémoire adressé aux puissances alliées assemblées à Aix-la-Chapelle, Owen s'exprimant sur son compte personnel dit — « qu'il ne demande rien, n'a besoin de rien, et ne craint rien individuellement ni des gouvernements ni des peuples ;— avant de faire un pas dans la carrière qu'il s'est tracée, il a soupesé sa vie dans sa main (c'est son expression) ; il ne la calcule plus, il ne la considère plus que comme une plume légère dans la balance, comparée à l'immensité du bien qu'il reconnaît pouvoir être fait dans

les circonstances actuelles. Obtenir ce grand bien pour ses semblables est l'unique objet de sa sollicitude.

Jamais la philanthropie n'a paru sous une forme plus unitaire, plus pleine de charité que dans l'organisation sociale d'Owen : sectateurs de Brahama, de Confucius, juifs, chrétiens et musulmans, enfants, jeunes gens et vieillards, riches et pauvres, le philanthrope pratique les réunit tous ! — Sa bannière est la tolérance ; sa loi découle du principe d'amour et de fraternité prêché par Jésus ; il cimente l'association par l'empire des habitudes bienveillantes et par l'intérêt individuel identifié à l'intérêt de tous.

Owen pense que le travail continuel des ateliers altère la santé de l'homme, abrutit son intelligence et en même temps il est convaincu de l'immense avantage que présente l'exécution des travaux agricoles par des réunions d'ouvriers. — C'est pourquoi il veut que ces associations embrassent l'agriculture et la fabrication.—L'expérience lui a appris que la variété des occupations, qui ranime l'ardeur de l'ouvrier, se concilie avec la division du travail et sa bonne organisation. — Il lui est démontré qu'une association d'ouvriers, usant des moyens perfectionnés, travaillant et vivant en commun (1), pourrait toujours établir les

(1) A New-Lanark, M. Owen avait établi pour ses ouvriers des entrepôts des denrées nécessaires à leur usage ; elles leur étaient livrées au prix coûtant. Il avait établi un réfectoire où mangeaient les ouvriers qui désiraient profiter du bénéfice résultant de la préparation en grand des

objets de sa fabrication à un prix plus bas que ne serait capable de le faire le capitaliste avec le secours des malheureux qu'il exploite ;—il lui est également prouvé que cette association obtiendrait plus de crédit que le manufacturier, et qu'enfin par le résultat de ses travaux il serait toujours abondamment pourvu à tous les besoins de ladite association, à l'éducation des enfants et aussi aux jouissances intellectuelles.

L'adoption du système que je propose, dit Owen, offrirait des avantages immenses pour les classes pauvres, et ces avantages sont susceptibles d'une démonstration aussi rigoureuse qu'une proposition mathématique.

Je citerai, à l'appui de cette assertion, quelques fragments du rapport du comité, qui examina la proposition qu'avait faite Owen, d'organiser une association d'après ses principes.

Le comité, se référant aux diverses résolutions et rapports qu'il a adoptés, et qui ont été approuvés par une assemblée générale très-respectable et très-nombreuse, demande encore qu'il lui soit permis de soumettre au public les considérations suivantes :

« 1° Que M. Owen a eu pendant vingt années,

aliments; et, bien que les salaires donnés par M. Owen fussent moins élevés que dans les autres manufactures, ses ouvriers, par les habitudes d'ordre et les économies qu'ils pouvaient faire, se trouvaient dans une situation préférable de beaucoup à celle des ouvriers des autres manufactures.

« sous sa seule direction, comme associé-gérant, une « des plus grandes fabriques du royaume, dans la- « quelle plus de deux mille ouvriers sont employés; « qu'il l'a gérée en suivant une méthode qui est *ma- « tériellement très-différente des méthodes ordinai- « res*, et qui cependant a produit les avantages les « plus importants pour les propriétaires et pour les « ouvriers.

« Sans entrer ici dans les détails de cette gestion, « il nous suffit d'affirmer que les heures de travail, « 16 sur 24, ont été réduites à 10 heures par jour ; « que les propriétaires dépensent plus de 700 livres « sterling (17,500 fr.) pour l'éducation des enfants « des ouvriers ; que dans les écoles où ils sont éle- « vés on n'inflige jamais de punition corporelle ; qu'au- « cun enfant au-dessous de l'âge de *dix ans* n'est « admis dans les travaux, et qu'une portion de ter- « rain est cultivée en jardin par les personnes em- « ployées dans la fabrique. — Dans les circonstances « actuelles, et malgré les difficultés du moment qui « ont renversé tant d'autres établissements, celui-ci a « continué d'une manière remarquable, et, suivant « l'opinion de M. Owen, les bénéfices qu'on a obte- « nus ont principalement dépendu de l'adoption de « son système; d'un autre côté, les officiers de « justice n'ont exercé aucune poursuite criminelle « contre les habitants de New-Lanark depuis quinze « ans. — Tout le monde s'accorde à convenir que

« cette manufacture, tant pour l'ordre, la propreté « que pour sa sage direction, est éminemment supé- « rieure à la généralité des autres, et que pendant les « dernières années, surtout depuis la parfaite réfor- « mation des écoles, la santé, la gaieté, l'intelligence et « l'excellente disposition des enfants ont frappé tou- « tes les personnes qui ont visité cet établissement et « leur ont causé autant de plaisir que d'étonnement.

« 2° Qu'il est maintenant question de former un « nouvel établissement dans lequel l'agriculture et les « manufactures seront exercées, mais dont l'agricul- « ture sera la base : l'expérience déjà acquise par « M. Owen et l'avantage de commencer, *de novo*, le « mettront en état de faire des dispositions bien supé- « rieures à celles actuellement existantes à New-La- « nark. Il exprime l'opinion la plus prononcée, que « le capital employé sera bientôt remboursé avec in- « térêt, que les travailleurs seront placés dans un « état d'aisance inconnu jusqu'à présent à cette classe ; « il offre personnellement d'en entreprendre la surin- « tendance et en même temps il s'interdit toute part « dans les bénéfices ; — il déclare qu'il est prêt à com- « muniquer de la manière la plus claire et sans ré- « serve tous les détails de son plan.

« 3° Ces détails sont actuellement soumis au pu- « blic, et le comité, les ayant pris en considération, est « d'avis qu'à un certain point ils sont non-seulement

« praticables, mais encore aussi sûrs qu'aucune institu-
« tion humaine puisse l'être, pour produire les résultats
« que M. Owen annonce. Quant aux personnes qui ont
« rejeté ce plan sans examen, le comité doit faire ob-
« server que M. Owen a déjà soumis à l'expérience
« l'union de l'agriculture et des manufactures; que
« d'après sa patience, son expérience et ses succès, il
« y a toute raison de croire qu'il suivra une marche
« prudente et attentive, en fixant les proportions dans
« lesquelles l'agriculture et les arts mécaniques doi-
« vent être dans un nouvel établissement; que l'ef-
« fet des arrangements économiques, en diminuant
« les pertes, en épargnant l'espace et le temps, n'a
« jamais été essayé, en agriculture et dans l'économie
« domestique, sur un plan aussi étendu que celui
« qu'on propose actuellement; que les résultats d'une
« combinaison de travail sur une échelle étendue, en
« fait d'agriculture, ne sont pas connus; mais que
« les hommes qui en connaissent les avantages dans
« d'autres genres de travaux, conçoivent d'avance
« combien ils en obtiendraient dans cette partie de
« l'industrie humaine, la plus importante de toutes, et
« qu'enfin, et par-dessus tout, personne ne peut cal-
« culer l'accroissement de puissance et de bonheur qui
« peut naître d'un pareil système bien réglé pour la
« formation des habitudes morales et le perfectionne-
« ment des classes ouvrières.

« 4° Le comité est instruit de plusieurs objections « qui ont été opposées au système de M. Owen ; mais « aucune ne lui a paru fondée ni en fait ni en raison.

« 5° Les opinions particulières que M. Owen a été « supposé avoir, en matière de religion, forment une « de ces objections, etc.

« 6° Plusieurs autres objections sont fondées sur la « supposition que les plans de M. Owen tendent néces- « sairement *à la communauté des biens* ; c'est une « grande erreur ou une fausse supposition. Dans l'éta- « blissement qu'on propose, il n'y aurait *ni commu- « nauté de biens, ni la moindre déviation aux lois « existantes sur les propriétés*. M. Owen, il est vrai, a « exprimé, dans une occasion précédente, certaines opi- « nions en faveur d'un état de société dans lequel la « communauté de biens devrait exister; mais il n'a jamais « jugé que cette communauté de biens fût nécessaire « au succès du plan qu'il propose maintenant, et ne « l'a pas exigée comme condition de sa direction.

« On a prétendu aussi que ses plans tendent à l'éga- « lité des rangs : cette notion vient et dépend de l'opi- « nion fausse de la communauté des biens.

« 7° Il y aurait lieu de craindre, dit-on, les consé- « quences fâcheuses de la soustraction des capitaux « maintenant employés d'une manière avantageuse « dans d'autres établissements; le comité ne sait com- « ment apprécier cette objection qu'on pourrait éga-

« lement élever contre tout déplacement de capitaux.

« 8° Les objections fondées sur ce que le plan tend « à favoriser un accroissement rapide de la population « portent aussi sur la fausse supposition de la commu- « nauté des biens, et, cette supposition détruite, elles « tombent d'elles-mêmes. Si l'encouragement à la po- « pulation consiste seulement dans l'accroissement des « avantages que le capital, ainsi employé, peut procu- « rer aux classes ouvrières, en même temps qu'il rem- « bourse le capitaliste, le comité est d'avis qu'il ne « peut y avoir aucune objection contre un pareil « encouragement.

« 9° Une autre classe d'opposants prétend que ce « système détruira l'indépendance du paysan et ses « habitudes domestiques, et que, le mettant beaucoup « trop sous la dépendance de ses chefs, il affaiblira ses « facultés et le rendra une pure machine. — On pré- « sume que ces objections proviennent presque entiè- « rement de cette partie du plan qui a pour objet un « arrangement pour faciliter aux ouvriers, dans chaque « établissement, les moyens de manger en commun; « on ne peut guère douter que les avantages de cet « arrangement ne deviennent tellement évidents qu'il « ne soit généralement adopté; mais aucune sorte de « contrainte ni même de persuasion ne sera employée; « les ouvriers doivent recevoir leur salaire en argent,

« et la manière dont ils voudront s'en servir reste en-
« tièrement à leur disposition.

« Le comité désire rappeler, à ceux qui mettent à si
« haut prix les jouissances domestiques, que ces jouis-
« sances, pour les personnes actuellement employées
« dans les fabriques pendant seize heures par jour, ne
« peuvent être très-grandes, et que l'indépendance de
« toutes les classes laborieuses est éternellement atteinte
« par les dispositions actuelles des lois sur les pauvres.

« Les plans proposés, en accroissant les jouissances,
« paraissent devoir fournir de grands moyens d'éco-
« nomie; et comme on aura la plus grande liberté de
« quitter en tous temps l'établissement, il n'est pas
« facile de concevoir comment l'indépendance de qui
« que ce soit pourrait jamais être menacée. L'opinion
« qu'on abrutirait les facultés intellectuelles par un sys-
« tème dont une éducation libérale et une variété d'oc-
« cupations constituent la base ne peut que paraître
« très-singulière aux yeux du comité; car l'effet prin-
« cipal de la réalisation de ce plan serait incontestable-
« ment de mettre une barrière à l'influence abrutis-
« sante de la division du travail qu'on a forcément portée
« à un point tel, qu'on ne peut douter qu'elle détruit
« elle-même son propre objet.

« 10° Le comité, sur tout l'ensemble, soumet à l'o-
« pinion publique une importante considération;
« c'est que l'état actuel des pauvres et des classes ou-

« vrières ne peut plus continuer, qu'il faut trouver « quelque remède à d'aussi grands maux, et qu'aucun « plan ne peut être efficace s'il n'a pour objet princi- « pal de créer dans ces classes des habitudes morales « et des sentiments d'union sociale;

« Qu'aucun plan n'a été proposé jusqu'à présent qui « ait été aussi bien combiné pour cet objet que celui de « M. Owen, qui du moins présente une assez grande « apparence de succès pour décider à l'essayer; qu'on « ne demande aucune altération aux lois existantes; « qu'on n'a aucun danger à redouter, que le comité ait « tort ou raison dans les résultats qu'il annonce, mais « que les résultats seront incalculables si le comité a « raison; et quand même cet essai ne ferait que dé- « montrer par un exemple de plus qu'il serait avanta- « geux pour nos manufacturiers d'appliquer le temps, « l'argent et l'attention au perfectionnement, aux « besoins, aux jouissances et au bonheur de leurs ou- « vriers, tout l'argent nécessaire pour cet objet serait « bien placé. D'après toutes ces circonstances et motifs, « on sollicite ardemment le concours de tous ceux qui « désirent le bien-être de tous les rangs de la société, et « surtout le perfectionnement du caractère général des « classes ouvrières. »

Avertissement général du comité.

Londres, 11 août 1819.

Plan pour procurer de l'emploi aux pauvres.

« Le comité, nommé dans une assemblée générale « tenue à la taverne de Londres le 26 juillet 1819, « convoquée à l'effet de prendre en considération le « plan de M. Owen, a procédé dans la persuasion où il « est que l'esprit public est parfaitement convaincu « que les malheurs accrus et toujours croissants des « pauvres demandent des remèdes immédiats et suffi- « sants.

« Il est d'avis que ces remèdes se trouveront le plus « promptement dans tout plan qui procurera de l'em- « ploi aux pauvres, et principalement dans *les tra- « vaux de l'agriculture* qui, en même temps qu'ils « tendent à affermir les habitudes industrielles, peu- « vent servir à conduire à un système d'éducation pour « élever les jeunes gens dans une morale épurée.

« Le comité pense que le plan proposé par M. Owen « réunit plusieurs résultats pratiques qui se rapportent « aux avantages dont il est question ci-dessus, et que « l'on doit faire un établissement par voie d'expé- « rience, etc.

« Les souscriptions seront reçues par MM. Smith, « Payne et Smith, MM. Williams et compagnie, Spoo-

« ner, Atwood et compagnie, et MM. Brummond et « compagnie, banquiers (1). »

Dans ce rapport, que je ne transcris pas en entier, le comité réfute toutes les accusations calomniatrices que déversaient, sur la proposition du philanthrope, les passions haineuses de l'hypocrisie, du fanatisme et de la crainte qu'inspire à l'aristocratie l'indépendance qu'acquerraient les prolétaires s'ils se réunissaient en associations.

Telle était déjà, en 1819, l'animosité qu'excitaient

(1) Le projet auquel le rapport du comité est consacré avait été, en 1816, communiqué par M. Owen à M. Falck, ambassadeur de Hollande à Londres. M. Falck, qui approuva les idées d'Owen, les soumit à son gouvernement, et c'est le système d'Owen qui a été adopté en Hollande pour la colonisation des pauvres.

A plusieurs reprises, M. Owen a offert son projet au gouvernement britannique, entre autres au ministère dont lord Liverpool faisait partie. Le cabinet l'aurait accepté, mais dans cette occasion, comme dans toutes les autres, l'opposition du clergé anglican fit rejeter la proposition du socialiste.

Si le gouvernement avait adopté le plan d'Owen, et lui eût donné tout le développement que l'auteur désirait qu'on lui donnât, les classes pauvres et laborieuses auraient reçu une éducation professionnelle, et eussent été employées utilement. Plus de cent millions sterling, dit Owen, ont été dépensés d'une manière irrationnelle pour venir au secours d'une masse de pauvres qu'ils ont pervertis, par la paresse dans laquelle on les a laissés vivre. Cette énorme somme, dit-il, aurait pu être épargnée, et plus de cent millions sterling créés, par le travail et l'industrie bien dirigés de la colonie, seraient venus accroître la richesse nationale. Alors il n'aurait pas été nécessaire, ajoute-t-il, d'augmenter la taxe des pauvres et de soumettre tous ceux qui n'étaient pas insolvables à la payer ; et des milliers d'individus, dans la population irlandaise et anglaise, n'auraient pas été en proie à la famine !... et des milliers d'entre eux ne seraient pas morts de faim !!!

les principes d'Owen, que les intrigues empêchèrent la réalisation de son projet. — C'est en vain qu'il appelait l'attention des gens sérieux sur l'accroissement de puissance créé par la mécanique de 1792 à 1817, accroissement qu'alors l'habile socialiste évaluait au travail de *deux cents millions d'hommes*.— C'est en vain qu'il montrait cette même puissance des machines prenant un immense développement sur le continent, en sorte que les objets se fabriquaient plus promptement qu'ils ne pouvaient se consommer, et que, malgré les prodigieux efforts de l'Angleterre pour s'ouvrir de nouveaux marchés, ceux du monde entier ne lui suffisaient plus.

Cependant, disait Owen, le mal va en augmentant, les machines fabriquent des monceaux de marchandises, et la mécanique fait sans cesse de nouveaux progrès; l'emploi de la main-d'œuvre diminue chaque jour, et le travail de l'homme est tellement avili, que les salaires sont devenus insuffisants pour satisfaire aux besoins les plus urgents : ainsi donc il demeure démontré que les classes ouvrières sont dans l'impossibilité de lutter contre les machines; et le philanthrope pratique voyait le remède à leurs maux, dans l'exploitation simultanée de l'agriculture et de l'industrie, par des associations d'ouvriers qui seraient organisées ou administrées d'après ses principes.

« Il est nécessaire et urgent, disait Owen, de chan-

« ger notre police intérieure relativement aux pauvres « et aux ouvriers, afin d'éviter que ce changement ne « se fasse par l'ignorance et les préjugés, sous l'in- « fluence funeste du désespoir et des passions les plus « violentes. D'après les lois existantes, les classes ou- « vrières, privées d'occupation, vivent aux dépens des « revenus des gens riches et industrieux, tandis que « les facultés corporelles et intellectuelles des individus « qui composent ces classes restent inactives ; dans « cet état de choses, ces individus contractent de mau- « vaises habitudes, et les vices, que l'ignorance et la pa- « resse ne manquent jamais de produire ; ils se mêlent « avec les mendiants de profession, et deviennent le « fléau de la société.

« La plupart de ces pauvres ont reçu de leurs pa- « rents des habitudes vicieuses, et, tant que durera le « système actuel, ces habitudes vicieuses se transmet- « tront à leurs enfants et par ceux-ci aux générations « successives ; conséquemment tout projet d'amélio- « tion doit, pour première mesure, prévenir cette funeste « transmission et pourvoir aux moyens de faire con- « tracter aux enfants des habitudes bonnes et utiles à la « société.

« Le travail de quelques individus est d'un bien « plus grand prix que le travail des autres, et cela « provient presque entièrement de l'éducation et de « l'instruction qu'ils ont reçues ; ainsi donc on doit

« s'occuper à donner l'éducation et l'instruction les « plus *utiles* aux enfants des pauvres.

« La même quantité et la même qualité de travaux, « sous un meilleur mode de direction, produiront des « résultats de plus de valeur que sous un autre. — Il « est donc nécessaire que le travail des pauvres se fasse « sous le meilleur mode de direction.

« Un système d'économie peut assurer plus d'avan- « tages, plus d'aisance et de bien-être qu'un autre pro- « portionnellement à la dépense ; on doit donc faire, « dans de pareils établissements, des arrangements tels, « qu'ils produisent les plus grands bénéfices avec la « moindre dépense.

« Les vices et la misère des pauvres proviennent en « grande partie de ce qu'ils sont entourés de tentations « qu'ils n'ont pas été instruits à surmonter ; ce serait « donc une amélioration importante d'isoler les pau- « vres des tentations et désirs inutiles.

« Les conditions de tout projet pour améliorer le sort « des pauvres sont donc de les empêcher de contracter « de mauvaises habitudes, de leur en donner de « bonnes, ainsi qu'une éducation et une instruction « utiles pour eux, d'assurer un travail convenable aux « adultes, de diriger leur travail et leur dépense de « manière à leur procurer les plus grands bénéfices, « pour eux-mêmes et pour la société, de les placer en- « fin dans des circonstances qui les éloignent des ten-

« tations inutiles et qui unissent étroitement leurs intérêts et leurs désirs et leurs devoirs. »

Ne pouvant surmonter les obstacles que le fanatisme religieux et l'aristocratie lui opposaient, Owen alla en Amérique, où, en 1824, il fonda la colonie de *New-harmony*. Les éléments hétérogènes qui la composèrent et les mésintelligences que les méthodistes et tous les cagots de sectaires cherchèrent à y fomenter empêchèrent son succès; néanmoins les résultats en furent très-satisfaisants, sous le point de vue philanthropique : l'association fondée par Owen sur les 30,000 acres de terres qu'il avait acquises dans l'État d'Indiana se subdivisa en plusieurs établissements : là s'organisèrent des sociétés d'arts et métiers et d'agriculture, l'éducation des enfants y fut conduite avec la plus grande attention et selon la théorie owénienne; enfin on obtint des adultes une exploitation rurale dirigée avec ensemble et intelligence.—Dans tous les États de l'Union, des associations se formèrent sur des principes plus ou moins rapprochés de ceux d'Owen et prirent le nom de *Co-operative society*. — Owen rencontra aux États-Unis les mêmes persécutions qu'en Angleterre; car ces deux pays sont peut-être les seuls au monde où le fanatisme subsiste encore dans toute son intolérance, dans toute son hypocrisie, dans toute son horreur! Il revint en Europe ranimer l'ardeur de ses disciples.

A son retour en Angleterre, Owen trouva une sainte

ligue organisée : partout où il se portait il rencontrait des comités occupés à provoquer des grands *meetings* et à seconder la propagation (1); la Société avait fondé le *Cooperative magazine* pour être son organe.

Owen a sacrifié une immense fortune, honorablement gagnée, à la propagation de sa doctrine; on évalue que, depuis son retour d'Amérique, il a prononcé onze à douze cents discours en public, et qu'il a écrit dans les journaux ou publié séparément 3,000 articles adressés à diverses populations. Ses voyages ont été perpétuels, et, quand il s'est agi de faire de la propagande, rien ne l'a retenu, ni la dépense, ni sa santé, ni ses affaires.

Il existait à Manchester une Société d'ouvriers sous le titre de *The community or the friendly society;* par l'influence et les démarches d'Owen, cette société s'est agrandie, elle a pris le titre de *The association of all classes, of all nations*. Le comité qui la dirige est présidé par Owen ; dans ce comité figurent *les hommes les plus distingués qui ont embrassé sa doctrine :* MM. John Booth, William Smith, Robert Alger, Junius Haslam, Baxter, Hanhart, George Fleming, James Braby, etc.

(1) Il s'était établi, à Londres, une société coopérative à laquelle s'affilièrent celles qui se créèrent dans les trois royaumes, à Dublin, à Brighton, à Exeter, à Liverpool, à Huddersfield, à Glascow, à Édimbourg, à York, à Belfast, à Birmingham, à Manchester, à Saldfort, à Derby.

Plusieurs publications ont succédé au *Cooperative magazine* et propagent les principes de la Société : *The star of the east*, *The pioneer*, *The social reformer*, *The new moral world*, *The weekly dispatch*, et plusieurs autres; ce dernier tiré à 40,000 exemplaires.

Owen ayant accusé les religions des maux qui accablent les sociétés humaines, les marchands de Bibles furent tous en émoi ; ces acteurs fanatiques, qui vivent aux dépens des imbéciles, prirent l'alarme, et toute la foule de prédicants qui, sous diverses dénominations, se disputent le public, organisèrent contre le philanthrope une persécution sourde. Ils répandirent à pleines mains la calomnie sur lui et ses disciples, employèrent tous les moyens afin de nuire à leurs intérêts privés, et pour étouffer le retentissement de leurs écrits, de leurs prédications, de leurs actions fraternelles, de leur bienfaisance universelle.

La religion de l'aristocratie, puissante par ses immenses richesses et l'appui du gouvernement, ne s'effraya pas aussi promptement ; elle s'en reposait, pour écraser le philanthrope, sur la haine des sectes dissidentes qui exploitent la crédulité publique.

Cependant Owen compte de nombreux disciples non-seulement dans les trois royaumes, mais encore en Amérique, en Allemagne et en France. — Ses disciples prennent le nom de *socialistes*, et l'association, abjurant ces haines nationales, fomentées par l'aristo-

cratie, prend le titre de *Société universelle des religionnaires rationnels* et arbore la bannière de l'UNITÉ. — Un concile annuel est investi des pouvoirs de l'association et en règle la marche; il s'assemble dans une des villes manufacturières de l'Angleterre, où se rendent les délégués de tous les congrès particuliers, lesquels sont au nombre de soixante et un. — Indépendamment de ce corps législatif, il y a un comité central en permanence, siégeant à Birmingham : c'est ce comité qui donne une impulsion unitaire à la Société. Spécialement chargé de la propagation de la doctrine, il envoie des missionnaires dans les trois royaumes et sur le continent. — Les missionnaires ont un traitement d'environ 30 shillings par semaine, sans compter les frais de voyage. — L'argent nécessaire pour subvenir à ces énormes dépenses est fourni par des contributions individuelles de *quatre pence* par semaine (40 centimes).

Dans les villes principales, telles que Manchester, Birmingham, Liverpool, Sheffields, etc., les socialistes tiennent des séances publiques et régulières.

On comptait déjà 500,000 disciples d'Owen dans les trois royaumes, quand à son tour l'Église anglicane fut saisie d'effroi; les grands sinécuristes s'assemblèrent; dans leurs conciliabules se rendirent les coryphées du torysme, et il fut convenu qu'on intimiderait la jeune reine, afin de l'obliger à proclamer la persécution!!!

Le docteur Phillpott, évêque d'Exeter, homme d'une extrême nullité, et toutefois dévoré de l'envie de faire parler de lui, saisit l'occasion avec empressement, et ne pouvant être, ni un saint Ambroise, ni un Bossuet, il reproduit dans le XIXe siècle le rôle infâme des inquisiteurs du XVIe! — Il invoque les rigueurs de la loi contre des hommes dévoués aux pauvres; il veut allumer des bûchers pour des apôtres véritables, qui, pleins de l'amour du prochain, disent aux ouvriers : — Venez à nous, frères, venez unir vos forces à nos forces, votre bon vouloir à notre bon vouloir; travaillons en commun, et qu'à l'amour que nous avons les uns pour les autres, on reconnaisse que nous sommes religieux EN TOUTE VÉRITÉ. Que NOS ACTIONS témoignent de nous, et laissons aux *faux prophètes* le mensonge, les paroles fardées et le langage hypocrite.

Cependant cet évêque d'Exeter formule la dénonciation; — sa haine parle sans déguisement, assuré de l'accueil favorable qui lui est réservé dans la chambre des lords; — pas une expression charitable n'y manifeste le chrétien : — néanmoins cet homme se dit membre de la chrétienté! — il s'en prétend évêque, et il dénonce!!...

Le peuple anglais est encore régi par des lois du moyen âge. — La puissance de l'opinion a successivement obligé le gouvernement à étendre sa tolérance; mais la plus atroce intolérance subsiste toujours dans

la loi. — Lord Brougham, ce grand renégat de la liberté, ne disait-il pas dans la chambre des lords : — « Qu'une reine d'Angleterre qui viendrait à épouser un prince ne professant pas la religion de Phillpott *perdrait ses droits à la couronne!* »

Une religion richement dotée et imposée par l'autorité, une religion professée par tous les oppresseurs du peuple, a bien pu réussir à obtenir autant de respect que la loi ; mais n'ayant rien en elle qui excitât les sympathies, elle a dû nécessairement perdre de son ascendant sur les masses : aussi des milliers de sectes ont surgi sur le sol anglais. Contraint de les tolérer, le gouvernement n'a jamais renoncé aux prétentions de Henri VIII, de circonscrire la pensée religieuse.— Ce pauvre peuple anglais, auquel on répète si souvent *qu'il est gouverné par la plus libérale des constitutions,* s'estimerait bien heureux, si cette constitution modèle renfermait seulement ces articles de notre charte :

Art. 1. Les Français sont tous égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

Art. 2. Ils contribuent indistinctement, dans la proportion de leur fortune, aux charges de l'État.

Art. 3. Ils sont tous également admissibles aux emplois civils et militaires.

Art. 5. *Chacun professe sa religion avec une*

égale liberté, et obtient pour son culte la même protection.

Il existe sans doute en Angleterre du libéralisme dans l'opinion; néanmoins sur tout la tyrannie se trouve formulée dans la loi, et le joug de l'aristocratie est d'autant plus lourd que la noblesse anglaise est, sans contredit, la classe de la nation la plus bigote, la plus empêtrée de préjugés et la plus ignorante. — L'adresse présentée à la reine par les lords, pour demander des *mesures répressives contre les socialistes*, en est la preuve la plus éclatante. — On vit, à la lecture du factum de Phillpott, l'*untoward heros* s'animer de colère et appeler tout l'arbitraire de la loi, pour défendre l'existence de la religion aristocratique compromise par les progrès du socialisme.

Quels seront les résultats de la persécution provoquée par les très-honorables lords? — Elle accélérera la propagation de la religion nouvelle, répond l'être de foi. — Les socialistes, bravant tous les dangers, feront comme les apôtres du Christ; — ils parcourront les provinces, prêchant la LOI NOUVELLE!—la loi d'association fraternelle, qui donnera du *pain à tous!*... et séchera toutes les larmes!... — Leur voix sera puissante! car vingt millions de prolétaires, dans les trois royaumes, pleurent et jeûnent!!!

CRAYONNAGES.

I.

CLUBS.

En Angleterre les intérêts matériels se groupent et s'associent avec une promptitude merveilleuse; — les entreprises commerciales de toute nature, l'exploitation des mines, la construction des chemins de fer, les colonisations, etc., réunissent bientôt un grand nombre de personnes qui, pour s'associer, n'ont besoin d'autre mobile que le bénéfice qu'elles espèrent de l'association; et c'est la quotité de ces bénéfices et non l'utilité politique, morale ou religieuse de l'objet de l'entreprise, qui les détermine; ainsi, sans se connaître, s'aimer, s'estimer, sans qu'aucune opinion politique ou religieuse les rapproche, elles signent le même registre sur lequel se rencontrent des noms appartenant à tous les partis, à toutes les sectes, et le seul amour du gain suffit pour maintenir l'harmonie dans cette masse hétérogène. — On porte cet esprit, je ne dirai point d'association, mais de coopération, jusque dans les plus petites choses; — les nombreux clubs de Londres en sont un exemple; — palais magnifiques, où se trouvent réunis tous les avantages matériels que peut donner l'association des intérêts.

J'ai visité plusieurs clubs dans Saint-James, Pall-

Mall, à Carlton-Terrace, on ne peut rien voir de plus richement décoré et de plus confortable. — L'entrée de ces palais est réellement royale; — de vastes vestibules, de superbes escaliers à deux branches, ornés de statues, garnis de beaux tapis et éclairés par cent becs de gaz, le tout chauffé par des tuyaux de chaleur; — au rez-de-chaussée, de grandes salles à manger prennent jour sur de jolis jardins; — au premier, de magnifiques salons de 50, 60, 80 pieds de long; — dans presque tous, des croisées s'ouvrent en portes sur des terrasses; — en été, ces terrasses sont garnies de caisses remplies de belles fleurs; — rien n'a été épargné pour l'agrément de ces séjours; — les glaces, si chères en Angleterre, ont là des dimensions colossales; la bibliothèque offre la collection des livres les plus généralement lus; et enfin, dans ces clubs, se trouvent tous les journaux anglais, les nouveautés, et dans plusieurs les journaux français et autres étrangers; — les prix de souscription sont, selon les clubs, de 8, 10, 12, 15 et 20 livres sterling par an; — chaque membre peut aller au club déjeuner, lire les journaux, faire son courrier, se chauffer après la bourse, lire un roman et enfin y dîner. — Or on sait que, pour tout Anglais, dîner est la grande affaire, le but de l'existence. — Il n'est point de club passablement bien monté qui n'ait un cuisinier français. — Le chef (car l'artiste culinaire conserve, de l'autre côté du détroit, son

nom grandiose), le chef est l'âme de l'établissement; en général, on y dîne très-bien; dans tous on mange des plats à la française; le sauterne et le champagne sont de première qualité, le tout à un prix fort modéré. — Voilà de grands avantages matériels obtenus par l'association; examinons maintenant quels en sont les résultats intellectuels. Que font ces deux ou trois cents membres d'un club? Cherchent-ils à s'éclairer, avec bonne foi, sur d'importantes questions sociales? Parlent-ils commerce et politique? — littérature, théâtres et beaux-arts?—Non.—Ils vont là pour bien manger, boire de bons vins, jouer et échapper à l'ennui du ménage; ils y viennent chercher un abri contre les tribulations du jour, et non pour se livrer à la fatigue d'une discussion soutenue sur n'importe quel sujet.—D'ailleurs, avec qui pourraient-ils causer? ils restent inconnus entre eux;—la qualité de membre du club n'entraîne pas l'obligation de parler à ses coassociés ni même de les saluer. — Chacun entre dans les salons, le chapeau sur la tête, ne regardant ni ne saluant personne. — Rien de plus comique que de voir une centaine d'hommes *réunis* dans ces grands salons, comme le sont *les meubles*;—l'un, assis sur un fauteuil, lit une brochure nouvelle;—l'autre écrit sur une table, à côté d'un individu auquel il n'a jamais parlé; — celui-là, étendu sur un sofa, dort; — ceux-là se promènent de long en large;—pour ne pas trou-

bler ce silence sépulcral, en voilà qui parlent tous bas comme s'ils étaient à l'église. — Quel amusement ces hommes peuvent-ils trouver à se réunir ainsi? pensai-je en les voyant. —Tous paraissaient fort ennuyés. — Étonnée de ce singulier mode d'association, je m'imaginais, par moments, voir une collection d'automates. — Je demandai à l'Anglais qui m'accompagnait pourquoi il n'existait pas plus de liaison entre les membres de ces sociétés. —Comment, vous voudriez, me dit-il, qu'on adressât la parole à un homme qu'on ne connaît pas, dont on ne sait rien; que, lorsqu'on ignore s'il est riche ou pauvre, tory, whig ou radical, on s'exposât à le blesser dans sa fierté ou ses opinions, sans égard aux conséquences! — il n'y a que des Français qui puissent commettre ces sortes d'imprudences. —Pourquoi, repris-je, recevez-vous des gens que vous ne connaissez pas? — Parce qu'il faut un certain nombre de cotisations pour couvrir les frais du club, et qu'il nous suffit de savoir, sur la respectabilité des membres, qu'ils ont été présentés par deux membres du club et agréés par le comité.

Cette réponse peint parfaitement l'esprit anglais; cette société se propose toujours, par l'association, d'atteindre un avantage matériel; ne lui demandez pas d'associer sa pensée, ses sentiments, son être moral; car elle ne vous comprendra pas. — Cette immobilité

de l'âme, ce matérialisme social ont quelque chose d'effrayant.

Les clubs, en Angleterre, rendent les hommes plus personnels et plus égoïstes ; ces établissements sont à la fois des maisons de jeu, des cabinets littéraires et des restaurants; s'ils n'existaient pas, les hommes fréquenteraient davantage la société ou se tiendraient au sein de leur famille. Les clubs provoquent beaucoup de désordres dans les ménages; les maris, abandonnant la maison, laissent seule la pauvre femme dîner sur une pièce de bœuf qui dure toute la semaine, tandis que ces messieurs vont à leur club faire des dîners somptueux, boire des vins de luxe et perdre leur argent au jeu. Lorsque je suis partie, on parlait d'établir des clubs à l'usage des *célibataires*, où les souscripteurs pourraient aller coucher en célibataires....

II.

LES POCHES.

Je crois, en vérité, qu'il est inutile de comprendre le langage d'un pays pour en deviner les mœurs ; tout au dehors vous les révèle, et les costumes plus que toute autre chose.

Comme les opinions, les mœurs, les usages et les modes se réalisent en choses, en actions et ont des cau-

ses dont ils proviennent naturellement, je maintiens qu'il n'est rien sur le compte d'une nation, qu'une observation attentive et réfléchie ne puisse vous faire comprendre sans le secours du langage écrit ou parlé. — Quand aucune trace ne subsiste ailleurs que dans les écrits, les opinions, les événements et les choses sont pour nous comme s'ils n'avaient jamais existé. — L'obélisque de Luxor, l'arc de l'Étoile, l'église de la Madeleine, la chambre des députés, les fontaines, les personnifications des villes, les Tuileries, les Champs-Élysées, tout l'ensemble qu'on voit sur la place de la Concorde ne manifeste-t-il pas un peuple avide de toutes les gloires, qui aime la guerre, la poésie et les arts? ne l'entendez-vous pas vous parler des merveilles de son histoire et de son industrie, des découvertes de ses savants, du talent et du génie de ses artistes? — Tandis que les rues étroites, non alignées et sales qui sillonnent Paris, témoignent suffisamment que ce peuple est plus sensible à la gloire, aux chefs-d'œuvre de l'art, qu'aux comforts de la vie.

Les costumes ne sont pas seulement motivés par le climat, les croyances et les mœurs, une foule de circonstances viennent encore les modifier. — Si le *bernous*, ou manteau à capuchon de l'Arabe, témoigne, dans un pays chaud, des habitudes nomades de ce peuple; si la constante uniformité des costumes de l'Orient atteste l'immobilité de ses mœurs, de sa

croyance et de sa pensée, on pourrait en Europe suivre la mobilité des idées, la brièveté ou la longueur de leur règne, par la durée des modes qui les reflètent. — L'abandon de l'épée, l'usage universel du frac annonça, en France, le triomphe de l'égalité avant que ce principe ne se traduisît dans les institutions. — Toutes les phases de la révolution, la guerre et la paix, les succès et les revers ont eu leurs costumes, et non-seulement les sectes religieuses, les partis politiques, opinions philosophiques se signalent par les vêtements, mais encore on y peut reconnaître les maux physiques et moraux qui affligent un pays. — L'invasion du choléra doubla en France la consommation de la flanelle, et l'Angleterre est le *seul pays* de l'Europe où les tailleurs placent l'ouverture des *poches d'habit* ou de redingote, *en dessous*.

Je n'avais pas songé à m'expliquer un usage aussi incommode; m'étant aperçue de l'impatience que causait à un Anglais cette singulière mode, je lui en demandai la raison. — Eh quoi! me dit-il, vous ne la devinez pas? — Si à Londres, comme à Paris, l'ouverture des poches de derrière était en dessus, on perdrait quatre ou cinq foulards par jour; les voleurs ont la main si subtile, qu'ils réussissent encore à nous voler; — cependant cette précaution nous préserve beaucoup. — Je me rappelai alors ma visite à *Field-Lane*, et je me mis à chercher pourquoi l'Angleterre

avait plus de voleurs qu'aucun autre pays de l'Europe.

Le climat, la nourriture, l'atmosphère sociale répandent un tel engourdissement, que, pour échapper à cet état de torpeur, les Anglais boivent, se livrent à tous les excès, voyagent et font souvent les choses les plus bizarres. — Ce besoin de fortes émotions, qui les porte si souvent à compromettre leur fortune au jeu, à s'aller exposer au danger, à faire de longs et périlleux voyages, à embrasser la vie de marin, etc., les porte encore à braver les lois et à se constituer, par le vol et le brigandage, antagonistes de la société. — La paresse, l'aversion pour une tâche constamment la même, les entraînent aussi à violer les lois, et, par-dessus toutes les causes, la faim et le désir de satisfaire leurs passions sont à la fois les premiers mobiles du vol et du travail. — Les moralistes de l'antiquité, les Pères de l'Église ont tous prêché la résignation et le mépris des biens de ce monde. — En Angleterre, au contraire, la pauvreté est tenue pour suspecte, souvent même traitée en criminelle; — le luxe, la débauche débordent de toutes parts, et la richesse honorée, quelle que soit son origine, est investie de tous les emplois. — D'après cela, comment ne chercherait-on pas à devenir riche à n'importe quel prix ? — Sous l'influence de cette morale on embrassera la *profession de voleur* comme une autre. — Maintenant on calcule les chances du vol, et bientôt voleurs et volés se feront *assu-*

rer contre les risques ; les premiers contre les poursuites de la loi et les autres contre le vol.

III.

UN MOT SUR L'ART EN ANGLETERRE (1).

L'art ne fait de progrès chez un peuple que lorsqu'il est descendu dans toutes les classes de citoyens, car l'artiste a besoin d'être inspiré par l'enthousiasme qu'il excite ; — et si l'amour des arts, le discernement des beautés et défauts sont innés chez quelques-uns, néanmoins presque tous peuvent l'acquérir. — Mais comment le goût pour les œuvres du génie pourrait-il se propager dans un pays où l'on juge l'individu sur le quartier qu'il habite, l'appartement qu'il occupe, l'habit qu'il porte, le domestique qui le sert, la dépense qu'il fait? Quelle inspiration peut recevoir l'artiste, du monde dont il est entouré, dans un pays où le mérite personnel n'a aucune valeur, n'a droit à aucune considération, s'il n'est accompagné de la

(1) En tout pays, l'art est un sujet si immense, que, pour bien en faire comprendre l'état présent, il convient d'en tracer l'histoire : c'est ainsi que j'aurais procédé pour l'art anglais, si j'avais entrepris d'en parler ; mais, pour cela, il m'eût fallu passer beaucoup de temps en Angleterre, et consacrer un volume, au moins, à un sujet de cette importance ; mon intention n'a donc été que d'indiquer ici quelques-unes des causes morales qui entravent l'art en Angleterre.

richesse ! Qu'Horace Vernet, Scheffer, Victor Hugo, George Sand, Lamennais, mademoiselle Mars aillent à Londres, se logent dans une des petites rues avoisinant Leicester-square, au deuxième étage d'une maison de modeste apparence, et sortent à pied ou en omnibus, on leur fera peut-être une visite, mais pas deux. — On recevra parfaitement une ancienne courtisane de Venise, si, pour appuyer son titre de princesse, elle a 50,000 francs de rente, une belle voiture et une riche livrée; mais si un de nos célèbres artistes se promène dans Regent-street avec un habit râpé et un chapeau fané, on poussera la grossièreté jusqu'à ne pas lui rendre son salut. — Ce peuple est élevé dans le mépris de la pauvreté. — Le moyen qu'il ait aucune grandeur dans l'âme! il ne s'estime lui-même qu'en raison des richesses qu'il possède. L'Anglais a une profonde horreur pour tout ce qui sent la pauvreté. — La livrée, non de la misère, mais seulement de la gêne, est à ses yeux le plus flétrissant pilori! Cela nous explique pourquoi l'Angleterre ne produit que bien rarement de grands artistes ; on n'y commence pas, comme chez nous, par acquérir du talent. — A quoi bon ? — le talent n'est pas la chose principale, il est l'instrument et non le but. — Ce serait donc intervertir la marche indiquée par l'opinion, et se condamner à n'être jamais qu'un ouvrier à la solde des autres; — il faut d'abord travailler à acquérir de la

fortune, sauf, plus tard, à cultiver l'art, si la vigueur n'est pas entièrement éteinte. — Les jeunes Anglais qui deviennent artistes, sans avoir de fortune pour se faire valoir, se condamnent à exercer leur talent hors de chez eux.

Comment l'art se développerait-il dans un pays, avec un pareil état de choses? comment, chez un peuple dont toutes les tendances convergent vers le matérialisme, l'art pourrait-il fleurir? — Aussi l'Angleterre est-elle en Europe, sous le rapport artistique, une véritable Sibérie.

Voyez dans quelle estime l'art y est tenu.—Je transcris la citation du *Quarterly journal of agriculture*, donnée par la *Phalange* du 15 janvier : « Vantez « maintenant, si vous voulez, les Michel-Ange et les « autres faiseurs de statues, tous ces artistes qui mo- « dèlent le bronze et la pierre; n'est-ce pas aussi un « grand statuaire, un grand artiste, ce Bakewell qui « sculpte la vie, qui prend des bœufs pour ses blocs, « qui ne crée pas comme les autres à l'image de Dieu; « qui fait plus, qui réforme l'œuvre de Dieu; qui ne « manie pas comme eux la matière morte, inerte, sans « réaction ni résistance, mais les membres animés « qu'il faut tailler dans le vif, qu'il faut modeler dans « le sang, dans les nerfs, dans le mouvement et dans « la volonté. »

Bakewell était doué d'un esprit d'observation très-

rare, et il a fait faire de très-grands progrès à l'économie rurale, mais il faut être Anglais pour comparer cette sorte de génie à celui de l'artiste!

Le protestantisme n'a voulu faire usage que de l'art oral pour la propagation de ses doctrines, et, dans les pays où il s'est établi, les autres facultés dont Dieu nous a doués pour manifester la pensée sont restées inactives. — L'imagination, pour peindre les impressions et exciter l'émotion d'autrui, a été circonscrite dans le langage de la parole. C'est ainsi que l'islamisme, ce grand protestantisme du VIe siècle, renferma dans les récits cette belle imagination orientale; les beaux-arts disparurent des contrées qui furent leur berceau; bientôt l'on ne comprit plus le langage pittoresque; le sens allégorique des formes de l'art grec et de ses symboles devint aussi inintelligible que les hiéroglyphes.

Non que je veuille dire que les mosquées soient aussi nues, aussi dépourvues d'ornements que la généralité des églises protestantes; mais, comme l'islamisme proscrit la représentation de l'homme et de toute espèce d'animaux, les architectes italiens ou arabes qui ont construit des édifices en Orient les ont ornés de feuillages, découpures en dentelles, toutefois sans attacher aucun sens à ces ornements. Dans l'intérieur des mosquées, on voit écrits sur leurs murs de longs passages de l'Alcoran; mais, excepté le crois-

sant et les milliers de lampes suspendues aux dômes, il n'existe dans les temples musulmans aucun symbole.

Les monuments du moyen âge, qui subsistent en Angleterre, démontrent combien à cette époque l'imagination y était développée; on peut toujours, avec le secours des chroniques, en lire la pensée; — tandis que, si nous portons nos regards sur les édifices modernes, nous rencontrons des emprunts à toutes les architectures, bizarre mélange de toutes les formes, sans nulle harmonie, sans nulle pensée. — Les constructions d'utilité publique ont des proportions gigantesques, répondent parfaitement bien à leur destination, c'est tout l'éloge qu'on en peut faire; mais il ne faut y chercher ni idée accessoire, ni souvenir, ni grâce, ni pensée; — c'est le vêtement de la quakeresse, et non l'élégant costume de la fashionable de Paris.

Les églises, les théâtres, les colléges ne sont plus que des spéculations industrielles. — L'Angleterre a oublié l'expression de l'art; — l'harmonie dans ses temples n'exalte point l'âme vers Dieu, le peintre n'y a pas transporté les drames des livres saints, n'en a pas rendu la morale éloquente. — Le statuaire n'y a point mis les personnifications de Moïse et du Christ, de Marie et de Madeleine, ni Ambroise, ni Augustin, ni Hildebrand; aucune fresque, aucun bas-relief ne rappellent, dans les théâtres, les costumes et mœurs des siècles qui nous ont précédés, et les dieux de la scène

dans l'antiquité et les temps modernes. Les colléges ne retracent dans leurs décorations aucun de ces grands problèmes qui préoccupent la pensée humaine; les jeunes gens ne s'y exercent point à l'intelligence des révélations, à l'expression de la pensée divine, aux amusements de la scène. — La raison mathématique a prévalu, a tout anéanti; les idées s'expriment en chiffres, les pensées en figures géométriques.

La langue franque, dont font usage les peuples de la Méditerranée, marqueterie composée de tous les idiomes, donne l'idée du *patois architectural* qu'on rencontre à Londres.—Que l'étranger désireux d'apprécier le goût des Anglais, le sentiment qu'ils ont de l'harmonie, se transporte, avant d'aller visiter une de leurs exhibitions nationales, sur la place dite *de Trafalgar;* à la vue de tous les édifices et monuments entassés sur cette place, il pourra se faire l'idée du chaos dans l'art! — Le palais de la reine est mesquin, lourd et triste; son architecture n'a rien d'original : la première fois qu'on le voit, on croit se rappeler l'avoir vu. — Il est trop petit pour une résidence royale, et les grandes réceptions ont lieu au vieux palais Saint-James. Le petit arc de triomphe, bâti après coup, cache entièrement la façade du palais; il est copié sur celui du Carrousel. — La collection du musée national de Pall-Mall est peu considérable, mais elle contient des tableaux des premiers maîtres : des Rembrandt, des

Claude Lorrain de la plus grande beauté, des Léonard de Vinci, des Rubens, des Teniers, des Sebastiano del Piombino, des Van-Dyck, des Poussin, un Murillo admirable, un Raphaël apocryphe ; puis des Hogarth, des Wilkies, des Lawrence, etc.

L'homme riche sent le vide des richesses et envie l'existence agitée de l'artiste et sa gloire. Arrivée à une haute opulence, l'aristocratie anglaise regretta la pensée poétique qui animait la vie de ses ancêtres, et porta ses regards jaloux sur l'Italie, la Flandre et la France.

Depuis le commencement du siècle dernier, l'orgueil des lords et des parvenus a mis l'enchère, en Europe, sur tous les objets d'art. L'Angleterre est le pays où il existe de plus nombreuses et de plus précieuses collections en antiquités et en chefs-d'œuvre des temps modernes ; mais, presque toujours inaccessibles aux études des artistes, ces chefs-d'œuvre sont perdus pour le progrès de l'art.

On rencontre fréquemment, dans les galeries des seigneurs anglais, des copies parfois très-médiocres, et qui, cependant, sont inscrites, dans le catalogue, avec les grands noms de Léonard de Vinci, Raphaël, Dominiquin, Velasquez, Murillo, le Sueur, le Poussin, Rubens, Teniers, etc. Les propriétaires de ces copies maintiennent, avec opiniâtreté, qu'elles sont des *originaux*, et se tiennent pour offensés quand on ose éle-

ver des doutes sur leur authenticité, soit qu'eux-mêmes aient payé des sommes énormes pour ces croûtes, ou qu'ils en aient hérité de leurs pères, comme s'ils sentaient instinctivement que l'intelligence de l'art est le véritable titre de supériorité. — C'est alors que les richesses, les grandes distinctions sociales jointes à l'ignorance, font mal à voir; on souffre pour la gloire des grands hommes, dont les œuvres sont séquestrées, privées des hommages du public, et ne peuvent exciter ni l'enthousiasme, ni l'émulation de l'artiste; — Oh! alors on éprouve un sentiment de mépris pour ces riches, véritables geôliers du génie.

IV.

VOYAGE A BRIGHTON.

Les diligences anglaises ont de beaux attelages, sont très-légères, ne portent presque aucun bagage; tout est prévu pour atteindre la plus grande rapidité; mais, dans leur construction, on ne tient aucun compte de la commodité, du comfort, je dirai même de la sûreté des voyageurs. — Je ne crois pas qu'il existe au monde une manière de voyager plus désagréable et plus fatigante que par les diligences anglaises.

Le coffre de ces diligences contient quatre places, et les banquettes de l'impériale douze ou seize. — Les places de l'intérieur coûtent double; elles ne sont ni

meilleures, ni moins bonnes que celles des voitures du continent. — On monte sur l'impériale au moyen d'une échelle, et, quand on y est perché, il faut subir le froid ou la chaleur dans toute leur intensité, être exposé au vent, au brouillard, à la pluie, à la grêle, au soleil, à la poussière, et courir incessamment le risque de tomber si, le jour ou la nuit, le sommeil vient vous surprendre. — Je ne vois rien d'égal à l'incomfortabilité de ces places que le dos du chameau dans le désert.

J'ai fait plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Angleterre; je me bornerai à raconter un seul de ces voyages, afin d'éviter de lasser par la monotonie de mes descriptions; car l'aspect de la campagne est d'une accablante uniformité.

C'était l'année dernière, à la fin d'août; le temps était lourd, orageux, et d'heure en heure il tombait des ondées comme en France au mois de mars. — Vers onze heures je me rendis, avec mes bagages, dans *Piccadilly;* toutes les malles, sacs, paniers, etc., furent chargés sur la diligence, et nous montâmes ensuite. — Je fus placée, moi troisième, sur la dernière banquette de l'arrière, et j'avais trois personnes en face : les banquettes du devant étaient entièrement garnies. — Nous faisions des vœux pour que les deux places à prendre sur nos banquettes restassent vacantes jusqu'à Brighton; car nous étions très à l'étroit. — Deux messieurs se pré-

sentèrent ; mais, voyant si peu d'espace, ils ne voulurent pas monter. — Nous avions laissé Londres à plus d'un mille derrière nous, quand la diligence s'arrêta devant une jolie petite maison, et deux dames, dont l'une était énorme, vinrent occuper les deux places vacantes. — Oh ! alors je pus juger complétement du charme d'un voyage sur une diligence anglaise !!!

Nous étions tellement *entassés*, que les quatre personnes occupant les coins se trouvaient obligées de passer la cuisse par-dessus la petite rampe de fer qui termine chaque banquette. De plus, les cartons, les paquets et paniers nous envahissaient de toutes parts. — A chaque ondée quatre parapluies s'ouvraient ; alors un concours de gouttières venait encore ajouter à la calamité. — Le soleil ne nous donnait pas moins d'embarras pour nous en garantir ; cette position était intolérable ! — Cependant sur le devant de la voiture nos compagnons se plaignaient encore plus fort ; le vent leur chassait la pluie avec violence dans la figure, et une pauvre dame enceinte se trouva tellement incommodée, qu'elle perdit connaissance entièrement.

J'atteste la vérité du fait que je vais raconter, quoiqu'il puisse paraître *incroyable*, autant par l'inhumanité qu'il suppose que par le respect de la propriété, porté à ce point, de la part de ceux qui le souffrirent.

La voiture s'arrêta, et les voyageurs, aidés du conducteur, descendirent la malade pour la faire revenir

à elle. — Nous profitâmes de la circonstance pour descendre aussi ; la pauvre dame se trouvait dans un état très-alarmant. — Le conducteur nous dit : Dans l'intérieur de la voiture il n'y a que deux vieilles dames ; elles ont payé les quatre places, dont deux sont occupées par leurs *deux chiens;* peut-être que, si on le leur demandait, permettraient-elles à la malade d'entrer.

Le conducteur ni personne n'osaient faire cette démarche, tant en Angleterre l'homme s'isole de l'homme ; tant le respect pour la propriété l'emporte sur le respect pour l'humanité ! — Un monsieur pensa que, si j'allais adresser la demande aux deux vieilles, je courrais moins de risque, en ma qualité d'étrangère, d'être refusée ; ce monsieur espérait que, par amour-propre national, elles n'oseraient pas montrer l'égoïsme anglais dans toute sa nudité ; cependant les deux dames, ayant vu tout ce qui se passait et très-bien entendu ce qu'on disait, avaient retiré leurs deux chiens de la portière, fermé les glaces, et faisaient semblant de dormir. — Depuis le commencement de cette scène, je les avais suivies de l'œil, et n'avais pas perdu un seul de leurs mouvements. — J'étais sûre de la réponse qu'elles allaient me faire ; toutefois je ne balançai pas et j'allai frapper au vasistas : je frappai plusieurs coups et très-fort ; à la fin une vitre se baissa à moitié, et on me demanda d'un ton sec ce que je voulais. — Madame, lui

dis-je en français, je viens vous prier de vouloir bien rendre un service à une pauvre dame qui est bien malade; elle est tout à fait incapable de se tenir sur la banquette d'en haut; permettez-lui d'occuper auprès de vous une des places restées vacantes. — Madame, me répondit-elle d'un ton encore plus sec, nous avons payé les quatre places, parce que nous ne voulions pas être *gênées*, et ce que vous nous demandez est tout à fait impossible. — En achevant ces mots, elle referma brusquement la glace et se rejeta dans le fond de la voiture. — Tout le monde fut indigné de cette inhumanité; mais chacun répétait : — Elle est dans son droit, elle a *payé*.

Malheureuses gens! comme si le précepte de charité n'était pas au-dessus de *tous les droits* et de *toutes les lois!* — En les entendant parler ainsi, ne croit-on pas lire dans un des livres de Moïse : — « Qu'il ne sera rien fait à l'homme qui aura tué son esclave, parce qu'il l'a acheté de son argent (1). »

Cet accident tourna bien pour moi; car, ayant cédé ma place à la malade, je me trouvai mieux à la sienne, quoique j'y souffrisse du froid et du vent, mais au moins je pouvais allonger les jambes et m'adosser à une malle, ce qu'il m'était impossible de faire à la place que j'occupais d'abord. — Vers trois heures la

(1) *Exode*, chap. XXI, verset 21.

pluie cessa, le temps devint clair et frais, et je pus jouir d'un superbe coup d'œil.

Les campagnes, en Angleterre, offrent l'aspect d'une riche fertilité ; les arbres sont d'une beauté remarquable, les haies touffues et vivaces, les prairies d'une admirable verdure : ce qui m'a toujours frappée, c'est cette multitude de haies dont les terres sont entourées, et qui, vues d'une certaine distance, donnent à la campagne l'aspect d'un jardin potager, divisé en petites plates-bandes symétriquement encadrées de buis; je sais que des écrivains, auteurs de voyages pittoresques, ont prodigué les éloges à ces verdoyantes clôtures.

Cependant, si on prend la peine d'analyser l'impression qu'elles produisent, on reconnaîtra qu'elles réduisent, par leur uniformité, un grand royaume aux proportions d'un parterre; — ensuite elles privent la culture d'une immense étendue de terre, et dans un pays où le blé, les aliments de toute espèce sont toujours chers, où tant de personnes meurent de faim,— dans un pays où les parcs des riches propriétaires et la nourriture de leurs chevaux de luxe enlèvent à la culture une grande portion du territoire, la perte de terrain qu'occasionnent les haies me paraît être, en économie rurale, une faute très-grave. — C'est ainsi qu'après avoir savouré quelques instants cette fraîcheur suave répandue généralement sur la campagne, fraîcheur qui est, certes, achetée bien cher par l'humidité

du climat, je ne pus m'empêcher de reporter ma pensée sur la situation du peuple d'un pays dont tout le sol est enfermé de haies impénétrables, qui tiennent sous clef blé, pommes de terre, navets, et jusqu'à l'herbe! Si le peuple ne mourait pas de faim, les champs seraient libres, et les récoltes sur pied, ainsi que les meules de foin et de blé, seraient, sans clôture et sans crainte, exposées à la foi publique, comme on le voit en France (1).

Lorsque, pour la première fois, je parcourais les campagnes d'Angleterre, la vue des villages me fit d'abord croire qu'ils venaient d'être bâtis; mais, en poursuivant la route, je reconnus bientôt que les maisons de tous les villages étaient également *neuves*, et je compris que les paysans anglais devaient avoir pour règle de faire blanchir et peindre leurs maisons tous les ans, ou tous les deux ans au moins.—Sans doute, cette propreté est très-louable, et j'approuve ce soin pour les murs, les contrevents, les portes et les grilles; mais il en résulte une monotonie bien fatigante. — A voir toutes ces maisons *neuves*, le voyageur croit parcourir un pays qui ne date que de *vingt-cinq ans*; il se dit : Les gens qui habitent ces villages n'y sont pas nés; et, s'il rencontre un vieillard courbé sous le poids des ans,

(1) On ne fait guère usage des haies, en France, que pour la clôture des jardins; on s'en sert aussi, dans certaines localités, au bord de la mer, pour abriter les arbres fruitiers des vents.

il cherche en vain où peut être né cet homme. — Du reste, cette propreté extérieure des maisons est encore une *apparence* à laquelle l'intérieur est loin de répondre.

Enfin, à six heures du soir nous arrivâmes à Brighton : d'après tout ce que j'avais souffert, je songeais à la peine et à la fatigue que devaient endurer ceux qui partent de Londres à sept heures du soir, pour n'arriver qu'à cinq heures du matin à Brighton.

V.

LA CUILLER DE FER.

La fontaine révèle la Providence ; la nature n'a point de création autour de laquelle voltigent des idées aussi riantes, aussi gracieuses ; le bocage n'a point de lieu où l'inspiration poétique et religieuse se fasse autant resssentir. — Elle abreuve les oiseaux du ciel et les hôtes des forêts ; le berger y mène boire son troupeau, la jeune fille y vient puiser de l'eau ; c'est là qu'elle entend les premières paroles d'amour, et c'est là aussi que se rend le vieillard épuisé, dans l'espoir d'une charité. — La caravane, harassée de fatigue, à sa vue précipite sa marche, elle étanche sa soif ardente, et l'eau, en s'échappant dans le ruisseau, répète le nom d'Allah !

Le musulman lègue des dons à la fontaine ; auprès d'elle le derviche vient prier, et Dieu y réunit tous les

êtres émanés de lui ; — partout la fontaine parle espérance et bonheur ; pourquoi en Angleterre ne rappelle-t-elle que l'égoïsme du riche et le malheur du pauvre ?

J'ai emporté de Londres un son que la vue de l'infortune fera toujours vibrer en moi, son qui me rappelle le pauvre prolétaire anglais opprimé, pressuré par le riche ; — le mendiant demandant furtivement l'aumône et tombant d'inanition dans les rues ; enfin tous ces êtres déshérités des dons du ciel, tous ces PARIAS qui couvrent comme d'une lèpre cette immense ville, dont le luxe est si scandaleux, la misère si affreuse !

Il n'existe à Londres aucune de ces fontaines somptueuses et monumentales qui animent les places de Paris et parlent à tous le langage de l'art ; mais on rencontre, dans beaucoup de rues, des *bornes-fontaines* en fer et à pompes. Une chaîne de fer est fixée au pilier, au bout pend une cuiller du même métal. — Cette cuiller est la coupe économique offerte au pauvre par son seigneur et maître le riche. — « Voyez, chez nous l'eau ne coûte rien au peuple, il en peut boire commodément et sans aller la puiser à la rivière. » — Ainsi parlent les personnes des classes aisées, qui, à Londres, *ne boivent jamais d'eau.*

Dans un pays où l'eau pure est *très-malfaisante*, où il faut faire usage de cordiaux pour résister à l'humidité et au froid, n'est-ce pas le comble de la cruauté de

mettre les boissons fermentées hors de la portée du peuple, par les droits énormes dont on les charge? — Dans un pays où à peine *un* individu sur *vingt-cinq* peut boire du vin, et *un* sur *sept* de la bière, n'est-ce pas une ironie insultante d'offrir à boire au peuple de Londres l'eau qu'ont souillée tous les égouts de la ville? — Laissez l'entrée libre à l'orge, aux céréales; ne mettez pas plus de droits sur le vin et la bière qu'il n'en existe en France, alors et seulement alors, aristocratie anglaise, on croira à votre amour pour le peuple, à votre humanité; alors on vous tiendra compte, on louera même votre bienfaisance, de donner *gratis* aux pauvres l'*eau* qu'ils ne peuvent payer à la compagnie qui la fournit à la ville.

A dix pas de ma maison, était une de ces fontaines; à chaque instant j'entendais le bruit de la chaîne et de la cuiller retombant sur la borne, et je me disais : — Voilà un de mes frères qui boit de l'eau, de cette eau de Londres, si fade, si nauséabonde! — Toute l'eau distribuée dans la ville ne provient pas, il est vrai, de la Tamise, mais il n'en est point qui ne débilite l'estomac, et ne donne souvent la dyssenterie ou les fièvres! — Ce son dur du fer me brisait le cœur! il vibrait à mon oreille comme un glas funèbre! — Pauvre peuple! Dieu te laissera-t-il à la merci de tes lords; de ces lords qui, sans pitié, te voient mourir de cette mort lente et cruelle qui tue, à chaque

76 20 10

heure, à chaque instant, la victime se débattant en vain dans son agonie? — Oh! cette pensée est horrible! — Le conquérant détruit par le fer et le feu, il use du droit de la guerre : le conquérant s'est présenté ouvertement en ennemi, il n'a pas dit hypocritement qu'il venait *protéger le peuple*, tandis qu'il le réduisait en esclavage! — Mais détruire tout un peuple par la misère et par la famine! lui imposer le joug le plus lourd que jamais population d'esclaves ait porté! l'obliger à se contenter de haillons pour vêtements, de quelques racines pour nourriture, d'eau pour boisson, et à travailler tout le temps qu'il a les yeux ouverts, sous peine de *mourir de faim!!!* — oh! lords d'Angleterre, ce système est la plus barbare, la plus atroce des tyrannies! — Dieu ne permettra pas sa durée.....

Il y a cinquante ans que le peuple en France brûlait les châteaux, et vingt fois l'Europe en armes a été impuissante pour empêcher sa cause de triompher. — Actuellement l'Angleterre retentit en tous lieux de cris de révolte et de destruction. — Oh! lords, repentez-vous, redoutez la vengeance du peuple, apaisez son indignation, et rappelez-vous cet adage aussi vieux que le monde : — « *Vox populi, vox Dei.* »

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

FLORA TRISTAN

PROMENADES DANS LONDRES

N° 179